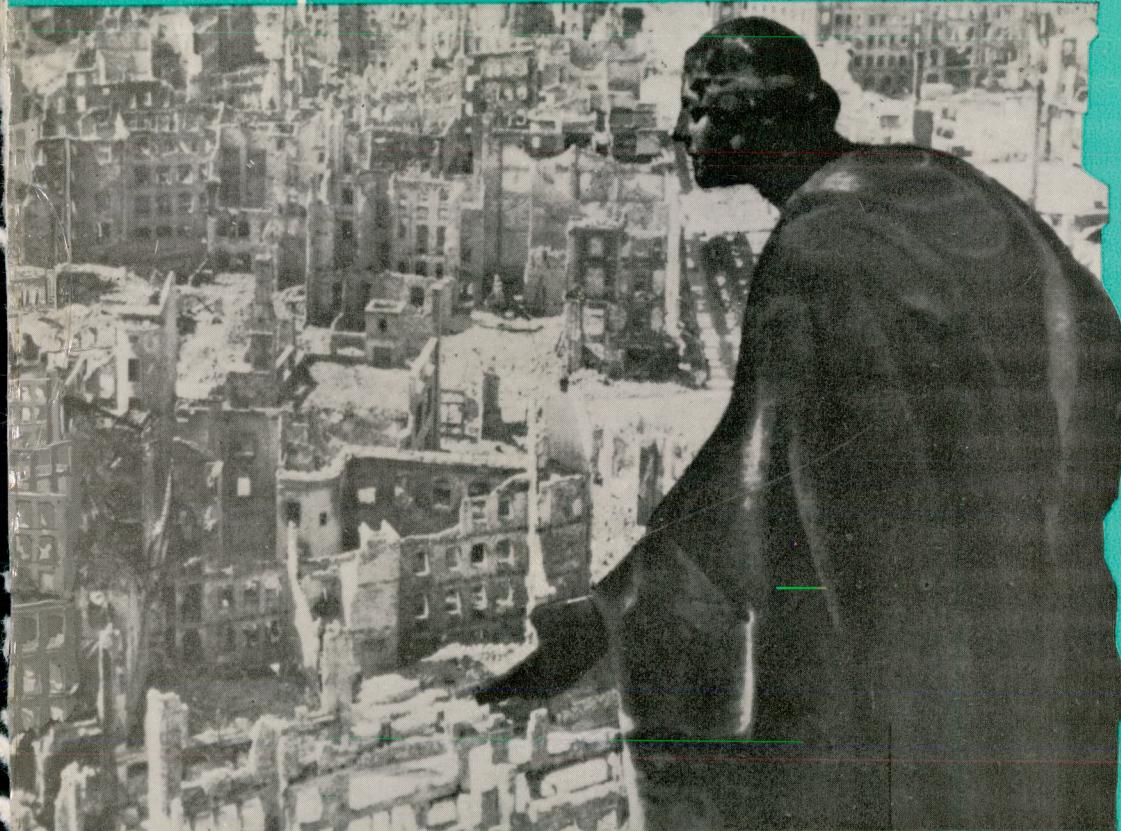


Ce jour là : 13 février 1945

David Irving

la destruction de Dresde



ROBERT LAFFONT

13 février 1945

la destruction de Dresde

Dans la nuit du 13 au 14 février 1945, la ville allemande de Dresde, qui n'avait subi au cours des années antérieures aucun bombardement important, fut anéantie au cours du raid le plus terrifiant jamais effectué par l'aviation alliée ; 1 400 appareils de la R.A.F. attaquant en deux vagues successives, à trois heures d'intervalle, déversèrent sur le centre historique de la ville des milliers de bombes incendiaires. Dans la journée du 14, 450 fortresses volantes de l'U.S. Air Force donnèrent le coup de grâce à la malheureuse cité.

Ce raid sans précédent a laissé un souvenir moins vivace que la bombe d'Hiroshima. Pourtant, si cette dernière a fait 71 000 victimes, le nombre des morts fut presque deux fois plus élevé à Dresde : 135 000 tués font sans doute de cette nuit tragique la plus sanglante de l'Histoire.

Dans le livre qu'il consacre à cet événement, David Irving montre comment la fatalité sembla s'acharner sur Dresde. Une courte éclaircie, juste au-dessus de la ville, permit un bombardement d'une redoutable concentration ; l'offensive soviétique en Silésie avait fait refluer des masses de réfugiés vers Dresde dont la population était passée de 600 000 à 1 000 000 dans les jours précédant l'attaque.

Mais on ne peut seulement invoquer le Destin. Reste la responsabilité des hommes : pourquoi avoir choisi pour cible une ville dépourvue d'objectifs militaires ou industriels, privée de défense antiaérienne, pleine par contre d'une population de vieillards, de femmes et d'enfants, au moral déjà atteint, et d'inestimables trésors artistiques ? En posant ces questions, David Irving, qui est de nationalité britannique, fait preuve d'un remarquable courage. D'ailleurs son livre n'a pas manqué de susciter en Grande-Bretagne des polémiques passionnées. Mais les réflexions que peut inspirer la destruction de Dresde sont d'un intérêt universel.

L'Armée rouge pénétra dans Dresde le 8 mai 1945. « C'était, écrit David Irving, le dernier jour de la guerre. Et l'on peut dire que la destruction de la capitale de la Saxe n'avait pas avancé sa fin d'un seul jour. »

LA DESTRUCTION DE DRESDE



DAVID IRVING

LA DESTRUCTION DE DRESDE

(*THE DESTRUCTION OF DRESDEN*)

(13 février 1945)

Traduit de l'anglais par
JEAN-DANIEL KATZ



ROBERT LAFFONT
6, place Saint-Sulpice, 6
PARIS-VI*

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, Paris-VI^e. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les nouveautés — romans français et étrangers, documents et récits d'histoire, récits de voyage, biographies, essais — que vous trouverez chez votre libraire.

© 1963, by William Kimber and Co. Limited.

© 1964, by Robert Laffont, Paris.

PRINTED IN FRANCE

A V A N T - P R O P O S

par le général de corps d'armée aérienne

Sir Robert SAUNDBY

K. C. B., K. B. E., M. C., D. F. C., A. F. C.

LORSQUE l'auteur de cet ouvrage me demanda d'en écrire l'avant-propos, ma première réaction fut de lui répondre que cette affaire m'avait concerné de trop près. Mais de si près que je fusse concerné, je ne fus en aucun cas responsable de la décision de lancer une attaque aérienne massive contre Dresde. Mon commandant en chef, Sir Arthur Harris, non plus. Notre rôle était d'exécuter au mieux de nos compétences les ordres que nous avions reçus du ministère de l'Air. Et dans ce cas, le ministère de l'Air ne fit que transmettre les instructions reçues des plus hauts responsables de la conduite de la guerre.

Ce livre représente une énorme somme de travail. L'histoire qu'il raconte est complexe et dramatique, elle renferme encore une part de mystère. Je ne suis toujours pas satisfait bien qu'ayant pleinement compris pourquoi cela était arrivé. Avec force patience et au prix d'un immense labeur, l'auteur a rassemblé toutes les preuves, séparé les faits de leurs commentaires romancés, pour nous offrir un compte rendu détaillé; jamais, sans doute, nous ne toucherons de si près à la vérité.

Personne ne peut nier que le bombardement de Dresde ait été une tragédie majeure. Mais qu'il ait réellement consti-

La destruction de Dresde

tué une nécessité d'ordre militaire, c'est ce que peu de lecteurs croiront après avoir lu ce livre. Ce fut l'une des tragédies qui, parfois, se produisent en temps de guerre, par suite d'un enchaînement malheureux de circonstances. Ceux qui l'approuvèrent n'étaient ni pervers ni cruels; il se peut qu'ils fussent trop éloignés des dures réalités de la guerre pour comprendre clairement le terrifiant pouvoir destructeur du bombardement aérien du printemps 1945.

Les avocats du désarmement nucléaire semblent croire que s'ils pouvaient arriver à leurs fins, la guerre deviendrait décente et tolérable. Ils feraient bien de lire ce livre et de peser le sort de Dresde où 135 000 personnes trouvèrent la mort par suite d'un raid aérien où l'on avait utilisé des armes conventionnelles. Dans la nuit du 9 au 10 mars 1945, l'attaque aérienne de Tokyo, par des bombardiers lourds américains utilisant des bombes incendiaires et explosives, causa la mort de 83 793 personnes. La bombe atomique lâchée sur Hiroshima tua 71 379 personnes.

Les armes nucléaires sont, bien entendu, beaucoup plus puissantes de nos jours, mais ce serait une grave erreur que de croire qu'après leur éventuelle suppression, des avions utilisant des armes conventionnelles ne pourraient réduire de grandes villes en cendres et provoquer d'effrayants massacres. Supprimer la crainte des représailles nucléaires — qui font que la guerre totale équivaut à une annihilation mutuelle — serait permettre à l'éventuel agresseur d'être séduit par le recours à la guerre conventionnelle.

Ce n'est pas tel ou tel moyen de faire la guerre qui est immoral ou inhumain. Ce qui est immoral, c'est la guerre elle-même. Une fois que la guerre totale est déclenchée, on ne peut jamais l'humaniser ni la civiliser; si l'une des parties tentait de s'y employer, elle perdrat très vraisemblablement la guerre. Aussi longtemps que nous aurons recours à la guerre pour régler les différends entre les nations, nous devrons endurer les excès, les horreurs et la barbarie que la guerre apporte dans son sillage. Voici la leçon que j'ai tirée de l'affaire de Dresde.

La puissance nucléaire nous a enfin permis d'entrevoir la fin de la guerre généralisée. C'est un moyen trop violent pour permettre de régler quoi que ce soit. Aucun objectif, aucun avantage que l'on pourrait tirer de la guerre ne compense-

Avant-Propos

rait les épouvantables destructions et les pertes de vies humaines qui se produiraient des deux côtés.

Nous n'avons jamais eu le plus petit espoir d'abolir la guerre par des accords de désarmement ou pour des motifs d'humanité ou de moralité. Si la guerre disparaît un jour, c'est qu'elle sera devenue si affreusement destructrice qu'elle ne pourra plus servir aucun projet utile.

Ce livre raconte honnêtement et sans passion l'histoire d'un cas particulièrement tragique de la dernière guerre, l'histoire de la cruauté de l'homme pour l'homme. Souhaitons que les horreurs de Dresde et de Tokyo, d'Hiroshima et de Hambourg, puissent convaincre la race humaine toute entière de la futilité, de la sauvagerie et de l'inutilité profonde de la guerre moderne.

Nous ne devons pas, cependant, commettre l'erreur fatale de croire que l'on peut éviter la guerre par un désarmement unilateral, par le recours au pacifisme, ou par la conquête d'une inaccessible neutralité. C'est l'équilibre des forces nucléaires qui préservera la paix jusqu'au jour — il ne peut manquer d'arriver — où l'homme retrouvera la raison.



NOTE DE L'AUTEUR

Les chiffres concernant le nombre total des morts de Dresde varient considérablement. La source habituelle d'informations pour les pertes subies du fait de raids aériens est le rapport du directeur de la police locale; cependant, ni le directeur de la police de Dresde ni son rapport — à supposer qu'il ait jamais été rédigé — n'ont survécu à la fin de la guerre. Malheureusement aussi, l'Office statistique du Reich cessa de collationner les statistiques concernant les morts par raids aériens le 31 janvier 1945, quelque deux semaines avant la catastrophe de Dresde.

C'est la raison pour laquelle, tout au long de ce livre, l'auteur s'en est tenu aux chiffres fournis par le fonctionnaire responsable de l'*Abteilung Tote*, le bureau des disparus de Dresde, chiffres que le chef de la police eût certainement repris lui-même. Il estimait — et cette estimation semble modérée — que 135 000 personnes avaient trouvé la mort, Allemands et étrangers, prisonniers de guerre et travailleurs du S.T.O. L'auteur fut également informé par le ministère fédéral allemand des statistiques que, peu de temps après les raids, les services compétents de Berlin pour l'aide aux victimes des raids aériens, acceptaient l'estimation de 120 000 à 150 000 tués. Le chiffre de 135 000 est supérieur au minimum généralement accepté : 35 000, et inférieur aux chiffres maxima — 200 000 et plus — cités par les autorités américaines.

Ce chiffre choquera nombre de personnes car il leur était jusqu'ici inconnu; mais nous pouvons tempérer notre compassion pour les civils allemands de 1945 en nous souvenant que les Allemands éprouvèrent peu de compassion pour les souffrances des civils des pays neutres et alliés, au cours de la Seconde Guerre mondiale.



PRÉFACE

Trois années ont passé depuis que j'ai entrepris de rassembler les éléments qui ont abouti à l'attaque de Dresde, de dépouiller la nature véritable de l'objectif du tissu de mensonges et de propagande ennemie dont on l'avait habillée pendant la guerre, et d'analyser en détail l'importance historique des schémas des attaques de février 1945, mois au cours duquel eurent lieu les trois raids majeurs contre Dresde. J'ai tenté de reconstituer l'attaque, minute par minute, tout au long des quatorze heures et dix minutes au cours desquelles ce triple coup fit — de sources autorisées — 135 000 morts dans la population d'une ville enflée au double de sa taille par l'afflux massif de réfugiés de l'Est, de prisonniers de guerre alliés et russes et de travailleurs du S.T.O. Il y avait, bien entendu, pour nombre de raisons, beaucoup d'hommes en service, sans compter ceux qui se trouvaient dans les hôpitaux militaires; les grandes casernes de Dresden-Neustadt en abritaient à elles seules plusieurs milliers. Mais ces casernes ne constituèrent pas le centre de l'attaque et, en fait, elles demeurèrent intactes jusqu'à la fin d'avril 1945. Dans les décès occasionnés à Dresde par la tempête de feu, les pertes militaires sont donc relativement faibles.

Comme on m'en avertit au moment où j'entrepris ce travail, ma tâche était plus compliquée que si l'attaque de

La destruction de Dresde

Dresde se fût produite dans les premières années de la guerre.

Pour la première partie de la guerre, il existe, à Londres et à Washington, une série de documents pris à la Luftwaffe, mais les archives opérationnelles allemandes de 1945 ont presque toutes été détruites au cours des journées de l'effondrement final.

C'est pourquoi la plus grande partie de mon travail a consisté à rechercher les principales personnalités et les aviateurs concernés par les trois raids sur Dresde, et à reconstituer — fût-ce pour un temps — leurs « souvenirs » pour les résumer de façon plus durable. Mes remerciements s'adressent aux deux cents aviateurs britanniques qui me fournirent sans difficulté les fragments d'informations qui m'étaient nécessaires. De même, quelque cent équipages de bombardiers et chasseurs d'escorte m'ont fourni des détails sans lesquels le chapitre concernant les attaques américaines eût été impossible à rédiger. Le compte rendu des récits concernant les raids vus par la Luftwaffe est forcément plus mince. Le nombre des pilotes de chasse qui prirent part à la défense de Dresde et survécurent ensuite à la guerre est très faible en vérité. Je suis reconnaissant aux journaux Ouest-allemands, et particulièrement au *Deutsches Fernsehen*, de m'avoir aidé dans mes efforts pour retrouver les survivants de la Luftwaffe; c'est d'après leurs déclarations que j'ai composé le récit de la paralysie tragi-comique des chasseurs de nuit, dans la nuit du 13 au 14 février 1945.

Les matériaux qui m'ont permis de décrire l'objectif et l'effet de l'attaque sur les habitants, proviennent de nombreuses sources, en particulier de deux cents anciens citoyens de Dresde dont je n'ai pu nommer qu'une poignée dans ma table de références. Ces citoyens m'ont fourni des rapports et ont répondu à un questionnaire concernant l'importance industrielle et militaire de Dresde. Au risque de limiter sérieusement le volume et la portée des témoignages oculaires, j'ai jugé nécessaire de n'accepter que les matériaux provenant de personnes vivant actuellement en Allemagne fédérale ou ailleurs dans le monde libre; dix-sept années de

Préface

propagande communiste, surtout en ce qui concerne la tragédie de Dresde, n'ont enseigné à ceux qui y vivent encore aucun respect de l'objectivité; par nécessité, cependant, j'ai consulté nombre de publications d'Allemagne orientale.

Pour l'aide qu'ils m'ont apportée, je dois toute ma gratitude à Sir Arthur Harris, commandant en chef de la Bomber Command de la R.A.F., et au général de corps d'armée aérienne, Sir Robert Saundby, qui a exercé son étonnante mémoire à retrouver les événements qui ont précédé l'exécution des attaques de la R.A.F. et qui a patiemment critiqué et vérifié le texte de ce livre.

Dans certains chapitres, j'ai fait de larges emprunts à la magistrale *Histoire officielle de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945* de Sir Charles Webster et Noble Frankland (4 tomes parus aux Editions Royales, en 1961). Tout en reconnaissant ma dette envers cet ouvrage, je veux insister sur le fait que dans tous les passages où je le cite, comme dans tous les cas où j'emprunte ses informations, les conclusions (à moins qu'elles ne soient indiquées entre guillemets) sont de moi. Par contre, lorsque je dis « les historiens officiels », je me réfère aux auteurs.

La narration descriptive de l'exécution de l'attaque n'eût pas été complète sans les statistiques détaillées concernant les forces de reconnaissance et d'attaque fournies par la section historique du ministère de l'Air, et sans les informations détaillées fournies par les bombardiers-pilotes pour les deux attaques de la R.A.F. sur Dresde; ceux-ci ont également vérifié mes manuscrits pour en éliminer les erreurs et rectifier certains détails. En retrouvant les survivants des aviateurs ayant participé à ces attaques, certains journaux, comme le *Daily Telegraph*, le *Guardian*, *The Scotsman*, le *New York Times*, le *Washington Post*, la revue *Air Mail* de la R.A.F. et le bulletin de l'U.S. Air Force, m'ont été d'une aide précieuse.

Je dois également des remerciements à la bibliothèque Wiener, de Londres, dont j'ai utilisé les volumineux dossiers consacrés à la littérature des pays nationaux-socialistes et du monde libre, en particulier pour le chapitre « Réactions

La destruction de Dresde

du monde », où j'examine en détail la virulente propagande déclenchée par les pays favorables à l'Allemagne, une place toute particulière étant accordée aux émissions de radio captées par les postes d'écoute de la B.B.C. éparpillés dans le monde entier.

David IRVING.

PREMIERE PARTIE

LES PRÉCÉDENTS



CHAPITRE PREMIER

ILS ONT SEMÉ LE VENT

LES historiens de l'Air découvrent les premières racines de l'offensive aérienne contre l'Allemagne dans les événements du 10 mai 1940.

Avant cette date, les attaques aériennes de la Royal Air Force avaient porté seulement sur les navires, ponts ou installations d'artillerie. Au cours de l'invasion nazie de la Pologne en septembre 1939, le bombardement de Varsovie par la Luftwaffe (qui infligea des pertes civiles dans cette ville avant qu'elle ne capitule) créa, aux yeux des Britanniques, un précédent.

Il y a lieu de remarquer qu'il n'y a pas de loi internationale concernant spécifiquement la conduite de la guerre aérienne, bien que le tribunal militaire international de Nuremberg ait accepté que certains articles de la Convention de la Haye puissent être appliqués à la guerre aérienne.

Des navires de guerre avaient été attaqués dans le canal de Kiel dès le 4 septembre 1939, mais ce n'est pas avant la nuit du 19 au 20 mars 1940, que les premières bombes furent lâchées sur le sol allemand, lors du bombardement d'une base de planeurs sur la Sylt; trois jours plus tôt la Luftwaffe avait fait un raid sur les îles Orkney¹, tuant un civil britannique. La R.A.F. avait néanmoins continué à limiter ses

1. Les Orcades.

Les précédents

opérations en Allemagne à « l'arrosage » (*nikelung*), lâchant des tracts sur le Reich; cette activité dura jusqu'au soir du 10 mai 1940, jour où commença l'invasion allemande de la France et des Pays-Bas, mais aussi jour où Neville Chamberlain, opposant déclaré de l'utilisation du bombardier comme arme de terreur, fut remplacé par Winston Churchill.

A 15 h 59, en ce chaud mais nuageux après-midi du 10 mai 1940, en Allemagne du Sud, trois avions bimoteurs, volant à une altitude de 5 000 pieds, émergèrent des cumulonimbus au-dessus de Fribourg-en-Brisgau; chacun lâcha un chapelet de bombes et se retira rapidement. Les petites mais puissantes bombes de 100 livres explosèrent très loin de leur cible initiale, la base de chasseurs : 10 seulement tombèrent sur la base, tandis que 31 (dont 4 n'explosèrent pas) tombaient à l'intérieur des limites de la ville, vers l'ouest; 6 tombèrent près des casernes Gallwatz et 11 sur la gare centrale. Deux des bombes tombèrent sur un terrain de jeux pour enfants, dans la Kolmarstrasse. Le rapport du chef de la police mentionne un total de 57 victimes : 22 enfants, 13 femmes, 11 hommes et 11 soldats.

La réaction du ministère allemand de la Propagande fut immédiate et l'agence de presse officielle (D.N.B.) écrivit cette nuit-là : *Trois avions ennemis ont bombardé aujourd'hui la ville ouverte de Fribourg-en-Brisgau, qui se trouve complètement en dehors de la zone allemande d'opérations et n'a pas d'objectifs militaires*, ajoutant que les forces aériennes allemandes répondraient à cette « opération illégale » d'une manière semblable : *Dès à présent, à chaque nouveau bombardement systématique de la population allemande par l'ennemi, il sera répondu par l'attaque cinq fois supérieure d'avions allemands contre une ville anglaise ou française*.

Un rapport secret, venant d'un poste d'observation de Fribourg, selon lequel on avait vu trois bombardiers allemands Heinkel lâcher des bombes sur la ville, ne servit qu'à approfondir le mystère.

Les Français, cependant, accusés d'avoir exécuté l'attaque, proclamèrent leur innocence, bien que l'on eût aperçu un Potez 63 dans la région; satisfait par cette dénégation, le ministère de l'Air britannique publia un net avertissement disant qu'il considérait la déclaration allemande comme

Ils ont semé le vent

« fausse et constituant un nouvel exemple de la perfidie allemande ». Il vit là une tentative pour fabriquer des justifications préliminaires à un assaut de la Luftwaffe sur les villes alliées, et, le soir du 10 mai, le gouvernement britannique fit une déclaration formelle : tout en rappelant que le 1^{er} septembre 1939 il avait donné l'assurance au Président des Etats-Unis (encore neutres nominalement) que la R.A.F. avait reçu des ordres interdisant le bombardement des populations civiles — assurance que le Premier ministre, il est bon de le rappeler, respecta scrupuleusement jusqu'au 10 mai 1940 — il proclamait alors publiquement qu'il « se réservait le droit de prendre toute mesure qu'il jugerait nécessaire », dans l'éventualité de raids aériens allemands sur les populations civiles. Fribourg avait en fait été bombardé par des avions allemands, bien que cette opération ne fût apparemment pas partie d'une conspiration très sérieuse.

Le jour même où l'incident de Fribourg avait lieu, l'Allemagne envahit la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Bien qu'en relation avec d'autres événements du même jour, l'incident de Fribourg fut de signification mineure; c'était un nouveau coup porté au maintien des principes humanitaires dans la conduite de la guerre aérienne.

Quatre jours après l'affaire de Fribourg, la Luftwaffe déclencha ses raids les plus épouvantables de toute la guerre, au cours de la bataille contre la courageuse Rotterdam. Pas plus que l'attaque de Fribourg, ce raid ne rentre dans le concept d'une attaque régionale. Il est cependant indispensable, avant de décrire la guerre de bombardement, de rappeler les circonstances qui ont influencé l'opinion publique britannique en faveur des attaques écrasantes de la R.A.F. sur les villes allemandes, qui eurent lieu par la suite.

Le Premier ministre du temps de guerre a lui-même fait mention de « la perfidie et la brutalité longuement concertées qui culminèrent dans le massacre de Rotterdam, où plusieurs milliers de Hollandais furent tués ».

Certaines excuses peuvent être admises sur le plan théorique, ainsi que le montre une étude soigneuse de documents plus récents; bien que la plupart des documents importants de la Luftwaffe aient été détruits dans un incendie

Les précédents

accidentel à Postdam, dans la nuit du 27 au 28 février 1942, les origines et la nature de l'attaque peuvent être clairement circonscrites : au soir du 13 mai, la 22^e division aéroportée, avec ses quatre cents hommes de troupe, se trouva en difficulté là où elle avait atterri, le 10 mai, au nord-ouest de Rotterdam; la 9^e « Panzer division » et les renforts du régiments d'infanterie III./I.R.16, avaient pénétré dans la ville jusqu'au pont de la Meuse, pris dès le premier jour de l'offensive par les parachutistes, dans le but d'empêcher les Hollandais de le démolir; ce pont était une clef de voûte de la défense hollandaise. A 16 heures, le 13 mai, le lieutenant-colonel von Cholchitz, commandant les troupes du III./I.R.16, envoya une délégation au commandant de la ville hollandaise, lui enjoignant de se rendre immédiatement. Le commandant, le colonel Scharroo, refusa de négocier; tout semblait indiquer que les Hollandais bombarderaient les positions allemandes au cours de la nuit.

La 22^e division aéroportée, occupant l'autre côté de Rotterdam, demanda une attaque aérienne contre l'artillerie hollandaise avant que ce bombardement pût se produire.

Cependant, en dépit de la nécessité urgente d'une telle attaque tactique, les ordres pour l'opération de Rotterdam exprimèrent finalement une intention foncièrement différente :

La résistance de Rotterdam doit être broyée par tous les moyens (ordonna le général von Küchler, commandant la 18^e armée, au 39^e corps d'armée, le 13 mai à 18 h 45). Si nécessaire, la ville sera menacée de destruction et la menace mise à exécution.

Luftflotte 2, le groupe de bombardiers de Kesselring, assina l'opération de Rotterdam à l'escadrille de bombardiers K.G. 54 et, le soir du 13 mai, un officier de liaison du K.G. 54, le colonel Lackner, fut dépêché au bureau d'opérations de la 7^e division de l'Air, pour y prendre la carte des objectifs « sur laquelle étaient inscrites les zones défensives hollandaises à détruire par un bombardement de saturation (*Bombentepiche*) », ainsi que le général Lackner en fit état plus tard au Dr Hans Jacobsen, l'auteur allemand de l'histoire la plus complète de l'affaire de Rotterdam; il faut préciser ici qu'il n'y a aucune preuve documentaire pour corroborer

Ils ont semé le vent

l'assertion de Lackner, selon laquelle seules ces zones militaires défensives devaient être attaquées. Même le rapport de la section historique du ministère de l'Air sur l'attaque de Rotterdam, publié en appendice dans l'un des volumes de l'*Histoire Officielle de la Seconde Guerre mondiale*, est erroné à plus d'un titre.

Le même soir, l'interprète de la 9^e Panzer division reçut l'ordre de composer en ces termes un ultimatum pour le commandant hollandais :

La résistance opposée à l'armée allemande dans sa progression m'oblige à vous informer que, dans l'éventualité où cette résistance ne cesserait pas immédiatement, il en résultera la destruction totale de la ville. Je fais appel à vous comme à un homme de responsabilités pour que vous usiez de votre influence afin d'éviter cela. En signe de bonne foi, je vous demande d'envoyer un intermédiaire. Si dans deux heures je ne reçois pas de réponse, je serai forcé d'employer les moyens de destruction les plus radicaux.

(Signé :) SCHMIDT, O.C., troupes allemandes.

C'était là une menace évidente pour les Hollandais, mais il était apparent que le général Schmidt, commandant le 39^e corps d'armée, espérait que les Hollandais entendraient raison et capitulerait.

Les Hollandais ne jugèrent pas utile d'entreprendre une action précipitée. C'était normal : les communications avec leur commandant en chef étaient intactes et le nord de Rotterdam était encore solidement entre leurs mains.

L'intermédiaire allemand ne revint pas avant le 14 mai à 13 h 40, les Hollandais l'ayant retenu dans l'espoir de gagner du temps; un parachutage de renforts britanniques était attendu, mais ne se matérialisait pas. Scharroo avait néanmoins signalé qu'il enverrait un plénipotentiaire à 14 heures, pour négocier.

Le général Schmidt n'avait d'autre choix que de remettre à plus tard le raid aérien projeté pour 15 heures. Il communiqua par radio au quartier général de *Luftflotte 2* :

Attaque remise à cause de négociations. Replacer les avions en état d'alerte.

Les précédents

Sur les terrains de Quakenbrück, Delmenhorst et Hoya, en Allemagne du Nord, quelque 100 avions du K.G. 54 avaient reçu l'ordre d'attaquer les zones de résistance de Rotterdam, en deux vagues de bombardiers. Le temps de vol jusqu'à Rotterdam serait de 95 à 100 minutes; dès midi, le signal codé de l'attaque avait été donné, longtemps après l'heure fixée pour le retour de l'intermédiaire; entre-temps, la 22^e division aéroportée avait encore appelé désespérément à l'aide par radio.

Les appareils du K.G. 54 avaient reçu l'instruction d'attaquer « selon le plan », à moins que des fusées éclairantes rouges ne signalent une capitulation de Rotterdam en dernière minute. A 13 h 25, les deux formations décollèrent, celle de droite formée par II./K.G. 54, celle de gauche, par I./K.G. 54. Au même moment, les Hollandais, jouant encore sur le temps, indiquèrent que, comme le message du général Schmidt « n'était pas signé et n'indiquait pas son rang », ils n'étaient pas disposés à l'accepter; mais le messager hollandais, le capitaine Backer, reçut pouvoir de prendre connaissance des conditions allemandes pour la capitulation; quarante précieuses minutes passèrent tandis que les généraux Student et Hubicki (commandant la 9^e Panzer division) formulaient ces conditions.

A ce moment-là, il ne restait plus que cinq minutes avant l'heure « H » établie pour l'attaque différée de Rotterdam. Mais il n'avait pas été possible de retransmettre le signal de retour aux bombardiers Heinkel alors qu'ils avaient rentré leurs antennes de queue au passage de la frontière hollandaise; ils ne pouvaient plus capter que des émissions toutes proches. Le général Speidel dépêcha un chasseur rapide, piloté par le lieutenant-colonel Rieckhnoff, pour essayer de disperser les formations de bombardiers, mais sans succès. Dès qu'il entendit les bombardiers qui approchaient, Schmidt ordonna l'envoi de fusées rouges, comme convenu, pour signaler que l'attaque était ajournée.

Le commandant de la vague d'assaut I./K.G. 54 attaquant Rotterdam par le sud rapporta :

Je me concentrais pour découvrir d'éventuelles lumières rouges. Mon pointeur transmettait par radio la position dûment identifiée de l'objectif. Quand il me dit qu'il devrait lâcher les bombes pour ne pas rater la cible —

Ils ont semé le vent

chose très importante avec les troupes allemandes si proches —, je donnai l'ordre de les lâcher, à 15 heures précises. Alors seulement je vis les trajectoires en arc de deux misérables petites cartouches-signal rouges, au lieu des fusées rouges attendues. Nous ne pouvions retenir les bombes parce que le largage était entièrement automatique; les deux autres appareils du vol de tête ne le purent pas non plus. Ils lâchèrent leurs bombes dès qu'ils virent les miennes tomber. Mais le signal de mon opérateur radio atteignit juste à temps les autres avions.

Sur les cent He. III, quarante seulement reçurent le signal à temps; les autres livrèrent une attaque très concentrée sur les cibles désignées.

Juste au début de l'attaque, l'adduction d'eau principale fut coupée, et comme les premières attaques aériennes avaient largement asséché le réseau des canaux, le faible système d'extincteurs d'incendie local fut incapable de faire face au feu qui se propageait, surtout parce que l'immeuble le plus sérieusement touché était une usine de margarine, d'où sortaient des flots d'huile en feu. En fait, les Allemands, respectant le caractère des raids aériens contre des positions d'artillerie, n'avaient pas employé de bombes incendiaires. 94 tonnes de bombes avaient été lâchées : 1 150 de 100 livres et 158 de 500 livres; en comparaison, 9 000 tonnes environ d'explosifs puissants et de bombes incendiaires ont été lancées sur le port intérieur de la Ruhr, Duisburg, pendant la triple attaque du 14 octobre 1944, par exemple.

A 15 h 30, Rotterdam capitulait. Son commandant protesta vivement contre l'attaque, qui avait débuté alors que les négociations en vue de la capitulation étaient déjà entamées.

A 19 h 30, le général Winkelmann, commandant en chef hollandais, déclara sur les ondes :

Rotterdam, bombardée cet après-midi, a souffert le destin de la guerre absolue. Utrecht et d'autres villes auraient tôt fait de partager son destin. Nous avons cessé la lutte.

En tant que raid tactique de soutien, l'assaut avait été écrasant; en tant que « raid de terreur » stratégique, l'attaque n'aurait pu atteindre son but de façon plus complète. Les chefs militaires allemands insistèrent cependant sur le fait que le raid avait été purement tactique dans ses buts.

« Ne voulez-vous pas vous assurer un avantage straté-

Les précédents

gique en terrorisant le peuple de Rotterdam ? » demanda à Nuremberg Sir David Maxwell-Fyfe au maréchal Kesselring, en 1946. « Nous n'avions qu'une tâche, fournir un appui d'artillerie pour les troupes de Student. » En tant que témoin allemand à décharge, il pouvait difficilement dire autre chose.

Le communiqué du haut commandement allemand du 15 mai 1940 annonça avec une belle effronterie que :

sous la pression des bombardements allemands en piqué et des assauts imminents de nos tanks, Rotterdam a capitulé et s'est ainsi sauvée de la destruction.

D'après les normes du temps de guerre, les pertes n'étaient pas importantes : quelque 980 personnes avaient été tuées (selon les chiffres fournis en 1962 par les services statistiques de Rotterdam), pour la plupart des civils, dans les incendies qui ravagèrent près de 2 km² de la plus importante partie de la ville; l'incendie faisait encore rage par endroits quand les régiments allemands de lutte contre l'incendie, organisés en hâte sous le commandement du général Rumpf, arrivèrent quelques jours plus tard. 20 000 bâtiments avaient été détruits par les incendies, et il y avait 78 000 sans abri.

Avec la chute de Rotterdam et du reste de la Hollande (la province de Zélande exceptée), il ne restait aux Alliés qu'à tirer des ruines le profit qu'ils pourraient. Le 16 juillet, les premiers signes de ce qui devait devenir une virulente propagande pour la guerre-dans-les-airs se manifestaient : la légation royale des Pays-Bas à Washington fit une déclaration sur laquelle le Premier ministre anglais du temps de guerre parut s'être appuyé dans ses Mémoires. Voici la déclaration hollandaise :

Quand Rotterdam fut bombardée, la capitulation de l'armée hollandaise avait déjà été offerte au Haut commandement allemand. Le crime contre Rotterdam était un assaut diabolique délibéré contre des civils sans armes et sans défense. Au cours des sept minutes et demie durant lesquelles les avions survolèrent la ville, 30 000 personnes furent tuées — soit 4 000 hommes, femmes et enfants innocents par minute.

Ils ont semé le vent

Les Américains furent horrifiés et les membres des unités cinématographiques des forces de l'Air britannique et américaine durent rougir quand ils lurent que : « La fantasmagorique touche finale à cet enfer de mort de fabrication humaine était que les Allemands filmaient leur ouvrage pendant l'opération. »

Il n'aurait pas dû être nécessaire de donner tant de détails sur la préparation et l'exécution de l'attaque aérienne de Rotterdam dans un livre dont l'objet est de décrire la triple attaque contre Dresde, cinq années plus tard. Inévitablement, on est tenté de faire ressortir ce que les Allemands ont fait et de soutenir qu'à Dresde et lors des autres tragédies majeures de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, le peuple allemand ne fit que récolter la tempête que ses dirigeants avaient semé en 1940. Les grandes exagérations meurent difficilement — surtout celles qui naissent des passions survoltées du temps de guerre. L'historien objectif ne doit cependant enregistrer que ce qui est réellement arrivé. Autrement, il rend un mauvais service à la postérité.

Renonçant aux questions morales, qu'il s'agisse d'une opération tactique ou — comme on le proclama à Nuremberg — d'une opération seulement destinée à terroriser la population civile, le bombardement ne fut pas illégal selon les termes de l'article 25 de la convention de La Haye de 1907, dont la Grande-Bretagne et l'Allemagne étaient signataires : Rotterdam n'était pas une ville sans défense.

Mais de telles considérations semblent purement académiques en regard de la saisie criminelle de la Hollande neutre par les nazis.

L'officier de l'Air commandant en chef des chasseurs de la R.A.F. était convaincu que la Luftwaffe ne pourrait être battue sur le continent; les formations de bombardiers et de chasseurs ennemis devaient être en quelque sorte attirées ou provoquées dans des combats de jour au-dessus des îles britanniques, dans la zone de tir des défenses supérieures, mais à courte portée des chasseurs de la R.A.F.

C'est dans cet esprit que les premières attaques furent lancées sur des cibles situées à l'est du Rhin, le soir où le raid contre Rotterdam fut annoncé au monde; moins de 25

Les précédents

des 96 bombardiers envoyés déclarèrent avoir trouvé leurs cibles. Pas un seul chasseur ennemi ne fut distrait des opérations soutenant la bataille allemande en France. C'est seulement quand la France fut tombée et que la R.A.F. eut attaqué plusieurs fois le territoire allemand, que le Führer décida de tourner son attention vers les cibles industrielles de Londres.

Durant la nuit du 25 au 26 août 1940 eut lieu la première attaque de la R.A.F. contre la capitale du Reich, en représailles contre le raid accompli par la Luftwaffe la nuit précédente; au cours de ce raid, les premières bombes à retardement furent lâchées sur le centre de Londres, endommageant l'église Saint-Gilles, à Gripplegate. La bataille d'Angleterre était alors en cours depuis plus de six semaines. La première attaque à grande échelle du Royaume-Uni eut lieu le 10 juillet, quand 70 appareils allemands firent un raid sur les docks du sud du Pays de Galles. Au cours d'une période de cinquante-deux jours, 1 333 civils avaient été tués par des attaques aériennes dans toute la Grande-Bretagne. Les attaques crurent en intensité, atteignant un maximum vers la mi-août, les aérodromes constituant la cible principale. Les attaques sur Portsmouth, Southampton, Hastings et Weymouth furent suivies de près par les lourdes attaques du 15 août qui couvrirent une large étendue comprenant Newcastle et Croydon; au total, 76 avions allemands furent abattus lors de ces attaques.

Le jour suivant, des bombes tombèrent pour la première fois sur les faubourgs de Londres. Le 18, les « Few »¹ abattaient 71 avions ennemis; six jours plus tard, cependant, dans la nuit du 24, la Luftwaffe dirigea encore son attaque contre une vaste zone de villes-cibles, comprenant Londres, Birmingham et Liverpool.

Malgré l'échec de la R.A.F., même dans les nuits suivant la première attaque destinée à porter un sérieux coup à la capitale allemande, ce nouvel assaut aérien fournit au Führer, encore frais du triomphe de son offensive à l'Ouest, l'excuse de provocation qu'il cherchait. Parlant, le 4 septembre, au Palais des Sports de Berlin, il déclarait :

1. *Few* : peu nombreux. C'est ainsi que l'on appelait les aviateurs de chasse britanniques depuis que Churchill avait déclaré à leur sujet : « Jamais cette aussi grande ne fut contractée par tant d'hommes envers si peu. » (« *Never was so much owed by so many to so few.* ») (N.d.T.)

Ils ont semé le vent

S'ils menacent d'attaquer nos villes, alors nous effacerons les leurs de la carte.

Sans se laisser décourager, la R.A.F. lança pourtant de nouveaux raids contre Berlin, dont un raid important le 6 septembre.

Dans l'après-midi du 7 septembre, trois jours après cette menace, et deux semaines après le premier assaut de la R.A.F. contre Berlin, la Luftwaffe apparut en force sur Londres pour la première fois dans un raid diurne : 247 bombardiers, escortés par plusieurs centaines de chasseurs, pilonnèrent des dépôts de pétrole et des installations de docks le long des rives inférieures de la Tamise, avec un total de 335 tonnes d'explosifs puissants et 440 bombes incendiaires. Ceci marquait la fin de la bataille d'Angleterre; dans l'attaque intensive de Londres qui suivit, entre le 7 septembre 1940 et le 16 mai 1941, la Luftwaffe prétendit avoir lâché 18 921 tonnes de bombes en 71 attaques majeures; vers la fin de 1940, le *blitz* avait coûté la vie à 13 339 civils et, à une certaine période, on estimait le nombre des sans abri à 375 000.

Bien que l'on ait exprimé des doutes à propos de l'efficacité des raids de bombardement de nuit de la R.A.F., la confiance que leur portait le ministère de l'Air et la Bomber Command¹ ne parut pas décroître durant l'été et le début de l'automne 1940. Le vice-maréchal de l'Air Harris, dans une lettre du 11 octobre à Sir Richard Peirse, alors commandant en chef de la « Command », parla de « la précision avec laquelle notre aviation a touché les objectifs militaires, au lieu de détruire simplement des villes ». Si, vers la fin d'octobre, Peirse eut quelques réserves à faire sur les capacités de la « Command », en septembre, alors qu'il était sous-chef de l'état-major de l'Air, il avait soutenu le bombardement de précision sur les villes par opposition au bombardement sans discrimination.

Cette confiance n'était pas mal fondée, à la lumière des preuves alors disponibles. Les canaux officiels d'information du ministère de l'Air, bien que contraires aux rapports

1. *Bomber Command* : Haut commandement des forces de bombardiers.

Les précédents

de presse américains, concordaient. Les rapports de la « Command » sur les raids étaient détaillés sans ambiguïté et contenaient peu de références sur les difficultés rencontrées dans la localisation des objectifs.

Rien ne fut fait pour dissiper l'impression de succès donnée par les rapports des équipages, par les rapports des Services secrets reçus d'Allemagne et des pays neutres. Beaucoup soulignèrent en particulier l'affectation du moral causée par les raids, et un rapport du 10 octobre, souligné en particulier par Harris, estimait que le bombardement avait affecté 25 % de la capacité totale de production de l'Allemagne.

Mais c'est une image très différente qui fut présentée dans la presse américaine. Le *Times* déplorait le manque de publicité sur les effets des raids dans les dépêches envoyées à New York par les correspondants américains encore à Berlin. Sur les manchettes du *Herald Tribune*, le 29 août, on lisait : « Pas de trace des raids britanniques à Berlin », et le journal avait émis un doute semblable quant au succès remporté à Hambourg à la fin de juillet par les Britanniques. Les propagandistes nazis avaient vite tiré parti de la présence de ces correspondants neutres en Allemagne pour leur faire inspecter les présumés dommages causés par les Britanniques.

Que le ministère de l'Air ait vu ou non ces rapports de presse, il fondait son appui à la thèse de l'efficacité du bombardement offensif sur ses propres sources officielles d'information. La confiance en la précision des rapports ne commença à diminuer qu'à la fin de l'automne 1940, quand l'importance primordiale des preuves photographiques fut reconnue et qu'une flotte de reconnaissance photographique fut constituée, le 16 novembre.

Antérieurement, le critère du succès reposait sur les hypothèses théoriques concernant la précision du lancer des bombes et de la navigation, hypothèses que récusèrent très peu d'officiers supérieurs à High Wycombe; parmi ceux-ci, Sir Robert Saundby était profondément sceptique quant aux prétentions des équipages des bombardiers.

Au quartier général de la « Bomber Command », a-t-il dit, il y avait une carte couverte de carrés rouges et de carrés noirs, les premiers figurant les dépôts de pétrole connus, les seconds figurant ceux que la R.A.F. avaient « démolis ». A

Ils ont semé le vent

une question de Saundby, l'officier chargé de la carte expliqua que, comme les statistiques avaient démontré que 100 tonnes de bombes devaient détruire un demi-dépôt de pétrole, chacun de ces dépôts marqués en noir, en ayant reçu 200 tonnes, devait avoir été détruit; l'officier savait qu'ils avaient bien été touchés « parce que tels étaient les ordres donnés aux équipages ».

Sir Robert Saundby répliqua paraît-il caustiquement : « Vous n'avez pas lâché 200 tonnes contre ces raffineries, vous avez seulement exporté 200 tonnes de bombes et vous devez espérer que quelques-unes sont tombées près de la cible. » En ces premiers jours de la « Bomber Command », cette remarque a dû profondément choquer l'officier concerné, mais elle illustre clairement l'attitude réaliste que les officiers supérieurs de la Bomber Command devaient adopter si la « Command » voulait survivre.

Un « carré noir » typique fut représenté la raffinerie de pétrole synthétique des îles Bergbau, à Ruhland, tout près de Dresde, attaquée par la Bomber Command dans la nuit du 10 au 11 novembre 1940 :

La grande usine, identifiée grâce à ses six hautes cheminées, reçut une averse de bombes incendiaires de la part des premiers arrivants, et la lueur rouge des nombreux feux qu'ils déclenchèrentaida les suivants à viser leurs objectifs avec précision. Des bombes explosives tombèrent sur les bâtiments de raffinage et à la base des cheminées, causant des explosions violentes dont la force pouvait être ressentie dans les appareils à des milliers de pieds au-dessus.

Tout cela fut fait en dépit des nuages « s'élevant sans aucune éclaircie jusqu'à plus de 18 000 pieds ». Dresde fut aussi « bombardée pour la première fois », le feu ravagea les principales jonctions ferroviaires de la ville et de lourds dommages furent causés aux installations de gaz, d'eau et d'électricité, au cours d'une attaque qui dura de 21 h 15 jusqu'à 23 heures ». Bien que les sirènes de Dresde aient retenti à 2 h 25, aucune bombe, en fait, n'était tombée sur la ville. Une attaque antérieure, la « toute première » attaque contre Dresde, exécutée le 22 septembre 1940, est rapportée dans le Bulletin n° 1796 du ministère de l'Air : « Des voies ferroviaires de garage furent attaquées et deux coups attei-

Les précédents

gnirent un train de marchandises. » Une fois encore les sirènes retentirent bien, mais aucune chute de bombe ne fut enregistrée. Le compte-rendu parlementaire Hansard rapporte également que deux raids avaient été lancés contre Dresde dès 1940.

Si le ministère de l'Air avait été trop optimiste sur l'aptitude de ses aviateurs à naviguer avec précision en se fiant aux étoiles vers des cibles minuscules et éloignées, la Luftwaffe, elle, avait été plus réaliste : dès mars 1940, des documents recueillis à bord des bombardiers allemands abattus montraient que les appareils utilisaient les signaux radio *Knickebein* pour la navigation précise de nuit; quand l'escadre n° 80, organisation de contre-mesures radio sous le commandement du Wing Commander E. B. Addison, découvrit les moyens de dévier ces signaux, les appareils de la Luftwaffe, dans la nuit du 14 au 15 novembre 1940, adoptèrent un nouveau système utilisant les rayons X grâce auquel les appareils pouvaient lâcher des averses de bombes incendiaires avec précision au-dessus de la cible, mettant le feu à la ville — cette fois : Coventry. La force principale des bombardiers aurait désormais peu de difficultés à identifier les cibles. L'ultime réalisation des Allemands dans la guerre des signaux radio fut l'introduction, en février 1941, du *Y-Gerät*¹ : un signal-radio émis d'une station allemande au sol était reçu par les appareils du bombardier et retransmis à la station au sol; le temps écoulé entre ces deux opérations permettait de mesurer exactement la position de l'appareil au-dessus de l'Angleterre. Deux années plus tard, cette technique, sous le nom d'*oboe*, devait fournir l'arme la plus puissante de l'arsenal de la Bomber Command, durant la bataille de la Ruhr.

Le déploiement et l'équipement technique des éclaireurs allemands de l'escadre K.G.R. 100 était de toute façon une leçon concrète pour la Bomber Command dans sa préparation de la première offensive majeure contre l'industrie allemande, au cours de la bataille de la Ruhr. A la lumière des feux allumés par les Heinkel du K.G.R. 100 naviguant aux rayons X, des escadrilles de la force principale pouvaient

1. Rayon Y.

Ils ont semé le vent

facilement trouver leurs cibles et points de repères : on avait chargé l'escadrille I/K.G. I d'attaquer la Standard Motor Company ainsi que la Coventry Radiator and Press Company; la II/K.G. 27 devait attaquer les usines de moteurs aéronautiques Alvis; la I/K.G. RI, la British Piston Ring Company; la II/K.G. 55 les usines Daimler; et la K.G. 606, les citernes de gaz. Sur les 550 appareils envoyés, 449 arrivèrent à Coventry, qui s'était maigrement armé, bien que des sources sûres des services de renseignement britanniques eussent, deux jours à l'avance, fourni au gouvernement un avertissement concernant l'imminence de l'attaque. Les bombardiers lâchèrent 503 tonnes d'explosifs puissants et 881 bombes incendiaires.

La seconde leçon concrète que la Bomber Command de la R.A.F. devait tirer de l'attaque de Coventry était que le plus grand dommage causé à la production industrielle était occasionné par la destruction des conduites d'eau principales et celles du gaz et de l'énergie électrique; 21 usines vitales furent ainsi gravement touchées par les bombes; 12 d'entre elles travaillaient pour l'industrie aéronautique. Mais la paralysie des services publics causa l'arrêt total de 9 autres usines vitales qui eussent autrement été rapidement remises en service après le raid. Ces dégâts dans Coventry furent accomplis au prix de 380 vies humaines parmi la population; et la cathédrale fut entièrement détruite par le feu.

Ce phénomène devait constituer la base même de l'offensive aérienne de la Bomber Command de la R.A.F.; l'équivalent de trente-deux jours de production industrielle avait été perdu à Coventry, moins par les dommages causés aux usines que par la destruction accidentelle du centre de la ville. De plus, les experts avisèrent le gouvernement que si la Luftwaffe avait répété ses attaques pendant deux ou trois nuits consécutives, en tenant compte de la facilité avec laquelle la ville, alors sans aide et sans défense, aurait pu être identifiée et attaquée de nuit (les feux des attaques précédentes étant encore visibles), Coventry aurait pu être anéanti de façon définitive. Les Allemands, cependant, étaient encore en train de chercher leur voie dans la guerre aérienne; ainsi l'attaque de Coventry dura de 22 h 15 jusqu'à près de 6 heures du matin, alors que la durée usuelle des raids les plus réussis de la R.A.F. sur des villes alle-

Les précédents

mandes, vers la fin de la guerre, n'était plus que de dix à vingt minutes; on saturait alors les zones-cibles de bombes incendiaires que les services d'extinction allemands étaient incapables de maîtriser.

Il y a, en fait, peu de doute que si les 449 bombardiers allemands avaient été principalement munis de charges incendiaires, avaient fait route au-dessus de la cible en un vol concentré — technique qui, nous le verrons, fut employée au cours des attaques du fameux groupe n° 5 sur Brunswick, Dresde et d'autres villes — et avaient concentré leur attaque sur le centre médiéval de Coventry, comme ce fut le cas à Dresde, alors sans aucun doute une tempête de feu aurait été engendrée, provoquant une perte de vies humaines au moins égale et une paralysie complète de la vie industrielle de la ville pour le reste de la guerre; les Allemands heureusement laissèrent passer l'occasion. Une fois seulement, rappelle Sir Arthur Harris, un raid de la Luftwaffe a vraiment approché les conditions de la tempête de feu; durant un inhabituel raid incendiaire massif sur Londres, quand la Tamise coulait à marée basse, les tuyaux des brigades de Londres avaient été incapables d'atteindre la surface du fleuve. « Le facteur qui a converti une attaque de simple routine en une catastrophe majeure n'était souvent qu'un caprice de la nature », observe-t-il, faisant sans doute allusion à la vague de feu qui a scellé le destin de Hambourg durant l'été 1943.

En décembre 1940, cependant, un comité constitué sous la direction de M. Geoffroy Lloyd soumit au ministère de la Guerre un rapport sur le succès d'une offensive que la Bomber Command avait entreprise contre les dépôts de pétrole synthétique, depuis le mois de mai précédent. Bien que la baisse de production du pétrole n'eût été que de 15 %, ce résultat était très notable vu la faible somme d'efforts que la Bomber Command lui avait consacrée; 6,7 % seulement de ses opérations étaient dirigées contre des cibles industrielles, des ports d'invasion et des voies de communication. A partir de ces découvertes, Sir Charles Portal, chef de l'état-major de l'Air, accéléra la destruction des 17 dépôts de pétrole majeurs d'Allemagne, pensant que cela pourrait avoir un effet décisif sur le destin de la guerre. Les recommandations faites dans le rapport soumis par les chefs de

Ils ont semé le vent

l'état-major au ministère de la Guerre formèrent la base d'une directive publiée le 15 janvier : le pétrole devait être la cible principale; le bombardement des villes industrielles et des voies de communication venait en second.

Cet accent mis sur le pétrole en tant qu'objectif devait être un facteur récurrent dans la ligne de conduite de la Bomber Command pour le reste de la guerre; à certaines périodes, cela deviendrait la source de graves dissensions.

CHAPITRE II

LA BOMBER COMMAND SE FAIT LES DENTS

LA Bomber Command et le Premier ministre britannique avaient lentement appris la vérité sur l'imprécision de leurs offensives. Elle leur fut révélée complètement et sans ambiguïté le jour où le secrétaire privé du professeur Lindemann, M. David Bensusan-Butt, lui son rapport à la Bomber Command, le 18 août 1941. On avait montré à M. Butt la collection entière des photos de bombardement de la R.A.F. au cours d'une visite privée à la base de l'unité de reconnaissance photographique de la R.A.F., à Medmenham, peu après la Noël 1940. Les officiers qui avaient fait la collection en connaissaient pleinement la signification. Ils comprirent qu'en raison des doutes émis par quelques officiers supérieurs envers les preuves photographiques, ils avaient là la possibilité de les porter à l'attention du gouvernement par l'intermédiaire du secrétaire du professeur Lindemann. En conséquence directe de son rapport privé au professeur, M. Butt fut chargé d'analyser ces photographies d'un point de vue statistique.

Le rapport de M. Butt, soumis en août 1941 et présenté avec force détails, confirma finalement ce que la presse libre neutre à l'étranger proclamait depuis un an à propos de l'impuissance de la force des bombardiers britanniques. Sur tous les appareils considérés comme ayant attaqué leurs

La Bomber Command se fait les dents

cibles, un tiers seulement, en fait, avait bombardé dans un rayon de 5 miles autour de l'objectif; sur les cibles bien défendues de l'intérieur, tel le complexe industriel de la Ruhr, un dixième seulement des bombes était tombé dans ce même rayon de 5 miles. Il était donc peu réaliste de demander à la Bomber Command de continuer à tenter des attaques nocturnes de précision avant qu'un équipement électronique comme celui des troupes allemandes fût disponible au moins pour une partie des appareils de la « Command ».

Le 9 juillet 1941, le vice-maréchal de l'Air, N. H. Bottomley, chef adjoint de l'état-major de l'Air, publia la première de ses nombreuses directives à l'officier commandant en chef de la Bomber Command qui, à ce moment, était encore le maréchal de l'Air Sir Richard Peirse :

J'ai reçu l'ordre de vous informer qu'un examen approfondi de la situation politique, économique et militaire, de l'ennemi révèle que les points les plus faibles de son armure sont le moral de la population civile et son système intérieur de transports.

L'effort principal de la force des bombardiers, en attendant de nouvelles instructions, devait porter sur la délocation du système de transports allemand et la sape du moral de la population civile dans son ensemble. On ne laissa à Peirse aucun doute sur la façon de mener ces opérations. Comme premières cibles, on lui désigna Cologne, Duisburg, Dusseldorf et Duisburg-Ruhrort, « convenant toutes à des attaques nocturnes sans lune, puisqu'elles se trouvaient dans des villes industrielles congestionnées, où l'effet psychologique serait le plus grand ».

Nous devons d'abord détruire les fondations sur lesquelles repose la machine de guerre (allemande) — l'économie qui la nourrit, le moral qui la soutient, les approvisionnements qui l'alimentent, et les espoirs de victoire qui l'inspirent.

Cet extrait du mémo des chefs d'état-major, daté du 31 juillet 1941, annonçait l'ère des attaques régionales; la directive de Casablanca de janvier 1943 ne faisait, en fait, qu'exprimer, sous une forme plus brutale, cette politique.

Cependant, une attaque du moral ennemi réclamait de

Les précédents

nouvelles techniques : un mémo de l'état-major de l'Air à la Bomber Command déclarait, en septembre 1941, « que le plus grand dommage infligé par l'ennemi était incontestablement causé par l'incendie ». Tandis que la Luftwaffe, dans ses attaques contre les villes britanniques, versait par moments 60 % de bombes incendiaires, la Bomber Command n'a jamais excédé 30 %. La méthode allemande pour obtenir un vif effet de terreur était de lancer des attaques à l'aide d'appareils qui versaient des bombes incendiaires dans un volume plus grand que celui que les services d'incendie pouvaient maîtriser — les bombardiers complétaient ensuite l'attaque en lâchant des cascades de bombes hautement explosives sur la cible; il y avait là des facteurs que la Bomber Command pourrait imiter avec profit.

Les bombes chargées d'explosifs puissants, en faisant éclater les conduites d'eau principales,aidaient et ampliaient la dévastation obtenue par les incendiaires. Mais en 1941, la Bomber Command n'avait pas de bombes plus massives que celles de 500 livres et peu d'efforts étaient entrepris pour mettre au point des armes plus fortes.

Les expériences conduites, fin 1941, par le professeur S. Zuckerman, en tant que chef de l'unité extra-muros d'Oxford, et qui, pour la première fois, vinrent à la connaissance du public à la suite d'une interpellation à la Chambre des Communes, démontraient que les bombes allemandes, à poids égal, étaient à peu près deux fois plus efficaces que les bombes britanniques; de plus, en faisant éclater des bombes britanniques de 500 livres d'usage général au milieu de chèvres vivantes épargnées sous des angles variés dans un puits profond, il était capable de déduire que « la pression mortelle pour un homme était de 400 à 500 livres par pouce carré; les confrontations avec les raids aériens sur les villes britanniques montraient que cette estimation était d'un ordre acceptable. Antérieurement, on avait estimé la pression mortelle à 5 livres environ par pouce carré.

De plus, la pression nécessaire pour causer des dégâts pulmonaires minimaux chez l'homme était empiriquement estimée à 70 livres par pouce carré; finalement, en se référant à l'étude du professeur J.D. Bernal sur les pertes subies lors des raids aériens allemands, le professeur Zuckerman insista sur le fait que seul un faible pourcentage de gens

La Bomber Command se fait les dents

étaient assez proches des bombes pour être directement blessés par les explosions. Le professeur Zuckerman pouvait ainsi prévoir le nombre moyen de pertes qui se produiraient si une tonne de bombes était lâchée sur un mile carré de territoire d'une densité de population donnée; « les résultats de ces investigations » (relate une brochure du service des publications édité après la guerre sur la Recherche Opérationnelle) « devinrent un guide pour la future politique de bombardement ». Curieusement, bien que le professeur Zuckerman et son équipe étudiassent à la fois les effets de l'explosion et ceux des éclats — en tirant à grande vitesse des balles d'acier dans des pattes de lapins — aucun homme de science du gouvernement n'étudia la mortalité causée par la fumée et l'empoisonnement par les gaz qui, comme nous le verrons ultérieurement, étaient responsables d'au moins 70 % de tous les décès provoqués par les raids analysés dans ce livre.

A ce point, ces macabres considérations furent reprises par un expert en recherches opérationnelles de l'amirauté, le professeur P. M. S. Blackett :

Les essais de détonation statique ont montré que les bombes britanniques d'usage général alors utilisées, étaient à peu près moitié moins efficaces que les bombes explosives allemandes de même poids. Durant les dix mois qui se sont écoulés d'août 1940 à juin 1941, le poids total des bombes lâchées sur le Royaume-Uni était d'environ 50 000 tonnes; le nombre de personnes tuées était de 40 000, ce qui donne 0,8 tué par tonne de bombes.

Etant donné, disait Blackett, l'efficacité moindre de la R.A.F. et l'infériorité de ses armes, nous pourrions espérer tuer 0,2 Allemand par tonne de bombes britanniques. Comme il avait déjà montré que « la baisse de la production industrielle... et les pertes civiles... étaient à peu près proportionnelles », il impliquait par ses raisonnements qu'une poursuite de l'offensive aérienne de la R.A.F. était futile.

Mais si les professeurs Blackett et Zuckerman espéraient que l'état-major tiendrait compte de leurs calculs pessimistes et orienteraient plutôt les ressources industrielles vers une attaque des sous-marins ennemis — tous les deux étaient des opposants déclarés de l'offensive régionale — leurs espoirs furent déçus. Leurs calculs, et bien d'autres établis par des

Les précédents

hommes de science de tendances similaires, furent seulement utilisés comme argument pour fabriquer des armes plus puissantes et pour un meilleur équipement de la Bomber Command.

Il était visiblement essentiel que cette production de bombes explosives pût commencer dès que possible, de façon à approcher l'efficacité des armes allemandes. Vers la fin de 1941, les premières bombes de puissance moyenne de 500 livres, contenant 40 % d'explosifs, furent mises en service; la première arme des offensives régionales devait cependant être la bombe de forte puissance, contenant 80 % d'explosifs, bombe aux fines parois, à peine de la taille d'une chaudière et dont il existait plusieurs modèles : 4 000 livres, 8 000 livres, et finalement « blockbusters » de 12 000 livres.

Tandis que les professeurs Blackett et Zuckerman avaient ainsi écarté de façon décisive la possibilité d'infliger de sérieux dommages à la population allemande, le Premier ministre britannique avait consulté un autre conseiller, le professeur F. A. Lindemann, qui, nous le rappellerons, avait eu sous les yeux les échecs persistants de la Bomber Command de la R.A.F. depuis la triste découverte de son secrétaire, à la Noël 1940. On lui demanda de promouvoir une politique de bombardement à l'aide de laquelle la Grande-Bretagne pourrait assister efficacement son alliée de l'Est.

Le rapport final de Lindemann, du 30 mars 1942, suggérait que sans doute une offensive de bombardement régional pourrait saper le moral de l'ennemi pourvu qu'elle fût dirigée contre les zones ouvrières des cinquante-huit villes allemandes ayant chacune une population de plus de 100 000 habitants.

Chaque bombardier déversera près de 40 tonnes de bombes (notait Lindemann). Si celles-ci tombent sur des zones d'habitation, elles feront de 4 000 à 8 000 sans-abri.

Sa conclusion était qu'entre mars 1942 et le milieu de 1943, il devait être possible de rendre sans-abri un tiers de la population totale de l'Allemagne, à condition que les ressources de l'industrie d'armement fussent concentrées sur cette campagne.

La note de Lindemann fut envoyée aux professeurs

La Bomber Command se fait les dents

Blackett et H. Tizard, afin qu'ils la commentent; tous deux plaidèrent la cause de la priorité des besoins de la Coastal Command¹. Plus tard, bien sûr, Blackett devait mettre au point un service de signalisation pour la Command : le viseur Mark XIV. Les deux hommes de science rejetèrent la note comme étant sérieusement erronée et déclarèrent que l'estimation du succès de l'offensive aérienne faite par Lindemann était respectivement cinq et six fois trop grande. On ne les écouta point.

En regard de la controverse qui naquit à propos de la validité de la prévision du professeur Lindemann, il est intéressant d'observer qu'au moins en ce qui concerne les raids évoqués dans cet ouvrage, l'estimation du professeur Blackett — relative au nombre des morts et aux dommages industriels correspondants — aurait été affectée d'un coefficient d'erreur de plus de 51, l'estimation du professeur Lindemann relative aux sans-abri d'un coefficient de 1,4 (appendice II) seulement.

L'application de la politique de Lindeman ne demandait pas beaucoup de changements dans les tactiques de la Bomber Command. Dès le 14 février 1942, on avait déclaré à la Bomber Command que sa première tâche serait l'attaque des zones d'habitation de certaines villes industrielles, et le jour suivant, le chef de l'état-major de l'Air expliqua l'annexe donnant la liste de ces villes :

Référence : directive sur le nouveau bombardement : je suppose qu'il est clair que les points de mire² doivent être les zones construites (avait écrit Sir Charles Portal à son adjoint, Sir Norman Bottomley), non par exemple, les docks ou les usines où ceux-ci sont mentionnés. Cela doit être rendu tout à fait clair si ce n'est déjà compris.

Bottomley répondit qu'il avait spécifiquement confirmé ce point par téléphone avec la Bomber Command.

1. Force côtière.

2. Jusqu'à l'été 1944, le point de mire du bombardier était invariablement la cible de l'attaque. Avec l'introduction des méthodes du « bombardement compensé », les points de mire ne coïncidaient plus nécessairement avec le centre de la zone cible; ce fut le cas lors de la première attaque de la Bomber Command sur Dresde.

Les précédents

Ce fut donc la politique d'attaque des zones résidentielles qui attendait Sir Arthur Harris à son arrivée aux quartiers généraux souterrains de la Bomber Command, à High Wycombe, lorsqu'il prit ses fonctions d'officier commandant en chef de la Bomber Command, le 22 février 1942.

Il ne peut y avoir de preuve plus éloquente de l'innocence de Harris dans une prétendue initiative personnelle du bombardement régional sur les quartiers résidentiels civils. Le concept général de la directive de Casablanca, du 21 janvier 1943, fut ainsi formulé :

Votre objectif primordial sera la destruction et la dislocation progressives du système militaire, industriel et économique allemand, et la sape du moral du peuple allemand à un point tel que sa capacité de résistance armée soit fatallement affaiblie.

Dans cette conception, les objectifs prioritaires suivants étaient énumérés :

- a) les chantiers de construction de sous-marins allemands;
- b) l'industrie aéronautique allemande;
- c) les communications;
- d) les dépôts de pétrole;
- e) les autres cibles de l'industrie de guerre.

Une directive exprimée en termes aussi généraux pouvait être interprétée de nombreuses façons. Le contrôle tactique des opérations était, cependant, la prérogative du commandant en chef de la Bomber Command, et Sir Arthur Harris indiquait clairement son interprétation dans une lettre au ministre de l'Air, du 6 mars 1943, où, à la place de l'expression « et la sape du moral du peuple allemand », il citait la phrase comme s'il avait lu : « Dans le but de saper le moral... », changement de formule qui altérerait l'emphase de la phrase, bien qu'on ne puisse dire que son interprétation soit injustifiable.

La Bomber Command n'avait pas encore atteint dans les bombardements de nuit le degré de précision qu'elle devait atteindre durant les dernières phases de la guerre, et malgré quelques réserves de l'état-major de l'Air sur l'efficacité de l'offensive régionale, la bataille de la Ruhr et la bataille de Berlin eurent lieu selon les termes de cette directive.

La Bomber Command se fait les dents

Pour la première fois dans cette guerre, la Bomber Command avait maintenant les armes et les outils avec lesquels elle pouvait espérer mettre cette directive en pratique. Le centre de recherches en télécommunications avait mis au point avec succès un nouveau système de navigation au radar, le 9,2 cm H2S; un tube de rayons cathodiques placé dans l'appareil montrait la topographie générale en dessous, sous forme d'une géographie de points lumineux d'intensités variées — les cours d'eau indiqués en noir, les zones construites brillamment éclairées; l'usage de cet H2S avait fait tant de progrès qu'en février 1943 les Allemands étaient déjà en possession de leur premier H2S capturé et apprenaient dangereusement vite les merveilles du radar centimétrique, assistés d'une manière compétente par un prisonnier coopératif, ancien membre de la Force d'éclaireurs; le 19 mai, la firme berlinoise Telefunken avait fait des projets de production en masse d'une copie de magnetron vital, le LMS 10, qui, au bout d'un mois, serait produit à la cadence de 10 par semaine. Les essais d'un nouvel équipement de repérage des cibles, un amplificateur radio raccordé à un ordinateur du nom d'*Oboe*, fondé sur les principes du rayon Y allemand de 1941, mais fonctionnant sur les longueurs plus courtes pour lesquelles la technique britannique était grandement supérieure, étaient parvenus à une conclusion pleine de succès, et ce n'est que le 7 janvier 1944 qu'un Mosquito, tombé près de Clèves, fournit les chainons manquants qui permirent aux hommes de science des contre-mesures radio allemandes de brouiller les signaux. En février 1942, les commandos anglais, en un raid audacieux contre une station radar « Würzburg » sur la côte normande, près de Bruneval, avaient capturé les parties d'un équipement radar qui permettraient aux experts en électronique d'Angleterre de vérifier la longueur d'onde sur laquelle le premier système d'avertissement allemand opérait; en une année, ces savants avaient achevé leurs expériences et pouvaient fabriquer « Window » — le ruban de métal anti-radar — à ses dimensions correctes et dans sa forme définitive.

Plus important peut-être que les innovations mécaniques, il y avait le climat favorable de l'opinion publique anglaise

Les précédents

envers l'offensive de bombardement qui existait alors. Le secrétaire d'Etat à l'Air, Sir Archibald Sinclair, avait soigneusement insisté dans toutes ses allocutions publiques sur le fait que la Bomber Command ne bombardait que pour des raisons militaires. Toutes suggestions d'attaques délibérées contre des zones résidentielles ou ouvrières étaient rejetées comme absurdes, et parfois dénoncées comme injurieuses pour l'intégrité des courageux aviateurs qui risquaient leur vie pour leur pays. Près de 100 000 aviateurs savaient et reconnaissaient que leurs appareils étaient envoyés nuit après nuit dans l'intention délibérée de mettre le feu à des villes allemandes, que le raid de Mannheim du 16 décembre 1940 avait inauguré l'offensive régionale contre les centres civils; mais en pratique et à juste titre, aucun d'eux ne discutait des détails opérationnels en dehors du service.

Au début de 1943, un Comité de réduction des bombardements avait fait son apparition à Londres avec un siège social à Parliament Hill, mais les tentatives de quelques membres du Labour Party au Parlement pour faire saisir ses tracts et interner ses membres furent sans succès. La véritable attaque de la politique de bombardement stratégique, émanant des plus hautes autorités gouvernementales et religieuses du Royaume-Uni, devait être différée jusqu'à la fin de l'automne 1943; à ce moment, trois des raids aériens les plus dévastateurs et sanglants contre l'Allemagne avaient été exécutés. La première cible contre laquelle devaient être expérimenté l'ensemble des forces de la Bomber Command, ses équipages frais et ses pointeurs, sans se soucier des lourdes défenses au sol, fut la ville de Wuppertal, à l'extrême-est de la Ruhr, dans la nuit du 29 au 30 mai 1943. Deux mois plus tard, l'offensive brillamment préparée de la Bomber Command contre le port hanséatique de Hambourg fut le point culminant dans l'histoire de l'Air Force. La troisième grande attaque de 1943, au cours de laquelle, comme à Hambourg, une tempête de feu devait être engendrée par l'explosion soudaine de milliers de bombes incendiaires, fut celle de Kassel dans la nuit du 22 au 23 octobre 1943. Dans cette dernière attaque, comme dans les deux raids précédents sur Wuppertal et Hambourg, certaines circonstances — cette fois sous la forme d'une ingé-

La Bomber Command se fait les dents

nieuse invention de la Bomber Command pour tromper les défenses des chasseurs de nuit et les défenses au sol, connue sous le nom de code de *Corona* — devaient aider les équipages des bombardiers à préciser leur bombardement sans être contraints de céder devant les défenses massives.

Pour l'attaque contre Wuppertal dans la nuit du 29 au 30 mai 1943, les équipages de bombardiers munis d'une carte-cible rouge et gris, style 1941, de Wuppertal-Elberfeld, avec les anneaux concentriques habituels autour de la centrale d'énergie électrique n° 2; la carte cible elle-même, I (g) (i) 32, était décalquée sur un autre plan datant de 1936. Les pointeurs devaient, cependant, ignorer ces anneaux concentriques et la cible visiblement indiquée en orange; ils respectaient au contraire l'ordre de marquer une croix sur la zone résidentielle grise de Wuppertal-Barmen, à l'extrémité est de la ville, qui était le point de mire en cas d'urgence si, par exemple, les repéreurs Mosquito munis d'*oboe* n'arrivaient pas. Le maréchal de l'Air Saundby avait expliqué qu'il était, en fait, courant que des détails tels que cibles militaires, constructions industrielles, systèmes d'anneaux concentriques, etc., fussent inscrits sur les cartes-cibles pour éclairer d'autres gens que les pointeurs de bombes; avant l'utilisation de ces cartes-cibles en rouge et gris, les équipages étaient munis de cartes d'état-major minutieusement détaillées de la ville-cible, constellées de croix de Malte rouges, avec un en-tête : *les hôpitaux sont marqués + et doivent être évités*. Ainsi que sir Robert Saundby l'explique maintenant, « cela nous permit de déclarer devant le Parlement que nous avions indiqué ces choses sur nos cartes-cibles et que les équipages avaient été avertis d'avoir à éviter les hôpitaux ».

Ce qui se produisit durant l'attaque menée par les avions éclaireurs contre Wuppertal devait réapparaître, multiplié plusieurs fois en violence et en effet, durant l'attaque des éclaireurs contre Dresde (la seconde) en février 1945; il y a beaucoup de comparaisons à faire entre ces deux attaques : toutes deux ne furent pas gênées par de lourdes défenses au sol et toutes deux furent calculées pour exploiter un défaut bien connu de ces équipages que Sir Arthur Harris appelait dédaigneusement « les lapins » de la Bomber Command, les équipages qui lâchent leurs bombes aussitôt que possible

Les précédents

puis se sauvent loin de la zone-cible. Il était reconnu que si les fusées repères étaient lâchées à une extrémité de la zone-cible, et que si la vague de bombardiers avançait dans le sens de la longueur de la cible, alors n'importe quelle bombe lâchée en vitesse par les équipages « lapins » ferait encore des dégâts utiles quelque part sur la ville. Ce « couloir » faisait parfois 30 miles de long. Ainsi, dans le cas de Wuppertal comme dans le projet de la seconde attaque sur Dresde, on projetait d'exploiter cela, en plaçant le point de mire à l'extrémité la plus éloignée de la cible qui, pour Wuppertal, se trouvait au cœur de Wuppertal-Barmen. C'est pourquoi la force de 719 bombardiers reçut l'instruction de traverser la ville sur un cap de 68° et, comme cette route placerait la force principale des bombardiers dans l'axe longitudinal de la ville, les bombes en dévasteraient toute la surface. Tel était le plan de l'attaque.

A cette occasion, cependant, la Flak¹ de Wuppertal demeura silencieuse et, en l'absence de toute défense dans les premières minutes, une très lourde concentration de bombes fut lâchée autour du point de mire de Wuppertal-Barmen; de l'examen des rapports des contrôleurs de la défense allemande, il ressort que, bien que les défenses de Flak de la ville fussent bien préparées à recevoir les formations de bombardiers ennemis, elles ne s'attendaient pas à ce que l'attaque tombât sur Wuppertal et, pour cette raison, donnèrent l'ordre de ne pas tirer de façon à ne pas trahir l'emplacement de la ville. Cependant, Sir Arthur Harris ayant pris la précaution de faire débuter l'attaque par une vague d'appareils incendiaires — stratégie assez semblable à celle qu'avait employée la Luftwaffe dans son attaque sur Coventry, en novembre 1940 — tous les équipages, en l'absence de lourdes défenses de Flak, et avec le point de mire délimité non seulement par les fusées rouges *Oboe* mais aussi par une concentration éclatante de feux d'incendie, eurent la possibilité d'obtenir un haut degré de concentration; on sut que plus de 475 équipages avaient lâché leur charge de bombes dans un rayon de 3 miles autour du point de mire, dans le cœur de Wuppertal-Barmen — au total, 1 895,3 tonnes de bombes incendiaires et de bombes explosives puissantes. 33 appareils furent perdus et 71 endommagés.

1. Batteries anti-aériennes allemandes. (N.d.T.)

La Bomber Command se fait les dents

Wuppertal, à cause de l'absence d'un « couloir » aérien, fut complètement indemne, à part quelques bris de vitres; la Bomber Command devait y retourner un mois plus tard pour attaquer l'extrémité ouest de la ville. En l'absence de défenses au sol, on devait observer le même phénomène à Dresde, où — exactement comme à Wuppertal — une énorme partie de la ville fut mise en feu par une première attaque incendiaire.

La production industrielle de Wuppertal subit un retard de cinquante-deux jours (Coventry n'en avait perdu que trente-deux); la perte en vies humaines, dont le professeur Blackett affirmait qu'elle était proportionnelle à la perte de puissance industrielle, était en fait plus grande : lors de la première attaque sur Wuppertal-Barmen, 2 450 personnes furent tuées (à Coventry, le nombre des morts était de 380); la seconde attaque sur Elberfeld, un mois plus tard, éleva le total des morts de Wuppertal à 5 200.

C'était le premier raid qui causât un si grand nombre de pertes civiles; il provoqua l'attention des chefs militaires allemands; même à Londres, il y eut quelques murmures horrifiés lorsqu'on publia des photographies des dommages de Wuppertal. L'éditorial du *Times* du 31 mai « reconnaissait et regrettait que, quelque puisse être la précision du bombardement allié des objectifs militaires — et ce degré de précision est très élevé dans la R.A.F. — les pertes civiles sont inévitables »; cela rappelait à ceux qui pouvaient être néanmoins tentés de poser des questions sur cet usage apparemment brutal du bombardier « qu'on n'avait pas posé de questions en Allemagne ou en Italie quand la Luftwaffe avait été lancée lâchement contre la ville sans défense de Rotterdam, en 1940, tuant des milliers de civils — hommes, femmes et enfants ».

Comme on pouvait s'y attendre, l'Allemagne riposta. En tant que commissaire de la Défense du Reich — titre ex-officio de tous les Gauleiter au sein de leur Gau, depuis le 16 novembre 1942 — le docteur Goebbels s'adressa aux familles endeuillées au cours des funérailles de masse organisées à Wuppertal, le 18 juin 1943 :

Ce genre de terrorisme aérien est l'œuvre des esprits malades des ploutocrates destructeurs de la civilisation. Une longue chaîne de souffrances humaines (ajouta-t-il)

Les précédents

dans toutes les villes allemandes rasées par les Alliés a porté témoignage contre eux et leurs chefs cruels et lâches — depuis le meurtre des enfants allemands à Fribourg, le 10 mai 1940, jusqu'à ce jour.

De même que le raid allemand contre Rotterdam avait commencé à figurer souvent dans les comptes rendus alliés de l'histoire de l'offensive aérienne, de même les Allemands avaient de plus en plus recours à l'histoire du mystérieux raid sur Fribourg; ils avaient même déclaré dans un Livre Blanc, publié en 1943, que Fribourg avait marqué le point de départ de l'offensive de bombardement britannique ou française. Cependant, comme le Führer allemand, le ministre de l'Air du Reich et le Dr Goebbels lui-même l'avaient su le soir même de l'affaire de Fribourg, les trois bombardiers bimoteurs qui avaient bombardé Fribourg dans l'après-midi du 10 mai 1940, tuant 57 civils et enfants, étaient des Heinkel III allemands, partis de la base de bombardiers de Lechfeld, près de Munich, pour bombarder la base de chasseurs de Dijon, en France; ils s'étaient perdus dans les nuages, et « avaient attaqué Dôle » près de Dijon, cible auxiliaire qui leur avait été indiquée. En fait, les bombes étaient tombées sur Fribourg. Le directeur de la police avait enregistré les numéros de série des fragments de bombes, avait noté les données relatives aux bombes qui n'avaient pas explosé et avait prouvé en conclusion qu'elles venaient d'une cargaison de bombes allemandes originellement livrées au terrain d'aviation de Lechfeld. C'était une erreur que n'importe quel équipage en opération pouvait faire dans la chaleur et l'excitation de sa première sortie. Mais avant que six ans se passent, plus de 635 000 civils allemands devaient être tués dans des offensives aériennes, pour lesquelles ils n'auraient plus à blâmer que leurs propres chefs.

CHAPITRE III

LA TEMPÈTE DE FEU

LA bataille de Hambourg, qui commença le 24 juillet 1943, fut importante non seulement parce qu'elle produisit la première tempête de feu dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, — durant la nuit de l'attaque de la R.A.F., du 27 au 28 juillet 1943 — mais aussi parce qu'elle mit clairement l'accent sur le fait qu'une ville où l'on avait pris les mesures de protection les plus rigoureuses contre les raids aériens n'était pas à l'abri des raids incendiaires à grande échelle si les défenses au sol n'étaient pas à même d'empêcher les pointeurs de lâcher leur chargement de bombes avec précision sur la cible. Durant la bataille de Hambourg, l'invention qui assura une immunité temporaire aux formations de bombardiers fut la technique *Window*, le lâcher en masse de quantités de rubans métalliques, de quelque 27 centimètres de long, qui brouillaient l'équipement radar des canons Würzburg¹.

Au cours des premiers raids accomplis durant la bataille de Hambourg, cette ville fut effectivement sans défenses au sol et subit un sort encore pire que Wuppertal. Dans les quatre principaux raids de la bataille, 7 931 tonnes de bombes furent lâchées sur la ville, dont presque la moitié étaient des bombes incendiaires. Bien que la ville fût prête

1. Ces rubans métalliques, dont la longueur variait selon la longueur d'onde à brouiller, s'appellent en français : dipôles de brouillage. (N.d.T.)

Les précédents

à subir des raids aériens massifs, la catastrophe ne put être évitée.

Durant les premières années de la guerre, les précautions contre les raids aériens avaient atteint à Hambourg un degré inconnu dans les autres villes allemandes. Au temps de la bataille de Hambourg, 61 279 des 79 907 immeubles munis de caves avaient été étayés et protégés contre les éclats; mais 42 421 autres immeubles, la plupart situés dans les zones de la cité les plus humides, n'avaient pas de caves munies d'un revêtement étanche et auraient été trop facilement inondés. Pour protéger ces caves, on lança un programme coûteux de construction d'abris et de bunkers. En accord avec le programme (d'août 1940) de construction d'abris ordonné par le Führer, on avait construit un réseau très serré de communications (*Mauerdurchbrüche*) établissant des connexions entre les sous-sols adjacents; en 1941, cet ouvrage était virtuellement achevé.

Toutes les méthodes pour assurer d'urgence l'approvisionnement d'eau, dans l'éventualité d'un incendie majeur, avaient été exploitées : des piscines, des citernes d'eau de pluie, des puits, des réservoirs, des citernes industrielles de refroidissement, des réservoirs de mazout vides et même les caves des immeubles rasés avaient été inondés et préparés à être utilisés en cas d'urgence. Le camouflage des principaux points névralgiques de la ville avait été organisé rapidement. Le contour des lacs Alster fut modifié et un faux pont de chemin de fer « Lombards-Brücke » fut construit plusieurs centaines de mètres au-dessus du vrai pont; la gare centrale fut complètement camouflée et, au début de 1943, un large écran de générateurs de fumée fut installé autour des bases de sous-marins.

Durant cette période, les experts de la prévention contre le feu avaient conseillé le dégagement des greniers et des souffentes, la constructions de plafonds incombustibles dans les locaux commerciaux et industriels et, dans les derniers mois de 1942, la protection chimique des charpentes et des greniers, pour les rendre ignifuges.

Quelque ingénieuses que fussent les précautions et quelque profonde qu'ait été la sagesse des édiles de Hambourg en établissant ces projets et ces plans de protection contre les raids aériens, elles n'empêchèrent pas la ville de succomber

La tempête de feu

sous le poids des trois raids les plus meurtriers; le quatrième eut lieu les 2 et 3 août 1943, dans des conditions atmosphériques presque rédhibitoires qui empêchèrent les pointeurs de parvenir à la concentration nécessaire.

Le premier raid déclencha des incendies énormes qui faisaient encore rage vingt-quatre heures après; les habitants de Hambourg avaient écouté les conseils des notables de la ville et avaient accumulé, par précaution, dans leurs caves, de grandes quantités de combustible pour l'hiver; et quand le charbon et le coke prirent feu, on ne put facilement les éteindre. De plus, le commissariat central de la police fut démolie et la salle de contrôle de la protection antiaérienne fut enveloppée de flammes.

Cette fois-là, le centre de contrôle ne fut pas détruit, on le transféra rapidement à la salle de contrôle de police-secours; détruit, le téléphone fut rapidement remplacé par des messagers à motocyclette. Au moment où les sirènes annonçaient la fin du premier raid, quelque mille cinq cents personnes avaient été tuées; le pire n'était cependant pas encore arrivé.

La continuation du premier raid pendant la journée et les raids de harcèlement qui se poursuivirent jusqu'au matin du 27, ont dévoilé les intentions de l'ennemi (rapporta le major-général S.S. Kehrl qui, en temps que directeur de la police, était également directeur ex-officio de la protection antiaérienne de Hambourg). Quand la cinquième alerte fut sonnée, durant la nuit du 27 au 28 juillet 1943, nous ne fûmes pas surpris, mais l'importance du raid dépassa même nos prévisions les plus pessimistes.

Au moment où la sirène de fin d'alerte retentit à 2 h 40, 2 382 tonnes de bombes avaient été lâchées; à ce sujet, il est intéressant de noter que durant les deux raids de la Bomber Command de la R.A.F. sur Dresde, 2 978 tonnes de bombes furent lâchées; 771 autres furent larguées par les forteresses volantes américaines au cours de la troisième attaque, dix heures plus tard. A Hambourg, cependant, on avait lâché un grand nombre de bombes remplies de liquides inflammables. De ce fait, les incendies prirent non seulement dans les greniers et les étages supérieurs qui, comme nous l'avons dit, étaient pourtant protégés contre le feu, mais également au pied des immeubles.

Les précédents

Avec 969 tonnes d'incendiaires lâchées sur Hambourg au cours du second raid, la proportion des bombes incendiaires était considérablement plus grande qu'antérieurement : quarante minutes après l'heure « H », une ville allemande connut pour la première fois la tempête de feu. Autre parallèle avec Dresde, la zone sur laquelle tomba la gerbe de bombes durant ce premier raid incendiaire contre Hambourg fut la zone la plus construite et la plus dense de Hambourg, qui comptait une population de 427 637 habitants et une population additionnelle de milliers de réfugiés chassés par le bombardement de la zone touchée trois nuits auparavant.

C'est durant le second raid de grande puissance de la Bomber Command sur Hambourg que la population eut à endurer les plus lourdes pertes; dans les quatre quartiers de Hambourg qui formaient la zone où sévit la tempête de feu, Rothenburgsort, Hammurbrook, Borgfelde et Hamm-Sud, les chiffres terrifiants des morts représenteront respectivement 36,15 %, 20,10 %, 16,05 % et 37,5 % de la population résidente. Pour l'ensemble de la bataille, ainsi que le rapporta le directeur de la police au 1^{er} décembre 1943, le nombre de victimes fut de 31 647; sur ce nombre, 15 802 purent être identifiées immédiatement (6 072 hommes, 7 995 femmes et 1 735 enfants). On ne pouvait considérer cela comme le chiffre définitif des pertes subies par Hambourg, étant donné que le centre de la ville était encore en ruines. A la fin de 1945, une étude détaillée des effets du bombardement régional sur Hambourg, faite par la U.S. Strategic Bombing Survey, proposa les chiffres rectificatifs de 42 600 tués et 37 000 blessés graves. Les *Statistisches Landesamt* de Hambourg, après avoir enquêté sur le nombre total des disparus, parvinrent à la conclusion que plus de 50 000 personnes avaient péri pendant la bataille de Hambourg. Malheureusement, aucune de ces autorités ne fournit d'estimation des pertes parmi le personnel militaire en service actif à Hambourg; une supposition sérieuse suggérait un chiffre de l'ordre de 1 000 morts.

La bataille de Hambourg avait sans nul doute contribué à atteindre l'objectif fixé par la directive de Casablanca, concernant la « destruction et la dislocation progressive du

La tempête de feu

système économique et industriel allemand ». Quand les dernières sirènes firent entendre leur écho à travers la ville dévastée et trempée de pluie, aux premières heures de la matinée du 3 août 1943, les attaques britanniques avaient tué la plus grande partie des 50 000 civils, chiffre qui n'était pas très éloigné de celui de 51 509 donné comme l'estimation la plus exacte du nombre total des gens tués par bombardement en Grande-Bretagne. Quand les équipes de secours se frayèrent finalement, au bout de plusieurs semaines, un chemin vers les bunkers et les abris hermétiquement scellés, la chaleur engendrée à l'intérieur avait été si intense qu'il ne restait rien de leurs occupants : on retrouva seulement une fine couche ondulée de cendres grises dans un bunker ; on ne put qu'estimer le nombre des victimes : « de 250 à 300 », selon les médecins. On utilisait fréquemment des médecins pour accomplir ces tâches horribles d'énumération car l'office de statistiques du Reich fut, jusqu'au 31 janvier 1945, très réticent quant à la compilation de ses tables et données statistiques. Les températures inhabituelles dans ces bunkers étaient, de plus, attestées par les mares de métal fondu qui, à l'origine, étaient des pots, des casseroles et des instruments de cuisine apportés dans les abris.

La tâche de retrouver les corps fut confiée aux *Sicherheits und Hilfsdienst*¹, service de secours et de réparations qui fut organisé en cinq divisions : le service d'incendie, composé de brigades locales — distinctes du service national paramilitaire, *Instandsetzungsdienst*; le service de réparation des canalisations de gaz, d'eau et d'électricité chargé en outre des ouvrages de démolition dangereux; le service médical, organisé par la Croix-Rouge allemande, le service de décontamination chargé des contre-mesures au cours des attaques alliées au gaz; et finalement, le service vétérinaire, chargé du bétail et des animaux domestiques blessés. La S.H.D. contrôlait une zone sinistrée de 4 km², embrassant la zone où la tempête de feu avait sévi; les rues qui y donnaient accès furent closes de fil de fer barbelé et de murs de maçonnerie; cette mesure fut rendue nécessaire par l'inimaginable accumulation de cadavres à l'intérieur de cette zone et aussi pour éviter d'entamer le moral des civils par une recherche des cadavres sous les yeux du public.

1. S. H. D.

Les précédents

183 grandes usines sur 524 furent détruites; ainsi que 4 118 fabriques plus petites sur 9 069; 580 installations industrielles furent dévastées, les systèmes de transport de tous types furent anéantis et 214 350 foyers sur 414 500 furent détruits.

Approximativement, 180 000 tonnes de navires furent coulées dans le port, et 12 ponts détruits. Le ministre de l'Armement du Reich, Albert Speer, dit à Hitler peu après le raid, qu'au cas où six autres grandes villes allemandes seraient dévastées de la sorte, il ne pourrait pas poursuivre la production des armements; mais dans son interrogatoire de mai 1945, il déclara qu'il avait sous-estimé la capacité allemande de relèvement.

Le vice-amiral de l'Air Bennett écrivait dans ses Mémoires :

Malheureusement, personne ne semblait se rendre compte qu'une grande victoire avait été remportée. Et personne certainement ne comprenait l'effet qu'elle produisit à ce moment-là sur le peuple allemand. Ce fut une occasion manquée. Quelles que pussent être les chances de succès, il aurait certainement valu la peine d'affaiblir le moral allemand par quelque action politique appropriée.

Mais dans ses commentaires rétrospectifs, Sir Arthur Harris dit que la Bomber Command n'aurait pu à ce moment-là répéter la catastrophe de Hambourg sur six villes majeures en une succession rapide.

Le premier gros succès de la Bomber Command de la R.A.F. contre une ville industrielle allemande avait été largement rendu possible par la paralysie du système de défense au sol et des chasseurs allemands, obtenue grâce à l'utilisation des dipôles de brouillage; le second succès majeur, qui provoqua une deuxième tempête de feu dans une énorme cité industrielle, se produisit dans la nuit du 22 au 23 octobre 1943 sur Kassel, centre de production de tanks et de locomotives allemands. La tactique qui retarda les efforts allemands de défense à cette occasion ne fut pas une invention mécanique du type « Window », mais l'utilisation du principe du raid de diversion — que l'on utilisait de plus en plus souvent dans les offensives aériennes depuis la bataille de Hambourg — et d'un piège tactique nouveau

La tempête de feu

dont le nom de code était *Corona*. Des hommes parlant l'allemand, bien entraînés, émettant depuis le grand poste de Kingsdown dans le Kent, devaient communiquer de fausses instructions aux chasseurs de nuit allemands, afin de les retarder ou même de leur faire prendre la cible visée par l'attaque de diversion comme cible principale de la nuit; autre tâche pour les speakers de *Corona* : transmettre de faux rapports sur les conditions atmosphériques aux chasseurs allemands pour les faire atterrir et se disperser.

Dans la nuit du 22 octobre, l'attaque massive de Kassel, fut fixée à 20 h 45 tandis qu'un faux raid devait être déclenché à 20 h 40 contre Francfort-sur-le-Main.

Adroïtement aidés par *Corona*, les bombardiers purent livrer une attaque très concentrée sur la cité virtuellement privée de la défense des chasseurs de nuit; c'est seulement après que la cité eut été incendiée par les premières vagues d'assaut, que les chasseurs de nuit revinrent d'une vaine poursuite au-dessus de Francfort; l'attaque ne pouvait désormais plus être arrêtée. Jusqu'à 20 h 35, la défense anti-aérienne de Kassel fut informée que la cible « la plus probable » était Francfort, et lorsque à 20 h 38, on apprit à Kassel que Francfort avait été attaquée, l'artillerie anti-aérienne de Kassel relâcha sa vigilance.

Un total de 1 823,7 tonnes de bombes furent lâchées sur Kassel cette nuit-là, et on pense que sur 444 bombardiers, 380 firent mouche dans un rayon de 3 miles autour de leurs cibles.

Trente minutes après l'heure « H », une seconde tempête de feu éclatait en Allemagne. Une fois encore, la destruction du téléphone devait souligner ce désastre, que seule une tempête de feu pouvait provoquer.

Un rapport préliminaire concernant les dommages causés par le raid énumérait 26 782 foyers totalement détruits et plus de 120 000 personnes sans abri; en anticipant sur ce qui sera dit plus loin dans ce livre, il est intéressant de noter, à titre de comparaison, que le raid sur Dresde, qui fut également suivi d'une tempête de feu, détruisit totalement 75 358 foyers. Le rapport final du 7 décembre 1943 du directeur de la police de Kassel, mentionnait que 66 % des maisons n'étaient plus habitables; les bâtiments endommagés et

Les précédents

détruits comprenaient 155 établissements commerciaux et industriels et 16 casernes de l'armée et de la police. La théorie régnante les offensives régionales trouva son application lors du raid de Kassel où, par une réaction en chaîne, les services publics de la ville et même, par la suite, les usines qui n'avaient pas été touchées, furent paralysés. L'électricité de la ville était fournie d'un côté par une centrale urbaine et d'autre part par la centrale de Losse; la première fut détruite, la seconde paralysée par la destruction des conduits apportant le charbon; le réseau basse tension de la ville fut également détruit: ainsi, bien que trois conduites seulement fussent détruites, que les autres installations de gaz fussent indemnes et que les conduites principales de gaz ne fussent pas irréparables, la zone industrielle de Kassel tout entière fut privée de son approvisionnement en gaz par manque d'électricité pour actionner la machinerie des installations. De même, bien que les cinq stations de pompage d'eau n'aient pas été elles-mêmes endommagées, privées d'électricité elles ne purent fonctionner. Sans approvisionnement en gaz, eau et électricité, l'industrie lourde de Kassel était paralysée.

Bien qu'une tempête de feu presque aussi importante que celle de Hambourg eût éclaté à Kassel, la liste des morts — moins de 8 000 personnes — était remarquablement courte. En réalité, le rapport préliminaire du 30 novembre citait un chiffre provisoire de 5 599 morts; au moment où le directeur de la police remit son propre rapport seize jours plus tard, ce chiffre s'était élevé à 5 830, dont 4 012 étaient identifiables.

Ce chiffre comprenait 150 militaires (on ne mentionnait pas s'ils étaient de service ou en permission) et 9 membres de la police de protection antiaérienne. Le 30 octobre 1944, le directeur des usines de locomotives Henschel écrivait dans son propre rapport que le nombre total des morts de Kassel était voisin de 8 000; on ne connaît pas avec certitude la source de son information. Les services statistiques des Etats-Unis citaient, en 1945, le chiffre de 5 248, chiffre inférieur à toutes les estimations allemandes. La population était de 228 000 habitants.

La tempête de feu

A Hambourg, le nombre des morts était compris entre 43 000 et 50 000; à Dresde, ces chiffres devaient plus que doubler. Une question mérite d'être étudiée : c'est de savoir comment Kassel, dont le Gauleiter Weinrich était un incapable notoire, échappa au destin de ces deux autres villes éprouvées par la tempête de feu. La réponse réside très probablement dans les exceptionnelles précautions anti-aériennes prises dans toute la ville; ainsi, dès la victoire des nationaux-socialistes aux élections de 1933, un programme de suppression complète des taudis avait permis d'ouvrir des routes géantes à travers les faubourgs, routes que l'on pouvait utiliser dans le cas où un incendie dévasterait la ville; cela fut fait, il faut le souligner, bien avant le début de la guerre. Une conséquence positive du fameux raid sur les barrages de la Ruhr, dans la nuit du 16 au 17 mai 1943, valable également pour les raids de l'Air Force américaine qui eurent lieu plus tard sur Kassel, fut que le centre de la ville — qui avait été en partie inondé par la rupture du barrage de l'Eder — avait été évacué; 25 000 résidents seulement restaient dans ce secteur; pour eux, on construisit de grands bunkers en béton.

Comme Hambourg, Kassel avait été muni d'un système étendu et indépendant de bouches d'incendie, et le revêtement chimique ignifugeant les charpentes s'était révélé si efficace que, durant le raid suivi d'une tempête de feu, les bombes incendiaires tombées dans les faubourgs de Kassel avaient souvent brûlé sans dommage au milieu des charpentes ainsi traitées, mais sans les enflammer; ce fut sans aucun doute un facteur qui empêcha la propagation des incendies. En plus de la protection chimique contre le feu, la loi du 31 août 1943 sur les précautions antiaériennes, *Luftschutzgesetz*, avait demandé aux propriétaires de Kassel, comme à tous les autres, de munir chaque maison d'extincteurs, de crochets d'amarrage, de cordes, d'échelles, de trousse de pharmacie, de fléaux, de seaux d'incendie, de bassines d'eau, de caisses de sable, de pelles, de sacs de sable, de pioches, de masses de forgeron ou de haches; instruments qui, tous, devaient faire leurs preuves dans la nuit du 22 au 23 octobre 1943. De plus, avec une grande prévoyance, des dépôts de sable avaient été placés pour établir en cas d'urgence des passages de sable au travers des rues :

Les précédents

on s'attendait en effet à ce que l'asphalte fondît sous l'effet de la chaleur.

Néanmoins, en dépit de toutes ces précautions, en dépit de l'observance rigoureuse par la population de toutes les règles et consignes formulées par les autorités, plus de 5 000 personnes devaient perdre la vie cette nuit-là dans les incendies. 70 % des victimes avaient été asphyxiées, la plus grande partie d'entre elles par les émanations nocives de l'oxyde de carbone. En fait, tant de gens étaient morts d'empoisonnement et leurs corps avaient pris des teintes si brillantes — bleues, oranges et vertes — que l'on affirma d'abord que la R.A.F. avait utilisé pour la première fois des bombes aux gaz asphyxiants pendant ce raid; des mesures de représailles furent envisagées; des examens *post mortem* effectués par des médecins allemands repoussèrent cette accusation; une suite horrible d'événements fut ainsi évitée (voir appendice I).

15 % des habitants avaient connu une mort plus violente : leurs restes complètement carbonisés ne furent pas analysés.

En tenant compte, d'une part du nombre considérable des victimes non identifiables, et d'autre part du nombre des disparus, les autorités de la ville organisèrent un bureau des disparus qui, au bout de quelques jours, utilisait déjà un personnel de 150 à 200 personnes. Dans son rapport, le directeur de la police exprima son alarme devant le nombre de gens tués par asphyxie, bien que pour la plupart ils aient eu une mort douce « glissant dans l'inconscience et succombant finalement sans se débattre ». C'était, suggéra-t-il, la conséquence inévitable de l'idée dont on avait « bourré les crânes » pendant les trois premières années de la guerre, à savoir que l'endroit le plus sûr pendant un raid aérien, c'est l'abri. C'est seulement depuis la bataille de Hambourg que l'on avait fait des tentatives pour dénoncer ce conseil fatal.

La plupart des victimes avaient probablement toutes eu l'intention de s'échapper de leur abri, mais avaient manqué le bon moment pour cette entreprise; le moment adéquat pour s'échapper durant le raid sur Kassel aurait été celui — quelque quarante minutes après le début de l'attaque — où l'intérieur de la ville pouvait encore être traversé; la tempête

La tempête de feu

de feu venait seulement d'éclater, expliqua le directeur de la police. Et il ajoutait :

Il est facile de comprendre comment beaucoup de gens, spécialement les vieillards, les femmes et les enfants, ne purent rassembler assez de courage pour déserter leurs abris au moment où le bombardement augmentait encore d'intensité.

Tout ceci atteste (conclut-il) l'urgence qu'il y a à instruire les gens d'une manière beaucoup plus convaincante que jusqu'à présent, de la nécessité vitale d'évacuer les abris et les bunkers, même lorsque des incendies majeurs font encore rage, s'ils se trouvent dans la zone dangereuse. Ce n'est pas céder à l'anxiété que de remarquer qu'une peinture trop claire des terreurs de la tempête de feu peut démoraliser les populations civiles...

Cette vue différait nettement de la politique même du ministre de la Propagande du Reich, Goebbels, qui est responsable de la plus grande partie des morts civils dans les tempêtes de feu qui suivirent en Allemagne. Quelques jours après avoir proféré l'oraison funèbre de Wuppertal-Barmen, au mois de juin, il avait déclaré en privé :

Si je pouvais sceller hermétiquement la Ruhr, si le courrier et le téléphone n'existaient pas, alors je n'aurais pas permis qu'un seul mot fût publié sur l'offensive aérienne. Pas un seul mot.

Pour beaucoup d'habitants de Kassel, comme pour ceux de Darmstadt, de Brunswick et, finalement, de Dresde, la première expérience qu'ils tirèrent des tempêtes de feu et des incendies — si étendus qu'à Kassel 300 unités de la brigade d'incendie ne purent les contenir — ils la firent au moment où les bombes pleuvaient et où ils découvrirent qu'ils se trouvaient eux-mêmes au cœur de la tempête de feu dans leur propre ville natale.

A l'approche de l'hiver 1943, la Bomber Command n'eut pas seulement à combattre l'artillerie allemande et les divisions de chasseurs; une controverse d'ordre éthique, à propos des bombardements régionaux de nuit, naquit à la fois au sein du gouvernement et dans le public.

Les précédents

Ainsi que nous l'avons vu, les déclarations publiques du gouvernement visaient à calmer la méfiance des esprits inquiets. Quand le bulletin de la B.B.C. eut rapporté, en mai 1942, que de nombreuses habitations ouvrières avaient été détruites avec succès au cours des attaques de 1942 sur Rostock, un député du parti travailliste indépendant avait demandé au secrétaire d'Etat à l'Air si la R.A.F. avait reçu l'ordre « d'entraver et de désorganiser l'effort allemand par la destruction des logements des travailleurs ». Bien que cette interpellation eût été formulée quelque cinq semaines après l'acceptation de la note de Lindemann évoquée plus haut, et bien que dix semaines eussent passé depuis que Sir Charles Portal avait assigné comme objectif : « Les zones construites, non les docks ou les usines aéronautiques », Sir Archibald Sinclair se sentit justifié en répliquant qu'« aucune instruction n'avait été donnée de détruire les maisons d'habitations plutôt que les usines d'armement ».

De même, lorsque M.R. Stokes, député travailliste d'Ipswich et vétéran de la campagne contre les offensives régionales, demanda, le 31 mars 1943, en pleine bataille de la Ruhr, si les aviateurs britanniques avaient reçu l'instruction de « pratiquer le bombardement régional plutôt que de concentrer leur attention sur des cibles purement militaires », Sinclair répliqua que « les cibles de la Bomber Command étaient toujours des cibles militaires ».

Sinclair devait connaître à cette époque, comme n'importe lequel des milliers de membres de la Bomber Command, la position exacte des croix marquées sur les cartes-cibles des équipages; mais, ainsi qu'il l'expliqua à Sir Charles Portal dans sa note du 28 octobre 1943, c'était seulement par ce moyen qu'il pouvait donner satisfaction à l'archevêque de Canterbury, chef de l'Eglise d'Ecosse, et à d'autres grands chefs religieux qui, en apprenant la vérité et en condamnant les offensives régionales, auraient sans aucun doute pu altérer le moral des pilotes et, par suite, leur efficacité lors des bombardements. Cette explication contenta le chef de l'état-major de l'Air mais pas Sir Arthur Harris ni Sir Robert Saundby, tous deux opposants farouches de l'hypocrisie et convaincus de l'opportunité des offensives régionales; Harris fut même obligé de souligner que l'effet produit sur ses équipages par la négation persistante de

La tempête de feu

toute offensive régionale émanant du ministère pourrait avoir des résultats aussi fâcheux : les équipages pourraient alors s'imaginer qu'on leur demandait de commettre des actions que le ministère de l'Air avait ensuite honte d'admettre. Que cette offensive aérienne prolongée contre les civils allemands fût ou non immorale, Sir Arthur Harris n'avait jamais craint de proclamer ouvertement ses intentions et ses méthodes, mettant souvent le ministère de l'Air dans un grave embarras, en déclarant, par exemple, que la bataille de Berlin continuerait « jusqu'à ce que le cœur de l'Allemagne nazie ait cessé de battre ».

Plus tard, au cours de la guerre, l'aumônier des quartiers généraux de la Bomber Command à High Wycombe, exprima la même opinion. Le Chanoine L.J. Collins, parent par alliance de Sir Arthur Harris, avait été nommé aumônier à la Command en septembre 1944. Il y avait organisé un groupe de combattants chrétiens. A la fin de 1944, quand cette controverse serrée eut atteint un point culminant, il se sentit appelé à organiser, sous les auspices de ce groupe, une série de conférences politiques sur des sujets d'ordre moral pour les officiers supérieurs de la Bomber Command. L'une des premières conférences fut faite sur la suggestion de Collins, par Stafford Cripps, ministre de la Production aéronautique et moraliste chrétien.

Sir Arthur Harris refusa d'être présent en personne et déléguua son adjoint, Sir Robert Saundby, pour recevoir l'invité d'honneur et présider la séance qui devait se tenir dans la salle de conférences de l'état-major de la Command.

Le ministre de la Production aéronautique prit pour sujet malheureux de sa conférence, à laquelle assistaient une centaine d'officiers supérieurs et hommes de troupe, la phrase : « Dieu est mon copilote. » Eloquemment, il développa l'idée que les responsables, le gouvernement aussi bien que la Bomber Command, devraient toujours s'assurer avant d'envoyer une mission de bombardement en Allemagne, qu'elle était réellement essentielle d'un point de vue militaire. « Même quand vous êtes engagé dans des actions mauvaises, insista-t-il, Dieu vous regarde toujours par-dessus son épaule. » Pour un ministre en exercice et au moment où se déroulait l'une des plus lourdes offensives aériennes de la Command, cette condamnation implicite des méthodes de la

Les précédents

Command était singulière; mais que le ministre de la Production aéronautique adoptât ouvertement une vue aussi partisane était plus que la plupart des officiers présents n'étaient disposés à tolérer. Une discussion animée s'ensuivit. Un commandant d'escadre de l'état-major administratif demanda innocemment si l'on devait déduire de cette conférence que M. Cripps avait peu de foi dans la politique de bombardement de Sir Arthur Harris; il se vit traiter par Cripps comme un conseiller de la reine traite d'ordinaire les témoins hostiles, rapporte M. Saundby. Il le ridiculisa et lui fit sentir son mépris. La séance tournait déjà au vacarme lorsqu'un autre officier demanda si le manque évident de sympathie de Cripps pour l'offensive aérienne contre l'Allemagne pouvait expliquer son apparente faillite en tant que ministre de la Production aéronautique, et les délais excessifs que mettait le ministre à régler les affaires concernant la Bomber Command.

Avant que Stafford Cripps eût pu répondre, la Bomber Command vint à bout de lui, bien qu'il eût pris l'initiative. Sir Robert Saundby, qui avait inventé originellement le piège « Corona », dont les succès ne se comptaient plus, pressa sous la table le bouton caché d'une sonnette et aussitôt un officier du service météorologique, au visage emprunt de franchise, apparut brandissant « le dernier rapport de la météo » qui signalait un brouillard épais dans le Gloucestershire où le ministre devait se rendre la nuit même; le rapport était, certes, arrivé providentiellement, mais ne soupçonnant rien, le ministre de la Production aéronautique se hâta vers son domicile. De nombreux officiers de l'auditoire, cette nuit-là, connaissaient bien les principes et l'utilisation de Corona; et il faut dire que pour la plus grande gloire de la Command, aucun d'eux ne trahit le secret par une hilarité prématurée.

Sir Arthur Harris fut naturellement fort ennuyé par la scène qui avait eu lieu, même si le rapport opportun sur le brouillard avait évité de nouveaux dommages aux relations avec le ministère de la Production aéronautique. Plus tard, il essaya de corriger le mal causé par Cripps en invitant son assistant personnel, T.D. Weldon, professeur de morale au Magdalen College d'Oxford, à faire une conférence sur « l'éthique du bombardement » devant ses officiers supérieurs. Cette conférence fut, dit Saundby, presque aussi

La tempête de feu

obscuré que celle de Cripps; éclairée seulement par la question innocente posée par le Chanoine Collins, qui demanda s'il avait mal interprété le titre de sa conférence en comprenant le « bombardement de l'éthique ». Fin 1943, les échanges en public furent à peine moins vifs, même s'ils furent moins révélateurs que ceux qui eurent lieu derrière les barbelés et les murs de béton du siège de la Bomber Command. Le 1^{er} décembre, M. Stokes fit sa dernière tentative avant 1943, juste après la tragédie de Dresde, pour faire admettre par Sinclair qu'une politique de bombardement régional avait été adoptée. Il exigea de savoir si les objectifs des bombardiers de nuit avaient été « transformés en bombardement des villes et des larges espaces dans lesquels se trouvaient situées les cibles militaires ». Sir Archibald Sinclair fut obligé d'esquiver le fond de la question et, se référant à sa réponse du 31 mars, l'assura « qu'il n'y avait eu aucun changement de politique ». La politique de la Bomber Command n'avait en fait pas changé, mais M. Stokes, peu satisfait par cette réponse obscure, réitéra sa question et demanda s'il n'était pas vrai de dire que la surface minimale « d'une cible était maintenant de 16 miles carrés ». Avec plus d'ironie que d'objectivité, le ministre de l'Air répondit que son honorable ami n'avait pas dû entendre sa réponse : « J'ai dit qu'il n'y avait pas eu de changement de politique. »

Quand M. Stokes demanda avec une remarquable ténacité à connaître, en miles carrés, la superficie à l'intérieur de laquelle les 350 bombes récemment lâchées sur Berlin étaient tombées, il lui fut répondu — c'était prévisible — que sa question ne pouvait recevoir de réponse sous peine de renseigner utilement l'ennemi.

M. Stokes : La vérité ne serait-elle pas le fait que le gouvernement n'ose pas répondre à ma question ?

Sir Archibald : Non, monsieur. Berlin est le centre de 12 voies ferrées stratégiques; c'est le deuxième port d'Europe, relié à tout le système de canaux d'Allemagne; et dans cette ville, il y a les sièges de l'A.E.G. de Siemens, de Daimler-Benz, de Focke-Wulf, de Heinkel et de Dornier; et si l'on me permettait de choisir une seule cible en Allemagne, celle que je choisirais serait Berlin.

M. Stokes : Est-ce que mon honorable ami admet par sa réponse que le gouvernement a maintenant recours à un

Les précédents

bombardement sans discrimination, incluant les zones résidentielles ?

Sir Archibald : L'honorable gentleman est incorrigible. J'ai mentionné une série d'objectifs militaires d'importance vitale.

M. Emanuel Shinwell intervint en disant qu'il voulait applaudir les efforts du gouvernement de Sa Majesté pour amener la guerre à une rapide conclusion, et que la mesure qui hâterait la fin de la guerre serait moralement acceptable; cette opinion semble avoir prévalu pendant le reste du débat. Et quand l'Eglise, en la personne du docteur Bell, évêque de Chichester, protesta violemment, au début de février 1944, contre l'offensive aérienne (il avait appris les horreurs de Hambourg et d'autres grandes villes, de sources neutres, alors qu'il se trouvait en Suède), l'opinion publique refusa de le prendre au sérieux.

CHAPITRE IV

LE SABRE ET LE GOURDIN

L'ÉTÉ 1944 vit illustrer de façon lumineuse, sinon intentionnelle, la théorie de l'attaque régionale, cette fois par l'armée de l'Air allemande; en juin, commençait l'offensive des fusées V2 sur Londres.

Son effet fut presque aussi foudroyant qu'il était imprévu; Cross Bow (le nom de code pour les attaques des rampes de lancement des V2) devint un objectif additionnel et parfois l'objectif central des forces de bombardiers, rivalisant d'intensité avec l'offensive contre les cibles des chemins de fer français, et composante vitale des parachutages de l'opération Overlord en Normandie. 40 % de la production des bombes de 500 kilos étaient fabriqués dans la région de Londres, et l'assaut des fusées V2 causa tant de dommages que la production de bombes en fut gravement affectée. Ces bombes étaient primitivement utilisées pour le bombardement de précision; cela compromit encore le plan concernant les chemins de fer. Ce plan était depuis quelque temps un sujet de dispute entre les Alliés. En avril, le Premier ministre s'inquiétait de plus en plus du nombre de pertes parmi les civils français qu'entraînerait l'application du plan des chemins de fer; il protesta finalement auprès de Roosevelt.

Répondant le 11 mai, Roosevelt dit simplement que la décision devait être laissée aux commandants militaires, et

Les précédents

le plan fut élaboré sans nouvelles protestations; Eisenhower demanda cependant aux équipages de limiter autant que possible les dégâts causés contre les populations civiles.

Le contrôle suprême des forces stratégiques de bombardiers des Anglo-Américains avait été transféré de Sir Charles Portal au commandant supérieur, le général Eisenhower, en avril 1944, pour répondre au besoin de proche coopération entre les forces, en vue de l'opération Overlord. Selon la directive donnée par Tedder, l'adjoint d'Eisenhower, le 17 avril 1944, le rôle de l'aviation de bombardement était de « désorganiser l'industrie allemande », mais c'était rédigé de manière assez vague, ce qui pouvait s'interpréter comme une autorisation de continuer l'offensive régionale à laquelle Sir Arthur Harris croyait si fermement. Cependant, répondant aux souhaits d'Eisenhower et de Tedder, les efforts de Sir Arthur Harris portèrent d'abord sur la coopération dans le cadre d'Overlord, puis sur le plan du pétrole. Il avait pu y être poussé par les pertes énormes d'hommes et d'avions, subies au cours des bombardements régionaux — principalement dirigés contre Berlin à cette époque — et qui connurent un maximum dans la nuit du 30 au 31 mars, lorsque 95, sur les 795 bombardiers de la force, ne revinrent pas d'une attaque sur Nuremberg; les enquêtes d'après-guerre ont découvert, en se basant sur trois sources différentes au moins, que ce succès impressionnant des chasseurs de nuit à Nuremberg était la conséquence d'une fuite en un poste de l'aviation de bombardement; un prisonnier de guerre interrogé à Dulag Luft, le centre de triage pour aviateurs alliés situé près de Francfort, avait été informé par l'officier qui dirigeait les interrogatoires, l'après-midi même du raid de Nuremberg, que les Allemands savaient que Nuremberg était la cible prévue pour la nuit, et que les bombardiers anglais devaient suivre jusqu'au bout une route curieusement droite.

Au cours de ces mois d'été, l'aviation de bombardement ne fut, par conséquent, pas capable de mener d'offensive aérienne comparable à celles des grandes batailles de 1943. Le plan du pétrole s'intensifia au cours des mois de juin et juillet, prenant la priorité n° 1, et lorsque, en juillet, la Bomber Command tenta de saturer une ville allemande par une succession de raids massifs, les représailles furent

Le sabre et le gourdin

déclenchées incontinent : au moment du troisième et dernier raid sur Stuttgart, quelques postes de l'escadre n° 3 employaient même des bombes mises au rebut avant 1940, chargées d'explosifs de la Première Guerre mondiale ou d'Amatol-65. Le gros des explosifs lâchés au cours de ces trois raids sur Stuttgart conduits par des avions du type « Eclaireur », consistait en de petites bombes à usages multiples, dont le professeur Zuckerman avait déjà prouvé le peu de valeur, trois ans auparavant. La seule innovation était l'utilisation d'un grand nombre de bombes J, bombes incendiaires de 30 livres destinées à envoyer un jet de flammes de 30 pieds.

En tant que tentative pour reproduire la catastrophe de Hambourg, la série des raids sur Stuttgart fut un échec complet ; la ville présentait à l'H2S une image indéterminée, entourée qu'elle était par une cuvette de basses collines. Le minutage fut approximatif, la concentration faible et le repérage confus ; le seul succès significatif durant l'attaque de la nuit du 24 au 25 juillet 1944 (premier anniversaire de la bataille de Hambourg) fut la destruction de la salle d'opérations du corps d'observation et la mort de huit officiers et de quarante jeunes filles de la Luftwaffe. L'échec de l'attaque, lancée par 614 bombardiers, se refléta dans la courte liste des morts : le directeur de la police donna un chiffre provisoire de 100 morts, 200 disparus et quelque 10 000 sans-abri, pour une attaque qui avait duré trente-cinq minutes. Pour la série complète de ces raids, l'office des statistiques de Stuttgart fournit après-guerre d'autres chiffres : pour les trois raids des 24, 25 et 28 juillet 1944, il y eut un total de 898 tués et de 1 916 blessés.

Mais en une seule nuit, à peine six semaines plus tard, une force de 217 Lancasters seulement devait livrer un raid si concentré, dans des conditions bien moins favorables, que dans les trente et une minutes qui suivirent le début de l'attaque, à 22 h 59, dans la nuit du 12 septembre, il y eut 971 tués et 1 600 blessés ; le cœur de la ville fut dans ce raid « complètement effacé ».

La dispersion notable des efforts dans les trois raids de juillet, si on les compare au raid postérieur unique de septembre où le groupe d'avions éclaireurs ne joua pas de rôle direct, est imputable à deux facteurs : d'une part, les trois

Les précédents

premières attaques furent livrées à une époque où l'on voulait éviter à tout prix le gaspillage des bombes explosives sur les villes allemandes; d'autre part, la dernière attaque fut livrée par l'escadrille de bombardiers n° 5, qui opéra selon sa tactique propre à basse altitude, tandis que les trois premiers raids s'étaient appuyés sur les fusées de repérage-radar placées par les « Eclaireurs » de l'escadrille n° 8.

Le succès de ce raid sur Stuttgart comme attaque régionale — les 230 sorties de l'escadrille n° 5 avaient atteint plus d'objectifs que les 1 662 sorties de toute la Command durant la série d'attaques de juillet — était de sinistre augure pour la suite de l'offensive aérienne contre les villes allemandes. La spécialité du groupe n° 5, le repérage visuel à basse altitude, remarquable et précis, allait contre toutes les doctrines chères au commandant des « Eclaireurs ». Il avait même soutenu, plus tôt cette même année, que le repérage de l'objectif à basse altitude était impraticable : « Il est virtuellement impossible de se repérer à basse altitude au-dessus de zones à forte densité de constructions », protestait-il lorsqu'un plan de repérage « en piqué » de Berlin fut discuté. Pour la peine, il se fit confisquer ses groupes d'« Eclaireurs » n°s 83 et 87 par Sir Arthur Harris qui les confia en même temps que le groupe 627 (de Mosquito) au général de division aérienne, Ralph Cochrane. Cette décision prit effet le 6 avril.

Ces trois groupes devaient accomplir des tâches capitales dans l'exécution du premier des trois raids majeurs sur Dresde, en 1945.

Tous trois firent leurs débuts comme membres de l'escadrille n° 5 dans la première attaque contre une ville allemande basée sur le repérage visuel à basse altitude, dans la nuit du 24 au 25 avril 1944. L'objectif était Munich, et tandis que la force principale composée de 260 Lancasters zigzagait à travers la Francé en direction de l'Allemagne du Sud, et qu'une attaque de diversion de la Bomber Command avait lieu au-dessus de Karlsruhe et attirait le gros des chasseurs ennemis, le chef de groupe G.L. Cheshire, dans un piqué courageux à basse altitude au-dessus de la gare de triage de Munich très lourdement défendue, avait lâché sa bombe repère rouge au cœur de la gare, quelque

Le sabre et le gourdin

quatre minutes avant l'heure « H ». Trois autres Mosquitos lancèrent des bombes de repérage au même moment selon les ordres qu'il leur donnait par radio (à haute fréquence). Le bombardement commença avec une minute d'avance, et prit fin vingt-neuf minutes plus tard; 663 tonnes de bombes incendiaires et 490 tonnes de bombes explosives furent larguées; 90 % d'entre elles touchèrent leur cible.

La feinte du côté du Sud de la France ne semble pas avoir réussi à tromper la défense ennemie : les formations de bombardiers furent repérées par le corps d'observateurs en arrivant au-dessus de l'estuaire de la Somme, à 21 h 55; et l'alerte avait retenti à 12 h 31.

En fait, les batteries antiaériennes de Munich avaient ouvert le feu dès 1 h 25, alors qu'il restait encore vingt minutes jusqu'à l'heure « H ». Elles tirèrent probablement sur les onze Mosquitos du groupe 627 qui lâchaient des dipôles de brouillage et précédaient le gros de la force de repérage. Bien que le rapport provisoire de police, réalisé le lendemain à 22 heures, estime les pertes à 30 morts et 6 disparus — chiffre remarquablement faible qui fut plus tard corrigé et porté à 136 — les dommages causés étaient impressionnantes : la gare centrale, la gare de l'Est, la gare de triage d'Arnulfstrasse, la poste centrale et la gare Laimer, furent sérieusement touchées. Des bâtiments furent détruits, y compris trois bâtiments de l'armée, cinq casernes de la police et huit casernes de la protection contre les raids aériens. Un tel succès fut la conséquence d'une attaque contrôlée de la force principale des bombardiers, avec des indicateurs de cible placés avec précision.

L'idée d'utiliser un bombardier-pilote au-dessus de l'objectif pour diriger les équipages de bombardiers et les encourager, avait été lancée d'abord par le général de division aérienne Bennett, le 2 décembre 1942, quand il affecta le commandant S.P. Daniels, l'un de ses officiers supérieurs, à la conduite d'une attaque sur Francfort, avec cependant des équipements radio standard pour communiquer avec la force principale. Malheureusement, le temps était très médiocre et le bombardier-pilote pouvait à peine se faire entendre lui-même au-dessus des parasites; tous les équipages avaient reçu l'instruction de prêter une particulière attention quand ils seraient au-dessus de la zone de l'objec-

Les précédents

tif, mais beaucoup rapportèrent, en réponse aux questions qu'on leur posa après le raid, qu'ils avaient seulement entendu un « murmure » au-dessus de l'objectif. Néanmoins, il est injuste, vis-à-vis de l'escadre d'éclaireurs et du commandant Daniels, de suggérer, comme le font les historiens officiels, que la technique du bombardier-pilote « fut d'abord utilisée par le lieutenant-colonel Gibson au cours des raids sur les digues », ou que l'attaque de Peenemünde fut « la première occasion où elle avait été appliquée à une attaque majeure ». Les autorités de Francfort ne se rendirent pas compte que la Bomber Command avait même eu l'intention d'attaquer la ville, et on n'enregistra aucune bombe à l'intérieur des limites de la cité. A Darmstadt, cependant, 17 miles plus au sud, le directeur de la police enregistra quatre morts au cours du raid le plus lourd de l'année. Cette expérience du « bombardier-pilote » fut totalement interdite et Sir Arthur Harris donna l'ordre à Bennett de ne pas la répéter; les dangers en étaient trop évidents. Cependant, quand le général de division aérienne Cochrane, commandant l'escadre n° 5, établit le projet du raid sur les digues de la Ruhr quelque six mois plus tard, Harris n'éleva aucune objection contre l'utilisation d'un équipement radio à très haute fréquence pour les communications.

Le 29 août 1944, une attaque livrée par l'escadre n° 5 sur Königsberg devait jeter les bases des raids de Darmstadt, Brunswick, Heilbronn et, finalement, de Dresde. L'escadre opérait alors en force indépendante, avec ses propres groupes d'éclaireurs, ses propres escadrilles de météo, ses propres appareils de reconnaissance post-raid, et, ce qui est peut-être le plus important, une force de bombardiers entièrement composée de Lancasters. Pour l'attaque du port de Königsberg, on mit au point une nouvelle technique de repérage et de bombardement « de compensation ». Les 189 Lancasters approchèrent l'objectif en arrivant de trois directions différentes préétablies, tandis que deux Lancasters chargés d'indicateurs de cibles rouges, identifiaient et repéraient l'objectif, une gare de triage dans le sud de la ville. Bien que la force principale de bombardiers dût lancer ses bombes à partir du même et unique point de repérage, les trois

Le sabre et le gourdin

angles d'approche différents et les tirs déviés constituaient en fait trois objectifs pour une seule attaque; et cette attaque réussit. Ce n'était pas une mince considération quand la cible était aussi supérieurement défendue que Königsberg. Sur les 480 tonnes de bombes lâchées, il y avait 345 tonnes de bombes incendiaires de 4 livres du type Thermite; ces bombes étaient petites mais efficaces. La charge de bombes que chaque Lancaster pouvait transporter à cette occasion était faible en vue des onze heures et vingt minutes que durerait le vol.

Au cours d'une attaque ratée sur Königsberg, trois nuits auparavant, on avait demandé à l'escadre de verser des chapelets de bombes J, et elles s'étaient montrées aussi peu efficaces dans ce port de la Baltique qu'elles l'avaient été à Stuttgart, un mois plus tôt, ou à Darmstadt le 25 août.

L'heure « H » pour Königsberg était 1 h 07, le 30 août, mais vingt minutes passèrent avant que le bombardier-pilote, le lieutenant-colonel J. Woodroffe, fût satisfait; malgré les nuages bas imprévus au-dessus de la zone de l'objectif, les sept repères se trouvaient à moins de 150 m du centre de la cible (qui était la gare de triage). Les instructions données par le bombardier-pilote sur très haute fréquence, étaient claires et concises, et à 1 h 52, quand les bombes furent larguées, 435 acres de zone construite, sur un total de 824, furent détruites : il y eut 134 000 sans-abri et 21 % des bâtiments industriels furent sérieusement touchés.

Lorsque, le 11 septembre, l'escadre n° 5 dut organiser une attaque contre Darmstadt, une nouvelle amélioration de la technique de « bombardement de compensation » avait été effectuée. La ville était un objectif techniquement difficile à attaquer puisque les zones industrielles étaient éparpillées à la périphérie d'une vaste zone résidentielle et commerciale située au centre; tenter de détruire la zone industrielle en éparpillant les bombes autour d'un point de mire central, en souhaitant — c'était là une tactique chère aux « éclaireurs » — que les projectiles égarés affecteraient les faubourgs industriels, eût été un gaspillage d'efforts désastreux, surtout avec une force de bombardiers aussi réduite.

Pour beaucoup d'Allemands, l'attaque de Darmstadt fut une surprise. Ils lui avaient eux-mêmes reconnu une protec-

Les précédents

tion insuffisante contre les raids aériens, et le manque d'équipement pour combattre le feu fut une cause directe des fortes pertes subies. Cela nous éclairera de décrire comment une attaque put être livrée contre cette ville, car cela constitue un exemple bien précis des sources d'information sur lesquelles s'appuyaient les comités chargés de choisir les objectifs, au ministère de l'Air. Au début de juin, une veuve d'un certain âge, qui avait vécu à Darmstadt avant la guerre et qui s'était enfuie en 1938, comme tant d'Allemands, devant les mesures antisémites prises par les nationaux-socialistes, se trouva habiter dans le même immeuble (à Surbiton) qu'un lieutenant-colonel de la R.A.F., alors attaché au comité de sélection des objectifs, au ministère de l'Air. Elle lui dit qu'elle avait vu construire une grande usine « fabriquant des appareillages optiques pour sous-marins », non loin de chez elle, à Darmstadt, juste avant son départ, et elle lui demanda pourquoi cette ville n'avait pas été soumise à une attaque massive de la R.A.F. Comme le comité de sélection des objectifs exprimait un certain intérêt pour ce rapport, on demanda au lieutenant-colonel d'enquêter pour obtenir plus de détails sur les installations militaires ou sur les constructions industrielles du voisinage. Le résultat de son rapport final fut que Darmstadt apparut sur les listes hebdomadaires dressées par le comité mixte des objectifs stratégiques et que la Bomber Command reçut l'ordre de livrer une attaque contre cette ville. A cette époque, Darmstadt n'était pas seulement un centre d'industries chimiques et d'usines d'instruments optiques : bien que le ministère de l'Air n'en fût pas informé, il y avait dans la ville une école d'entraînement pour techniciens de V2.

L'attaque en ligne, mise au point par le général de division aérienne Cochrane, fut spécifiquement liée à l'attaque de Darmstadt. Dans les faubourgs ouest de la ville, se trouvait un terrain d'exercice de la cavalerie, terrain rectangulaire, au sol crayeux, qui faisait une tache blanche sur les photographies de reconnaissance. Ce fut ce terrain de parade qui servit de point de repère pour l'attaque. Le groupe n° 627 — dont le mot d'ordre était à juste titre : « A première vue », et qui s'était distingué constamment par ses attaques courageuses à basse altitude et à repérage visuel depuis Munich — avait fourni 14 Mosquitos éclaireurs, tant pour le repérage

Le sabre et le gourdin

visuel que pour les bombardements en piqué sur des usines isolées comme l'usine I.G. Farben. Le lieutenant-colonel Woodroffe était encore bombardier-pilote.

A 22 h 25, les sonneries des sirènes avertirent le public de l'attaque contre Darmstadt. Le service des alertes *Drahffunk* signalait :

de lourdes formations de bombardiers ennemis approchant de l'est d'Oppenheim et du nord de Heidelberg. Grave danger pour Darmstadt.

A 23 h 25, le *Fliegeralarm* retentit. A 23 h 45, les premières bombes tombaient déjà. Les postes d'observation rapportent qu'il ne paraissait pas y avoir de centre défini de l'attaque. Ils avaient raison : les 240 Lancasters avaient reçu l'ordre d'approcher le terrain de parade, clairement repéré, sous deux angles différents; la force était ainsi divisée en deux sections mais chaque groupe avait reçu l'ordre de bombarder, en un tir allongé, au-delà du point de repère. Deux larges lignes d'attaques devaient ainsi s'étendre en V, au-dessus de la ville, depuis le point de repère à l'ouest et couvrant toute la superficie de la ville. De cette manière, des chapelets de bombes devaient saturer toute la partie administrative de la ville et les zones résidentielles. Sur 240 Lancasters envoyés, 234 attaquèrent, larguant 872 tonnes de bombes en quarante minutes, dont 286 000 bombes incendiaires Thermite et près de 200 bombes géantes de 4 000 livres.

Bien que la ligne d'attaque de gauche eût en partie dévié, l'opération fut un succès majeur et il était clair que la Bomber Command n'aurait jamais besoin de retourner à Darmstadt.

Une fois encore, le rapport établi après le raid par le directeur de la police de la ville fournit une description détaillée de l'attaque. Le raid de la nuit du 11 au 12 septembre fut enregistré comme s'étant distingué de tous les raids mineurs antérieurs par son bombardement concentré et massif. La tempête de feu qui apparut au bout d'une heure environ embrasa la totalité du centre de la ville, met-

Les précédents

tant même le feu aux immeubles qui n'avaient été que légèrement touchés par les explosions. Les opérations de sauvetage ne pouvaient avoir lieu dans l'immédiat puisque les rues et les places étaient inaccessibles. Même les brigades d'incendie de l'extérieur qui essayèrent de pénétrer dans le centre furent forcées de battre en retraite à cause du manque d'eau et du rayonnement de chaleur insupportablement vif qui menaçait les hommes et leurs véhicules. Les charpentes à l'épreuve du feu et complètement blanchies à la chaux qui, à Kassel, avaient évité une progression de la zone d'incendie, se montrèrent inefficaces à Darmstadt.

Les portes et les fenêtres, qui avaient été fracassées par les explosions et la décompression, donnaient maintenant accès au feu à tous les étages et les immeubles étaient éventrés non seulement des toits jusqu'en bas, mais souvent à partir du rez-de-chaussée.

Vers 2 heures, le typhon de feu soufflait dans les rues avec dix fois plus de force qu'un ouragan ordinaire, et toute espèce de mouvement à l'air libre était hors de question. Le typhon ne s'apaisa que vers 4 heures du matin. En conséquence, les habitants de cette zone furent incapables de se sauver. Une circonstance malheureuse du raid incendiaire de Darmstadt fut que des détonations successives en provenance d'un train de munitions détruit, sur une voie de garage au sud de la ville, dissuadèrent les gens de quitter leurs abris à temps car on croyait généralement que l'attaque n'était pas encore terminée.

La totalité du centre de la ville fut détruite par cette seule attaque mineure qui ne vit sortir que 240 bombardiers et la destruction atteignit 78 % en incluant les banlieues moins touchées de Heiligen et d'Eberstadt cette destruction toucha 52,4 % de la ville. L'inspection britannique des bombardements, plus objective que son homologue américaine, estima, d'après les photographies, que 69 % de la zone construite avait été détruite, soit 2 km² sur 3.

Dans une cité de 115 200 habitants, 21 487 foyers avaient été détruits, faisant 70 000 sans-abri.

Dans la vieille ville, cinq bâtiments seulement avaient échappé à la destruction : la prison dans la Rundeturm-Strasse, « munie d'une lampe bleue pour lui épargner les raids aériens » ; la taverne de la « Couronne » et la boutique

Le sabre et le gourdin

adjacente d'un boucher; la maison d'un architecte située un peu plus loin et les dépendances de l'église catholique Saint-Ludwig. Comme Darmstadt n'était qu'une zone de deuxième importance pour la protection contre les raids aériens (L.S.-Ort 2. Ordnung), on n'avait pas prévu de bunkers mais seulement 3 centres de sauvetage et 54 abris publics.

Il est surprenant que ces raids, qui comptèrent parmi les plus efficaces de la Command, aient à peine retenu l'attention dans tous les comptes rendus officiels sur l'évolution de la guerre aérienne.

Dans ses Mémoires, le général de division aérienne Bennett résume tous ces raids en une seule phrase :

Vers la fin de l'année 1944, l'escadre n° 5 se joignit parfois au reste de la Command, pour des opérations de repérage PFF (c'est-à-dire, le procédé de repérage de l'escadre n° 8); mais le reste du temps, elle attaqua seule une grande variété de petites cibles dont la plupart étaient dépourvues de défense comme... Darmstadt, Königsberg, Heilbronn, etc.

Il rappelle aussi que l'escadre n° 5 « alla » deux fois à Brunswick. Les trois premiers raids qui avaient causé la mort de plus de 24 000 civils devaient être exécutés au prix de 670 sorties de l'escadre n° 5 !

Bien que 561 citoyens seulement aient été tués dans l'attaque de l'escadre n° 5 contre Brunswick, du 14 au 15 octobre 1944, l'analyse de cette attaque est importante pour l'étude des raids postérieurs contre Dresde; Brunswick fut la première attaque de secteur réussie de l'escadre. Cette technique fut finalement choisie pour le premier raid sur Dresde, quatre mois plus tard.

Comme le général de division aérienne Cochrane l'expliquait par haut-parleur à son poste et à ses commandants de vol, ainsi que cela se faisait régulièrement à l'escadre n° 5, le but visé était de saturer chaque mètre carré du secteur de l'objectif avec un poids égal de bombes. Les incendies éclateraient alors rapidement et s'étendraient si largement que les brigades d'incendies ne pourraient les maîtriser. Au lieu d'utiliser plusieurs points de mire et des tirs allongés,

Les précédents

comme cela avait été le cas à Königsberg, Bremerhaven et Darmstadt, le raid de Brunswick prévoyait que chacun des 233 Lancasters attaquerait au-dessus de l'unique point de repère mais sous un angle différent, et avec un minutage de tir différent; de cette façon, on pourrait également détruire un secteur en forme d'éventail au centre de la ville. Le point de repère était situé dans le sud de la ville, et la force d'attaque volerait dans le sens nord-sud au-dessus de Brunswick. L'heure « H » était fixée à 2 h 30, le 15 octobre. Cette fois encore, une grande partie de la force transportait des bombes J au pétrole, dont la Command semblait avoir un stock inépuisable. A 3 h 10, une tempête de feu de force moyenne s'était élevée dans la zone limitée par le Woll-Markt de Brunswick, la Lange-Strasse et la Weber-Strasse; quelques meubles, tables et chaises avaient été aspirés par la tornade. De violents tourbillons faisaient voler la poussière et des pluies d'étincelles et de braises rouges tourbillonnaient à travers les rues.

La zone de feu embrasait la totalité du centre de la ville à l'exception des petits quartiers situés autour de la gare centrale, de l'hôtel de ville et de la porte d'Auguste. Ce fut précisément dans cette zone, cependant, que 6 bunkers géants et deux abris publics antiraids — où 23 000 personnes environ avaient cherché refuge — avaient été construits. Une fois encore, le service téléphonique avait été détruit et les services de liaison étant incapables d'opérer dans ces conditions, les brigades d'incendie de la ville étaient déjà entrées en action dans différents secteurs de la ville et, en conséquence, ce fut seulement vers 5 heures du matin que des détachements de lutte contre le feu suffisamment puissants purent être rassemblés pour tenter d'établir « un couloir d'eau », technique dangereuse et rarement essayée, qui semblait le seul espoir d'atteindre et de sauver les 23 000 personnes tapies au cœur de la zone où sévissait la tempête de feu. Il s'agissait d'introduire des lances d'incendie à haute pression au cœur de la zone incendiée, en la protégeant par un courant d'eau continu. Le front et les côtés de ce couloir étaient protégés du vif rayonnement de chaleur par des voiles d'eau en provenance des jets d'eau enveloppants; obtenir un approvisionnement d'eau suffisant présentait des difficultés considérables, car les bouches

Le sabre et le gourdin

d'incendie, bien qu'à portée de la main, se trouvaient dans la zone d'incendie elle-même. De même, la pression dans les conduites dut être renforcée plusieurs fois par des pompes auxiliaires; les pompes et les conduites furent sans cesse menacées par l'effondrement des bâtiments et le rayonnement de la chaleur.

Néanmoins, en dépit du temps perdu à déplacer constamment les pompes en des emplacements plus sûrs, à 7 heures, quatre heures et demie après que le raid eût débuté, les bunkers furent atteints. Comme les portes n'étaient ni barricadées ni verrouillées, les sauveteurs entendirent « beaucoup de gens qui parlaient à voix basse, mais nerveusement, en retenant leur souffle ». Tous étaient encore en vie. On effectua l'évacuation des 23 000 personnes; les gens formant une chaîne sans fin à l'intérieur du couloir d'eau, en direction des zones de sécurité relative, hors de la zone de la tempête de feu. Aucune perte ne fut signalée.

Les équipes du service d'incendie n'ont pas toujours eu la même bonne fortune; dans l'abri antiraids aériens de Schöppenstedter-Strasse, 104 personnes furent retrouvées, dont 9 seulement purent être ranimées. Cette fois, bien que l'abri lui-même fût intact, la cause de la mort fut celle que l'on retrouvait toujours en cas de tempête de feu : l'asphyxie. Néanmoins, à l'aide de ces mesures efficaces de protection contre les raids aériens, et grâce au courage des équipes de lutte contre le feu, la ville de Brunswick avait pu éviter une tragédie majeure.

Si grande cependant était l'étendue des dégâts que, bien qu'une seule escadre de bombardiers eût pris part au raid, les autorités de la ville l'attribuèrent à plus d'un millier d'appareils. Quelque 4 500 pompiers combattirent durant six jours pour maîtriser les derniers feux, s'abritant souvent devant la menace de nouveaux raids; tandis qu'ils s'abritaient, les feux qu'ils avaient presque éteints reprenaient encore, aussi violemment qu'auparavant. C'est seulement le 20 octobre, que les derniers services d'incendie furent renvoyés dans leurs villes respectives. Durant les quarante minutes de cette attaque de secteur, l'escadre n° 5 avait versé un total de 847 tonnes de bombes sur la ville; les résultats — exprimés en chiffres — étaient remarquables : 80 000 personnes se trouvèrent immédiatement sans abri (sur une popu-

Les précédents

lation de 202 000 habitants); sur 5,6 km² de superficie construite, 2,6 furent totalement détruits.

Les installations de gaz, la centrale électrique et les installations d'eau de la ville furent dévastées, de même que le réseau du téléphone, les lignes de tramway et les voies ferrées. Un compte rendu officiel des raids rapporte que « les industries lourdes de Brunswick, qui n'avaient pas été directement frappées dans l'attaque du 15 octobre, furent plus sérieusement affectées que jamais auparavant par le manque de personnel, — que celui-ci fut tué ou trop préoccupé par les problèmes de survie pour revenir à son travail. » Il ne peut y avoir de justification plus convaincante que celle-là pour la théorie de l'attaque régionale; malheureusement, toutes les attaques régionales ne purent être réalisées avec de si faibles pertes de vies civiles.

En dehors de cette opération de Brunswick, les bombes J ne purent causer d'incendie majeur que durant l'attaque du 4 décembre 1944 sur Heilbronn; la même technique d'attaque en secteur mise au point par le général de division aérienne Cochrane et son commandant de base, le général de brigade aérienne H.V. Satterley, fut utilisée avec une gare de triage comme point de repère. Plus de 7 000 des 77 569 habitants de la ville furent tués en une seule attaque; il y eut plusieurs milliers de disparus. C'était de sinistre augure pour Dresde, que le bombardier-pilote et son adjoint chargé du repérage, dussent y jouer les mêmes rôles.

En prélude aux raids sur Dresde, la nuit du 14 au 15 octobre ne vit pas seulement l'attaque dévastatrice de Brunswick, mais aussi l'emploi d'une technique majeure qui devait signifier la fin de Dresde, quatre mois plus tard; cette technique fut illustrée par une « triple attaque » sur Duisburg, représentant un total de 2 068 sorties pour les bombardiers. La première attaque fut livrée de jour par plus de 1 000 bombardiers; puis, durant les heures qui suivirent minuit, la totalité de la force, sauf l'escadre n° 5, retourna au port de la Ruhr pour exécuter une double attaque foudroyante; les deux moitiés de l'attaque furent séparées par un intervalle de moins de deux heures, de sorte qu'au moment où la dernière attaque eut lieu, les chasseurs de nuit allemands ne furent pas les seuls à connaître l'épuisement. Les équipages au sol de la R.A.F. eurent tant de

Le sabre et le gourdin

travail pour charger les appareils de bombes (2 068 sorties eurent lieu en un seul jour) que sur 9 708 bombes explosives (non compris les « cookies ») qui tombèrent sur la zone de protection antiaérienne de Duisburg, 1 336 n'explosèrent pas.

Si lourdement défendu que fût Duisburg, et si endurcie que fût la population devant les attaques aériennes alliées, les pertes furent lourdes : 1 521 Allemands furent tués, 746 furent portés disparus; 183 prisonniers de guerre et travailleurs étrangers se trouvaient parmi les morts.

L'exécution réussie des attaques de Brunswick et de Duisburg avait préparé le terrain pour les attaques régionales de février 1945 sur des centres à forte population, attaques qui devaient culminer lors de la tragédie de Dresde : les courants dominants de l'opinion publique ne seraient désormais plus offensés par des attaques aussi importantes de la Bomber Command. Celle-ci disposait maintenant d'une arme aérienne à longue portée et indépendante, capable de frapper des objectifs lointains, même aussi éloignés que Dresde, avec une grande précision et une grande violence; et tandis que l'escadre n° 5 avait perfectionné son sabre, les attaques de secteur, la Bomber Command, elle, avait façonné son gourdin : la triple attaque.

DEUXIÈME PARTIE

L'ARRIÈRE-PLAN HISTORIQUE



CHAPITRE PREMIER

DRESDE, CIBLE VIERGE

VERS la fin de 1944, la possibilité d'une attaque aérienne ayant comme objectif spécifique la capitale de la Saxe, vint à la connaissance directe du Premier ministre, sans doute pour la première fois. En octobre, l'état-major de l'Air suggéra, avec son approbation, que l'on pourrait demander aux forces aériennes soviétiques d'attaquer Dresde, mais on ne peut déduire clairement des références concernant cette demande, publiées depuis, s'il s'agissait de la ville elle-même, ou bien de la zone voisine des usines de pétrole synthétique de Ruhland. L'habitude courante était de se référer sans distinction à Dresde et à Ruhland, ce qui revenait à accorder à la capitale saxonne une importance industrielle qu'elle ne méritait pas complètement, nous le verrons. Malgré les représentations que fit à Moscou la mission militaire britannique, la recommandation ne fut pas suivie par la force de l'Air soviétique, qui, en réalité, disposait cependant d'une petite force de bombardement stratégique, comme devaient le découvrir par la suite la capitale du Reich, Breslau et Königsberg, aussi bien que de nombreuses autres villes allemandes du Centre et de l'Est.

Bien que mentionnée sur un projet d'attaque étudié par Sir Richard Peirse dès 1940, la ville ne subit sa première attaque aérienne que le 7 octobre 1944, à 0 h 36 : quelque trente bombardiers d'une escadre de bombardement améri-

L'arrière-plan historique

caine attaquèrent la zone industrielle de Dresde en tant qu'objectif secondaire, au cours d'une attaque de la raffinerie de pétrole de Ruhland. Au moment où les sirènes de la ville annoncèrent la fin de l'alerte, à 13 h 27 de l'après-midi, les faubourgs ouest de Dresde-Friedrichstadt et de Dresde-Löbtau étaient considérablement endommagés. Le raid aérien fit localement sensation et l'on rapporte que des écoliers pleins d'initiative mirent de côté tout un stock de fragments de bombes pour les vendre comme souvenirs, tandis que des propriétaires de cars organisaient des excursions spéciales dans les quartiers rasés; rien de semblable ne s'était produit à Dresde auparavant. Il y eut un total de 435 morts, pour la plupart des ouvriers des petites usines Seidel et Naumann, et Hartwig et Vogel. Les pertes infligées aux travailleurs français et belges dans ces usines furent également élevées. Beaucoup d'*Arbeitskommandos* (détachements de travailleurs), de prisonniers alliés opérant sur les voies de chemin de fer subirent de lourdes pertes; un grand nombre d'Américains, en particulier, furent tués dans l'un de ces détachements; d'autres prisonniers de guerre furent détachés pour prendre leur place. Plusieurs commandos de prisonniers antérieurement inutilisés furent mis au travail pour les opérations de sauvetage de cette zone. Néanmoins, les habitants de l'endroit furent unanimement d'accord pour émettre l'opinion que le bombardement était le résultat de quelque faute malheureuse commise par un aviateur allié, et ce premier coup ne fit rien pour ébranler l'énorme confiance des habitants de Dresde dans la certitude que leur ville ne serait pas attaquée.

Pour les prisonniers de guerre britanniques se trouvant dans la ville dans les semaines précédant février 1945, la vie pouvait difficilement être meilleure. Les habitants de Dresde vivaient en bonne entente avec les Anglais, depuis les jours d'avant la guerre, quand la ville était un centre culturel, et se firent beaucoup d'amis parmi les prisonniers — dont une grande partie appartenait au contingent de la première division aéroportée, capturé à Arnhem.

Les Allemands d'ici sont les mieux que j'aie jamais rencontrés (écrivit un soldat, fait prisonnier à Anzio, le lendemain de Noël 1944). Le commandant est un gentleman,

Dresde, cible vierge

et nous disposons d'une extraordinaire liberté dans la ville. Le Feldwebel m'a déjà emmené visiter le centre de la ville. Indéniablement, Dresde est magnifique — j'aimerais en voir davantage.

La guerre semblait très loin de Dresde. La ville était privée de grandes industries comparables à celles d'Essen ou de Hambourg, même si elle était aussi étendue. L'économie de Dresde avait été soutenue, en temps de paix, par ses théâtres, ses musées, ses institutions culturelles et ses industries artisanales. Même à la fin de 1944, il aurait été difficile de désigner une seule de ces usines d'importance majeure qui occasionnèrent des attaques aériennes contre d'autres villes allemandes moins fortunées.

A Dresde-Striesen, en banlieue, à 5 km environ du centre de la ville, Zeiss-Ikon avait une usine d'instruments d'optique; en un autre endroit de la ville, dans la Freiberger-Strasse, se trouvait une verrerie Siemens; à Dresde-Niedersedlitz, à 8 km au sud-est du centre de la ville, et à Radeberg, à 14 km au nord-est, il y avait deux usines Sachsenwerk. Ces deux usines employaient quelque 5 000 ouvriers à la fabrication de radars et autres instruments d'électronique entrant dans la fabrication d'appareils manufacturés par l'A.E.G. à Berlin; dans la Grossenhainer-Strasse, une longue avenue conduisant à la sortie nord de Dresde-Neustadt, il y avait l'usine Zeiss-Ikon Goehlewerk, construite en 1941, en béton armé, avec des fenêtres à l'épreuve des explosions, et autres mesures ingénieuses de protection contre les raids aériens. Au moment des raids, cette usine employait 1 500 ouvriers à la fabrication d'enveloppes de fusées anti-aériennes pour la marine allemande. A Dresde-Friedrichstadt, il y avait deux grosses usines qui fournissaient à l'Allemagne une bonne part de ses cigarettes.

L'Arsenal situé à 8 km au nord du centre de la ville et sur lequel on mit tellement l'accent dans les bulletins ultérieurs du ministère de l'Air — bien que, pour être juste, il n'ait jamais été mentionné par la Bomber Command dans son bulletin hebdomadaire — était en fait un arsenal datant de la Première Guerre mondiale, mais au cours d'un incendie mineur le 27 décembre 1916, il avait été complètement détruit : un train de munitions avait pris feu et explosé.

L'arrière-plan historique

Sur l'emplacement de l'ancien arsenal de Dresde, il y avait un nouveau groupe industriel avec des firmes fabriquant toutes sortes de produits, y compris des boîtes de conserves, des coffrets de postes de radio, du savon, du talc, de la pâte dentifrice et, selon des rumeurs locales, des mires de bombes et des instruments de navigation aérienne. L'industrie de guerre de la ville était également variée, elle comprenait une fabrique de masques à gaz, produisant quelque 50 000 masques par mois; plusieurs brasseries; deux petites firmes fabriquaient des pièces de moteurs pour avions Junkers et des éléments de cockpits pour l'usine Messerschmitt d'Augsburg. Les recherches concernant les gicleurs d'injection des fusées V2 se poursuivaient à l'université technique de Dresde. Mais aucune des usines énumérées ne se trouvait à l'intérieur de la zone délimitée pour les deux attaques dévastatrices de nuit de la Bomber Command.

Dresde n'était aucunement une ville ouverte et n'avait jamais été reconnue comme telle. Un historien de la force de l'Air américaine avait établi — pour son propre plaisir et grâce à une étude exhaustive des journaux allemands et alliés — qu'en plus de l'importance de Dresde, comme centre majeur de communications, il y avait « toute une série » d'autres raisons pour la considérer comme un objectif militaire majeur et authentique. Elle était d'ailleurs considérée comme telle par les autorités civiles et militaires allemandes.

Dresde était devenue un poste-clé du système postal et télégraphique allemand et il faisait peu de doute que l'anéantissement des installations postales entraverait la communication entre le front de l'Est et le reste du Reich; le personnel permanent des bureaux de la poste centrale et du télégraphe, en plein centre de la ville, avait été renforcé par quelques centaines de membres du Service du Travail et du Service Auxiliaire de Guerre du Reich, pour faire face au trafic accru; des centaines de prisonniers britanniques avaient été placés comme manutentionnaires dans le service postal allemand, dans les abris de la gare de marchandises de la Rosen-Strasse. Ils étaient forcés de travailler en se relayant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, déchargeant des sacs de courrier et classant les paquets.

Au moment de l'attaque, cependant, l'importance stratégique de la ville était à peine marginale, et l'on peut se

Dresde, cible vierge

demander si, à cette phase de la guerre, Dresde était susceptible de devenir par exemple un second Breslau; ce n'est que le 14 avril 1945 que le Gauleiter de Saxe, le Reichsstatthalter Martin Mutschmann, déclara officiellement Dresde ville fortifiée.

Historiquement, Dresde avait eu quelque importance comme centre administratif des opérations militaires et, plus tard, des opérations des forces aériennes. En 1935, Dresde devint la ville P. C. du Luftkreis III (le district n° 3 de l'Air) d'où le colonel Bogatsch, commandant suprême des batteries d'artillerie antiaériennes, contrôlait de nombreux régiments de la flak à Dresde, Gotha, Wurzen et Rudolstadt; un an plus tard, son autorité s'étendit à de nouveaux régiments de la flak fournis à Weimar, Merseburg, Breslau et Dessau; et, en 1937, comme le réarmement allemand progressait rapidement, la Luftkreis embrassa de nouveaux régiments de la flak organisés pour la défense de Iena, Leipzig, Chemnitz, Liegnitz, Halle, Wittenberg et Bitterfeld; le régiment II/23 de Rudolstadt fut dissous.

Le 30 novembre 1938, l'artillerie de la flak allemande fut réorganisée et augmentée de manière à placer les régiments de la flak sous le contrôle des *Luftgaukommandos* nouvellement créés. On donna ensuite au colonel Bogatsch le commandement du *Luftgaukommando IV* à Dresde; son P.C. était situé dans la General-Wever-Strasse, non loin de la gare centrale. Un *Luftgaukommando* distinct fut organisé pour Breslau, portant le n° VIII; déjà, l'importance militaire de Dresde, comme centre de contrôle, déclinait. Au moment où la guerre éclata en 1939, les tâches du *Luftgaukommando* de Dresde étaient la plupart du temps remplies par le *Luftgaukommando III* de Berlin, auquel il était associé.

En 1918, Dresde avait été le P.C. de la *Wehrkreis* — la 4^e région militaire — et près de l'ancien Arsenal, dans les faubourgs nord de la ville, il y avait un vaste complexe de casernes et de terrains de parade. Dans les collines du nord-est, des troupes S.S., sous le commandement du général S.S. Alvensleben, avaient creusé (à la dynamite) un bunker de commandement souterrain dans la face rocheuse du Mordgrundbrücke. Cela constituait un objectif de nature visible-

L'arrière-plan historique

ment militaire, mais pas pour des forces aériennes stratégiques.

Vu le manque apparent d'importance militaire de la ville, le gouvernement du Reich s'était servi de Dresde, dès 1943, comme d'un refuge pour les services administratifs et les bureaux commerciaux, surtout lorsque la pression des attaques aériennes sur la capitale du Reich se fit plus forte; un exemple typique de cette tendance fut la décision de déplacer vers Dresde l'agence centrale de la Grossbank de Berlin, avec tout son personnel administratif. Mais même en février 1945, il n'y eut pas de signes d'un transfert du gouvernement du Reich à Dresde — bien qu'après la chute de Berlin un tel déplacement ait pu être envisagé.

Vers le milieu de la guerre, le Luftgaukommando de Dresde avait placé de fortes défenses de la flak autour de la ville mais, comme nous le verrons, tandis que les années passaient sans qu'elles soient entrées en action plus de deux fois, le commandement régional trouva, non sans raison, que ces batteries rouillaient à Dresde et il les dispersa à la fois vers le front de l'Est et vers la défense de la Ruhr.

Ainsi naquit la légende si répandue — cette légende fut fatale — que Dresde ne serait jamais bombardée. D'une part, les habitants de Dresde étaient convaincus par le manque d'activité des autorités en vue de la protection contre les raids aériens et par le retrait des défenses de la flak, qu'il n'y aurait pas d'attaque; et, d'autre part, leur confiance pathétique dans les bonnes intentions des gouvernements anglais et américain les assurait encore qu'une ville abritant un nombre sans cesse croissant d'hôpitaux civils et de postes militaires de secours ne ferait jamais l'objet d'une attaque. Les Alliés pouvaient attaquer l'un ou l'autre des faubourgs industriels les plus éloignés, pensait-on, mais jamais le centre de la ville.

La population de Dresde (devait noter en 1947 le chef des services de renseignement du ministère de l'Intérieur britannique) semble avoir cru qu'en vertu d'un accord tacite entre nous-mêmes et les Allemands, nous épargnerions Dresde si Oxford n'était pas attaquée.

Quelques personnes répandaient le bruit que les Alliés avaient lâché des tracts où l'on promettait que, puisque

Dresde, cible vierge

Dresde devait être la capitale d'après-guerre d'une Allemagne nouvelle et unie, la ville ne serait pas attaquée; d'autres affirmaient que le Premier ministre britannique avait des parents vivant à l'intérieur ou près de la ville. Que la ville n'eût même jamais été l'objet de raids de harcèlement de la part des formations de Mosquitos de la petite force des chasseurs de nuit apporta davantage de crédit à ces bruits. Ces rumeurs nous apparaissent tragiques et pathétiques maintenant que nous connaissons le sort qui attendait la ville; elles étaient néanmoins crues non seulement par les 630 000 résidents permanents de Dresde, mais par les autorités mêmes de la ville; elles devaient influencer à leur tour les centaines de milliers d'évacués qui se réfugièrent dans la ville quand l'invasion russe se produisit dans l'Est.

Les défenses antiaériennes de Dresde avaient été confiées au Luftgaukommando de la 4^e région militaire; comme il est également important de se demander si la ville était, en février 1945, dépourvue de défense au sens de la Convention de La Haye de 1907, il sera nécessaire d'examiner l'établissement et, ultérieurement, la dispersion totale des batteries de la flak avant la date de la triple attaque.

La flak allemande comprenait deux sortes de postes : les postes de flak légère et les batteries de flak lourde. La flak légère était munie primitivement de mitrailleuses calibre 20 mm (bien que les canons de calibre 37 et 40 fussent aussi classés comme appartenant à la flak légère), et enregistrait rarement des tirs d'une portée supérieure à 7 000 pieds; ses obus tracants verts et jaunes étaient primitivement utilisés comme défense contre les appareils volant à basse altitude et qui, sans cela, auraient été hors de portée des défenses de la flak.

Les batteries de flak lourde fournissaient une défense souvent mortelle contre les formations de bombardiers à haute altitude, du fait de l'utilisation d'une version anti-aérienne des canons de 88 mm qui constituaient l'arme capitale de l'artillerie allemande.

Depuis l'été 1943, il y avait eu deux sortes de flak lourde dans la ville : les canons de 88 mm et les canons moins efficaces de 85/88 mm, les canons flak m. 39 (r). Parmi les batte-

L'arrière-plan historique

ries de flak lourde standard de 88 mm que comptait Dresde à cette époque, il y avait la 1/565 basée à Dresde-Ubigau près du pont de l'autoroute qui traverse l'Elbe; la 2/565 sur le terrain de parade de Heller, près du terrain d'aviation de Dresde-Klotzsche; la 3/565 dans les collines au sud de la ville, et plus précisément dans la Kohlen Strasse à Dresde-Räcknitz; (plus tard, cette batterie s'agrandit « en avalant les autres », jusqu'à devenir une *Grossbatterie*); la 4/565 sur le terrain élevé situé entre Rochwitz et Gönnsdorf; et enfin, la 5/565, à Altfranken, à l'ouest de la ville.

En plus de ces pièces standard qui atteignaient des vitesses de tir supérieures à 4 000 pieds par seconde, le commandant de la flak de Dresde disposait d'une grande quantité de canons russes de 85 mm pris à l'ennemi, transformés en calibre 88, et utilisés dans l'artillerie antiaérienne comme canons de 85/88 mm. Le canon standard allemand de 88, ainsi que l'armée britannique devait douloureusement en faire l'expérience en juin 1941, dans le désert de l'Ouest, pouvait servir aussi d'arme antichar; il était même capable, lorsqu'il tirait à l'horizontale, de percer un revêtement protecteur de 22 millimètres à une distance de trois cents mètres et plus. Cette double utilité devait être fatale pour Dresde lorsque l'offensive des chars soviétiques dans l'Est augmenta d'intensité; les batteries de 88 mm et même les batteries inférieures de 85/88 mm furent démontées et envoyées à l'Est. Le moment venu, nous en dirons davantage sur cette offensive soviétique et sa contribution (à la fois indirecte et directe) à la tragédie de Dresde.

Pendant que la flak se trouvait à Dresde, ce furent les pièces russes qui furent concentrées vers le centre de la ville, plutôt que les canons allemands plus lourds; la batterie de 85/88 mm n° 203/IV stationnait sur le quai de l'Elbe à Vogelwiese; la 204 était à Wölfnitz; la 217 à Radebeul; la 238 à Seidnitz; la 247 à Rochwitz — toutes constituées par des canons russes capturés. Parmi ceux-ci, la batterie 203/IV sur le quai de l'Elbe, était la plus proche du centre de la ville; elle était équipée de six canons de 85/88 mm avec équipement radar et précontrôle du tir. Quatre de ces canons étaient servis de jour par des écoliers des Jeunesses hitlériennes venant de la fameuse *Kreuzschule* de la ville, en même temps que par une équipe permanente de soldats; de

Dresde, cible vierge

nuit, les deux autres canons étaient servis par des équipes volantes d'ouvriers venus des usines.

Il n'est pas surprenant que la flak de Dresde ait eu peu d'occasions de démontrer sa puissance dans les premières années : des notes privées indiquent que la batterie 3/565 fut la première à tirer, et seulement le 28 mai 1944, quand les forces aériennes des Etats-Unis attaquèrent des installations de pétrole; le 24 août 1944, la flak put tirer encore durant une attaque sur Dresde-Freital; les 11 et 12 septembre, elle eut aussi l'occasion de se livrer à un tir de barrage peu meurtrier.

En octobre 1944, pourtant, on commença à disperser la flak de Dresde : la 203^e batterie fut dissoute et jointe à la 217^e pour former une *Grossbatterie* unique à Radebeul; cette *Grossbatterie* n'ouvrit le feu qu'une seule fois au cours de l'attaque américaine de Dresde, le 7 octobre. Il y a une nuance de pathos dans le souvenir que l'un des garçons des Jeunesse hitlériennes, en service comme officier radar de contrôle du tir, garde des tentatives sauvages de la flak pour contrer l'attaque; son casque d'acier était beaucoup trop grand et le micro, pendant au bout d'un câble, beaucoup trop long pour son cou :

Les canons étaient pointés dans toutes les directions quand on nous dit de dresser un 'barrage' (rappelle-t-il). Les garçons de notre équipe étaient tous si jeunes et faibles qu'il fallut utiliser des prisonniers russes pour charger les canons. A tout prendre, la flak de Dresde n'était pas l'élite de la défense du Reich.

Heureusement, ajouta-t-il ironiquement, il ne restait pas de flak à Dresde quand vinrent les grosses attaques; s'il y en avait eu une, il serait mort pendant la destruction de la ville. Durant cet hiver 1944-1945, avec la nouvelle offensive soviétique sur le front de l'Est et la carapace alliée s'enfonçant en Allemagne tout le long des frontières de l'Ouest, on réclama trop souvent à Dresde d'envoyer ses batteries de flak pour étayer ces défenses faiblissantes pour que la ville pût ignorer cette demande; elle n'était pas non plus la seule à souffrir ainsi : l'inspection de l'aviation stratégique des Etats-Unis, dans une note, relève que rien qu'en janvier et février 1945 quelque trois cents batteries de flak furent déplacées vers le front de l'Est pour

L'arrière-plan historique

servir au tir antichar. A la mi-janvier 1945, il ne restait que les supports en béton pour marquer la place des batteries de la flak de Dresde; sur les collines autour de Dresde, des mannequins de papier mâché montaient la garde.

Les batteries qui avaient vainement attendu une attaque furieuse contre Dresde furent, au début de février, dispersées à travers tout le Reich. La batterie 207/IV fut transférée à Halle; d'autres furent envoyées à Leipzig et à Berlin. La flak de 88 mm fut envoyée sur le front de l'Est où elle ne put servir à grand-chose. La batterie 4/565 fut envoyée dans la Ruhr où elle servit de batterie antiaérienne durant les attaques presque continues qui se poursuivirent jusqu'à la fin de mars 1945; le 1^{er} avril, elle fut convertie en batterie antichar et prit part à la défense de Hamm où elle fut finalement détruite dix jours plus tard par l'infanterie américaine. Presque la moitié de l'équipe des écoliers des Jeunesses hitlériennes de Dresde fut tuée dans cette ultime lutte courageuse; l'histoire de la fin des batteries à Dresde — qui défendirent tout sauf leur propre ville où ces jeunes équipes avaient été formées — est une histoire tragique mais aussi héroïque.

Au commencement de février 1945, la capitale de la Saxe était, par conséquent, une cité virtuellement sans défense, bien que les chefs alliés des sections de bombardiers aient pu plaider l'ignorance. De plus, la ville était, nous l'avons vu, dépourvue d'objectifs industriels stratégiques, ou militaires, de premier ordre. Sir Arthur Harris et le général de corps d'armée aérienne James H. Doolittle, son homologue américain, se souciaient cependant moins des interprétations possibles des lois internationales que de leur désir de gagner la guerre lorsqu'ils déclenchèrent l'attaque de Dresde; c'était l'une des phases de l'offensive contre les centres de population de l'Est.

Sir Arthur Harris avait observé que la seule restriction internationale qu'il considérait comme gênante pour la Command, durant la guerre, était un accord datant de la guerre franco-prussienne qui interdisait le largage d'objets explosifs depuis les dirigeables. La Bomber Command se plia rigoureusement à cette restriction au cours de la Deuxième Guerre mondiale, note-t-il avec satisfaction.

Tout cela cependant malmène sérieusement l'ordre chrono-

Dresde, cible vierge

nologique et il est d'abord nécessaire d'observer comment il se fit que l'une des villes d'Allemagne les plus belles et les plus riches, une ville abritant alors bien plus d'un million de civils et de réfugiés (en plus des hommes du service public logés dans la ville et les casernes), en vint finalement à être attaquée, durant quatorze heures et quinze minutes à partir de 22 h 5, dans la nuit du 13 février 1945.

Au cours des premières semaines de 1945, le P.C. de la Command de l'armée allemande apprit, par des sources d'espionnage, que les Russes se préparaient apparemment à une nouvelle offensive majeure sur la Vistule, front qui était resté tout à fait calme depuis la fin de l'offensive soviétique de l'été 1944. Les massives forces soviétiques (on estimait qu'elles dépassaient le nombre des défenseurs allemands dans une proportion supérieure à 10 contre 1), se concentrèrent dans les régions de Baranov, Pulavy et Magnussev. Il était clair qu'une nouvelle (et cette fois, probablement fatale) offensive était près d'être lancée. Le colonel général Guderian, chef de l'état-major général allemand, fit appel à Hitler pour que des troupes fussent retirées de Courlande et envoyées sur le front de la Vistule; Hitler refusa catégoriquement et n'autorisa pas non plus les commandants d'armées à rétrécir leur front.

Il était évident que la situation allait s'avérer dangereuse sur le front de l'Est, en particulier parce que plusieurs divisions allemandes avaient déjà été retirées de ce front et de la Prusse orientale durant l'hiver 1944-1945, certaines sections ayant été transférées en Hongrie, et d'autres sur le front occidental, en Rhénanie.

Le Haut commandement allemand allait apprendre les leçons qu'il avait lui-même enseignées aux Français malchanceux, en 1940, quand des foules de réfugiés terrorisés avaient encombré les routes en retrait du front. Le 20 janvier 1945, le rapport secret du Haut commandement sur la situation enregistrait « des colonnes de réfugiés se dirigeant dans le sens de nos propres mouvements de troupes ».

C'était la charge des Gauleiters locaux d'organiser l'évacuation massive de la population civile, en dehors des zones

L'arrière-plan historique

de combat et l'expérience avait déjà démontré que les espoirs des évacués d'arriver sains et saufs dépendaient seulement de la hâte avec laquelle l'opération d'évacuation était réalisée; à cet égard, les gauleiters, en tant que chefs politiques, se trouvaient en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'ils étaient aussi commissaires de la défense du Reich : le moral de la totalité des civils allemands était fondé sur la doctrine de la victoire finale, et il était difficile de concilier la victoire finale avec l'obligation d'abandonner son foyer et ses biens à l'ennemi, du jour au lendemain; quelques gauleiters, comme Erich Koch, de Prusse orientale, avaient résolu ce dilemme en refusant toute discussion sur les mesures d'évacuation dans la capitale de province, Königsberg; aussi, quand le poids des deux attaques de la Bomber Command, en août 1944, eut contraint l'*Oberpräsidium* de la ville à faire appel à Koch pour ordonner l'évacuation de tous les non-combattants, il avait le pouvoir de refuser, et il le fit. Il ne souhaitait pas répandre l'alarme et le découragement parmi la population. D'un autre côté, les Gauleiters de Wartheland et de Dantzig, en Prusse orientale, avaient tiré des plans secrets pour réaliser l'évacuation massive qui devait les laisser en bonne position. Le sort de la population de Prusse orientale, qui obéit à l'interdiction du Gauleiter concernant l'évacuation, fut une leçon concrète, non seulement pour les autres Gauleiters, mais aussi pour les habitants de toutes les autres régions sur le point d'être investies par l'armée soviétique. Le 16 octobre 1944, la première offensive soviétique massive sur un front de 85 miles menaçant le cœur même de la Prusse orientale, les premières hordes de réfugiés et d'évacués se traînèrent vers le Sud; plusieurs milliers d'entre eux arrivèrent à Dresde, ville considérée comme étant « le meilleur abri du Reich contre les raids aériens ». En dépit des exhortations et des menaces du Gauleiter Koch, presque 15 % de la population avaient déferlé hors de la Prusse orientale (presque 600 000 personnes); les habitants des villes, les femmes, les enfants et les invalides des régions rurales avaient été évacués en masse vers Dresde et d'autres villes saxonnnes, aussi bien que vers la Thuringe et la Poméranie.

La capitale saxonne qui, avant la guerre, avait une population de 630 000 âmes, fut bientôt surpeuplée. Ce fut le pro-

Dresde, cible vierge

logue à la tragédie finale de Dresde : il y avait quelques Allemands qui désiraient maintenant rester derrière, dans le sillage des troupes russes. L'offensive d'octobre, en Prusse orientale, démontra aux Gauleiters, comme aux citoyens, que les Allemands ne pouvaient pas espérer beaucoup de répit de la part des troupes soviétiques ou des commandants des divisions blindées; des flots d'évacués arrivant en Saxe et en Silésie occidentale apportaient avec eux les témoignages visuels des atrocités soviétiques commises contre les civils allemands qui n'avaient pas été évacués à temps. Le 20 octobre, par exemple, des commandants de chars soviétiques avaient ratrépé une colonne de réfugiés déferlant du district de Prusse orientale de Gumbinnen; toute la colonne fut anéantie quand le commandant ordonna à ses tanks d'avancer droit sur les réfugiés et leurs véhicules.

L'affaire de Gumbinnen vint avertir les Allemands de ce qui les attendait si leurs chefs n'ordonnaient pas à temps l'évacuation des zones de combat.

Le lancement soudain de l'offensive soviétique contre l'Allemagne centrale, le 12 janvier 1945, devait apporter dans son sillage des atrocités plus dégradantes que la première affaire de Gumbinnen; mais cela servit à terroriser la population et il se développait une réticence encore accrue à demeurer près des zones de combat.

Le 12 janvier, le 1^{er} Front ukrainien, commandé par le maréchal soviétique — cruel mais brillant — I. S. Koniev, rompit la tête de pont de Baranov sur la Vistule et déclencha une ruée massive en direction de la Silésie; le 13 janvier, le premier front de Biélorussie, sous le commandement du maréchal soviétique Joukov, rompit les têtes de pont de Pulavy et de Magnusev; ses colonnes de chars se dirigeaient vers Lodz et Kalisch. Simultanément, en Prusse orientale, où l'offensive avait stagné depuis l'attaque furieuse d'octobre, le 3^e groupe d'armées de Biélorussie, sous le commandement du maréchal soviétique Tcherniakovsky, attaqua dans l'intention de prendre Königsberg; le 15 janvier, le plan visant à isoler la Prusse orientale du reste du Reich fut entrepris, le 2^e groupe d'armées de Biélorussie faisant pression sur Thorn et Elbing.

L'arrière-plan historique

Alors le mouvement des évacués vers l'Ouest — jusqu'ici ruisseau modéré — enfla pendant la nuit et devint une véritable crue que les Gauleiters régionaux ne purent plus endiguer. Un exode de cinq millions d'Allemands en provenance de l'Allemagne orientale avait commencé, un exode volontaire pour l'instant mais qui, à la fin de la guerre, devait céder la place à l'expulsion en masse la plus brutale dans l'histoire de l'Europe, bien qu'elle semble dérisoire à côté du génocide des Juifs par les nazis.

Incontestablement, la responsabilité principale de cette soudaine vague d'évacuation à travers la Saxe (colonnes de prisonniers de guerre alliés et russes) et des migrations sans nombre de réfugiés civils fuyant la terreur soviétique, doit incomber aux Gauleiters locaux des zones qui subirent la grande offensive soviétique de janvier 1945. Au commencement de 1945, quelque 4 700 000 nationaux allemands — ethniquement allemands — vivaient en Silésie, province située à l'est de la Saxe. Comme les nouvelles se répandaient de ville en ville, l'évacuation allemande de Silésie se déclencha également. Une partie de la population se dirigea vers le Sud-Ouest, sur les montagnes situées entre la Bohême et la Moravie; une autre partie émigra en Saxe par l'autoroute principale; la première grande ville après la frontière de la province serait Dresde et, qu'ils eussent là des amis ou non, la plupart des évacués avaient l'intention d'y rester. Durant les mois d'automne 1944, l'écho des représailles des troupes russes contre la population de Prusse orientale s'était propagé très loin; être prévenu, c'est être armé et, maintenant que l'invasion soviétique de la Silésie avait commencé, la totalité de la population de l'Est n'avait pas besoin d'un nouvel encouragement pour quitter le chemin suivi par les envahisseurs; le Gauleiter Hanke, cependant, devait faire, comme nous allons le voir, une dernière tentative pour ralentir la ruée précipitée des gens de sa Gau.

Le 16 janvier 1945, la ville de Dresde fut une deuxième fois l'objet d'un bombardement allié; une partie des quelque quatre cents Liberators de la 2^e division aérienne (unité aérienne stratégique des U.S.A.), attaqua les « raffineries de

Dresde, cible vierge

pétrole et les gares de triage de Dresde ». La veille, une nouvelle directive, la troisième pour les forces aériennes stratégiques en Europe, avait été formulée par les deux commandants de l'Air alliés, accordant la priorité d'abord aux attaques de l'industrie ennemie du pétrole, ensuite à la destruction des voies de communication ennemis, un accent particulier étant mis sur la Ruhr. Le relevé des objectifs de la 8^e force aérienne enregistra 133 sorties effectives contre les gares de triage de Dresde, dans une attaque qui commença à midi; les bombes tombèrent avec précision le long de la Hamburger-Strasse, du côté de la gare de triage de Friedrichstadt, causant des dommages à quelques installations ferroviaires. Le bombardement effectué par une seule escadre, la 44^e escadre de bombardement (Liberators) fut très meurtrier et une photographie d'objectif montrait que la zone touchée par les bombes comprenait les bâtiments du dispensaire Freidrichstadt-Krankenhaus et ceux de l'hôpital. Chaque Liberator largua 8 bombes explosives R.D.X. de cinq cents livres. La flak se montra particulièrement passive et bien que sur Ruhland la flak fût « lourde », les équipages bombardant Dresde à 22 000 pieds de haut furent modérément surpris de ne pas rencontrer d'opposition de la part de la ville. Cette attaque fit 376 victimes dans la ville; parmi les pertes, on enregistra le premier décès anglais : un militaire britannique d'un détachement de travail (le second dans l'ordre d'importance) fut tué en se rendant à l'hôpital.

C'est notre première perte et — j'espère — la dernière (écrit le porte-parole britannique du commando dans son agenda). Mais avec près de 170 hommes, pour ce seul commando, qui travaillent chaque jour dans la ville sous la menace du blitz, il n'est pas impossible qu'il y ait de nouvelles pertes.

Pendant que les civils allemands étaient enterrés en des funérailles de masse dans l'un des cimetières de la ville, le Haut commandement militaire de Dresde, dans un respect étonnamment strict de la Convention de Genève, fit parader la garnison de la ville, et le malheureux soldat britannique fut enterré « avec tous les honneurs militaires et une garde d'honneur britannique et allemande » au cimetière militaire de Dresde-Alberstadt, ainsi que le chef de camp en informa

L'arrière-plan historique

ses parents. A Dresde, la guerre se faisait encore avec un esprit chevaleresque quasiment démodé.

Le même jour (le 16 janvier), l'escadre A de l'armée allemande pressait l'évacuation immédiate de la région de Silésie et, entre le 19 et le 25 janvier, les premières grandes caravanes s'assemblèrent dans les villes principales de Silésie et commencèrent leur longue migration vers l'Ouest. Les choses ne se passèrent différemment que lors de l'évacuation en masse de Berlin et de la Ruhr; sous la pression de l'offensive de nuit de l'aviation de bombardement de la R.A.F. — 1 500 000 personnes avaient été évacuées de Berlin et près de 2 000 000 de la province rhénane, à la fin de 1944 — ce fut une énorme marée humaine qui déferla, et dans un espace de temps incroyablement court : en sept jours, 5 000 000 de civils allemands devaient être arrachés à leurs foyers ancestraux et marcher vers l'Ouest le long des chemins et des routes, transportant leurs biens dans des malles et des sacs, et campant en plein air, nuit après nuit, malgré les températures en-dessous de zéro. A l'instant où l'exode massif hors de la Silésie croissait en intensité, le Gauleiter Hanke intervint. Il avait observé avec consternation la défection de la main-d'œuvre dans les usines importantes de Silésie; il ordonna alors que l'on évacue seulement les femmes et les enfants; tous les autres, en particulier ceux qui étaient employés dans l'industrie, devaient rester à leur poste jusqu'au bout. Ce décret infligea un coup terrible aux colonnes d'évacués fuyant vers l'Ouest, car elles se trouvaient maintenant privées de l'assistance d'hommes valides pour le voyage; en même temps, il fut à l'origine du nombre disproportionnellement élevé de pertes féminines parmi les réfugiés qui finalement s'arrêtèrent à Dresde.

Le 19 janvier, Hanke ordonna l'évacuation de Namslau, en Basse-Silésie, et désigna Landeshut comme zone de réception pour les foules citadines et les Sudètes.

Le 20 janvier, le bouclier soviétique atteignit Kattowitz, Beuthen, Gleiwitz et Hindenburg et, malgré le décret du Gauleiter Hanke, une petite évacuation de la population allemande commença. Le 22 janvier, les premières unités russes traversaient l'Oder entre Brieg et Ohlau; toutes les lignes

Dresde, cible vierge

principales de voies ferrées partant de Breslau (capitale de la Silésie) vers l'Ouest étaient fermées. Maintenant, la seule issue étant une voie allant vers le Sud, via Raciborz et Neisse, les voies ferrées furent bientôt chargées de milliers de femmes et d'enfants en fuite vers Dresde et la Saxe. La population industrielle cependant devait rester et travailler jusqu'au dernier moment; il se produisit des cas où, pendant que les troupes soviétiques combattaient pour envahir les mines, des mineurs allemands travaillaient encore le charbon sous la terre. D'autres régions eurent plus de chance. Sur les 700 000 habitants de la région située entre Oppeln et Glogau, un ordre d'évacuation (donné à temps, le 20 janvier) en sauva 600 000 des Russes; les autres, d'origine polonaise, considéraient qu'ils avaient peu à craindre des envahisseurs.

Le 21 janvier, le Gauleiter ordonna l'évacuation de Trebuitz; dès que le décret d'évacuation fut promulgué, toute la population allemande, utilisant tous les moyens de transport disponibles, déferla vers l'Ouest; comme on était dans une zone largement rurale, les familles utilisèrent des charrettes de ferme et des tombereaux pour aller vers l'Ouest, malgré le froid mordant qui devait marquer les deux premiers mois de 1945. Comme on croyait généralement que le bouclier soviétique serait arrêté sur l'Oder pendant quelque temps, les zones de réception désignées pour les évacués se trouvaient juste à l'Ouest du fleuve, dans des localités comme Liegnitz, Goldberg et Schweidnitz. Providentiellement, les commandants militaires insistèrent cependant sur le fait que ces zones étaient bien trop proches de la zone de combat et firent déplacer les civils de vingt kilomètres à l'ouest du fleuve; peu de temps après, les Russes jetaient un pont sur l'Oder, et leur marche vers la Saxe reprit.

C'était comme si le destin avait voulu réunir le plus grand nombre de réfugiés dans la capitale de la Saxe, pour la mi-février.

Il y avait un très grand nombre de prisonniers de guerre alliés à Dresde au moment des attaques. L'aviation de bombardement de la R.A.F. comptait sur la Croix-Rouge internationale pour lui fournir des informations précises sur leur position à l'intérieur ou aux environs des objectifs prévus.

L'arrière-plan historique

Sir Arthur Harris a déclaré que, dans le cas de Dresde, aucune information de ce genre n'était contenue dans le dossier de l'aviation de bombardement concernant cette ville.

Le War Office admet que le dernier rapport sur les camps britanniques de Dresde, envoyé par la Protecting Power, fut reçu en janvier 1945, alors qu'il y avait soixante-sept détachements de travail dans le voisinage immédiat de Dresde qui formaient le Stalag IV *a*; en plus de ceux-là, il y avait sept détachements américains, tous considérablement plus importants que les détachements britanniques; cette information fut rapportée, après une visite à Dresde, par un représentant de la Légation suisse à Berlin, entre le 15 et le 22 janvier. La localisation statistique exacte est encore compliquée par le nombre de prisonniers alliés et russes de passage dans la ville au cours de leur transit hors des territoires de l'Est investis par les armées soviétiques; le gouvernement britannique publia, peu après la triple attaque sur Dresde, une liste des camps alliés officiellement investis; sur les dix-neuf camps énumérés, plusieurs avaient traversé la ville au moment de l'attaque; on en connaît d'autres, comme les Stalags VIII *b* et VIII *c*, venant d'Oppeln et de Sagan, qui furent aussi évacués via Dresde, mais n'atteignirent la ville qu'après l'attaque; le Stalag VIII *b* fut évacué d'Oppeln sur l'Oder, le 26 janvier, mais il n'arriva pas avant le 20 février, c'est-à-dire après trois semaines de marche. Au Stalag VIII *c*, qui comprenait 15 000 prisonniers, on fit également route vers Dresde via Spremberg. La mesure dans laquelle le nombre des prisonniers alliés dans la ville s'accrut au cours du mois de février, nous est connue grâce à un rapport de la Croix-Rouge internationale qui visita le Stalag IV de Dresde le 22 février; ce rapport indiquait qu'il n'y avait pas moins de 26 620 prisonniers de guerre en tout, dont 2 207 Américains.

Le 26 janvier, les premiers trains de réfugiés officiellement organisés, en provenance de l'Est, commencèrent à arriver à Dresde. Plus de mille jeunes filles du Service du Travail du Reich (R.A.D.W.J.) attendaient à la gare centrale pour aider à faire descendre les réfugiés âgés ou invalides, ainsi

Dresde, cible vierge

que leurs bagages, des trains de voyageurs ou de marchandises, et les aider à trouver de quoi s'alimenter et se loger provisoirement; puis les trains vides étaient remmenés vers l'Est pour y ramasser de nouveaux réfugiés. Jour et nuit, le déchargeement, l'alimentation et l'orientation des réfugiés se poursuivaient à Dresde; la cadence était telle que finalement les jeunes filles du R.A.D.W.J., des sections des Jeunesses hitlériennes et de la Ligue des jeunes Allemandes, le Service du Bien-être national-socialiste (N.S.V.) et les associations féminines *Frauenschaften*, participaient tous à l'action en faveur des réfugiés. Beaucoup des plus grandes écoles primaires et secondaires de la ville furent fermées et converties en hôpitaux pour les armées de terre et de l'air; quelques jours après l'invasion soviétique, les écoles primaires Dreikönigs, Vitzthum et l'école primaire d'Etat avaient été ainsi converties, de même que les écoles secondaires de garçons dans le nouveau Dresde, à Dresde-Johannstadt, à Dresde-Plaven, à Dresde-Blasewitz, et que les écoles secondaires de filles dans le nouveau Dresde et à Dresde-Marschnerstrasse; les écoliers ainsi libérés devaient aussi s'occuper des réfugiés dans les gares. Le 1^{er} février, on commença d'utiliser intensivement les équipes scolaires à la gare du nouveau Dresde. Les écoliers les plus âgés travaillaient toute la nuit de 19 h 55 jusqu'à 8 heures du matin, s'occupant des réfugiés souffrants qui arrivaient de l'Est par chaque train.

Au cours de l'évacuation massive de l'Est, les régions de la province de Glogau, Fraustadt, Guhrau, Militsch, Trebnitz, Gross-Wartenberg, Oels, Namslau, Kreuzberg, Rosenberg, ainsi que les quartiers est d'Oppeln et de Brieg, avaient été virtuellement vidés des civils allemands.

Les transports vers l'Ouest étaient surchargés sans espoir d'amélioration, mais l'organisation sociale du Parti put établir à intervalles réguliers, tout au long de la route menant à Dresde, des stations de ravitaillement modérément efficaces pour soulager la détresse causée par la faim et le froid très vif.

Alors s'éveillèrent les premières grandes peurs parmi les citoyens allemands de Breslau, capitale métropolitaine de la Silésie. Heureusement, la ville de Breslau était sous-peuplée en janvier 1945, avec seulement 527 000 habitants; l'évacuation de plus de 60 000 civils non indispensables avait déjà

L'arrière-plan historique

été effectuée depuis l'automne 1944, date à laquelle on avait déclaré Breslau « ville fortifiée ». Le 21 janvier, le tonnerre éloigné du bombardement d'artillerie sur Trebnitz avait été entendu à Breslau; on avait enjoint aux femmes, enfants, vieillards et invalides restant dans la ville de partir vers l'Ouest. Comme le service ferroviaire était irrémédiablement insuffisant, plus de 100 000 personnes devaient littéralement faire route à pied vers l'Ouest; en l'absence de charrettes et de tombereaux qui avaient évacué les populations rurales, la population industrielle n'avait d'autre alternative que de marcher. Il leur faudrait plusieurs semaines pour atteindre la Saxe, car c'est vers la Saxe que la plus grande partie d'entre elles se dirigeait.

Les civils allemands ne furent pas les seuls à être évacués de Breslau, qui était destiné à devenir le théâtre d'une lutte acharnée (jusqu'à ce que la ville assiégée se rendît, le 6 mai); le gouvernement, se préparant au siège, ordonna l'évacuation vers Dresde de nombreuses installations administratives et militaires. C'est ainsi que la station émettrice de Radio-Breslau tout entière fut démontée et transportée à Dresde, avec ordre de renforcer la station de radio de faible puissance de Dresde et, en même temps, de la convertir à la longueur d'onde initiale de Breslau, de manière à camoufler sa position; les camions qui transportaient les appareils émetteurs n'arrivèrent à Dresde que dans l'après-midi précédent la première attaque de l'aviation de bombardement de la R.A.F., et ils subirent le sort du reste de la ville. Le Luftgaukommando de Breslau avait, lui aussi, été transféré dans un nouveau secteur à Dresde.

La fin prématurée des émetteurs de Radio-Breslau précédait de peu le sort regrettable que devaient subir cent cinquante-huit peintures à l'huile de valeur; les galeries de tableaux de Dresde avaient, depuis longtemps, été vidées des trésors qui avaient rendu la ville fameuse en temps de paix, mais durant l'évacuation des territoires à l'est de l'Elbe, il fut décidé que les châteaux et les domaines où l'on avait entassé la majeure partie des trésors artistiques de l'Allemagne pour la durée de la guerre, auraient droit à la priorité. Ainsi, tard dans l'après-midi du 13 février, un restaurateur d'art d'un certain âge, ayant la charge de deux camions de déménagement contenant cent quatre-vingt-dix-sept pein-

Dresde, cible vierge

tures à l'huile, dont des œuvres de Courbet, Bœcklin et Rayski, arriva à Dresde après un voyage d'une journée depuis Schloss Milkel et Kamenz; les chauffeurs refusèrent de continuer cette nuit-là vers Schieritz, la province ouest de l'Elbe où l'on devait enfermer les peintures, et les camions furent rangés sur le quai d'embarquement de l'Elbe, près de la terrasse du Brühl'sche, où dans quelques heures devait se trouver le cœur même de la zone ravagée par la tempête de feu.

Au moment où commençait l'opération d'encerclement de Breslau, durant la nuit qui précéda les raids sur Dresde, il restait seulement 200 000 civils dans la ville; le gros de la population avait fui vers Dresde et vers les autres villes du Reich. Sur ces 200 000 habitants de Breslau qui restèrent, quelque 40 000 devaient être tués au cours des combats de rues acharnés et des raids aériens soviétiques. Les événements de l'Est étaient de mauvais augure pour l'avenir de Dresde, et il semble qu'il n'y ait eu que les prisonniers de guerre, coupés du climat général de confiance qui régnait dans la ville, qui se soient rendus compte de la vulnérabilité de Dresde en tant que centre du trafic des réfugiés :

Bien que Breslau soit directement à l'est de l'endroit où nous nous trouvons (écrit un prisonnier de Dresde, le 28 janvier) il n'y a pas eu de bombardement de chemin de fer, et la circulation allemande s'est effectuée tout à fait librement. Merveilleuse organisation de notre part, ou de celle des Russes. Je ne sais pas !

CHAPITRE II

COUP DE TONNERRE

LA vitesse impressionnante de l'avance soviétique dans l'Est, et les ordres du jour soviétiques qui l'accompagnaient, annonçant la chute des villes de l'Est l'une après l'autre, n'auraient pu émouvoir davantage les Alliés occidentaux : la Conférence de Crimée, longtemps attendue, et dont devait tant dépendre l'avenir de l'Europe d'après-guerre, devait ainsi s'ouvrir précédée par un énorme déploiement de la force soviétique et, en comparaison avec les avances des maréchaux soviétiques Koniev et Joukov en Prusse orientale et en Silésie, les réalisations des Alliés occidentaux en Italie et la récente bataille des Ardennes ont dû paraître bien insignifiantes en vérité.

Il était clair que les chefs politiques occidentaux tiendraient à occuper une position de force dans les discussions quand la Conférence de Yalta s'ouvrirait. Dans ces circonstances, il est naturel que les gouvernements alliés se soient tournés en dernier ressort vers leur arme maintenant massive, les bombardiers, comme vers un moyen de montrer à l'Union soviétique que si certaines parties du front occidental étaient vacillantes, sur le « front intérieur » allemand l'offensive alliée était aussi écrasante que n'importe quelle avance du bouclier soviétique dans l'Est. Le gouvernement britannique spécialement fut dans une périlleuse situation quand il fallut négocier avec le Premier soviétique : le pré-

Coup de tonnerre

sident Roosevelt, déjà souffrant, ne montra pas d'intérêt positif envers les limites futures de l'Europe de l'Est.

L'hiver en Europe était, cependant, aussi peu favorable aux opérations de bombardement que peu propice au confort des colonnes de réfugiés qui s'acheminaient vers l'Ouest; le Comité mixte des renseignements fit une suggestion positive pour l'utilisation plus efficace des forces de bombardiers alliées. C'était une modification d'un plan antérieurement projeté sous le nom de code de *Thunderclap* (coup de tonnerre).

En juillet 1944, les chefs d'état-major avaient discuté de la possibilité de faire de Berlin la cible d'un coup d'une « portée catastrophique » pour le moral militaire, politique et civil. La suggestion avait été émise devant le Premier ministre puis insérée dans un mémo détaillé soumis par Sir Charles Portal aux chefs d'état-major, le 1^{er} août; c'est ce mémo que les historiens officiels ont justement nommé « l'acte » consacrant l'opération de Dresde. Le deuxième terme de l'alternative concernant Berlin stipulait qu'

une dévastation immense pourrait être produite si l'attaque tout entière était concentrée sur une seule ville importante autre que Berlin; l'effet serait grand justement si la ville n'avait été jusque-là que relativement peu touchée.

De l'avis du Foreign Office, de l'Exécutif de la Guerre politique et du ministère de la Guerre économique, avec qui le projet *Thunderclap* avait été discuté et, en principe, accepté, une telle attaque pourrait hâter une victoire imminente ou en déterminer une jusque-là incertaine.

Mais, de l'avis du Comité mixte de planification, le plan fut classé jusqu'à ce que le Comité mixte des renseignements pût considérer que les circonstances étaient favorables pour une réévaluation de ses chances de succès. Dans des rapports du 25 janvier 1945, le C.M.R. présenta une appréciation détaillée de la nouvelle offensive soviétique sur le front de l'Est, à la lumière de laquelle on réexamina *Thunderclap*. Le point de vue du Comité était que les forces stratégiques alliées de bombardiers pourraient fournir une aide durant quelques semaines. Il importait donc d'examiner rapidement les possibilités d'utiliser de cette manière les forces aériennes. Ce rapport du 25 janvier mettait spéciale-

L'arrière-plan historique

ment l'accent sur le besoin de se concentrer sur les objectifs pétroliers. Le bombardement des usines de chars — qui alimentaient directement les divisions blindées du front — devait, de plus, rétrograder jusqu'à la seconde place par rapport aux objectifs pétroliers considérés comme prioritaires. Le Comité élabora finalement un rapport sur la possibilité de s'opposer aux efforts allemands pour envoyer des renforts massifs vers le front de l'Est (bien que ce ne fût guère, en fait, une menace sérieuse à cette phase-là de la guerre, ainsi que nous l'avons vu plus haut dans la réponse de Hitler à la demande du colonel-général Guderian); le Comité suggéra un bombardement d'objectifs de communications et, en particulier, un bombardement de Berlin « pesant et soutenu ». Ce fut, cependant, le premier rapport qui attira expressément l'attention sur la possibilité d'aider les Russes sur le front oriental, et l'attaque des communications, si on lui accordait seulement le plus petit taux de priorité, avait néanmoins été soulevée dans ce contexte.

Dans un deuxième rapport, le C.M.R. examinait plus en détails le projet *Thunderclap* comme moyen d'assister les Russes, puisque le plan initial d'un coup fracassant destiné à saper le moral ne serait pas décisif, même s'il était calculé pour coïncider exactement avec une étape favorable de l'avance russe. L'un des handicaps d'un rapport de ce genre, pour lequel on ne peut blâmer le Comité, est que l'état-major général soviétique ne tenait pas, à l'avance, les Alliés occidentaux au courant de ses opérations militaires à venir : la grande invasion soviétique avait commencé, nous le rappellerons, le 12 janvier; pourtant, ce n'est pas avant le 25 janvier que le C.M.R. présenta ses rapports détaillés la concernant. On pourrait observer qu'un délai minimum d'au moins treize jours entre le lancement d'une nouvelle attaque russe et le premier envoi d'un coup *Thunderclap* « simultané » sur une ville allemande, ne servirait pas à souligner la proche coopération mutuelle entre l'Est et l'Ouest, mais la desservirait plutôt.

Le C.M.R. croyait que si l'on projetait une telle attaque dans les circonstances qui prévalaient alors sur le front oriental, les forces stratégiques de bombardiers pourraient encore assister l'offensive soviétique d'une façon qui ferait au moins apparaître aux Allemands que la coopération mutuelle Est-

Coup de tonnerre

Ouest était une réalité. (Les Allemands auraient exploité n'importe quelle friction trop évidente entre les Alliés.) Une grande confusion pouvait être causée derrière les lignes allemandes par une attaque sur un Berlin surpeuplé de réfugiés; un lourd flot de réfugiés fuyant un Berlin rasé, ajouté aux vagues d'émigrants déferlant vers l'Ouest sous la poussée de l'invasion soviétique, à coup sûr « contrarierait l'ordonnance du mouvement des troupes vers le front (de l'Est), et entraverait la machine militaire et administrative allemande ». En plus de ces considérations tactiques, ce second rapport du C.M.R. fut de l'avis — certainement en vue de la conférence de Yalta à venir — qu'il pourrait y avoir « un intérêt politique » à prouver aux Russes « de la façon qui nous est la plus accessible », un désir de les aider dans leur offensive en cours.

Possédant maintenant ce qui semblait une politique positive, ainsi clairement dessinée par les forces aériennes stratégiques alliées, le ministère britannique de l'Air ne fut pas long à utiliser ce rapport; le chef adjoint de l'état-major de l'Air téléphona aussitôt à Sir Arthur Harris pour l'informer des recommandations du rapport et discuter ses implications. Bien que Harris affirmât qu'il considérait Berlin comme étant déjà « sur son assiette », Sir Norman Bottomley fit remarquer qu'alors que l'on mettait à l'étude le plan complet de *Thunderclap* pour un coup fracassant sur Berlin, Harris devrait coordonner ses opérations avec celles des forces aériennes stratégiques des U.S.A. et, selon toute probabilité, consulter aussi les chefs d'état-major. Au cours de cette conversation, selon une note qu'envoya Bottomley au chef d'état-major Sir Charles Portal, le jour suivant, Sir Arthur Harris suggéra des attaques supplémentaires sur Chemnitz, Leipzig et Dresde qui se partageaient, avec Berlin, la tâche d'héberger les évacués venant de l'Est et qui étaient, de plus, des points névralgiques du système de communications desservant le front oriental.

Il est d'une particulière ironie que l'on ait consulté à ce moment Sir Arthur Harris sur un plan consistant à mettre tout le poids de l'aviation de bombardement dans une offensive régionale, alors qu'il avait depuis longtemps plaidé en vain auprès de l'état-major pour la politique de bombardement régional général, comme étant la clef de l'effondrement

L'arrière-plan historique

de l'Allemagne, de préférence au bombardement de cibles précises.

Le gouvernement et l'état-major, depuis les premiers jours de la guerre, étaient au courant des possibilités du bombardement régional comme moyen de frapper au cœur l'économie de guerre allemande, et avaient déterminé les effets psychologiques qui en résulteraient; et en fait, les efforts de l'aviation de bombardement au cours des années 1943-1944 avaient largement porté sur le bombardement urbain; pourtant, à cette phase-ci de la guerre, le succès de l'offensive aérienne contre les usines de pétrole lancée par Sir Arthur Harris et les Américains, sous la conduite du S.H.A.E.F., en été 1944, convainquit l'état-major que le maintien de l'offensive du pétrole en première priorité pourrait avoir un effet décisif sur la guerre, avant la fin de l'année. Harris, cependant, continuait à soutenir l'importance de la poursuite du bombardement régional en tant que moyen de saper et de diviser l'Allemagne à la fois matériellement et moralement, en l'opposant à l'impossibilité d'opérer selon le plan établi exigé par le bombardement d'objectifs précis, étant donné les conditions atmosphériques incertaines.

Bien que le pétrole ait gardé la première priorité tout au long de l'automne 1944, durant la période s'étendant d'octobre à décembre, 58 % des opérations de l'aviation de bombardement furent dirigées contre des villes (la proportion de 14 % d'opérations contre des usines de pétrole représente un effort plus grand que ne le suggère ce chiffre, à cause du caractère de précision requis par ces objectifs). Dans une lettre à Sir Charles Portal, datée du 1^{er} novembre, Harris relevait qu'en dix-huit mois l'aviation de bombardement avait virtuellement détruit quarante-cinq à soixante villes maîtresses de l'Allemagne, et suggérait la destruction des objectifs encore vierges : « Magdebourg, Halle, Leipzig, Dresde, Chemnitz, Breslau, Nuremberg, Munich, Coblenze et Karlsruhe, ainsi que de nouvelles destructions de Berlin et de Hanovre ». L'état-major n'accorda cependant pas à Harris de changement de priorité, et les scellés demeurèrent posés sur la politique stratégique.

A la mi-janvier, alors que démarrait la nouvelle offensive russe, Harris, dans une lettre adressée à Portal, le 18 janvier, mit les choses au point en exprimant à nouveau son

Coup de tonnerre

insatisfaction à propos de la politique d'objectifs déterminés requise par le plan du pétrole et conseillant instamment la destruction de « Magdebourg, Leipzig, Chemnitz, Dresde, Breslau, Poznan, Halle, Erfurt, Gotha, Weimar, Eisenach et du reste de Berlin », mettant l'accent sur les villes industrielles plutôt que sur les villes de l'Est. La lettre concluait que Portal devrait « considérer si c'était la meilleure chose pour la poursuite de la guerre et le succès de nos armes, qui seul compte », que Harris restât à la « Command ». Devant cet ultimatum, Sir Charles Portal devait faire un choix désagréable : perdre à une phase critique de la guerre un commandant en chef extrêmement estimé dans sa « Command », ou rompre virtuellement le *statu quo* actuel concernant les priorités. Il choisit la deuxième solution et, dans une lettre du 20 janvier, demanda à Harris de rester mais d'observer les priorités existantes malgré sa défiance à leur égard.

C'est dans ces circonstances-là que, moins d'une semaine plus tard, la résurgence de *Thunderclap* — une lueur vive dans le concept du bombardement régional — devait recevoir le plus grand stimulus possible. Car, indépendamment de la conversation de Bottomley avec Harris, le Premier ministre, quelques heures plus tard, exprimait violemment son intérêt personnel à propos du bombardement des centres de population d'Allemagne orientale.

Il faut présumer qu'au moment de son intervention au soir du 25, le Premier ministre avait lu jusqu'au bout les rapports du C.M.R. sur la nouvelle offensive soviétique et sur l'application possible du plan *Thunderclap*. Ce jour-là, en outre, d'autres faits étaient venus éclairer l'étude de ces rapports. Les journaux de Londres décrivirent des scènes déchirantes dans les villes d'Allemagne orientale, tandis que les réfugiés déferlaient, venant de Breslau et de Silésie aussi bien que de Prusse orientale avant l'attaque acharnée de l'armée russe. Néanmoins, ainsi que le *Times* le rapportait le matin du 25, des commentateurs de la radio allemande proclamaient que, malgré le flot des réfugiés à travers Berlin, la capitale du Reich n'avait pas été disloquée. Mais surtout, les Russes avaient ce jour-là traversé l'Oder près de Breslau et, sans aucun doute, les nouvelles avaient rapidement atteint Whitehall. La situation militaire sur le front oriental semblait pousser à considérer d'urgence les rapports du C.M.R.

L'arrière-plan historique

Ce soir-là, le Premier ministre téléphona au secrétaire d'Etat à l'Air, Sir Archibald Sinclair, pour l'informer des plans projetés en vue de faire face à la situation en Allemagne orientale. Le secrétaire privé de Sinclair rapporta que le Premier ministre demanda à savoir quels plans la Bomber Command de la R.A.F. avait tirés pour « faire sortir à coups de bâton les Allemands hors de leur tanière de Breslau ».

Vu l'insistance de Sir Winston sur l'urgence de la situation en Allemagne orientale, des consultations rapides au ministère de l'Air furent nécessaires. Le matin suivant, le chef d'état-major qui avait alors reçu le rapport de Bottomley sur sa conversation avec Harris, la veille au soir, fit remarquer à son adjoint que, soumis à la priorité du pétrole et à la nécessité d'attaquer des usines d'avions à réaction et des ports de sous-marins, ils devraient utiliser :

Tous les efforts possibles dans une seule grande attaque contre Berlin et dans des attaques contre Dresde, Leipzig, Chemnitz ou d'autres villes où une dévastation sérieuse ne causerait pas seulement une confusion dans l'évacuation de l'Est, mais entraverait aussi le mouvement des troupes en provenance de l'Ouest.

Il faudrait, bien sûr, qu'il y ait accord sur le plan entre les chefs d'état-major anglo-américains et Sir Arthur Tedder, le commandant suprême en second. Bien que l'on eût transféré le contrôle presque total des forces de bombardiers stratégiques de la S.H.A.E.F. au Comité mixte des chefs d'état-major au cours de l'automne précédent, l'état-major s'inquiéta, au début de 1945, de la somme d'appui armé direct exigée des forces de bombardiers. A la conférence de Québec, en septembre 1944, sur la recommandation de Sir Charles Portal, le contrôle des opérations de bombardement stratégique fut donné aux chefs d'état-major réunis, seulement soumis à l'autorité du général Eisenhower pour les exigences de sécurité de la bataille au sol. Vu les rapides développements qui intervenaient dans la situation stratégique, Sir Charles Portal avait dit :

Il peut devenir souhaitable, dans un avenir immédiat, que nous utilisions la totalité de la force des bombardiers stratégiques à l'attaque directe du moral allemand.

Coup de tonnerre

Les chefs d'état-major réunis seraient mieux à même de choisir le meilleur moment psychologique, celui dont on tirerait le plus d'avantages, s'ils contrôlaient directement les forces de bombardiers.

Cependant, malgré les rapports du C.M.R. et le succès évident de l'invasion russe, Portal se demandait, dans sa note du 26 janvier, si le moment d'utiliser *Thunderclap* dans toute sa mesure était venu, et s'il serait décisif. Il s'interrogeait aussi sur la valeur d'un bombardement sur une grande échelle des réseaux de communication, dans l'espoir de retarder les renforts allemands envoyés à l'Est.

Sir Archibald Sinclair, ayant consulté l'état-major de l'Air, répondit, dans une note du 26 janvier, à la demande téléphonée du Premier ministre qui lui demandait des plans pour désorganiser la retraite ennemie avant l'offensive russe. Sinclair se prononça contre cette demande, pensant que de tels mouvements de troupes constituaient « une retraite massive en direction de l'Ouest vers Dresde et Berlin », seraient des cibles plus vulnérables aux attaques des forces aériennes tactiques, précisément du fait qu'on ne disposait pas d'informations précises sur les mouvements de troupes, et que de telles attaques devraient être coordonnées avec les mouvements des Russes, puisque les objectifs étaient à l'intérieur de leur zone tactique.

C'est la raison pour laquelle, compte tenu des recommandations de Sir Charles Portal, il plaida la poursuite des attaques d'installations pétrolières chaque fois que l'hiver permettrait un tel bombardement de précision; et, lorsque le temps serait inadéquat, le bombardement régional.

Cela permettrait d'exploiter la situation présente en bombardant Berlin et d'autres grandes villes d'Allemagne orientale, telles que Leipzig, Dresde et Chemnitz, qui ne sont pas seulement des centres administratifs contrôlant les mouvements militaires et civils, mais aussi des centres de communication vitaux par lesquels passe le gros du trafic.

Il conclut en disant — en vue des commentaires de Portal sur la nécessité de consultations préalables — que :

la possibilité d'entreprendre ces attaques à une échelle suffisante pour obtenir un effet critique sur la situation de l'Allemagne orientale, est actuellement à l'étude.

L'arrière-plan historique

Malgré les arguments détaillés et convaincants avancés par Sinclair pour une poursuite de l'offensive du pétrole, le Premier ministre répliqua aussitôt :

Je ne vous ai pas demandé la nuit dernière de plans pour molester la retraite allemande hors de Breslau. Au contraire, j'ai demandé si Berlin, et sans aucun doute d'autres grandes villes d'Allemagne orientale ne devraient pas être maintenant considérées comme des objectifs particulièrement séduisants. Je suis heureux que cela soit à l'étude. Prière de me rapporter demain ce qui se fait en ce sens.

Le résultat immédiat de cette dure réplique fut de semer la panique à l'état-major dont le chef adjoint, Sir Norman Bottomley, représentait Sir Charles Portal avant le départ de celui-ci pour Yalta; dans une lettre à Sir Arthur Harris, l'état-major donna des instructions pour que les centres de population de l'Est, y compris Dresde, fissent bientôt l'objet d'un *Thunderclap* modifié. Bottomley rappela la conversation téléphonique qu'il avait eue deux jours auparavant avec Sir Arthur Harris, au cours de laquelle on avait fait allusion à une attaque sur Berlin et à d'autres raids sur Dresde, Chemnitz et Leipzig. Il joignit à sa lettre à Harris une copie des rapports du C.M.R. du 25 janvier, dans lesquels on avait demandé le projet de lancement d'une attaque *Thunderclap* sur Berlin, mais il ajoutait que Sir Charles Portal ne pensait pas qu'il serait bon de tenter des attaques sur Berlin à l'échelle *Thunderclap* dans l'avenir immédiat, alors qu'il était fort douteux qu'une telle attaque — même si on la faisait sur une grande échelle et malgré les lourdes pertes qui en résulteraient — fût décisive. Portal était convenu cependant que, soumise au plan du pétrole, la Bomber Command devrait faire usage de tout l'effort disponible en une seule grande attaque sur Berlin et en des attaques similaires contre Dresde, Leipzig, Chemnitz ou quelque autre ville où une destruction sévère causerait la confusion dans l'évacuation de l'Est et entraverait le mouvement des troupes en provenance de l'Ouest.

Sir Norman Bottomley conclut sa lettre à Harris par la demande formelle que la Bomber Command entreprenne de telles attaques dès que les conditions de lune et de temps

Coup de tonnerre

le permettraient, dans le but particulier d'exploiter les conditions confuses qui devaient exister dans les villes mentionnées ci-dessus, étant donné le succès de l'avance russe. Pour l'exécution de cette attaque contre les centres de population de l'Est, la Bomber Command demeurait soumise aux qualifications encore imposées par les revendications sur le pétrole et par les autres systèmes d'objectifs mentionnés dans la directive n° 3.

Il était peu probable que les conditions de lune fussent favorables avant le 4 février, et on en informa le Premier ministre immédiatement après que la lettre de Bottomley eut été transmise à Sir Arthur Harris; le lendemain, 28 janvier, le Premier ministre accusa officiellement réception du message. Il avait clairement obtenu son but immédiat : aussitôt après le 4 février, au point culminant de la conférence de Crimée, il pourrait déclencher un coup terrible contre une ville de l'Est, ce qui ne manquerait pas de faire une grosse impression sur la délégation soviétique. Il ne pouvait prévoir qu'une fois obtenues les conditions de lune favorables, il se passerait neuf jours et la fin de la conférence de Yalta, avant que le temps ne soit, lui aussi, favorable à une opération à si longue portée.

Le 31 janvier, le plan d'une attaque interalliée sur ces villes de l'Est avait fait un pas de plus quand, résultat des rencontres entre le chef de l'état-major, son adjoint Sir Arthur Tedder et le général Carl Spaatz, commandant général des forces aériennes stratégiques des Etats-Unis, un nouvel ordre de priorité fut accepté. La directive n° 3 donnée aux forces aériennes stratégiques, en application depuis le 15 janvier, semblait décourager la possibilité d'attaquer des objectifs de l'Est, car elle stipulait que « les forces aériennes stratégiques basées dans le Royaume-Uni porteront un accent particulier sur les voies de communication de la Ruhr ». Les principales usines de pétrole synthétique allemandes tenaient encore le premier ordre de priorité, pour les forces alliées de bombardiers, mais, du moins en ce qui concernait les bombardiers stratégiques opérant à partir de la Grande-Bretagne, le deuxième ordre de priorité ne visait plus les voies de communication de la Ruhr mais les attaques sur Berlin, Leipzig, Dresde et autres centres de population de l'Est, attaques destinées à disloquer l'évacuation des réfugiés.

L'arrière-plan historique

hors de l'Est, et à entraver les mouvements de troupes. Le général Spaatz donna à la 8^e Force aérienne du général de division aérienne, S.H. Doolittle, qui, comme la Bomber Command, avait son P.C. à High Wycombe, l'ordre d'attaquer Berlin; cet ordre faisait apparemment partie de ce plan.

En se reportant à cet accord établi le 31 janvier, avec Sir Charles Portal, qui était maintenant à Malte avec les autres chefs d'état-major en prévision de la conférence tripartite de Yalta, Sir Norman Bottomley ajouta que les Russes, compte tenu de la vitesse de leur avance, particulièrement en direction de Berlin, « pourraient souhaiter connaître quelque chose de nos intentions et de nos plans d'attaque d'objectifs d'Allemagne orientale ». Il n'est cependant pas du tout évident que l'on ait discuté spécifiquement du raid contre Dresde avec les Russes à Yalta, et les Russes ont nié qu'aucune information sur l'attaque régionale de la Bomber Command leur soit parvenue par les voies ordinaires, c'est-à-dire la mission militaire britannique à Moscou. Il est vrai que depuis que le général de corps d'armée M.B. Burrows avait quitté, en novembre 1944, le poste de chef de la mission à Moscou, le gouvernement britannique, pour répondre à la fraîcheur avec laquelle on avait traité la mission à Moscou, ne l'avait pas remplacé.

Le général Spaatz demanda spécifiquement que l'on montre aussi au général Laurence Kuter, qui représentait à Yalta le général H.H. Arnold, chef des forces aériennes de l'armée américaine (alors en convalescence), la note adressée par Bottomley à Portal, où il était fait allusion au bombardement américain d'objectifs régionaux. Il est probable que Spaatz cherchait à faire entériner cette nouvelle politique par une autorité supérieure.

Ce n'est pourtant pas avant le 13 février que le général Kuter vit ce message; à cette époque, la lourde attaque contre Berlin de la 8^e Force aérienne américaine s'était déjà produite. La lettre du 27 janvier de Sir Norman Bottomley demandait nettement des raids majeurs, et l'on pensait que de meilleurs résultats seraient obtenus à l'aide d'attaques coordonnées qu'à l'aide d'une attaque unique, les méthodes utilisées de jour par la 8^e Force aérienne étant jumelées au bombardement de nuit de la Bomber Command.

L'idée directrice était que si les raids de jour américains

Coup de tonnerre

allumaient des incendies, cela aiderait la Bomber Command à achever avec succès l'attaque, de nuit. En pratique, cela fut rarement possible, car les conditions atmosphériques du jour avaient tendance à différer de celles de la nuit. L'attaque sur Berlin de la 8^e Force aérienne, le 3 février, avait été initialement projetée comme faisant partie d'une telle opération combinée, et les préparatifs en furent provisoirement acceptés par Sir Norman Bottomley et par le général Spaatz.

Rétrospectivement, il n'est pas difficile de deviner comment les forces de bombardiers britanniques et américaines envisageaient ce programme d'attaque. Les Américains ne permettaient pas qu'on envoie leurs bombardiers dans de purs raids de terreur dirigés seulement contre la population allemande; mais ils ne pouvaient guère s'opposer à la requête raisonnable de diriger leurs bombardiers vers l'attaque d'objectifs militaires au cœur des zones résidentielles, bien qu'ils fussent au courant du caractère imprécis de ce genre d'attaques quand elles étaient lancées sans visibilité comme elles l'étaient invariablement au cours de ces premiers mois d'hiver. Les attaques américaines sans visibilité sur des objectifs situés dans des zones résidentielles, étaient tout aussi imprécises que les attaques nocturnes sans visibilité lancées par les bombardiers britanniques sur les zones résidentielles elles-mêmes; les officiers supérieurs de la Bomber Command avaient insisté sur le fait que les méthodes radar de repérage étant bien plus précises de nuit, les attaques diurnes sans visibilité étaient encore plus imprécises que les attaques nocturnes avec repérage au radar.

A cette époque, on avait accepté superficiellement l'idée que Dresde fût une ville industrielle importante. Le département du War Office chargé de renseigner le chef d'état-major général de l'Empire sur toute question concernant l'aviation, se porta pleinement garant pour l'attaque des installations pétrolières allemandes, mais envisagea avec la plus grande suspicion l'offensive aérienne stratégique sur les villes allemandes; quand les Russes avaient fait appel à une attaque aérienne alliée contre des centres de communication, on avait établi une carte indiquant quelques-uns des centres de communication que l'on pourrait inclure dans ce projet. L'une des villes pointées sur cette carte des centres de communication était Dresde, alors qu'on pouvait tout

L'arrière-plan historique

juste la placer dans cette catégorie. De toute façon, ce n'était certainement pas un centre industriel important; en réalité, le département devait fournir au chef de l'état-major général de l'Empire des renseignements selon lesquels cette ville servait moins de centre de communication à l'armée allemande que de centre d'accueil pour le grand nombre de réfugiés venant du front soviétique.

Le 2 février, les vice-chefs d'état-major à Londres informèrent les chefs d'état-major britanniques, qui étaient encore engagés à Malte dans la conférence des chefs d'état-major, qu'ils approuvaient les nouveaux ordres de priorité. Ils les avaient légèrement amendés pour y faire figurer les usines de chars, mais c'est encore au deuxième rang de priorité, après les usines de pétrole synthétique, que venaient Berlin, Leipzig, Dresde et leurs homologues « où une lourde attaque causerait une grande confusion dans l'évacuation civile de l'Est et entraverait l'arrivée des renforts ». On reléguait au troisième rang de priorité les raids aériens contre le système de communication Ruhr-Cologne-Kassel. Quand la poussière et les débris de la triple attaque qui allait frapper Dresde furent retombés et que le monde eut appris l'étendue de la tragédie, nous verrons qu'un conflit s'éleva sur la question de savoir si la 8^e Force aérienne américaine avait suivi la directive initiale n° 3, ou bien l'autre directive décrite plus haut.

Le général Spaatz affirme qu'à aucun moment on ne se départit de la directive des Etats-Unis d'attaquer des « objectifs militaires »; dans le cas de Dresde, ce fut la gare de triage.

L'aviation stratégique américaine respecta dans un sens les nouvelles priorités dans l'après-midi du 3 février, quand près de 1 000 fortresses volantes lancèrent un coup écrasant contre Berlin, tandis que 400 Liberators de la 2^e division aérienne attaquaient simultanément des objectifs de voies ferrées et de pétrole dans la région de Magdebourg. Ainsi que le projet en avait déjà été fait, on désigna aux fortresses qui attaquaient Berlin des objectifs militaires mais situés au cœur des zones résidentielles et industrielles; les rapports allemands cités en Suède affirment que plus de

Coup de tonnerre

25 000 personnes perdirent la vie; ce chiffre comprend les lourdes pertes subies par les réfugiés. Le 8 février, à la conférence des commandants de l'Air alliés, le général Spaatz put attirer l'attention sur les résultats spectaculaires que ses bombardiers avaient obtenus dans cette attaque contre Berlin, et il ajouta qu'on soupçonnait la « 6^e armée de Panzers » de traverser la capitale, pour rejoindre le front oriental. On ne sait pas si, à cette phase de la guerre, le général Spaatz était au courant de l'imprécision notoire des raids de la 8^e Air Force (à cause des mauvaises conditions atmosphériques, les pilotes naviguaient en se fiant aux seuls instruments de bord); son subordonné, le général de division aérienne J.H. Doolittle, commandant la 8^e Force aérienne, aurait certainement dû être au courant; une note du 26 janvier l'avait informé que la Force faisait, au cours des attaques aériennes sans visibilité, une erreur de pointage moyenne d'environ 2 miles, ce qui « obligeait à inonder de bombes la zone intéressée pour y obtenir quelque résultat ».

Les 4 et 5 février, le temps s'opposa à d'autres opérations à longue portée, et le 6, on dut substituer à une tentative d'attaque de précision sur des objectifs pétroliers, une attaque de diversion sur des objectifs secondaires : les gares de triage de Chemnitz, à 50 km au sud-ouest de Dresde, et de Magdebourg.

Quelque 800 tonnes de bombes furent larguées sur chaque ville, conformément au concept général de l'assistance aux Russes.

Il était clair que le moment où des bombes tomberaient sur Dresde (larguées à la fois par des bombardiers britanniques et américains) n'était pas loin.

Les 7 et 8 février, on détacha de lourdes forces de bombardiers en vue d'opérations diurnes au-dessus de l'Allemagne, mais les deux fois, ces missions furent annulées à cause des conditions atmosphériques inadéquates. Le 7 février aussi, un membre travailliste du Parlement, Edmund Purbrick, demanda à savoir quand Chemnitz, Dresde, Dessau, Fribourg et Wurtzbourg « qui n'avaient eu que peu ou pas d'expérience des bombardements » seraient bombardés. M. Attlee répondit qu'on ne pouvait faire aucune déclaration sur les opérations futures. Il n'aurait guère pu révéler, même s'il l'avait su, que les plans pour le

L'arrière-plan historique

bombardement de deux de ces villes-là étaient déjà en préparation à la Bomber Command (et probablement aussi à la 8^e Force aérienne), en accord avec la lettre de Bottomley du 27 janvier, l'offensive des bombardements régionaux contre les villes allemandes étant sur le point d'atteindre son sommet.

Le bouclier soviétique ayant été temporairement arrêté sur l'Oder, le flot de réfugiés descendant sur Dresde s'était réduit jusqu'à n'être plus qu'un ruisseau. Puis, le 8 février, les armées soviétiques traversèrent l'Oder en force et les régions situées immédiatement à l'ouest de l'Oder devinrent de sanglants champs de bataille; les réfugiés qui, seulement deux jours auparavant, s'étaient crus en sécurité dans ces régions, se joignaient maintenant à une ruée précipitée vers l'Ouest; au même moment, les troupes soviétiques lançaient un mouvement tournant pour isoler Breslau.

L'évacuation de la Silésie occidentale commençait aussi maintenant dans une atmosphère de panique. Sur les 35 000 habitants de Grünberg, et grâce aux ordres d'évacuation lancés par le Parti, tous (sauf 4 000) échappèrent à temps. D'autres villes eurent moins de chance : on avait déjà déclaré Liegnitz zone d'accueil pour les réfugiés venant de villes situées à l'ouest de l'Oder. Sa population normale de 76 000 âmes fut multipliée plusieurs fois vu le nombre de ces réfugiés; 20 000 civils allemands furent obligés de rester en arrière quand les troupes soviétiques occupèrent la ville (qui était la deuxième ville de la Silésie occidentale). Qu'une si grande proportion des habitants fût prise au piège était le résultat du manque de moyens de transport ruraux qui avaient permis aux habitants d'autres provinces d'échapper plus facilement. Les civils qui furent laissés en arrière dans ces villes devaient subir d'effrayantes atrocités, tant de la part des troupes soviétiques que de celle de la minorité polonaise.

L'ampleur de cette migration massive de réfugiés, qui devait à la fois causer et caractériser la tragédie de Dresde, ne peut être indiquée qu'approximativement. Au commencement de 1945, la population silésienne avait compté quelque 4 718 000 personnes; sur ce nombre, 1 500 000 environ ne purent s'échapper à temps ou bien, étant d'origine polonaise, restèrent en arrière.

Coup de tonnerre

Sur les 3 200 000 qui participèrent à l'exode, la moitié trouva refuge dans le protectorat tchécoslovaque, ne soupçonnant même pas les atrocités raciales qu'ils subiraient plus tard lors du soulèvement des Tchèques; le reste, quelque 1 500 000 personnes, s'enfuit plus loin à l'intérieur du Reich. Les Silésiens représentaient probablement 80 % des personnes déplacées affluent à Dresde dans la nuit de la triple attaque; la ville qui, en temps de paix, avait une population de 630 000 citoyens, était, à la veille de l'attaque aérienne, si engorgée de Silésiens, de Prussiens de l'Est et de Poméraniens provenant du front de l'Est, de Berlinois et de Rhénans venant de l'Ouest, de prisonniers de guerre alliés et russes, de colonies d'enfants évacués, en même temps que de travailleurs forcés de diverses nationalités, que la population ainsi multipliée était maintenant comprise entre 1 200 000 et 1 400 000 personnes (parmi lesquelles, bien sûr, plusieurs centaines de milliers n'avaient pas de domicile propre; aucun d'entre eux ne pouvait chercher la protection d'un abri contre les raids aériens).

Dans l'après-midi du 12 février, avec l'arrivée à Dresde des derniers trains de réfugiés officiels en provenance de l'Est, la cité approchait de sa population maximale. Les premiers trains de réfugiés officiels en direction de l'Ouest partiraient quelques jours plus tard. Mais les colonnes de réfugiés arrivaient encore à Dresde à pied et entassés dans des charrettes tirées par des chevaux. C'était un flot continu se traînant le long de l'autoroute venant de l'Est. Tous n'étaient pas des civils dans cette interminable colonne de réfugiés. Quelques-uns étaient des soldats qui avaient perdu leur unité au front. Des patrouilles de police militaire stationnaient aux faubourgs de la ville, à la fois pour contrôler cette *Ruckstau ost* — marée Est — de réfugiés et pour diriger les soldats vers des zones de rassemblement. Il est clair que la croyance soviétique selon laquelle Dresde était utilisée comme centre de rassemblement pour ces troupes, n'était pas fondée.

La police militaire dirigeait les troupes vers les zones de rassemblement situées *en dehors* de la ville pour les regrouper. Il fallait aussi dévier les colonnes de réfugiés autour de la ville, les routes d'approche étant à ce moment-là bloquées par de longs convois de chevaux et de charrettes; les

L'arrière-plan historique

réfugiés à pied avaient l'autorisation d'entrer dans la ville mais étaient avertis qu'ils devraient repartir au bout de trois jours.

Très peu parmi ces paysans réfugiés de l'Est avaient jamais entendu une sirène annonçant un raid aérien auparavant; pendant les six jours qui précédèrent la triple attaque, les sonneries d'alarme ne retentirent pas à Dresde; la plupart des réfugiés étaient de simples paysans qui avaient vécu éloignés des laides manifestations de la vie moderne dans leurs communautés rurales des marches de l'Est. Ces paysans-là étaient ceux qui auraient profité involontairement de la politique de *Lebensraum* que leur Führer avait projetée pour eux dans l'Est; maintenant, ils devaient devenir les victimes des horreurs que l'agression nazie avait déchaînées en Europe.

L'apparition du nom de Dresde comme objectif spécifique d'une attaque fut une surprise pour l'état-major des Renseignements de la Command. Depuis 1944, en plus des directives données de temps en temps aux deux commandants de bombardiers alliés, la Bomber Command avait reçu une liste hebdomadaire d'objectifs prioritaires, du Comité mixte des objectifs stratégiques, comité comprenant des représentants des autorités des forces aériennes britannique et américaine, et des sections de renseignement de la S.H.A.E.F.; la Bomber Command choisissait normalement ses objectifs sur ces listes hebdomadaires, selon les conditions atmosphériques et autres considérations tactiques de même ordre; il faut dire pour être juste, que des attaques étaient parfois spécifiquement demandées contre des objectifs particuliers ne figurant pas sur les listes du Comité mixte, mais dans ces cas-là, on donnait invariablement à la Bomber Command la raison pour laquelle cette attaque était urgente. Dresde, cependant, n'était encore jamais apparue dans ces listes hebdomadaires d'objectifs.

Les instructions de Bottomley furent transmises, selon la routine, à la section du Renseignement de la Bomber Command pour qu'elle prépare des plans d'attaque provisoires. Au bout de quelques jours, pourtant, on éleva des objections contre l'inclusion de Dresde dans cette liste. Elle avait, bien sûr, un dossier sur la ville. Il montrait, par exemple, qu'il y avait un grand nombre de prisonniers de

Coup de tonnerre

guerre dans la région, mais il n'y avait aucun détail sur leur position exacte. Il y avait, de plus, très peu de détails indiquant que Dresde fut une ville de grande importance industrielle, ou qu'on l'utilisât sur une grande échelle pour des mouvements de troupes. L'information habituellement précise sur les défenses de la flak manquait. En particulier, la section du Renseignement demanda, pour mieux se guider, quels étaient les objectifs que l'on pouvait choisir comme points de mire.

A cause de cela, Sir Robert Saundby pensa que peut-être on avait surestimé dans le programme en cours l'importance de Dresde. S'appuyant sur l'autorité de Sir Arthur Harris, il contesta cet ordre auprès du ministère de l'Air. A la lumière de son information, suggéra-t-il, son inclusion sur la liste devrait être doublement vérifiée avant qu'ils aillent de l'avant. Les chefs de la Bomber Command ne mettaient pas leurs ordres en doute à la légère, et lorsque cela se produisait, ils parlaient directement à Sir Norman Bottomley, ou à son représentant, par le téléphone spécial. Bottomley avait enregistré officiellement la contestation et téléphoné en retour à Saundby quelques heures plus tard. Cette fois, pourtant, on lui dit que le sujet devrait être transmis à une autorité plus haute.

Ce n'est pas avant plusieurs jours que vint la réponse. Sir Robert Saundby fut informé, par téléphone privé, qu'on devait inclure Dresde dans la liste et que l'attaque devrait avoir lieu à la première occasion favorable. Il apprit que l'attaque faisait partie d'un programme auquel s'intéressait personnellement le Premier ministre, et que la raison du retard apporté à répondre à la contestation était qu'on en avait référé à Churchill, à Yalta.

Il faudrait peut-être noter cependant, que Sir Charles Portal était lui aussi à Yalta, et qu'il se peut bien qu'il ait pris seul des mesures à l'égard de cette contestation, du fait surtout que l'on discutait à ce moment-là des nouvelles priorités. Sir Robert Saundby apprit que les Russes avaient spécialement demandé une attaque contre Dresde et présuma que cette demande avait été faite à Yalta.

Les historiens officiels ne trouvèrent aucune trace de cette demande.

D'autre part, le bulletin d'informations de la B.B.C. du

L'arrière-plan historique

14 février, qui décrivait le raid comme « l'un des coups les plus puissants portés au cœur de l'Allemagne et que les chefs alliés ont promis à Yalta » a pu donner du crédit à la croyance que les Russes avaient réellement formulé cette requête.

Les Russes le nient, et il semblerait plus probable que l'on donna confirmation de l'ordre d'attaquer Dresde en accord avec le mémorandum établi à Yalta le 4 février par le chef adjoint de l'état-major soviétique, le général Antonov, mémo dans lequel il suggérait que les forces de bombardiers stratégiques occidentales pourraient livrer des attaques aériennes sur les voies de communication situées près du front oriental; les attaques destinées à paralyser les centres de Berlin et de Leipzig étaient soulignées. Il n'y a pas de preuves non plus qu'une telle demande ait été faite par le canal habituel, la mission militaire à Moscou. Le général Deane, chef de la mission militaire américaine, qui, à ce moment-là, était aussi à Yalta, n'a aucun souvenir de quelque demande russe de ce genre, mais fait remarquer que cela n'exclut pas la possibilité d'une demande faite par un autre canal. Dans un autre contexte, cependant, Dresde fut spécifiquement mentionnée à Yalta. La question d'une ligne limite pour les opérations des forces soviétiques et des forces alliées était en discussion depuis quelque temps, et le 5 février, le général Antonov proposa une ligne traversant Berlin, Dresde, Vienne et Zagreb.

Les villes que cette ligne traversait feraient l'objet des attaques aériennes des Occidentaux, bien que le général Kuter ait fait remarquer que cela interdirait les opérations sur des cibles industrielles et des centres de communications dans le voisinage de Berlin et de Dresde. Aucun accord ne fut cependant conclu.

Une fois que fut confirmé l'ordre de bombarder Dresde, Sir Arthur Harris n'éleva plus d'autre objection pour accomplir cette mission. Ainsi qu'il le dit dans ses mémoires, *L'offensive des bombardiers* :

L'attaque de Dresde fut à ce moment-là considérée comme une nécessité militaire par beaucoup de gens plus importants que moi-même.

Coup de tonnerre

Ce n'est qu'une semaine plus tard, toutefois, que la section de météorologie de la Bomber Command put transmettre : temps favorable pour une percée à longue distance en Allemagne centrale. De cette façon, peut-on arguer, tout l'avantage politique d'un raid sur Dresde était perdu. Sans doute, le Premier ministre fut-il aussi préoccupé à la fin de la conférence de Crimée, le 11 février, qu'il le fut à son début, et il n'y avait aucune raison pour qu'ayant été une fois l'instigateur de tels raids, il dût maintenant les annuler.

Sur les trois villes spécifiées dans l'ordre de Bottomley, Dresde devint, Berlin mis à part, la considération primordiale, non seulement à cause de l'accent avec lequel on avait confirmé l'ordre initial, mais aussi parce que les chances d'avoir un temps favorable à une telle attaque à longue portée, en ce moment de l'année, étaient en fait extrêmement minces, et si les conditions s'avéraient tant soit peu favorables, on devait immédiatement saisir l'occasion.

Le 12 février, la 8^e Force aérienne considérait que le temps lui permettrait d'attaquer Dresde le matin suivant. On transmit un message au général de division aérienne Edmund W. Hill, chef de la section aviation de la mission militaire américaine à Moscou, lui demandant d'informer l'état-major général de l'armée soviétique que la 8^e Force aérienne attaquerait la gare de triage de Dresde le lendemain, 13 février. Dans l'après-midi du 12, les officiers de liaison américains avaient informé la Bomber Command de la R.A.F. que, sauf contrordre dû aux conditions atmosphériques, les Américains attaquaient Dresde au matin du 13. Pour que cette opération mixte eût un effet maximal, la Bomber Command devrait en conséquence attaquer dans la nuit du 13.

Les aviateurs américains avaient déjà été mis au courant de leur attaque contre Dresde, quand la mission entière fut annulée, ainsi que le rappelle le général Spaatz, à cause du mauvais temps. En tout cas, on câbla encore au général de division aérienne Hill, à Moscou, d'informer l'état-major général de l'armée soviétique que le lendemain (c'est-à-dire le 14 février), si le temps le permettait, la 8^e Force aérienne attaquerait les gares de triage de Dresde et de Chemnitz, et c'est ce qui se produisit en fait. Mais, entre-temps, on avait épargné à l'aviation stratégique américaine la nécessité de

L'arrière-plan historique

faire la toute première attaque massive sur Dresde; ce sort incomberait probablement à la Bomber Command de la R.A.F.

Le matin du 13, cependant, un câble émanant du général Kuter à Yalta arriva au P.C. du général Spaatz. La question des nouvelles priorités était maintenant parvenue à son attention et le but de ce câble était de s'informer si la nouvelle directive proposée autorisait des « attaques sans discrimination sur des villes ».

On peut faire entrer en ligne de compte le fait qu'en réalité la nouvelle directive ne parut jamais, bien que les nouvelles priorités qu'elle contenait eussent reçu l'accord de Spaatz et de Bottomley, eussent été approuvées avec un léger amendement par les chefs adjoints d'état-major, et confirmées par les chefs d'état-major britanniques, le 6 février. Bottomley, en accord avec la recommandation de Portal, suggéra à Spaatz que l'on devrait publier la nouvelle directive. Il n'y a aucun doute que les priorités qu'elle aurait mentionnées avaient été verbalement acceptées par Spaatz et Bottomley à la fin de janvier; en fait, la directive ne fut jamais officiellement publiée par les chefs d'état-major réunis, et le général Spaatz dit que les attaques sur Berlin et Dresde furent menées jusqu'au bout dans les termes de la directive n° 3.

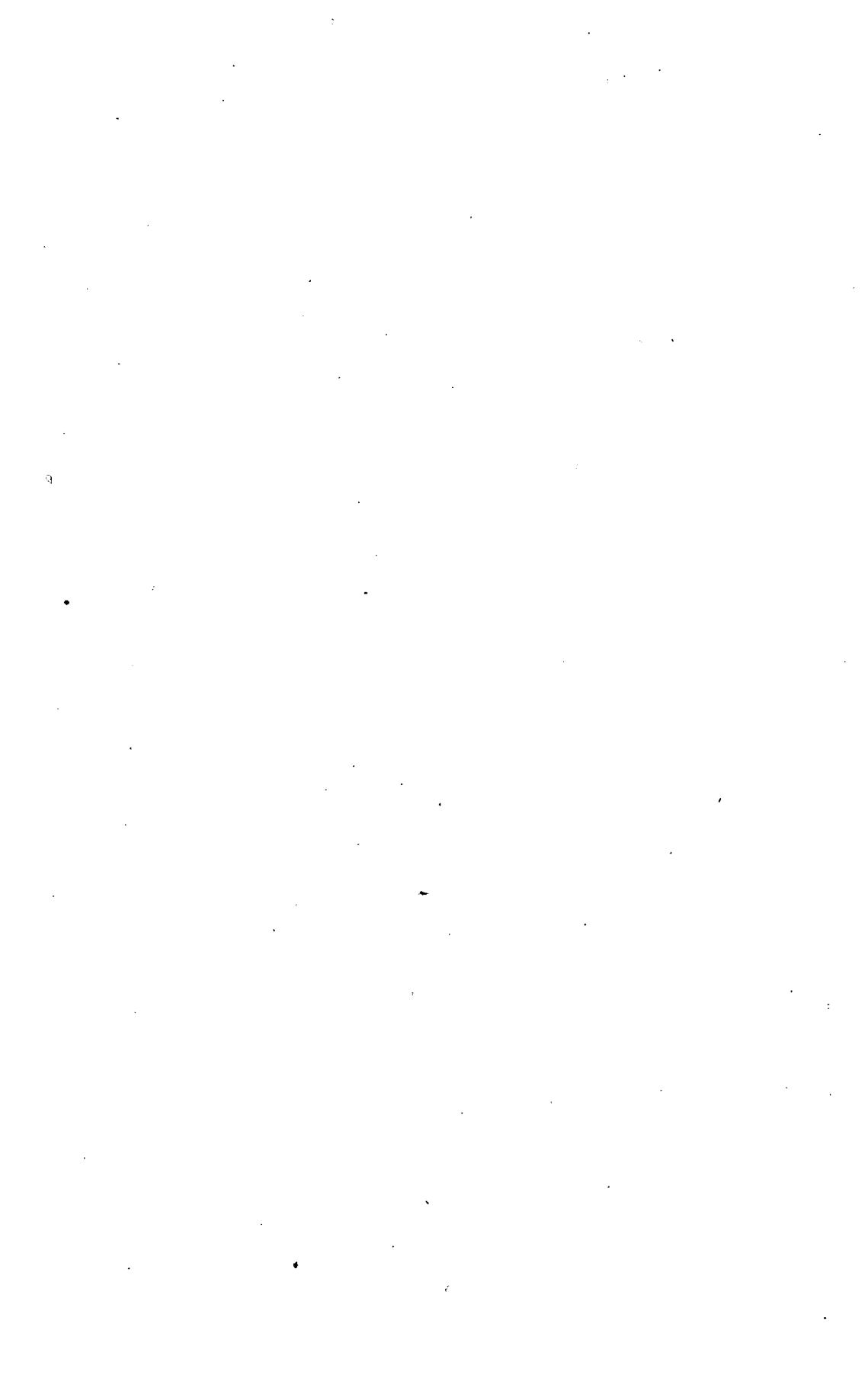
Le 13, à la conférence quotidienne du matin présidée par Sir Arthur Harris, on rapporta que les conditions atmosphériques seraient favorables pour une attaque sur Dresde. La section météo du ministère de l'Air annonça que, bien que le ciel dût être couvert de nuages tout au long de la majeure partie de la route vers Dresde, les bancs nuageux devaient s'abaisser à 6 000 pieds entre 5 et 7 degrés est. Dans les régions de Dresde et de Leipzig, il y avait une possibilité de trouées qui réduiraient de moitié l'épaisseur des bancs de nuages, et il y avait un « risque de fines couches de nuages s'étalant entre 15 000 et 20 000 pieds ». Le rapport météo ajoutait que les terrains d'aviation de la Bomber Command seraient « généralement convenables » pour l'atterrissage des bombardiers revenant du vol de 9 heures sur Dresde.

La décision d'adopter Dresde comme objectif fut prise cette nuit-là et le programme fut transmis à la S.H.A.E.F.

Coup de tonnerre

pour qu'elle étudie le projet en tenant compte de la situation militaire générale. Cette coutume était devenue une routine depuis l'opération Overlord qui nécessitait une proche coopération entre les forces de terre et de l'air, et fut une formalité importante, dans le cas de Dresde, à cause de la rapidité de l'avance russe. Peu avant 9 heures, le maréchal de l'Air R.D. Oxlard, officier de liaison de la Bomber Command au G.Q.G., donna son accord; et l'ordre d'attaquer Dresde fut signé. La « destruction sévère » ordonnée par Bottomley le 27 janvier, et confirmée dans la conversation téléphonique de Saundby avec le ministère de l'Air, était maintenant traduite en termes concrets dans le plan d'attaque.

Le raid de Dresde avait cessé d'être l'objet de messages et de notes entre politiciens et comités; c'était maintenant une affaire de machines et d'hommes, de bombes et de fusées éclairantes, d'officiers instructeurs, de pilotes et de pointeurs. « Bien qu'ayant des appréhensions considérables, relate Sir Robert Saundby, je n'eus d'autre alternative que de déclencher cette attaque aérienne massive. »



TROISIÈME PARTIE

L'EXÉCUTION DE L'ATTAQUE

CHAPITRE PREMIER

LE PLAN D'ATTAQUE

On aurait pu facilement résoudre, lors des phases antérieures de la guerre, les problèmes auxquels se heurtait la Bomber Command en menant « l'attaque aérienne massive » contre Dresde, ville située au cœur de l'Allemagne centrale.

La Command avait reçu l'ordre de lancer une attaque massive contre la ville. Mais les conditions atmosphériques de février 1945 étaient médiocres, or, pour une attaque qui impliquerait un vol de neuf ou dix heures de la force des Lancasters, et qui exigerait un minutage et un niveau de concentration sur l'objectif rivalisant avec les meilleurs que Harris eût jamais réalisés auparavant, les perspectives météorologiques étaient d'une importance considérable.

Au cours des premières semaines de 1945, la défense des chasseurs de nuit avait été de force indéterminée. La force des chasseurs diminuait en nombre, les équipages étaient fatigués et près de l'épuisement. Mais la zone qu'on leur demandait de défendre rétrécissait également vite, tandis que les armées d'invasion repoussaient les frontières du Reich de plus en plus profondément à l'intérieur de l'Allemagne.

Pour cette raison, le général de l'armée de l'Air Harris fit, pour l'attaque de Dresde par la R.A.F., un plan d'exécution en deux coups, plan dont il avait expérimenté la valeur

L'exécution de l'attaque

dès octobre 1944; la vertu stratégique de l'attaque en deux coups provenait du fait que les groupes de chasseurs allemands, auxquels on donnait l'illusion que la première attaque représentait le coup principal, atterriraient et se ravitailleraienr en combustible au moment où la deuxième vague de bombardiers franchirait les frontières du Reich, trois heures plus tard.

De plus, il y avait l'espoir concret que les services d'incendie et autres services de la défense passive seraient occupés par les incendies causés par la première attaque; ils seraient alors débordés et vaincus par le deuxième coup.

Le troisième avantage du coup double est démontré par les résultats obtenus dans l'attaque de Dresde. Toute communication téléphonique ou télégraphique avec les réseaux de défense des chasseurs et de la flak serait coupée en traversant la ville; les défenses — active et passive — seraient à la fois paralysées et prises au dépourvu par la deuxième attaque. Le général de division aérienne Harris et ses tacticiens avaient calculé que l'intervalle optimum entre les deux attaques d'un tel coup était d'environ trois heures. Si la coupure était plus courte, on ne pourrait disperser convenablement les groupes de chasseurs, les incendies n'auraient pas eu le temps de prendre dans les rues, et les équipes de lutte contre le feu ne seraient pas submergées au moment de la deuxième attaque. Si l'intervalle était plus long, les défenses actives seraient de nouveau fraîches et prêtes pour la bataille, et, connaissant l'identité probable de l'objectif au moment de la deuxième attaque, pourraient infliger des pertes plus sévères à la vague de bombardiers.

Quelques jours après que Harris eut reçu confirmation de l'ordre de bombarder Dresde, une zone de temps brumeux et variable recouvrit la plus grande partie de l'Europe centrale. A part l'escadre de bombardement n° 3, force spécialement équipée et entraînée pour le bombardement diurne sans visibilité et la navigation aux instruments à travers les couches nuageuses, l'ensemble de la Bomber Command était effectivement cloué au sol. La fin de la conférence de Yalta arriva. Les officiers de l'état-major de Sir Arthur Harris utilisèrent le temps restant pour rassembler tout le matériel qu'ils pouvaient en prévision de l'attaque, mais ils ne purent encore produire les photographies de comparaison à l'H2S,

Le plan d'attaque

qui ne figuraient pas dans le dossier original concernant Drésde.

Puis, le 12 février 1945, la section météorologique de High Wycombe put promettre aux deux commandants des bombardiers alliés des conditions atmosphériques raisonnables au-dessus du continent pour le lendemain, mardi 13.

Aux premières heures du mardi 13, les équipages américains reçurent un ordre d'attaque concernant deux objectifs possibles. Si le temps était satisfaisant, les équipages des forteresses volantes devaient tenter le plan B, le long vol vers Dresde et l'attaque des dépôts et des gares du chemin de fer, soit en attaque de précision à vue, soit en attaque sans visibilité, comme préliminaire à la lourde attaque de la R.A.F. Si le temps interdisait les opérations en Allemagne centrale, l'autre objectif serait celui du plan A : Kassel. Mais les perspectives météorologiques, qui avaient paru favorables la nuit d'avant, s'assombrirent soudain au petit matin du jour fatidique, et les deux missions américaines furent annulées, apparemment pour cette raison; des nuages de grêle recouvrèrent l'Europe, une neige fine et glacée tombait sur Dresde. Ainsi l'honneur (tel fut le terme employé dans l'explicatlon donnée au bombardier-pilote) de frapper le premier coup sur Dresde, l'objectif vierge, revenait à la Bomber Command de la R.A.F.

Peu après 9 heures, le mardi 13 février, après avoir étudié les rapports météo et les schémas synoptiques, le commandant en chef donna l'ordre à son adjoint, Sir Robert Saundby, de déclencher l'attaque sur Dresde. On avait déjà décidé du plan de l'attaque; il ne restait plus à Saundby qu'à lancer le signal codé approprié aux cinq Q.G. des escadres de bombardiers directement concernés.

Le front russe s'étendait à moins de 150 km à l'est de Dresde. Il ne fallait pas risquer que l'un des Lancasters se perde et aille larguer sa charge de bombes derrière les lignes de l'Armée rouge; l'équipe chargée du repérage des objectifs n'eut droit qu'à une faible marge d'erreur. On devait utiliser l'instrument le plus récent de la Royal Air Force en matière d'équipement de navigation électronique, installé sur certains appareils sous le nom de code de *Loran*, pour faire le point initial dans la zone de l'objectif; le repérage visuel à basse altitude devait servir à déterminer la ville à attaquer.

L'exécution de l'attaque

A la lumière de ce qui devait arriver le lendemain à une escadre malchanceuse de bombardiers américains, durant l'attaque des forteresses volantes, c'était une sage précaution.

Le *Loran*, un volumineux appareil de fabrication américaine réparti en plusieurs containers métalliques, eux-mêmes sanglés dans le cockpit déjà exigu des bombardiers rapides Mosquitos, avait été initialement destiné à être installé sur des Lancasters et fut utilisé au cours d'attaques à longue portée dans le Pacifique.

Extension naturelle du système de navigation *Gee* par signaux radio, qui tissait une toile invisible de signaux dans l'éther ouest-européen, le *Loran* avait été destiné à opérer à très longues distances, parce que le système *Gee* n'était complètement efficace que s'il était utilisé à des distances relativement courtes des chaînes d'émetteurs.

Le *Loran*, qui utilisait des ondes radio se réfléchissant sur les couches « E », avait une portée de quelque 2 400 km mais l'utilisation de couches « E » restreignait en fait son emploi au vol de nuit, exclusivement. Jusqu'en février 1945, on ne s'était reposé sur lui pour aucune opération de la R.A.F. Maintenant, avec la publication du décret ordonnant le bombardement de grande envergure d'une ville située presque à portée de vue des lignes russes, on exigeait la plus grande précision de navigation de l'appareil qui devait reconnaître l'objectif; seul le *Loran* pouvait assumer cette tâche. Les équipages des appareils Lancasters et Mosquitos munis du *Loran* furent entraînés à utiliser leur équipement; les chefs navigateurs de la Bomber Command firent des vœux pour que l'appareillage fonctionnât parfaitement de nuit : les signaux radio de la chaîne britannique *Gee*, même lorsqu'ils n'étaient pas brouillés, se turent à quelque 240 km à l'ouest de Dresde; les signaux captés à partir des émetteurs mobiles *Gee* qui se déplaçaient derrière les lignes alliées étaient faibles et peu sûrs; ils ne couvraient même pas Dresde, ville-objectif. La complication qu'impliquait une navigation réussie vers Dresde était que les signaux du *Loran* ne seraient apparemment pas captés au-dessous de 19 000 pieds. Le bombardier-pilote et ses 8 Mosquitos repéreurs devraient probablement amorcer un piqué en montagnes russes très pénible depuis une altitude de 19 000 pieds jusqu'à leur altitude normale de repérage de 1 000 pieds, et

Le plan d'attaque

cela en quatre ou cinq minutes, s'ils voulaient arriver à temps dans la zone de l'objectif.

L'embarras politique que toute erreur de repérage d'objectif occasionnerait était clair : les chefs alliés avaient décidé d'appuyer l'avance de l'Armée rouge par l'attaque des centres de population; le plan était conçu non seulement comme preuve de solidarité avec les Russes, mais aussi comme expression opportune de la terrible force de frappe que possédaient les Alliés occidentaux. Si, au moment où les cendres se déposaient et où le manteau de fumée se dissipait, on découvrait que les Lancasters de la Bomber Command avaient échoué dans leur mission et frappé une mauvaise cible, l'embarras serait vif; et si les bombardiers devaient frapper une ville derrière les lignes russes, les conséquences pouvaient être pires encore.

Harris insista sur le fait que seuls devaient être munis du *Loran* les équipages chargés de la reconnaissance initiale de la ville et du repérage de la zone-objectif à l'aide d'indicateurs d'objectif colorés. C'est la raison pour laquelle il décida que le coup initial devrait être frappé selon la technique visuelle à basse altitude — alors fameuse — de l'escadre de bombardiers n° 5 du général de division aérienne, l'honorable Ralph Cochrane. (En réalité, le commandement de l'escadre avait, depuis un mois, été transmis au général de division aérienne H.A. Constantine, mais sous tous les rapports, la technique appliquée pour l'attaque de Dresde fut élaborée et mise au point durant la période où Cochrane était encore au P.C. de l'escadre n° 5.)

Les propres éclaireurs de l'escadre n° 5 avaient un bon palmarès de repérages réussis; les éclaireurs de l'escadre n° 8 avaient fait un piètre départ en 1942, année où l'on avait souvent attaqué la mauvaise ville; il ne s'agissait pas tant de la capacité ou de la détermination des équipages de l'escadre du général de division aérienne Bennett, que du manque de soutien radar efficace à cette époque, pour la navigation de nuit et le bombardement sans visibilité.

Aux premiers mois de son existence, la formation d'éclaireurs avait repéré Harbourg au lieu de Hambourg; elle avait raté complètement Flensburg et aussi Sarrebruck; une enquête effectuée à propos de nombreux raids comme celui de Francfort, qui ont figuré dans des comptes rendus officiels

L'exécution de l'attaque

comme ayant été repérés avec succès par les équipages d'éclaireurs de l'escadre n° 8, a découvert dans les archives de la ville et dans les rapports du directeur de la police que « bien que les sirènes aient retenti cette nuit-là, pas une seule bombe ne tomba à l'intérieur des limites de la ville ». Jusqu'à l'introduction d'*Oboe* — qui était l'équipement de repérage précis pour objectifs sans visibilité, contrôlé de loin par des ordinateurs demeurés en Angleterre, avec lequel on pouvait relever la position des Mosquitos repéreurs à quelques centaines de pieds près et donner l'ordre de lâcher la bombe indicatrice d'objectif avec le même degré de précision — beaucoup d'officiers supérieurs du Q.G. de la Bomber Command regardaient de travers la force d'éclaireurs. *Oboe* portait avec difficulté jusqu'à la Ruhr; même les stations *Oboe* montées sur remorque, qui suivaient les lignes alliées en France et en Allemagne, ne portaient pas à mi-chemin de Dresde. De plus, les éclaireurs manquaient complètement d'entraînement pour l'identification visuelle des objectifs à basse altitude. C'est ainsi que le général Harris choisit la force d'éclaireurs indépendante de l'escadre n° 5 pour diriger l'attaque de Dresde dans la nuit du 13 février 1945. Les 8 Mosquitos repéreurs du groupe 627 devraient utiliser leurs appareils *Loran* pour atteindre la proximité de la ville, en volant indépendamment de la force principale des appareils repéreurs et des bombardiers; les Mosquitos seraient fort pressés d'atteindre Dresde avec leur charge d'indicateurs d'objectifs, et ne pourraient qu'adopter une route presque directe, tandis que les Lancasters de la force de repérage et de bombardement se mettraient en route pour Dresde selon un circuit qui les rassemblerait à un rendez-vous au-dessus de Reading, puis les dirigerait au-dessus de la Manche, vers un point de la côte française du côté de l'estuaire de la Somme, à partir duquel ils voleraient droit vers l'est pendant quelque 210 km; en atteignant le 5° degré de longitude, ils se dirigeaient alors directement sur la Ruhr, déclenchant le gémississement des sirènes tout au long des villes industrielles d'Allemagne. A 15 km au nord d'Aix-la-Chapelle, les bombardiers se dirigeaient au-dessus du Rhin entre Düsseldorf et Cologne; à 21 heures, tandis que les formations de bombardiers déferleraient encore au-dessus de la Rhénanie, des formations de Mosquitos rapides

Le plan d'attaque

de la force nocturne légère de l'escadre n° 8 attaquaient Dortmund et Bonn, pour détourner l'attention des chasseurs de nuit. Pendant ce temps, les Lancasters contourneraient par le nord Kassel et Leipzig; quinze minutes avant que l'attaque sur Dresde ne commence, une force de Halifax des escadres n° 4 et n° 6 attaquerait une raffinerie de pétrole à Böhlen, juste au sud de Leipzig, dans un mouvement de diversion à grande échelle. Les Lancasters, cependant, se dirigeaient en direction du sud-est, suivant presque le cours de l'Elbe, se portant à grande vitesse vers la ville-objectif, Dresde. La totalité de la force serait retirée de l'attaque par une route vers le sud complètement différente, passant au sud de Nuremberg, de Stuttgart et de Strasbourg.

Les premiers Lancasters repéreurs de l'attaque sur Dresde fournis par les groupes 83 et 97, et équipés eux aussi du *Loran*, approchaient par la même route. Ces Lancasters avaient un équipage spécialement entraîné d'opérateurs radar, très habiles à interpréter les données fournies par l'équipement radar H2S. Sur les petits tubes à rayons cathodiques de cet équipement, un mouvement d'horlogerie rotatif donnait comme une grossière image ombrée du paysage situé au-dessous de l'appareil, indiquant les cours d'eau et les grandes étendues d'eau par des taches sombres; le vert montrait la terre ferme et des taches brillantes indiquaient les villes. Au mieux, l'H2S confirmait l'existence de quelque ville en avant du bombardier; à moins — comme ce fut le cas pour Hambourg et pour Königsberg — qu'il n'y eût un quai ou un système de docks nettement définis, la ville ne serait pas facilement identifiable sur le tube. Dresde était l'une des « villes-sur-fleuve » ne donnant pas d'image radar dont l'Allemagne centrale abondait des deux côtés du front de l'Armée rouge. Il n'y avait que la courbure en S caractéristique de l'Elbe qui fût un trait reconnaissable pour les opérateurs radar. Ils n'avaient pas de photo radar de comparaison pour les guider : des attaques sur d'autres villes avaient fourni des photos Leica de l'écran H2S au-dessus de l'objectif; les opérateurs pouvaient alors comparer les photographies de l'image de l'objectif avec l'image de leur écran pour être sûrs de leur fait. Mais Dresde n'avait pas été attaquée par la Bomber Command depuis l'introduction de l'H2S. Le manque de préparation qui a caractérisé cette attaque de

L'exécution de l'attaque

Dresde est encore souligné par l'absence de photographies à l'IH2S de l'objectif.

Ces Lancasters des groupes 83 et 97 devaient arriver à Dresde quelque onze minutes avant l'heure zéro; tandis que certains lâcheraient des chapelets de fusées éclairantes à parachute, de trois minutes, au-dessus de la ville, en même temps que des chapelets de grosses bombes explosives à retardement, les autres tenteraient de placer des bombes vertes indicatrices d'objectifs, réglées barométriquement pour éclater à 2 000 ou 3 000 pieds au-dessus de la position approximative du point de mire tel qu'il apparaîtrait sur l'écran du radar. A aucun moment, ces premières vagues de bombardiers survolant l'objectif ne devraient tenter une identification visuelle. Leur travail consisterait seulement à relever la position approximative de la ville, et l'emplacement grossier, à 2 ou 3 km près, du point de mire convenu. Ces fusées éclairantes devaient guider les équipages des 8 Mosquitos, dont le travail consisterait à scruter le paysage à seulement 3 000 pieds d'altitude pour y découvrir le point de repère lui-même et à l'indiquer par des salves de bombes rouges de repérage.

Si la première attaque sur Dresde devait fournir la balise impossible à manquer que Harris exigeait pour le deuxième coup, la ville devait bien être mise en feu. L'ingénieur allemand dirigeant les mesures de défense civile de Dresde caractérisa par la suite le phénomène de la tempête de feu de la façon suivante :

Une série de feux épars se développant lentement et uniformément sur une grande zone, feux que les habitants n'éteignirent pas (ils préféraient rester dans les sous-sols, effrayés par les explosions des bombes à retardement) et qui soudain se multiplièrent et s'étalèrent comme des milliers d'incendies séparés soudain réunis.

Cette phase de l'attaque prendrait à peu près une demi-heure ou plus; le général de l'armée de l'Air Harris calcula qu'en l'espace de trois heures, les feux devraient avoir pénétré au centre de la ville, pourvu qu'il y eût un fort vent au sol et que les charges incendiaires fussent bien concentrées à l'intérieur des limites du secteur de l'objectif; trois heures accorderaient le temps nécessaire aux brigades d'incendie de

BOMBER COMMAND
DE LA R.A.F.

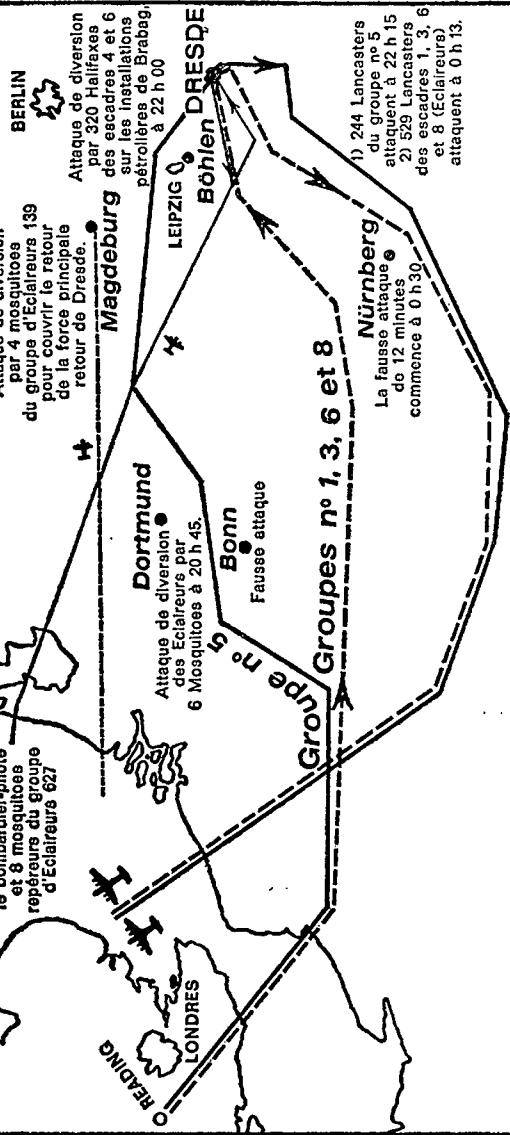
OPÉRATIONS NOCTURNES

13-14 février 1945

ÉCHELLE EN MILES :

0 20 40 60 80 100

Attaque de l'escadre n° 5
le bombardier-pilote
et 8 mosquitos
repéreurs du groupe
d'Eclaireurs 627



L'exécution de l'attaque

la plupart des grandes villes d'Allemagne centrale pour venir au secours des quartiers en feu de Dresde, et pénétrer au cœur de la vieille ville. C'est ce qui arriva en fait exactement comme il l'avait projeté.

C'est l'attaque de l'escadre n° 5 qui fournit le degré de saturation nécessaire pour déclencher une tempête de feu. Chaque fois qu'on l'avait utilisée auparavant, elle avait causé une tempête de feu d'un certain degré. Antérieurement, la tempête de feu n'avait été qu'un résultat imprévu de l'attaque; dans le coup double de Dresde, la tempête de feu devait faire partie intégrante de la stratégie.

Comme toutes les dernières attaques qu'avait menées l'escadre n° 5, celle-ci nécessitait la présence d'un bombardier-pilote pour contrôler son développement.

Pour l'attaque de Dresde, le choix tomba naturellement sur le contrôleur le plus expérimenté de l'escadre n° 5; en vérité, le lieutenant-colonel choisi avait contrôlé lui-même des raids sur plusieurs villes allemandes plus grandes, y compris Karlsruhe et Heilbronn, et était expert à diriger le repérage et la mise au point d'attaques de secteur. Ce chef repéreur était aussi un vétéran de l'attaque de Heilbronn et d'autres attaques de secteur. Le bombardier-pilote de Dresde a écrit depuis la guerre, dans une revue spécialisée, que le bombardier-pilote était « effectivement le représentant personnel de l'officier de l'Air commandant dans la zone de l'objectif ». Ayant le statut de commandant de groupe, on lui donnerait le contrôle complet de l'attaque après lui avoir donné les instructions les plus détaillées. Le bombardier-pilote avait un travail de grande responsabilité et souvent hasardeux; il devait rester dans la zone de l'objectif pendant toute la durée de l'attaque, souvent à très basse altitude, au mépris des dangers et des perturbations que pouvaient lui causer les défenses ennemis. Pourvu que l'attaque se passât bien, le rôle du bombardier-pilote était en grande partie un rôle psychologique. « Ce ne sont pas tant les instructions qui comptent que le soulagement d'entendre une bonne voix anglaise organisant les choses devant vous, après cette longue errance à travers la flak et le sale temps »,

Le plan d'attaque

remarqua une fois un pilote après un raid sur une autre ville, dans la zone de Leipzig. L'élocution de la « voix » n'était d'habitude pas seulement bonne, mais excellente : on envoyait les bombardiers-pilotes et les chefs repéreurs suivre de brefs cours de diction à Stanmore. Les bombardiers-pilotes de l'escadre n° 5 venaient tous de la base 54 de Coningsby, le P.C. de contrôle de la force d'éclaireurs indépendante de l'escadre.

Au P.C. de l'escadre n° 5, la matinée du 13 février fut consacrée à l'étude des derniers détails et du plan d'exécution du coup double sur Dresde, tant de fois préparé et tant de fois annulé. Le lieutenant-colonel responsable du Renseignement fut obligé une fois encore de déplorer le manque presque total de renseignements sur la ville et sur ses défenses : on soupçonna cependant que si Dresde servait en fait au passage des troupes et des munitions dirigées vers le front de l'Est, on avait dû renforcer les défenses de la flak depuis la dernière petite attaque faite sur Dresde par les bombardiers américains, le matin du 16 janvier 1945.

La présence de convois de véhicules de l'armée traversant la ville fit rapidement soupçonner à l'état-major du Renseignement que les convois et les trains amèneraient des canons antiaériens légers et mobiles ; ces canons, inefficaces au-dessus de 8 000 pieds et bien au-dessous de l'altitude des forces de Lancasters qui devaient lancer la première et la seconde attaque sur Dresde, pourraient néanmoins être très dangereux pour les équipages des Mosquitos plongeant en piqué au-dessus de la ville à des altitudes inférieures à 1 000 pieds. Quand les instructions leur furent données, quelques heures plus tard, les aviateurs apprirent que les défenses de Dresde étaient « inconnues ». Ce ne fut pas l'unique bizarrerie qui attendait les 6 000 aviateurs détachés pour l'opération contre Dresde dans la nuit du 13 février 1945.

Jusqu'à midi, le bruit courut depuis High Wycombe que les météorologues avaient prédit une brise obstinée soufflant à travers la ville et provenant du sud-ouest. Mais le message reçu par télescripteur ajoutait que les conditions atmosphériques étaient très défavorables, et que l'attaque ne pourrait réussir que si le chronométrage était fait strictement, à la minute près : si, pour une raison quelconque, l'attaque de l'escadre n° 5 devait être retardée de plus d'une demi-heure,

L'exécution de l'attaque

la double attaque échouerait car la seconde mission serait annulée.

Une zone de strato-cumulus dérivait au-dessus de toute l'Europe centrale; la brèche dans la couche nuageuse semblait devoir durer de quatre à cinq heures en passant au-dessus de Dresde. Le ciel commencerait à se découvrir au-dessus de Dresde bien avant 22 heures; cinq heures plus tard, les nuages reviendraient. Il fallait que la double attaque prît place dans cet intervalle. Malgré ces facteurs contraires opérant à l'encontre du succès final des raids, l'ordre de bombarder Dresde sortit de la salle de planning souterrain de la Bomber Command; ce n'était pas la première fois que le général de l'armée de l'Air Harris avait risqué un fiasco, et il était typique de son attitude audacieuse et courageuse que, pour des décisions comme celles-ci, il décidât alors de précipiter les choses malgré sa réserve première quant à l'instruction de bombarder Dresde.

A midi, l'ordre avait été transmis au P.C. de chaque escadre. 245 Lancasters de l'escadre n° 5 étaient détachés pour prendre part à la première attaque. La plus grande partie des appareils devant livrer la deuxième attaque fut détachée de l'escadre n° 1 ayant son P.C. à Bawtry : plus de 200 Lancasters de l'escadre furent réclamés; 150 Lancasters des groupes de l'escadre n° 3 furent dépêchés vers Dresde, et 67 de l'escadre de bombardiers canadiens, l'escadre n° 6; le reste de la seconde force attaquante était fourni par les éclaireurs de l'escadre n° 8 : puisque Dresde était hors du rayon d'action des Mosquitos éclaireurs de l'escadre, 61 Lancasters éclaireurs (dont beaucoup étaient équipés de la dernière version de l'équipement radar H2S), furent détachés pour entreprendre le repérage des points de mire de la deuxième attaque. On attendait du nouvel équipement, le *H2S Mark III F.*, qu'il fournît des détails du sol sur l'écran radar suffisants pour permettre aux équipages de relever plus clairement les détails topographiques servant à l'identification des lieux. Dix de ces Lancasters éclaireurs devaient être fournis par l'escadre 405, le groupe de Vancouver des forces aériennes du Canada; l'un des équipages les plus expérimentés de ce groupe fut le seul équipage d'un Lancaster éclaireur à ne pas revenir de l'opération de Dresde. Le plus grand contingent devait être fourni par le groupe vétéran n° 7

Le plan d'attaque

qui donna 12 Lancasters à la force des éclaireurs; le groupe 635 fournit à la fois le bombardier-pilote et le bombardier-pilote adjoint, en même temps que 9 autres Lancasters; le repérage visuel initial fut fourni par le groupe n° 405; le groupe 35 dépêcha 10 équipages et les groupes 156 et 582, 9 équipages chacun. Comme les archives des groupes 582 sont incomplètes, aucune référence ne peut être faite à la composition des équipages de ses éclaireurs dans l'ordre de bataille final pour l'attaque de Dresde.

En plus des attaques sur Bonn et Dortmund, le général de division aérienne Bennett avait aussi projeté que sa force effectuerait des raids sur six autres objectifs, dont Dresde et Böhlen. Deux objectifs n'étaient que des leurres, les équipages devant larguer des fusées éclairantes mais pas de bombes; à minuit trente, cependant, juste au moment où les deux formations de bombardiers, l'une attaquant, l'autre se retirant, passeraient au nord et au sud de Nuremberg, une force de Mosquitos lancerait une attaque de douze minutes contre cette ville; et de plus, à 2 heures, après la fin de la dernière attaque sur Dresde, 4 Mosquitos volant à très haute altitude — dont un des nouveaux Mosquitos Mark XVI à cabine pressurisée — du groupe 139, verseraient chacun quatre bombes de 500 livres sur Magdebourg; comme les responsables du plan de la défense allemande savaient que la Bomber Command avait reçu l'ordre de se concentrer de plus en plus sur le maillon le plus faible de l'Allemagne, sa production et ses réserves de pétrole, on conçut le plan de terminer l'attaque de nuit par une attaque petite mais efficace contre l'usine de pétrole synthétique de Böhlen, 16 km au sud de Leipzig, et non loin de Dresde.

L'heure « H » pour Böhlen fut fixée à 22 heures, soit quinze minutes avant que le premier coup ne tombe sur Dresde. Cette attaque serait menée par les groupes de Halifax des escadres n° 4 et n° 6; 320 appareils furent détachés pour attaquer Böhlen, dont plus d'un tiers provenait de l'escadre canadienne n° 6. Le bombardier Halifax, quadrimoteur comme le Lancaster, et ayant un rayon d'action similaire, ne disposait cependant que d'une charge de bombes considérablement plus faible; il fut éliminé progressivement de la Command : comme on avait ordonné que l'attaque sur Dresde soit une « destruction sévère », il était approprié de

L'exécution de l'attaque

dépêcher le plus grand nombre possible de Lancasters, de manière à lancer la charge maximale de bombes incendiaires et explosives. Le raid sur Böhlen ne pouvait guère avoir été conçu comme quelque chose de plus qu'une diversion bien élaborée, compte tenu des bulletins météo généralement défavorables pour les raids sur de petits objectifs tels que des usines de pétrole synthétique.

On désirait que la première attaque sur Dresde serve à l'éclairer comme une balise pour les équipages de la deuxième attaque qui aurait lieu trois heures un quart plus tard; la deuxième attaque, guidée par les Lancasters de l'escadre d'éclaireurs, se conformerait à la technique standard H2S — Newhaven. L'heure « H » étant fixée à 1 h 30, le 14 février, pour la deuxième attaque, les Lancasters fonceraient sans visibilité, se fiant seulement à leurs indications de radar H2S, à 1 h 23 (« H » moins sept) et lâcheraient des chapelets de fusées éclairantes au-dessus de la position approximative du point de mire. A 1 h 24, une minute plus tard, le Lancaster du bombardier-pilote adjoint ferait un vol de bombardement au-dessus de la ville, et s'efforcerait, après avoir identifié sans ambiguïté le point de mire de cette attaque, de le marquer à l'aide de six bombes rouges indicatrices d'objectif; le bombardier-pilote, décrivant au-dessus de la ville une orbite nord-est, estimerait la distance séparant ces indicateurs rouges du véritable point de mire et, s'ils étaient trop loin, essaierait de placer ses propres indicateurs d'objectif rouges avec plus de précision, en se servant des premiers indicateurs comme repère. Si les indicateurs du bombardier-pilote adjoint étaient placés avec précision, alors le premier repéreur à vue jetteurait autour d'eux une charge de fusées éclairantes rouges et vertes pour renforcer le repérage de point de mire. Les hommes de troupe des Lancasters chargés du repérage visuel — une vingtaine dans l'opération de Dresde — attaquaient alors par vagues de trois à intervalles de trois ou quatre minutes, tout au long du raid, remplaçant les fusées éclairantes indicatrices d'objectif mourantes des vagues précédentes et repérant en même temps les tirs trop longs.

On avait également pris des mesures dans l'éventualité de nuages obscurcissant l'objectif; si les nuages étaient modérés, alors on utiliserait treize repéreurs sans visibilité

Le plan d'attaque

(non compris ceux du groupe 582) pour lâcher des fusées éclairantes vertes de repérage au sol; le bombardier-pilote vérifierait que la lueur soit bien visible à travers les nuages; sinon, en dernier ressort, on lancerait huit appareils de repérage sans visibilité (non compris ceux du groupe 582), transportant des charges de fusées éclairantes Wanganui qui produisaient une lumière rouge avec des étoiles vertes; on devrait lâcher celles-ci sans visibilité, à l'aide des seules données du radar pour qu'elles flottent au-dessus des couches de nuages, portées par des parachutes. Si les nuages avaient été denses, durant la deuxième attaque de Dresde, au point qu'il ait fallu utiliser ces repères dans le ciel, alors sans aucun doute la tragédie de Dresde ne se serait pas produite; il y eut, pourtant, beau temps au-dessus de Dresde, et le bombardier-pilote ne demanda ni aux repéreurs sans visibilité ni aux bombardiers de repérage, de lâcher leurs charges de fusées éclairantes.

Le bombardier-pilote de la deuxième attaque de Dresde était un pilote très expérimenté, ayant plus de trois séries d'opérations derrière lui; une fois, en novembre 1944, on lui avait demandé d'être bombardier-pilote au cours de l'attaque désastreuse de Fribourg-en-Brisgau, mais il avait refusé car il y avait fait des études à l'université, et il avait beaucoup d'amis dans la zone entourant la cathédrale de Fribourg qui devait être le point de mire de l'attaque; il n'était cependant jamais allé à Dresde et, bien qu'il regrettât profondément cette nécessité de détruire une si belle ville, il ne put trouver aucune raison personnelle pour faire quelque objection.

Le décret ordonnant le bombardement de Dresde ne passa pas sans susciter des questions: dès qu'il l'eut reçu, le commandant de l'escadre d'éclaireurs se sentit obligé de retéléphoner à High Wycombe pour vérifier que son état-major n'avait pas mal entendu l'ordre; quand l'ordre de bombarder Dresde fut confirmé, le général de division aérienne Bennett put éclaircir ses doutes quant à la nature réelle de l'attaque et se contenta d'une discussion sur le point de mire qu'on assignait à la force de repérage de son escadre. De même, le commandant de l'escadre n° 1 rappelle que lui et son état-major supérieur furent « un peu surpris » quand ils lurent le message reçu par télétype du P.C. de la

L'exécution de l'attaque

Bomber Command. Les commandants d'autres escadres se rappellent la note de réserve très nette dans la voix de leur commandant en chef quand il confirma l'ordre; il leur donna l'impression qu'il était à un très haut point mécontent de toute l'affaire. Le soir, quand les 6 000 aviateurs eurent reçu leurs instructions, le mécontentement avait gagné jusqu'aux rangs les plus bas de la Bomber Command.

L'après-midi, on appela le bombardier-pilote de la première attaque au bâtiment du Renseignement de la base 54, pour instruction finale sur le plan d'attaque. Les officiers de la base avaient recherché vainement l'une des cartes-cibles habituelles que l'on préparait pour les attaques de villes allemandes : les cartes-cibles à cette époque de la guerre étaient des plans spécialement imprimés en 18 pouces sur 24, où la campagne et la ville étaient lithographiées en gris, pourpre et blanc, donnant une image de ce qu'elles paraissaient de nuit, avec les étendues d'eau et les fleuves en blanc brillant entre les masses grises et noires des villes, les ombres pourpres et les hachures représentant diversement les champs, les bois et la campagne; on indiquait sur ces cartes-cibles les emplacements des principales défenses de canons, les terrains d'aviation locaux et les emplacements des leurres allemands. L'objectif en question apparaissait au milieu de la carte, au centre d'un système d'anneaux concentriques mais dont la largeur représentait 1 mile. L'objectif lui-même était imprimé sur ces cartes-cibles en une couleur orange distincte, qu'il s'agit de l'emplacement de l'usine Krupp d'Essen, de l'usine Focke-Wulf de Brême, ou de la raffinerie de pétrole de Gelsenkirchen.

Pour Dresde, il n'y avait pas de carte-cible de ce genre. Peut-être, ainsi que Sir Robert Saundby et le général de brigade aérienne H.V. Satterly l'ont suggéré, ceci est-il la preuve concluante de l'absence de tout désir réel de la part du général de l'armée aérienne Harris, de détruire cette ville. En eût-il été autrement, qu'avec son intégrité habituelle, il eût donné au Renseignement de la Bomber Command l'instruction de s'assurer que l'on avait bien fait des survols photographiques de la ville assez fréquents pour que

Le plan d'attaque

l'on soit sûr de la nature de l'objectif, de ses défenses, et des leurres posés dans le voisinage immédiat. Il aurait recherché et relevé la position des groupes de chasseurs de Dresde de la base aérienne de Dresden-Klotzsche. Il aurait examiné l'échelle de l'ensemble de casernes militaires situé au nord de la ville, ainsi que celles de l'arsenal voisin aujourd'hui détruit. Vu la situation, ce qu'on pouvait fournir au bombardier-pilote et à son adjoint pour opérer, était une carte de district : *Dresde (Allemagne) D.T.M. n° G. 8 2 1*; cette carte-cible plutôt ancienne, à l'aide de laquelle le bombardier-pilote et sa force de repérage devaient identifier et marquer le point de repère de ce qui devait être le point culminant de l'offensive aérienne stratégique contre l'Allemagne, était rien de plus qu'une photographie aérienne brillante de Dresde en noir et blanc, avec le texte en surimpression, photo tirée d'une mosaïque de photographies de reconnaissance aérienne de pas très bonne qualité, datant de novembre 1943. Toute misérable que fût cette carte en comparaison des cartes-cibles fort supérieures que l'on donnait normalement aux équipages des bombardiers qui opéraient en Allemagne, en France et en Italie, elle indiquait au moins clairement les points à partir desquels on pourrait tenter un repérage de Dresde. Curieusement, on imprima une simple croix noire sur la carte-cible, sur un grand immeuble au centre du secteur; cet immeuble était en fait le P.C. de la police de Dresde qui abritait, dans de profonds bunkers en béton, le centre de commandement souterrain de l'état-major de la protection contre les raids aériens à la tête duquel se trouvait le Gauleiter de Saxe, Martin Mutschmann.

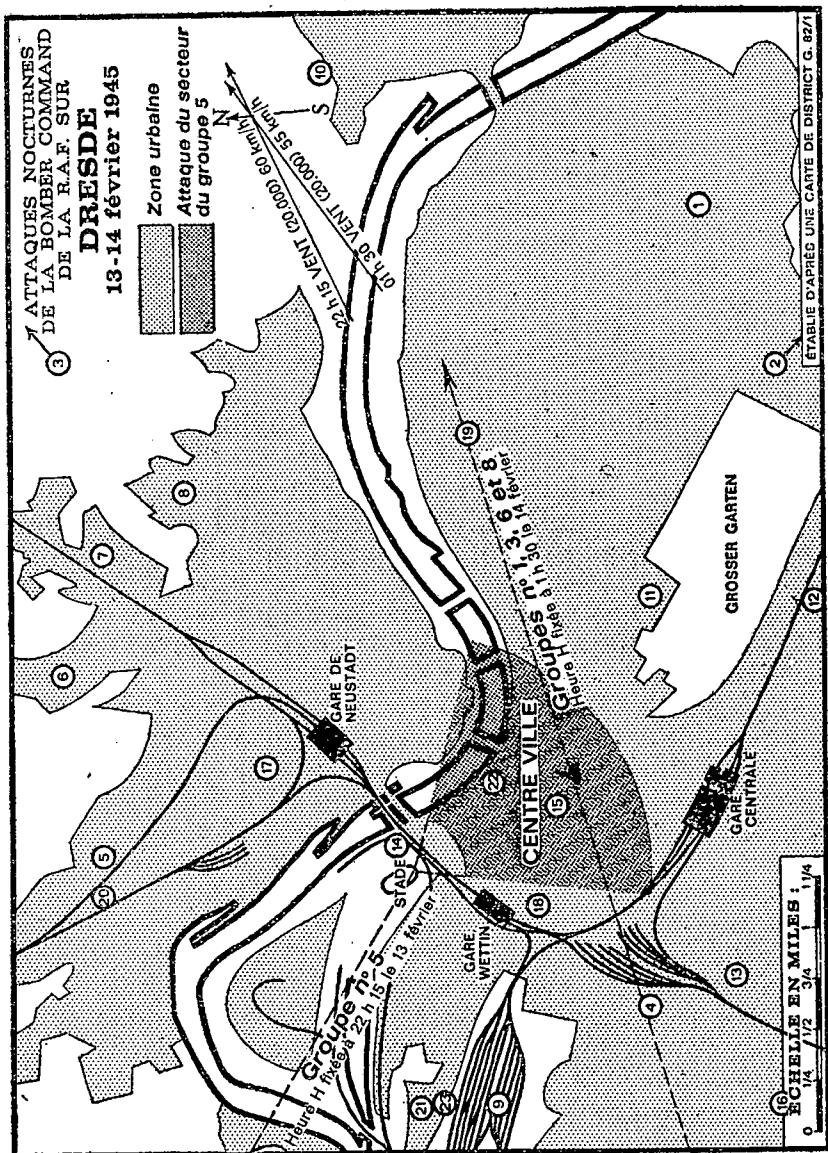
Le vent devait souffler constamment du sud-ouest, d'après les prévisions de la section météo de High Wycombe. Si l'on ne voulait pas que la fumée de la ville en feu obscurcisse la lueur des feux indicateurs d'objectif brûlant au sol, ceux-ci devaient se trouver sous le vent par rapport à la zone-objectif; les bombardiers devraient lâcher leurs bombes à l'est des repères.

Le trait le plus saillant de la topographie de la ville que l'on put identifier sur ces photographies aériennes, était le grand stade situé à l'ouest de la vieille ville, le stade central construit à peu près selon une droite en travers de Dresde.

L'exécution de l'attaque

Le stade choisi, le Dresden-Friedrichstadt Sportsplatz, mesurait à peu près 500 pieds de long et était bien placé, à la fois près du fleuve et de la voie ferrée; cela serait très utile à la force de repérage pour rechercher le stade dans des conditions de visibilité qui menaçaient d'être nulles.

Le chef repéreur devrait indiquer clairement ce stade à l'aide de son unique repère rouge; quand le bombardier-pilote aurait vérifié sa position, il ordonnerait aux Mosquitos repéreurs restants de retourner avec plus d'indicateurs rouges jusqu'à ce que tout le stade soit bien délimité par des fusées éclairantes rouges. Alors la force principale de Lancasters, grondant au-dessus de la campagne à quelques miles au nord-ouest, serait convié à l'attaque. Les Lancasters traverseraient la ville presque le vent dans le dos, pointant leurs viseurs sur la lueur rouge incandescente des indicateurs repères du stade et lâcheraient leurs bombes sur la ville elle-même. Comme les Lancasters avaient reçu chacun un cap différent dans leur vol au-dessus de Dresde, ils se déploieraient en éventail à partir du stade et lâcheraient leurs bombes dans un secteur en forme de portion de fromage, s'étendant depuis une position proche du stade jusqu'à dans un rayon maximal de 720 M. autour du point de repère. Ce secteur englobait l'ensemble de la vieille ville de Dresde et délimitait la zone de la tempête de feu qui servirait de balise aux Lancasters de la deuxième attaque. En fait, ainsi que nous le savons maintenant par le directeur allemand du « Bureau central des disparus (département des victimes de la guerre) » de Dresde, c'est exactement cette zone qui devint « la zone centrale de l'enfer ». Ceux qui, immédiatement après le premier raid, seraient sortis à l'air libre et seraient allés dans les faubourgs, auraient sauvé leur vie. Ceux qui néanmoins attendirent la deuxième attaque ne sortirent pas vivants de ce secteur central de la ville. Il y eut aussi des endroits à Dresden-Striesen et particulièrement autour de Seidnitzplatz, où aucun de ceux qui attendirent la deuxième attaque ne réchappa. On avait informé le bombardier-pilote et son navigateur que le but de l'attaque était de gêner les voies ferrées et autres voies de communications qui traversaient Dresde. Même alors qu'ils étaient en train d'étudier ce secteur de 1,28 miles carrés assigné à l'escadre n° 5 de bombardiers pour une



1. Usine Zeiss-Ikon;
2. (8 km au S.-E.) Usine Sachsenwerk;
3. (15 km au N.-E.) Usine Sachsenwerk;
4. Verrerie Siemens;
5. Zeiss-Ikon (Goehlwerk);
6. Groupe industriel;
7. Arsenal;
8. Casernes d'infanterie;
9. Centres de triage de Friedrichstadt;
10. Abri S.S. creusé dans le roc;
11. Parking des véhicules militaires;
12. Q.G. régional des forces aériennes;
13. Fabrique de cigarettes Grailing;
14. Fabrique de cigarettes Yenidze;
15. Bureau central du télégraphe;
16. Usine à gaz de Löbtau;
17. Usine à gaz de Neustadt;
18. Centrale électrique Wettin;
19. Centrale électrique de Johannstadt;
20. Réservoirs de pétrole;
21. Réservoirs de pétrole (Shell);
22. Centre de chauffage urbain;
23. Usine Seidel et Neumann.

L'exécution de l'attaque

attaque de saturation de précision (du genre de celles qui avaient rendu célèbre l'escadre n° 5), il ne vint probablement à l'esprit d'aucun des officiers présents qu'en réalité il n'y avait pas une seule voie ferrée traversant le secteur délimité; il n'y avait dans ce secteur pas une seule des dix-huit gares de voyageurs et de marchandises de Dresde; le secteur n'englobait pas non plus le pont du chemin de fer Marienbrücke au-dessus de l'Elbe, le plus important ouvrage que l'on pût trouver.

Si ce point vint à l'esprit du bombardier-pilote, il ne le remarqua pas au moment où il reçut ses instructions spéciales. Le seul détail qui reste clair maintenant dans son esprit, dix-huit années après l'attaque, est qu'à la fin des instructions, le commandant de la base rappela qu'avant la guerre, il était allé une fois à Dresde, et qu'il avait demeuré dans un célèbre hôtel de l'Altmarkt, la grande place au centre de la vieille ville. Cette place se trouvait au cœur même du secteur délimité pour la saturation qui devrait avoir lieu quelque huit heures plus tard; il apparut que le commandant de la base s'était fait voler par le personnel de l'hôtel à son départ. Il dit qu'il espérait que l'on se souviendrait de cela — cette remarque dite sur un ton léger détendit l'atmosphère. Le mot d'ordre de la force principale de bombardiers était : porte-assiettes. Ce n'était pas là une nouvelle référence à cette association légendaire (mais fausse) que l'on fait entre cette ville et la porcelaine : porte-assiettes était une expression claire à transmettre et facilement identifiée par les équipages de la force principale; on l'utilisait souvent. L'heure zéro sur laquelle reposerait tout le programme des opérations était fixée à 22 h 15.

A 22 h 15, les premières bombes explosives devraient tomber sur la vieille ville de Dresde. Mais avant cela, la force de repérage devrait passer au moins dix minutes à marquer de ses fusées éclairantes le stade situé à l'ouest de la ville.

A 17 h 30, les dernières instructions avaient été données aux huit équipages repéreurs, et chacun d'eux avait été muni d'une bombe indicatrice en provenance du dépôt de bombes. On avait vérifié leurs appareils et on avait arrimé des réservoirs supplémentaires de carburant. Un vol jusqu'à Dresde

Le plan d'attaque

étendait le rayon d'action opérationnel des Mosquitos jusqu'à la limite de leur capacité, et le carburant supplémentaire n'était transporté qu'aux dépens du nombre d'indicateurs d'objectifs; on ne laissait ainsi aucune marge d'erreur à la technique de repérage.

Cela étant, si les équipages des Mosquitos devaient arriver jusqu'à Dresde, ils n'auraient pas la possibilité de faire un large détour pour faire perdre leur piste aux chasseurs ennemis; au mieux pourraient-ils faire cap sur Chemnitz, à quelques miles au sud-ouest de la ville-objectif, puis, au dernier moment, modifier leur route vers Dresde. Mais même alors, la route directe en ligne droite au-dessus de l'Allemagne devait amener la force de repéreurs au-dessus de plusieurs zones bien défendues par la flak.

A 17 h 30 également, les premiers groupes de Lancasters des bases de l'escadre n° 5 des Midlands avaient pris l'air. A 18 heures, la force entière des 244 bombardiers de la première vague était en vol; ils tournoyèrent au-dessus de leurs bases et prirent le départ vers la première étape de leur route vers l'Allemagne.

CHAPITRE II

LA FORCE « PORTE-ASSIETTES » ARRIVE

Le crépuscule tombait déjà sur l'Angleterre, et beaucoup d'équipages durent échanger des regards inquiets en pensant aux difficultés qui les attendaient, tandis qu'ils examinaient le ciel lourd de nuages et qu'ils lisaienr leurs notes de prévisions météorologiques. On attendait le gel à de très basses altitudes, on prédisait des orages électriques, et un ciel nuageux aux 10/10° recouvrait la plus grande partie de l'Europe occidentale. Peu d'hommes goûtaient la perspective d'un vol de neuf ou dix heures au-dessus d'un territoire occupé par l'ennemi dans des conditions atmosphériques comme celles-ci : le seul réconfort était que la visibilité médiocre et les nuages qui recouvriraient l'Allemagne retiendraient au sol les chasseurs de nuit; seuls les chasseurs basés sur des terrains où les nuages n'étaient pas aussi épais pouvaient représenter un danger.

Les 9 Mosquitos de la force de repérage contenaient dans leurs casiers d'équipement quelques-uns des appareils électroniques les plus avancés, conçus par des ingénieurs occidentaux. L'appréhension qu'ils avaient ressentie à cause des mauvaises conditions atmosphériques dut augmenter quand ils se rappelèrent leurs dernières instructions : S'il leur arrivait des ennuis, ils devraient faire demi-tour vers l'ouest et essayer, s'ils le pouvaient, d'éviter d'être obligés

La Force « porte-assiettes » arrive

de descendre ou d'atterrir à l'est de Dresde; et ce qu'ils devraient faire de plus sûr était de détruire leur appareil et tout leur matériel. Les équipages devraient atterrir en territoire occupé par les Allemands de préférence à ceux investis par l'armée soviétique.

En même temps que l'on chargeait les avions de la force de repérage d'appareils et de pièces d'artifice en vue de l'attaque de Dresde, les ingénieurs de Farnborough faisaient les dernières vérifications d'un appareil photographique d'un modèle spécial, installé le 26 janvier dans la soute à bombes du Mosquito du chef repéreur, qui était aussi bombardier-pilote adjoint, ex-officio. On avait équipé l'appareil photographique d'un système de flash utilisant des cartouches à grande vitesse, destiné à prendre des photos de l'objectif à très basse altitude à des intervalles de une seconde, au cours du processus effectif du repérage. De cette manière, on espérait obtenir une confirmation photographique précise de l'endroit où étaient tombées les bombes indicatrices d'objectif. L'appareil photographique était conçu de manière à commencer d'opérer au moment où le chef repéreur manœuvrerait le déclencheur de bombes, et à continuer les prises de vues au-dessus de l'objectif, jusqu'à ce que le film soit terminé. La première utilisation de cet appareil devait se faire à Dresde.

A 19 h 57 le 13 février, le groupe de Mosquitos KB 401 entraîné par son bombardier-pilote, prit son vol depuis la base de Coningsby. A 21 h 28, ils dépassèrent le rayon d'action des chaînes *Gee* de navigation d'Angleterre et de France. Le vent d'ouest soufflait fort maintenant. Entre 15 000 et 20 000 pieds d'altitude au-dessus du nord-ouest de l'Allemagne, un vent constant de 85 nœuds hâtais les Mosquitos vers l'objectif. Les navigateurs ne pouvaient plus se reposer que sur leur propre navigation et sur l'exactitude de la prévision des vents pour conserver leur route, et éviter de se perdre au-dessus de quelque zone lourdement défendue, jusqu'à ce qu'ils puissent capter les faibles signaux de *Loran*, l'appareil de navigation à long rayon d'action. A 22 heures, la fausse attaque sur Böhlen devait commencer et, quelques minutes après, les repéreurs radar lâchaient leurs fusées éclairantes à parachutes et les premiers repères verts sur l'emplacement approximatif de Dresde.

L'exécution de l'attaque

Ce n'est qu'à 21 h 49, que les navigateurs entrèrent finalement en contact avec le système de navigation *Loran*. Les navigateurs avaient besoin de capter deux des signaux pour faire le point et tandis que le bombardier-pilote regardait anxieusement sa montre, son navigateur observait patiemment l'écran du *Loran*, essayant de capter le deuxième signal; les Mosquitos devaient grimper de plus en plus haut, tâtonnant dans l'atmosphère à la recherche de l'insaisissable signal radio. Il était 21 h 56. Dans cinq minutes, ou à peu près, la force des fusées éclairantes survolerait Dresde. Le Mosquito du bombardier-pilote était à plus de 20 000 pieds d'altitude. Enfin le navigateur trouva le signal qu'il cherchait et obtint aussitôt le point dont il avait besoin. Ils étaient à 15 miles droit au sud de Chemnitz, virant pour se placer sur la route du retour. Les pilotes de chacun des neuf Mosquitos scrutèrent l'horizon à la recherche des fusées éclairantes révélatrices de l'exactitude de leurs calculs.

Toute la campagne au-dessous d'eux semblait emmaillotée de bancs de nuages opaques. Au-dessus d'eux le ciel froid de février était clair et étoilé. Mais, alors même que les Mosquitos couvraient les derniers 30 miles vers Dresde, descendant de 17 000 à 18 000 pieds en l'espace de quatre ou cinq minutes, ils purent voir les nuages se dissiper exactement comme l'avaient prévu les météorologues de la Bomber Command. A Dresde même, ils trouveraient seulement trois couches nuageuses au-dessus de l'objectif : une couche fine de strato-cumulus de 15 000 à 16 000 pieds, une autre couche de 6 000 à 8 000 pieds, et de minces rubans à 3 000 et à 5 000 pieds.

Au même moment, l'horizon au-dessus de Dresde fut déchiré par un rai de vives lumières blanches et une boule incandescente verte pendant dans le ciel.

La première force de fusées éclairantes des Lancasters du groupe 83 était arrivée. La première fusée verte, pointée et lâchée à l'aide du radar au-dessus de la courbe en S de l'Elbe, en même temps que les fusées éclairantes au magnésium, tombait exactement sur Dresde. A partir de maintenant, toute l'attaque se déroulerait avec une terrifiante précision militaire. Après la première vague des Lancasters « marqueurs », une seconde vague passa au-dessus de la zone-objectif, larguant des chapelets de fusées éclairantes

La Force « porte-assiettes » arrive

blanches; à ce moment-là, les bombardiers se reposaient sur les méthodes visuelles aussi bien que sur les données des écrans radar.

Finalement, ce fut au tour de la force de repérage des Mosquitos (leurs brillantes bombes indicatrices rouges jusqu'ici encore enclenchées dans les soutes à bombes) de foncer sur Dresde et de délimiter le stade dont dépendait toute l'attaque.

Dresde reposait sous la protection de la première division allemande de chasse. Le P.C. de la division se trouvait à Döbenitz, près de Berlin. On avait établi d'autres P.C. de division dans des bunkers géants à Arnhem, Metz et Schleissheim. Ces centres de commandement des chasseurs étaient appelés par les aviateurs les « théâtres de la bataille ».

En entrant (a écrit un général de chasseurs de nuit de la Luftwaffe), on était immédiatement affecté par l'atmosphère de nervosité qui régnait là. La lumière artificielle faisait apparaître les visages encore plus hagards qu'ils n'étaient en réalité. L'air confiné, la fumée des cigarettes, le bourdonnement des ventilateurs, le bruit des télécritteurs et le murmure assourdi des opérateurs innombrables du téléphone donnaient mal à la tête. Le centre d'attraction de cette salle était l'énorme panneau de glace où étaient projetées (par touches de lumières et bandes lumineuses) la position, l'altitude, la force et la route de l'ennemi, aussi bien que celles de nos propres formations. Chaque point et chaque modification portés sur l'écran étaient le résultat de rapports et d'observations provenant d'installations radars, de détecteurs, de postes d'écoute, d'avions de reconnaissance et d'unités en action.

En face de la carte, sur des marches descendantes comme celles d'un amphithéâtre, étaient assis, plusieurs rangées en dessous, les contrôleurs de chasseurs qui donnaient des ordres à leurs chasseurs de nuit au fur et à mesure que la bataille se déroulait. Cette partie du théâtre était reliée à tous les postes de commande et à tous les terrains d'aviation par un réseau de lignes téléphoniques.

En février 1945, cependant, l'offensive alliée contre le pétrole avait mutilé les défenses allemandes de chasseurs, à

L'exécution de l'attaque

un point tel qu'une politique de stricte conservation des ressources était en application. Non seulement on ne permettait qu'aux meilleurs équipages de faire usage du précieux matériel d'aviation, sauf en cas d'urgences graves, mais aussi il fallait avoir plus que le grade de commandant de base pour ordonner, de sa propre initiative, à ses escadrilles de s'engager dans la bataille sans recevoir l'autorisation de Döbenitz.

La nuit du 13 février 1945, le dilemme auquel eurent à faire face les contrôleurs des chasseurs au « théâtre » de Döbenitz apparaît clairement. D'abord, leur information était très incomplète. Même leurs postes habituels de surveillance des radars ennemis, qui avaient capté la longueur d'onde des appareils radar et radio les matins précédant les attaques à grande échelle, étaient maintenant rendus sourds par des « rideaux » jetés autour de la côte Est des îles britanniques et le long du front occidental. La chaîne installée le long de la côte de la Manche, qui permettait aux Allemands d'être vite avertis des attaques, était depuis longtemps tombée aux mains des Alliés; la nouvelle de bombardiers ennemis approchant à basse altitude au-dessus des lignes alliées leur serait parvenue seulement quand ces bombardiers auraient atteint le rayon d'action des chaînes radar situées à l'intérieur du Reich; et quand la menace se matérialisa en ce soir lugubre du 13 février 1945, 244 bombardiers seulement émergèrent de derrière le « rideau » du radar. La question que se posaient les contrôleurs n'était pas seulement : « Où ces bombardiers se dirigent-ils ? » mais aussi : « Qu'est-ce que le général de l'armée de l'Air Harris va faire de ses 750 autres bombardiers en service ? » A mesure que la formation des bombardiers Lancasters s'enfonçait de plus en plus dans le sud et dans le centre de l'Allemagne, vite rejoints par 300 autres Halifax envoyés sur Böhlen, la menace se fit plus précise pour les contrôleurs allemands. Toutefois, ils ne donnèrent l'ordre de décoller, en Allemagne centrale, aux groupes prêts à prendre l'air, que lorsqu'ils furent sûrs que la troisième et plus petite formation de flèches rouges sur l'écran de verre en face d'eux n'était pas l'habituel raid de harcèlement en cours sur Berlin, mais allait en fait survoler Leipzig, Chemnitz ou bien Dresde, au même moment que le gros des bombardiers. A cet instant, les contrôleurs n'attendirent plus que la troisième menace majeure, et pro-

La Force « porte-assiettes » arrive

bablement la véritable, se matérialise, et décidèrent que la menace immédiate était dirigée contre l'une des villes saxponnes. Même alors, plus d'un contrôleur a dû sérieusement douter qu'il s'agisse d'une attaque sur Dresde. On sait que, à la dernière minute, la population de Leipzig, et de Leipzig seulement, fut avertie par radio de se mettre à l'abri.

Néanmoins, vers 21 h 55, l'ordre atteignit Dresden-Klotzsche, de mettre en branle le groupe de chasseurs de nuit V/NJG.5 basé là. Mais il était trop tard et le repérage de l'objectif commençait déjà. L'un des pilotes du groupe de chasseurs de nuit Me. 110 basé à Klotzsche, un sergent de vingt-cinq ans, qui s'était porté volontaire pour la défense du Reich, décrivit le 13 février, dans son agenda, comme « le jour le plus triste pour un pilote de chasse de nuit ». A midi, il avait vérifié et essayé son appareil. L'installation radar d'interception de nuit SN-2 fonctionnait parfaitement.

Le soir, nous reçumes une alerte, la première de la journée. Bien sûr, elle concernait seulement les équipages A. L'ordre de décollage vint beaucoup trop tard...

Les équipages A étaient les huit ou dix équipages du groupe qui avaient à leur actif le plus d'opérations réussies. Les pilotes des équipages A se réunirent finalement à 21 h 55, au moment même où les repéreurs des Mosquitos se débattaient à 20 000 pieds pour trouver les signaux du *Loran*. Les chasseurs de nuit bimoteurs Messerschmitt mirent plus d'une demi-heure pour atteindre l'altitude d'attaque, tournoyant autour de leur propre terrain à huit kilomètres de Dresde. Les servants des pièces antiaériennes légères du terrain d'aviation devinrent de plus en plus nerveux à mesure qu'approchait l'armada de bombardiers dont le bruit résonnait à l'horizon; soudain, le seul projecteur du terrain d'aviation repéra un avion tournoyant à basse altitude; tous les canons légers ouvrirent le feu sur lui. L'avion tomba en flammes. Ainsi le seul succès de la défense antiaérienne au cours de la nuit fut la destruction d'un appareil allemand, un des cinq équipages A, piloté par un jeune sergent pilote. Mal préparée, la capitale saxonne se préparait à affronter l'attaque.

L'exécution de l'attaque

On avait chargé trois des Lancasters des deux groupes d'éclaireurs d'être les appareils de liaison; leur tâche était de communiquer en morse les instructions du bombardier-pilote à la force de bombardiers si l'installation de transmission ne fonctionnait pas ou était brouillée. Quelquefois, l'un des opérateurs radio des bombardiers enclenchait accidentellement son appareil à très haute fréquence, brouillant les communications entre les autres bombardiers et le bombardier-pilote; d'autres fois, les Allemands eux-mêmes étaient responsables. Les avions de liaison jouaient aussi le rôle de trait d'union entre le bombardier-pilote et la base de l'es-cadre en Angleterre. Des prévisions atmosphériques corrigées et des estimations de vent s'échangeaient entre le bombardier-pilote et la base; à partir de telles opérations, on demandait au bombardier-pilote de formuler un jugement bref sur le succès du raid et de le retransmettre en Angleterre même s'il se trouvait encore au-dessus de l'objectif.

Dans le raid de Dresde, les trois Lancasters de liaison provenaient tous du Groupe 97. Dans l'avion de liaison piloté par un capitaine, on avait installé un enregistreur radio spécial pour réaliser un enregistrement permanent du déroulement de l'attaque. Dans les jours suivants, on produirait l'enregistrement à l'enquête d'estimation des raids : la Bomber Command de la R.A.F. était encore très désireuse de comprendre ses erreurs et d'en tirer parti, de développer et d'élargir ses procédés et ses techniques.

Alors que son Mosquito s'approchait encore de la zone-objectif, le bombardier-pilote enclencha l'un de ses deux émetteurs-récepteurs à très haute fréquence; alors, pour la première fois, le silence fut rompu au-dessus de l'Allemagne : « Le contrôleur au chef repéreur : comment m'entendez-vous ? Terminé. » Le chef repéreur répondit qu'il l'entendait « 5 sur 5 ». Une question semblable posée au premier avion de liaison permit de noter que les communications entre l'avion de liaison n° 1 et le bombardier-pilote se faisaient à « haute et intelligible voix ». Toute l'opération serait menée en texte clair; on n'utilisait de mots de code que pour les ordres principaux tels que « rappel » ou « mission annulée ». Aucun accusé de réception n'était demandé par le bombardier-pilote excepté pour l'ordre « Rentrez ». Les nuages étaient encore tout à fait apparents au-dessus de la

La Force « porte-assiettes » arrive

zone-objectif; le bombardier-pilote appela une fois de plus le chef repéreur : « Etes-vous déjà sous les nuages ? » « Pas encore », répondit le chef repéreur. Lui aussi était descendu de 19 000 pieds en moins de cinq minutes; le navigateur de l'appareil du bombardier-pilote avait terriblement souffert d'un mal d'oreille pendant la descente. Le bombardier-pilote attendit, puis demanda au chef repéreur s'il pouvait apercevoir la première fusée verte lâchée par le groupe 83. « Ça va, je peux la voir. Le nuage n'est pas épais. » « Non », confirma le bombardier-pilote. « A quelle altitude situez-vous sa base ? » Au bout d'un moment, le chef repéreur répondit : « Sa base est à peu près à 2 500 pieds. » C'était le moment où le repérage devait commencer. Les fusées éclairantes brûlaient maintenant très brillamment au-dessus de la ville; la cité entière paraissait sereine et paisible. Le chef repéreur, dans son Mosquito, examina soigneusement l'objectif : à sa grande surprise, il ne put voir aucun projecteur; pas trace non plus de la flak légère. Il fit des cercles prudents au-dessus de la ville, relevant ses coordonnées.

Tandis que je survolais la ville, il m'apparut clairement qu'il y avait un grand nombre de constructions à charpentes de bois noires et blanches; cela me rappela le Shropshire, Hereford et Ludlow. Elles semblaient border le fleuve, franchi par un bon nombre de ponts aux arches assez gracieuses; ces constructions étaient un trait vraiment frappant de l'architecture de la ville.

Dans la gare de triage de Dresden-Friedrichstadt, il put voir une unique locomotive remorquant laborieusement un minuscule convoi de marchandises. En dehors d'un grand bâtiment qu'il identifia comme étant la gare centrale — il avait passé l'après-midi à Woodhall Spa à étudier une mosaïque de photographies aériennes de Dresde — il y avait un autre panache de fumée à l'endroit où une locomotive se dépensait pour sortir un train de voyageurs, avec quelques wagons blancs, à l'air libre. Puis il fut temps pour lui de commencer son premier tour sur le point de repère. Au-dessus de la gare centrale, il était à 2 000 pieds d'altitude. Il commença maintenant à piquer verticalement, gardant un œil vigilant sur l'altimètre; les bombes indicatrices d'objectif étaient réglées barométriquement pour éclater à 700 pieds.

L'exécution de l'attaque

Si elles étaient lâchées au-dessous de cette altitude, elles mettaient le feu au petit avion de bois ou bien elles ne tombaient pas correctement.

Ses yeux suivirent les voies ferrées depuis la gare centrale jusqu'au fleuve, en suivant une courbe à main droite. Juste à gauche des ponts du chemin de fer, il trouva son point de repère; maintenant qu'il était en position pour commencer ses tours, il appela le chef repéreur : « J'y vais », pour avertir les autres repéreurs qu'ils devaient s'écartier sans quoi ils auraient pu commencer leurs tours de repérage en même temps; de 2 000 pieds, le Mosquito piqua à moins de 800 pieds, ouvrant les portes de la soute à bombes au moment où il arrivait droit sur l'objectif. La première lampe-flash crépita au moment où l'appareil photo visait l'hôpital de Dresden-Friedrichstadt, le plus grand ensemble hospitalier d'Allemagne centrale.

Dans son objectif, l'appareil saisit l'image de la bombe indicatrice de 1 000 livres, glissant hors de la soute à bombes : l'engin à ailerons se profilait, menaçant, au-dessus d'un petit bâtiment allongé faisant partie de l'hôpital.

Le chef repéreur redressa vivement, conservant une bonne vitesse, puisqu'il ne savait pas encore si la flak viendrait et que la fusée éclairait particulièrement bien, à la fois Dresde et son avion. L'appareil photo fit un deuxième flash; la bombe était une tache noire au-dessus du stade brillamment éclairé. L'un des pilotes de Mosquito non averti de la nouvelle technique photographique cria à son navigateur : « Mon Dieu, le chef repéreur a été touché ! » Mais au même instant, la première bombe indicatrice rouge éclata parfaitement en une gerbe de lumière.

Le Mosquito fonça au-dessus du stade vers le fleuve à 300 miles à l'heure, son appareil photo continuait régulièrement à prendre une photo par seconde. Le troisième flash se fit au-dessus de la voie de garage du chemin de fer conduisant à l'hôpital; on y déchargeait un train-hôpital en provenance du front de l'Est; tout cela était maintenant enregistré définitivement sur un rouleau de film... avant que les bombardiers n'arrivent pour supprimer les voies de garage de la carte. Le quatrième flash montra au chef repéreur qu'il se trouvait au-dessus de l'Elbe; un panache de vapeur ouatée sortait d'une unique locomotive à vapeur soufflant le long

La Force « porte-assiettes » arrive

de la voie ferrée qui court au-delà des jardins du Palais Japonais. « Repéreur 2 : « Taïaut ! » Le Mosquito du deuxième repéreur suivait déjà la courbe de la ligne de chemin de fer, prêt à estimer l'écart de la bombe indicatrice rouge du chef repéreur.

Au même moment, le bombardier-pilote pointait les trois stades de Dresde sur sa carte-cible d'état-major et vérifiait le stade repéré; il annonça d'un air sinistre : « Vous n'avez pas repéré le bon. » Pendant un moment, la radio à très haute fréquence n'enregistra qu'une respiration nerveuse. Puis il y eut un soupir de soulagement : « Oh ! non, ça va bien, continuez. » Le bombardier-pilote pouvait maintenant voir clairement les fusées de repérage rouges brûlant dans une mare écarlate non loin du stade. « Hello, chef repéreur, appela-t-il, cet indicateur d'objectif est à peu près à 100 yards à l'est du point de repère. » Le tir de repérage initial était extraordinairement précis. Quand on se rappelle qu'au cours de la première nuit de la bataille de Hambourg, en 1943, les repéreurs de l'escadre officielle d'éclaireurs étaient à une distance comprise, selon les cas, entre 800 mètres et 11 km du point de repère, bien qu'utilisant aussi une technique visuelle, on peut juger de la différence fondamentale entre les résultats obtenus par ces deux escadres de bombardiers. « Le contrôleur au chef repéreur : bon tir ! Remontez maintenant, remontez. » « Le chef repéreur à tous les repéreurs : remontez, remontez. » « Le repéreur 5 au chef repéreur : tout va bien ? » « Le repéreur 2 au chef repéreur : j'y vais. »

Il était 22 h 6 m 32 s. Il restait encore neuf minutes avant l'heure zéro, mais le point de repère était marqué clairement et sans ambiguïté. Il ne restait plus aux autres Mosquitos qu'à décharger leurs bombes indicatrices rouges par-dessus celle qui brûlait déjà, pour renforcer l'incandescence. La seule chose qui intéressait le bombardier-pilote était la visibilité des bombes indicatrices à travers les légères couches nuageuses, en particulier pour les bombardiers Lancasters qui attendaient à l'altitude maximale de quelque 18 000 pieds; les groupes de Lancasters avaient reçu l'ordre d'approcher le point de repère à des altitudes différentes, pour éviter des collisions tandis qu'ils évoluaient en éventail au-dessus de la ville. Un Lancaster du groupe 97, spécialement équipé,

L'exécution de l'attaque

avait été placé à une altitude de 18 000 pieds au-dessus de Dresde. C'était le Lancaster vérificateur 3. « Le contrôleur au vérificateur 3 : dites-moi si vous voyez la lumière. » « Je vois trois indicateurs d'objectif », répondit le Lancaster vérificateur. Le bombardier-pilote, pensant que le vérificateur ne parlait que des indicateurs d'objectif verts, dit : « Bon travail, pouvez-vous déjà voir les rouges ? » « Vérificateur 3 au contrôleur : mais je ne vois que des rouges¹. »

L'un après l'autre, deux autres repéreurs Mosquitos lancèrent leur « Taiaut » et lâchèrent leurs indicateurs rouges sur le stade. Le bombardier-pilote se souvint que les Mosquitos ne transportaient qu'un indicateur chacun et les avertit « d'y aller doucement » ; ils pourraient en avoir besoin plus tard. Il était 22 h 7, zéro moins huit. Le repérage s'était passé bien mieux que l'on ne s'y attendait. « Le contrôleur à la force des fusées éclairantes : plus de fusées, plus de fusées ! » Un autre Mosquito proclama son intention de marquer le stade. Avec un peu d'impatience, le bombardier-pilote fit cet appel à tous les repéreurs : « Dépêchez-vous de terminer votre repérage, puis quittez le terrain. » Une grande quantité de leurs rouges brûlaient maintenant autour du stade (chaque indicateur était une mare de cire en feu) éparpillées sur une superficie de plusieurs centaines de mètres carrés, trop nombreuses pour être éteintes même s'il y avait quelques Allemands assez braves pour s'aventurer dans ce qui semblait le cœur même de la zone d'objectif.

A Dresde, l'émetteur radio *Horizont* de la flak avertissait : « La formation des avions de harcèlement se dirige de Martha-Heinrich I à Martha-Heinrich 8; les premières vagues des formations de bombardiers lourds sont à Nordpol-Friedrich, maintenant à Otto-Friedrich 3; leur cap est Est-nord-est. » MH 1, MH 8, OF 3 étaient des carrés du quadrillage imprimé sur la carte où les commandants de la flak marquaient la position des formations ennemis; dans leur affolement, cependant, les speakers avaient confondu les appareils de harcèlement — en réalité les neuf Mosquitos de la force de repérage — avec les bombardiers lourds, et vice versa. Un moment plus tard, il apparut au commandant de

1. Les mots anglais *Three* (3) et *Green* (vert) ont phonétiquement prêté à confusion. (N.d.T.)



Le général de l'Armée de l'Air,
Sir Arthur Harris,
inspectant un détachement
du régiment de la Royal Air Force.

En tant que secrétaire d'Etat à l'Air, Sir Archibald Sinclair — que l'on voit ici parler aux équipages après la séance d'instructions opérationnelles — répondait devant le Parlement des décisions prises par le ministère de l'Air.

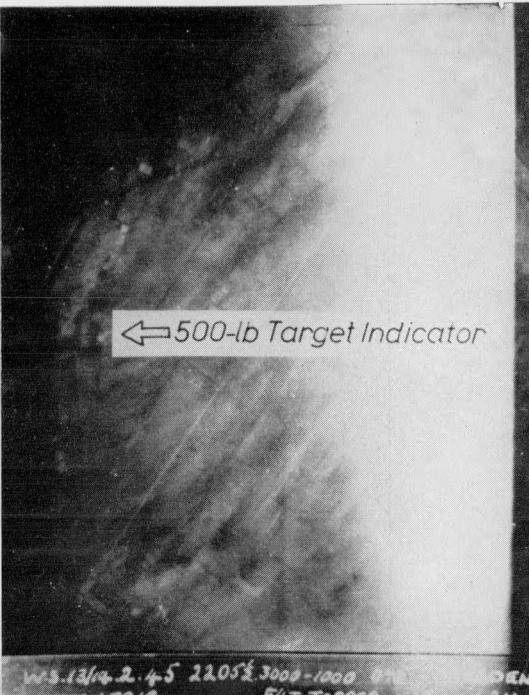




Le lieutenant-colonel Maurice Smith, D.F.C., qui dirigea la première attaque contre Dresden — l'un des bombardiers-pilotes les plus expérimentés de la R.A.F. Il est aujourd'hui rédacteur en chef de la revue *Flight*.

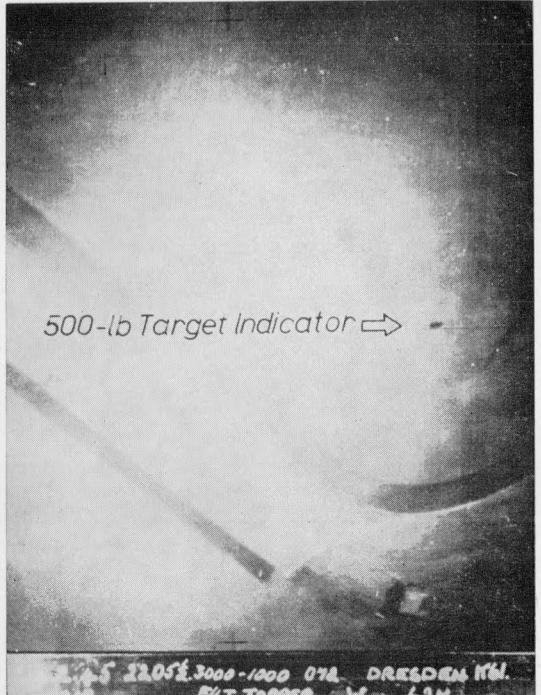


Le général de corps d'armée aérienne, Sir Robert Saundby, commandant en chef adjoint de la Bomber Command et bras droit de Sir Arthur Harris au moment des attaques contre Dresden.



←500-lb Target Indicator

W.B. 13/4.2.45 22051 3000-1000
WMK 1ER/G F/LT. TOPPER



500-lb Target Indicator →

22051 3000-1000 074 DRESDEN K61.
F/LT. TOPPER W. 624

La bombe indicatrice d'objectif se découpe sur Friedrichstadt.

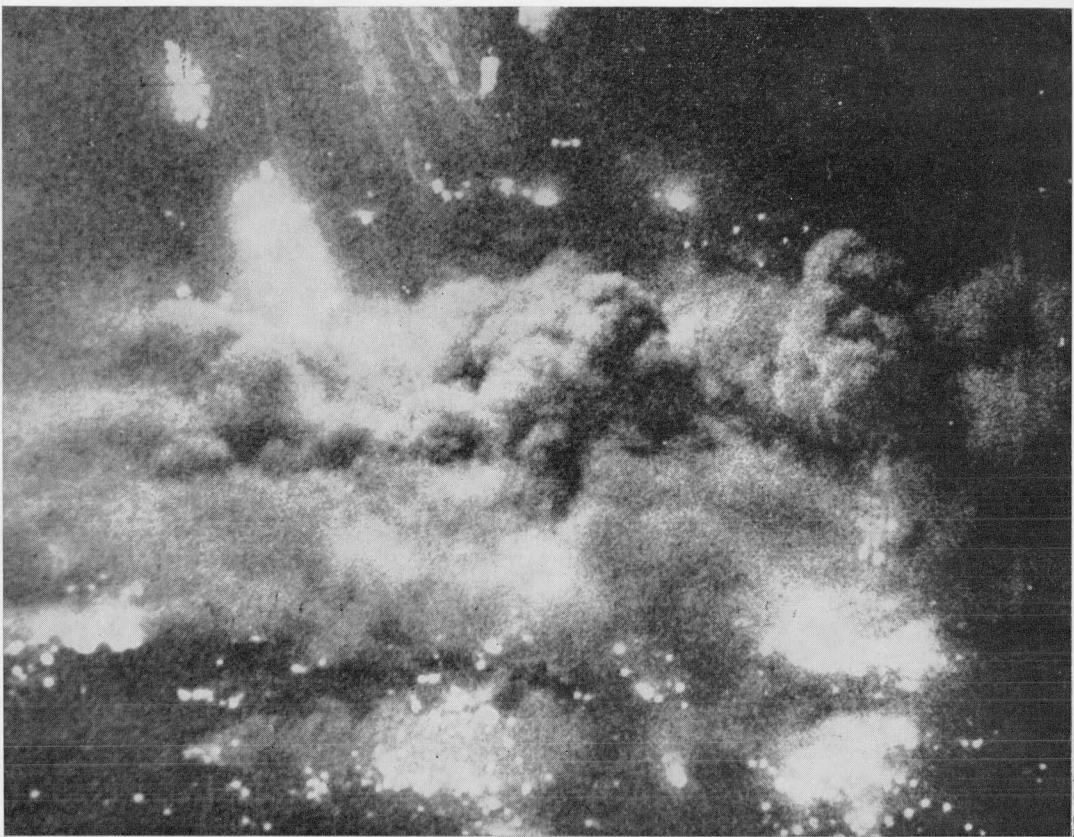
Le chef-repêcheur de la première attaque de Dresde était le capitaine William Topper. Son Mosquito était cette nuit-là muni pour la première fois d'un appareil photo automatique avec flash.

Le Mosquito est maintenant au-dessus des voies de garage du chemin de fer situées près du terrain de sports.

La voie ferrée et la route de l'autre côté de l'Elbe.

La voie ferrée et la route de l'autre côté de l'Elbe.





Ci-dessus : Au cours de la seconde attaque, des Lancasters de la section cinématographique de la R.A.F. survolèrent la ville en flammes ; leurs appareils ont rapporté la preuve photographique indiscutable de l'existence d'un écran de fumée haut de 5,500 km.

Ci-contre : Photographie de reconnaissance des centres d'aiguillage de Dresde-Friedrichstadt après le triple bombardement, montrant les voies du chemin de fer et les flammes qui envahissent les rues environnantes.

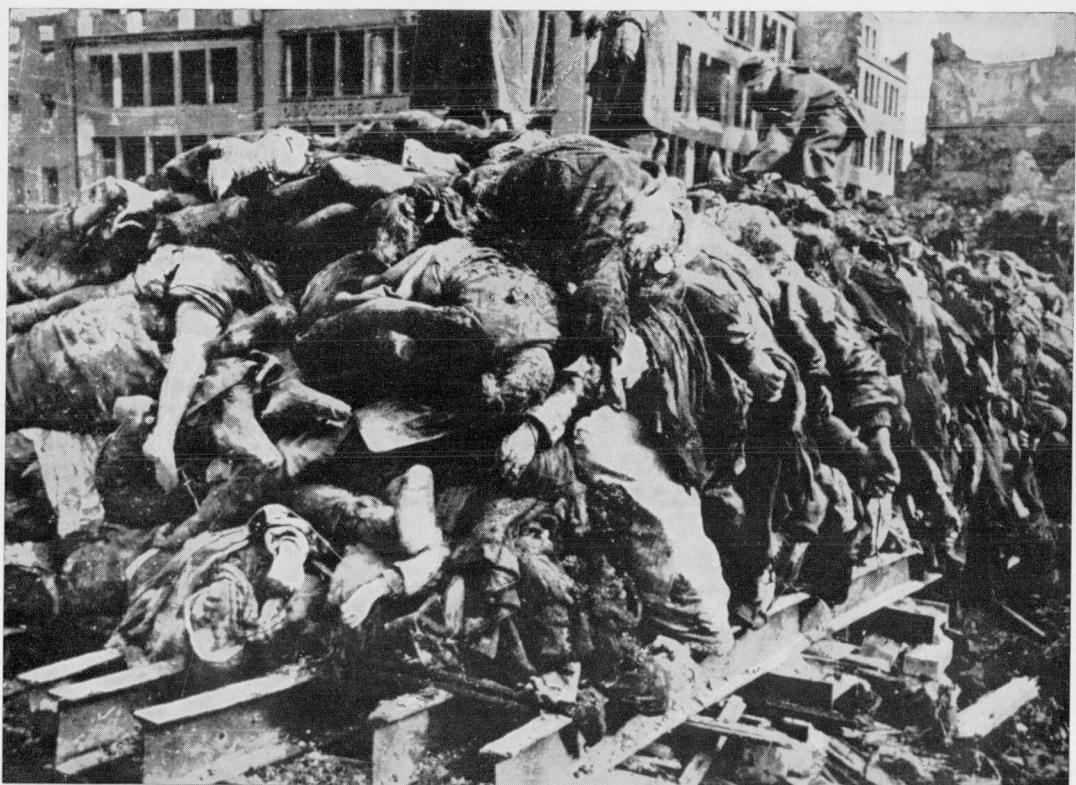




Photographie de reconnaissance de Dresde prise par la R.A.F. après les attaques. En bas, à gauche : la gare centrale. En haut : l'Elbe et le pont Augustus ; à sa gauche, le palais baroque Zwinger, et, juste au-dessous, les rues sombres en nid d'abeilles de la Dresde médiévale avec, au centre, la place rectangulaire de l'Altmarkt.



Dresden, le 25 février 1945 : des soldats conduisant des charrettes réquisitionnées ont amené les victimes jusqu'à la place de l'Altmarkt. Après d'ultimes tentatives d'identification, les corps sont empilés sur des bûchers de fortune.



La Force « porte-assiettes » arrive

la flak de la zone qu'il s'agissait en fait des Mosquitos éclaireurs, arrivant de la zone de Chemnitz et que les formations de bombardiers lourds approchaient au-dessus de Riesa, en provenance du nord-ouest; aussitôt, on envoya un signal à la salle de contrôle de la défense antiaérienne locale, située dans les sous-sols de l'immeuble Albertinum. Le dernier message émis par ce centre de contrôle fut un cri aigu : « Les bombes tombent autour de la ville ! Camarades, gardez du sable et de l'eau à portée de la main. » Mais les habitants n'avaient pas encore été avertis de se mettre à l'abri.

Le bombardier-pilote fit une vérification finale avec le Lancaster le plus haut dans le ciel : « Pouvez-vous voir les indicateurs d'objectifs rouges ? » La réponse fut satisfaisante : « Je vois nettement les indicateurs d'objectifs, les verts comme les rouges. » Il était 22 h 9, « H » moins six. Le repérage était total et le bombardier-pilote voulait que l'attaque commence le plus tôt possible; ses réservoirs ne lui permettraient de rester au-dessus de l'objectif que douze minutes encore. Il voulait être témoin du commencement de l'attaque et s'assurer que tout allait bien.

C'est à ce moment que les gens de Dresde, qui avaient maintenant quitté les espaces découverts et écoutaient avec appréhension, dans leurs sous-sols et leurs caves, le bruit des Mosquitos allant et venant au-dessus des toits de la capitale saxonne, furent informés, pour la première fois, de la véritable nature de la menace qui pesait sur la ville. A 22 h 9, la sonnerie de pendule qui remplaçait les émissions de radio pendant les alertes en Allemagne, fut brusquement interrompue. La voix indéniablement saxonne d'un speaker très agité éclata dans les haut-parleurs : « Achtung, achtung, achtung ! Les premières vagues de la grosse formation de bombardiers ennemis ont changé de route et s'approchent maintenant des limites de la ville. Il va y avoir une attaque. Ordre à la population de se diriger immédiatement vers les sous-sols et les caves. La police a reçu l'ordre d'arrêter tous ceux qui resteraient en espace découvert... »

Dans son Mosquito, à 3 000 pieds au-dessus de la ville silencieuse, le bombardier-pilote répétait encore et encore dans son émetteur radio à très haute fréquence : « Contrôleur à la Force « Porte-assiettes » : « Approchez et bombardez la lueur des indicateurs d'objectif rouges comme prévu. Bom-

L'exécution de l'attaque

bardez lueur des indicateurs d'objectif rouges comme prévu. »

Il était exactement 22 h 10 1/2.

Le chef repéreur appela le bombardier-pilote, demandant : « Puis-je renvoyer maintenant la force de repéreurs ? »

Il vint à l'esprit du bombardier-pilote que les Allemands pourraient bien avoir disposé des leurres dans le voisinage; n'ayant pas de carte d'objectif indiquant de tels emplacements, il ne serait pas raisonnable de négliger cette éventualité : « Contrôleur au chef repéreur : si vous restez encore un moment dans le coin, gardez un gars avec une fusée jaune, les autres peuvent rentrer. » « Entendu, contrôleur. » « Chef repéreur à tous les repéreurs : rentrez, rentrez, accusez réception du message. » L'un après l'autre, les repéreurs 3, 4, 5, 6, 7 et 8 accusèrent réception : « Rentrons. »

Le chef repéreur pointa un appareil décrivant des cercles avec ses feux de navigation vert et rouge allumés. Cela pouvait lui attirer des ennuis au-dessus d'un territoire ennemi. « Vos feux de navigation sont allumés », dit-il dans son micro. Les feux restèrent allumés. Ce devait être l'un des Me. 110 allemands, encore en train de décrire des cercles pour gagner de l'altitude; mais les Mosquitos étaient complètement désarmés et, à moins d'entrer en collision avec ce chasseur, personne ne pouvait rien faire.

Le bombardier-pilote transmettait toujours aux bombardiers de la force principe : « Contrôleur à la Force « Porte-assiettes » : bombardez comme prévu concentration d'indicateurs d'objectif rouges quand vous voudrez. »

Les canons qui défendaient Dresde étaient toujours silencieux. On ne devait même pas voir l'éclair d'une seule bouche de canon. Le bombardier-pilote commença à penser qu'en réalité Dresde était une ville sans défense. Il pouvait, en toute sécurité, donner l'ordre aux lourds quadrimoteurs Lancasters de bombarder à des altitudes inférieures, de manière à assurer par là une distribution de bombes plus uniforme sur le secteur repéré en vue de l'attaque. Il appela le Lancaster de liaison n° 1, qui était en contact constant (en Morse) avec les bombardiers : « Dites aux appareils du sommet de descendre au-dessous du nuage du milieu. » « Compris. » A 22 h 13, les bombes avaient commencé de tomber sur Dresde. Le chef repéreur attira l'attention du

La Force « porte-assiettes » arrive

bombardier-pilote sur les explosions caractéristiques des énormes bombes explosives de 4 000 et de 8 000 livres, destinées à fracasser les fenêtres et à arracher les toits des bâtiments très combustibles de la vieille ville de Dresde, dont quelques-uns avaient près de mille ans. Un vif éclair bleu déchira l'obscurité au moment où un chapelet de bombes éclatait à l'écart de l'objectif; plus tard, les équipages furent d'avis qu'on avait dû toucher une installation électrique.

« Le chef repéreur au contrôleur : les bombes ont l'air de tomber O.K. maintenant. Terminé. » « Oui, chef repéreur, elles en ont joliment l'air. » « Hello, Force « Porte-assiettes », c'est un beau bombardement. Arrivez et visez les indicateurs de cibles rouges, comme prévu. Attention aux décalages. Quelqu'un a largué très à l'écart. » « Le contrôleur au chef repéreur : Rentrez maintenant, si vous le voulez, et merci. » « Hello, contrôleur : merci, rentrons. » « Bon travail, Force « Porte-assiettes », c'est un beau bombardement », dit le bombardier-pilote.

Les Lancasters faisaient leur vol de bombardement vers le point de repère du stade, groupe par groupe, chaque appareil approchant le stade et la lueur brillante des bombes indicatrices rouges selon un cap différent, certains ayant un cap plein sud, d'autres un cap est, survolant en éventail la vieille ville flamboyante. Tout le secteur n'était plus qu'un amas de feux scintillants et, ça et là, l'éclair brillant des grosses bombes explosives faisant voler les débris et éclater les immeubles, éclairait les toits de la ville.

A 22 h 18, les bombes recouvrant tout le secteur, et une ou deux éclaboussures de lumière révélatrices étaient visibles dans les zones sombres un peu en dehors. Le bombardier-pilote avait vu ses charges de bombes tomber à l'écart et maintenant il avertissait le reste de la force des Lancasters : « Hello, Force « Porte-assiettes » : essayez d'attraper la lueur rouge. » Le bombardement se fit alors plus sauvage. « Attrapez la lueur rouge si vous le pouvez, puis bombardez comme indiqué. »

Il pouvait encore rester trois minutes au-dessus de la ville. A proximité, il repéra quelque chose de brillant, la lueur rouge et jaune d'un leurre allemand, allumé en vain. Ce dont les Allemands ne se rendirent jamais compte quand ils fabriquaient des leurres, était qu'une ville en feu, vue d'en

L'exécution de l'attaque

haut, était une masse désordonnée et turbulente de vagues de fumées, d'explosions et de taches irrégulières de myriades de bombes incendiaires; les leurres allemands étaient bâtis selon des rectangles réguliers, les « bombes incendiaires » en feu étant placées soigneusement à intervalles réguliers sur le sol. Néanmoins, c'était la tâche du bombardier-pilote de s'assurer qu'aucune bombe n'avait été inutilement attirée par les leurres. En cette occasion, il n'estima pas que ce leurre méritât la dépense d'une bombe indicatrice jaune; il transmit seulement à tous les équipages du reste de la Force : « Leurres à 12 à 15 miles sur un cap de 300 degrés exactement à partir du centre de la ville. » Une minute plus tard, il répéta l'avertissement : « Bombardement complet rapide et retour. Ignorez les leurres. »

A 22 h 21, dans la nuit du 13 février 1945, le bombardier-pilote appelait le Lancaster de liaison n° 1 pour la dernière fois, en plaçant son Mosquito sur le nouveau cap qui le ramènerait en Angleterre. « Contrôleur à avion de liaison n° 1 : renvoyez-les; objectif attaqué avec succès stop premier plan stop à travers nuages stop. »

CHAPITRE III

UNE VILLE EN FEU

ON se rend compte combien l'exactitude des prévisions météorologiques concernant la région visée contribua au succès de cette première attaque de Dresde par le groupe n° 5, dans la soirée du 13 février 1945, quand on la compare avec l'attaque, numériquement plus importante — 320 Halifax y participèrent — de l'usine de pétrole synthétique de Bohlen, à 160 km à l'ouest de Dresde.

La section météorologique du quartier général de la section de bombardement avait prédit que l'éclaircie dans les couches de nuages qui s'étendaient au-dessus de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Ouest serait en plein au-dessus de Dresde pendant seulement quatre ou cinq heures. Mais bien que la première mission de reconnaissance fût arrivée sur Dresde tout droit de l'ouest, les avions avaient descendu la paroi d'un conglomérat de nuages sur les cinquante-cinq derniers kilomètres. A Bohlen même, on signalait la présence de couches de strato-cumulus. Les marqueurs des avions éclaireurs ne faisaient qu'une très faible lueur, et ils étaient très largement dispersés. En plus de ce manque de concentration du marquage, les Allemands faisaient brûler un groupe de faux indicateurs à quelques miles et les équipages d'Halifax, étant incapables de distinguer les détails du terrain, firent d'importantes erreurs en dépit des avertissements de leur chef de bombardement. Les bombes furent dispersées.

L'exécution de l'attaque

Si les mêmes couches de nuages avaient été au-dessus de Dresde quinze minutes plus tard, lorsque les bombardiers du groupe n° 5 arrivèrent sur cette malheureuse ville, la première attaque n'aurait très probablement pas réussi à présenter le degré de concentration dans l'espace nécessaire pour ouvrir ce feu roulant.

Les documents gardés par le poste météorologique de l'aérodrome local de Dresde-Klotzsche confirment non seulement qu'il était impossible d'engager l'attaque, mais que les bancs de nuages suivaient les forces d'attaque de très près à la fin du second bombardement; ainsi, à 7 heures du soir, la proportion des nuages dans l'atmosphère, au-dessous de 10 000 pieds, n'était que de 1/10, mais, dix minutes après la fin du second bombardement de Dresde, à 2 heures du matin, le 14 février, les 10/10 du ciel étaient obscurcis par les nuages, à la fois au-dessus et au-dessous de 10 000 pieds. Pendant cette éclaircie prévue avec tant de précision, la section de bombardement avait dû accomplir deux raids importants à trois heures d'intervalle.

Ainsi que le commandant d'escadre aérienne M. A. Smith, chef de la première attaque, le confirme : si le premier raid sur Dresde avait eu lieu dix à quinze minutes plus tôt, le double bombardement aurait sans doute entièrement échoué. Les Lancasters n'auraient pas pu tourner pendant quinze minutes, en attendant que le ciel s'éclaircît.

La section de bombardement fut donc bien près d'être privée du plus grand triomphe de son offensive aérienne contre l'Allemagne; les ennemis d'après-guerre de l'Angleterre furent bien près d'être privés de leur plus grand motif d'accusation et de propagande contre notre pays.

A 10 h 30, le soir du 13 février, toute la première ligne d'attaque contre Dresde était en route pour l'Angleterre. Dix minutes après la fin de la première attaque, les bombardiers cessèrent brusquement de lancer des bombes et, descendant rapidement jusqu'à une altitude d'environ 6 000 pieds, ils se glissèrent au-dessous des chaînes de radar allemandes. Ce n'est que lorsque les forces du groupe n° 5 approchèrent des lignes alliées, à quelques miles au sud de Strasbourg, qu'elles amorcèrent une lente ascension jusqu'à 15 000 pieds.

Une ville en feu

La retraite des bombardiers était alors couverte par l'arrivée de nouvelles forces au-dessus de la France et de l'Allemagne du Sud, la force des 529 Lancasters devant ouvrir le feu sur Dresde à 1 h 30 du matin. Depuis minuit, les équipages de ces nouvelles formations avaient lancé d'abondantes cascades de dipôles de brouillage dans l'air, tandis que les appareils grimpait résolument au-dessus des régions alliées, pour passer finalement au-dessus du front en un point situé à environ vingt miles au nord de Luxembourg.

C'était une véritable armada aérienne, transportant un chargement de bombes encore plus lourd que celui qui avait été lancé pendant le raid des 1 000 bombardiers sur Cologne, trente mois auparavant.

A la tête du flot de bombardiers avançaient les Blind Illuminator Lancasters, avec leurs lance-bombes chargés de bombes à retardement, de fusées éclairantes et de lanternes au magnésium devant prendre feu à 20 000 pieds pour illuminer la campagne afin que le chef de bombardement adjoint puisse identifier l'objectif et indiquer le lieu de pointage.

Aux premières lignes de la force d'attaque se trouvaient des escadrilles de chasseurs équipées pour le combat de nuit et le mitraillage des champs d'aviation allemands.

Au flot des bombardiers s'étaient joints les Liberators et les forteresses volantes du groupe n° 100 (contre-mesures par radio), chacun transportant deux experts en signalisation, entraînés pour un travail de cette nature que les autres membres de l'équipage n'avaient pas le droit d'assurer, chaque appareil également chargé de tonnes de dipôles de brouillage. Mais si les forces envoyées pour asséner le second coup à Dresde cette nuit-là étaient impressionnantes, l'humeur des troupes n'était pas joyeuse.

Les derniers renseignements qui leur avaient été donnés avant l'opération leur avaient appris peu de choses sur la nature de l'objectif qu'ils devaient attaquer. Sur la plupart des bases aériennes, ces renseignements avaient été reçus sans commentaires et les jeunes équipages des bombardiers avaient accepté ce que leurs officiers leur avaient dit. Une fois mis au courant, quelques hommes qui avaient été à Dresde avant la guerre déplorèrent qu'un tel raid fût nécessaire. L'inquiétude avait gagné la plupart des hommes lorsque le commandant de leur base avait arraché le papier brun

L'exécution de l'attaque

qui recouvrait les cartes et les plans de route sur le mur qui leur faisait face à l'autre bout de la baraque.

La première réaction de la plupart des équipages fut d'avoir peur lorsqu'ils virent qu'ils devaient pénétrer si profondément en territoire allemand. Les capitaines et les navigateurs échangèrent des coups d'œil et firent un rapide calcul de la durée du vol jusqu'à Dresde : environ dix heures. Il faudrait pousser les limites de vol des appareils Lancasters. Il semblait qu'il y eût bien peu de raison de pénétrer si loin en territoire ennemi pour attaquer ce qui semblait un objectif peu important. Beaucoup d'hommes s'étonnèrent que l'on n'ait pas demandé aux Russes d'attaquer la ville eux-mêmes, si c'était d'une importance aussi « vitale » pour leur front.

Beaucoup d'esprits furent apaisés par les assurances multiples que leur donnèrent, avec beaucoup d'imagination, les officiers du service de renseignement. Il faut se rappeler, à ce propos, que le maréchal de l'Air, Sir Robert Saundby, qui était au quartier général de la section de bombardement, « ne voyait aucune raison de bombarder Dresde » puisque « la ville n'était pas sur la liste de nos objectifs ».

Il est également bon de se rappeler les déclarations faites après la guerre par ceux qui étaient proches des comités de plans d'attaques, ceux qui, par exemple, au ministère de la Guerre, étaient chargés de renseigner le chef de l'état-major général de l'Empire sur tout ce qui avait trait à la section de l'Air : Dresde n'était certainement pas un centre industriel important, et ils savaient à ce moment-là que la ville était utilisée comme centre de transports moins par l'armée allemande que par un très grand nombre de réfugiés du front soviétique.

Ces renseignements négatifs sur l'importance de Dresde en tant qu'objectif pour les bombardiers stratégiques alliés étaient, sans aucun doute, connus au ministère de la Guerre et au ministère de l'Air ; ils ont été confirmés depuis par les officiers supérieurs du quartier général de la section de bombardement. Néanmoins, l'information parvint faussée à l'ensemble des troupes. Les équipages du groupe n° 3 furent informés de ce qui suit : « Votre groupe attaque le quartier général de l'armée allemande à Dresde. » Quelques équipages de l'escadre n° 75 se souviennent même que Dresde

Une ville en feu

avait été décrite comme étant « une ville fortifiée ». Des équipages reçurent l'ordre d'attaquer Dresde « pour détruire les dépôts d'armements et de ravitaillement allemands ». On leur fit comprendre que c'était un des centres d'approvisionnement allemands les plus importants du front Est. Pour le groupe n° 1, on semble surtout avoir insisté sur l'importance de Dresde en tant que centre ferroviaire. On informa les équipages que leur lieu de pointage était la gare. Les informations préparées par le Q.G. du groupe n° 6, le groupe canadien, décrivit Dresde comme « un centre industriel important, fabriquant des moteurs électriques, des instruments de précision, des produits chimiques et des munitions ». Les hommes de quelques escadrons seulement furent informés de la présence de plusieurs centaines de milliers de réfugiés dans la ville, ou de l'existence en banlieue de camps de prisonniers de guerre abritant 26 620 militaires alliés.

Les officiers instructeurs locaux semblent avoir fait preuve de beaucoup d'imagination. Les équipages d'une des bases aériennes furent informés qu'ils attaquaient un Q.G. de la Gestapo situé au centre de la ville; pour un autre équipage, c'était une usine de munitions de première importance, pour un troisième enfin, une grande usine de gaz toxiques.

Pour la première fois, tous les hommes reçurent des enveloppes Perspex contenant de grands drapeaux de l'Union britannique, avec les mots : « Je suis anglais » brodés en russe, bien que ce ne fût pas, dans bien des cas, absolument exact — car tous les escadrons australiens devaient prendre part à l'attaque nocturne. C'était le mieux que pût faire la section, pour la sécurité personnelle des aviateurs, au cas où ils seraient obligés d'atterrir derrière les lignes russes. Ils ne reçurent guère d'autre réconfort mais furent au contraire avertis que les soldats russes avaient coutume de tirer sur les soldats étrangers qu'ils apercevaient, qu'ils soient ou non munis du drapeau anglais.

La réunion se termina par des instructions concernant les techniques de marquage des avions éclaireurs, les indicatifs concernant le gros de l'armée et des recommandations générales. Les chefs de bombardement recommandèrent aux hommes d'identifier les signaux indicateurs avec soin, non seulement à cause des faux signaux allemands, mais aussi

L'exécution de l'attaque

parce que Dresde « serait probablement en flammes » et que les signaux pourraient être masqués par les autres feux. On donna *Cheesecake* comme indicatif au chef de bombardement, et *Press on*¹ pour l'ensemble des Lancasters. Lorsque ce dernier indicatif fut annoncé, un gros rire fusa dans les rangs. C'était une expression R.A.F. qui résumait bien l'attitude générale des équipages de la section de bombardement pendant bien des semaines; le signal des bombardiers fut *Press on*, pour plusieurs opérations majeures en Allemagne.

Pour le raid de Dresde, seuls certains détails furent omis lors de la séance de renseignements. Normalement, quand une escadre recevait des renseignements concernant un objectif qu'elle considérait comme valable, les équipages acclamaient le commandant de la base quand il montait à la tribune pour parler, même s'il s'agissait d'un objectif difficile comme Hambourg ou Berlin. Pour Dresde, il n'y eut pas d'acclamations; pour Dresde, il semblait qu'il y eût un manque certain, peut-être même voulu, d'informations sur la ville et la nature des forces de défense. Bien qu'encouragés par les allusions au Q.G. de la Gestapo, et à l'usine de gaz toxiques, beaucoup d'hommes furent véritablement malheureux lorsqu'ils entendirent parler des réfugiés. Une des escadrilles du groupe n° 100 (celui des contre-mesures radio) reçut des renseignements exacts sur la nature de l'objectif; l'officier du service de renseignements suggéra même (probablement pour plaisanter) que le but de ce raid était de tuer le plus grand nombre possible de réfugiés qui s'abritaient dans la ville et de semer la panique derrière le front de l'Est. Cette remarque ne fut pas appréciée et l'escadrille entière, jusqu'au dernier homme, décida d'obéir aux ordres, mais strictement à la lettre: c'était encore la coutume, parmi quelques équipages, d'emporter des morceaux de béton, d'acier et de vieilles bouteilles pour les lancer sur les villages et les villes qu'ils survolaient. Ils décidèrent à l'unanimité de manifester leur désapprobation devant cette mission en négligeant la coutume, cette nuit-là.

Mais cet accueil assez froid ne fut cependant pas général à la section de bombardement, surtout dans les bases où l'on

1. *Press on*: harceler.

Une ville en feu

avait dissimulé la véritable nature de la ville. Les hommes réagirent par les plaisanteries habituelles, probablement pour cacher l'inquiétude que la distance de l'objectif leur causait, ainsi que le raconta plus tard un homme d'équipage.

Contrairement à la plupart des raids aériens sur des objectifs allemands, à cette période de la guerre, le groupe d'attaque transportait environ 75 % de bombes incendiaires. On avait, à l'origine, jugé profitable d'employer une grande proportion de bombes incendiaires dans les attaques, car on exploitait alors la combustibilité latente de l'objectif; une à une, les villes allemandes avaient été attaquées, bombardées et détruites et, dans la Ruhr, il n'y avait guère de villes où des dizaines d'hectares n'eussent pas été transformés en un amas désormais incombustible de détritus.

C'est pourquoi les appareils transportèrent ensuite des explosifs puissants, la valeur économique des bombes incendiaires ayant baissé.

Avec Dresde, ce fut le contraire : l'objectif était une ville pratiquement vierge et l'on pouvait employer contre elle le traitement appliqué à Hambourg : briser d'abord les fenêtres et les toits avec des explosifs, faire ensuite pleuvoir les bombes incendiaires qui mettraient le feu aux maisons touchées, et produiraient des tempêtes d'étincelles; ces étincelles, s'infiltrant à leur tour par les fenêtres et les toits brisés, mettraient le feu aux rideaux, aux tapis, aux meubles et aux poutres.

Les vagues de bombardiers de la seconde attaque emportaient juste assez de bombes explosives pour propager les incendies et empêcher les pompiers et soldats allemands de regarder en l'air; c'est pourquoi les bombes du groupe n° 3 étaient de deux sortes : dans l'une des vagues, chaque appareil emportait une grosse bombe explosive de 4 000 livres et cinq bombes incendiaires de 750 livres; l'autre vague emportait une explosive de 500 livres et des incendiaires de 750 livres. Ces bombes constituaient un danger pour les appareils qui survolaient l'objectif; d'autre part, elles ne possédaient pas de propriétés balistiques permettant de les diriger avec précision.

Néanmoins, pour des objectifs tels que Dresde, où il s'agissait de provoquer des incendies aussi grands que possible, ces bombes incendiaires, largement répandues sur l'objectif,

L'exécution de l'attaque

donneraient d'appreciables résultats d'ensemble. Les appareils du groupe n° 1 transportaient 17 casiers de petites bombes et une bombe explosive de 2 000 livres; il y en avait aussi qui transportaient une bombe explosive de 4 000 livres avec 12 casiers de bombes incendiaires. En tout, les Lancasters qui attaquaient Dresde contenaient 650 000 bombes incendiaires. Aucun ne transportait de bombes au phosphore, comme l'a prétendu la propagande communiste de l'Allemagne de l'Est depuis la guerre. La flotte entière avait reçu le maximum de carburant, 2 154 gallons d'essence pour chaque appareil. Après que l'on eut vérifié et fait tourner les moteurs et que les bombardiers eurent été amenés au bout des pistes de départ, on fit encore une fois le plein des réservoirs. L'odeur écoeurante de l'essence devait persister deux heures après le décollage.

La température avait considérablement baissé sur le continent et de nombreux équipages étaient gênés par la glace. Les flammes bleues du feu Sainte-Elme, phénomène d'électricité statique, couraient le long des ailes et autour des hélices. Dans beaucoup d'appareils, le froid était si intense que le pilotage automatique cessa de fonctionner et que les pilotes se virent avec neuf heures de pilotage à la main en perspective. Heureusement, entre la frontière allemande et l'objectif, il y avait une épaisse couche de nuages qui fit atterrir de nombreux chasseurs ennemis. Bientôt, après que les avions britanniques eurent passé au sud de la Ruhr, la défense allemande se mit en marche; beaucoup d'équipages virent le barrage de la flak jeté au-dessus des villes de la Ruhr. La première fausse attaque dirigée par le commandant des éclaireurs, le vice-marshall de l'air Bennett, était commencée : il s'agissait d'une petite attaque sur Dortmund par les Mosquitos de sa force de frappe nocturne. Six bombes explosives furent lancées, dont deux n'explosèrent pas. En outre, les Liberators du groupe 100 lançaient des cascades de rubans métalliques dans l'air¹ faisant un écran que le système de radar allemand ne pouvait pénétrer. A Chemnitz, les couches de nuages se dispersèrent. Chemnitz — maintenant Karl-Marx-Stadt — n'était pas indiquée sur toutes les cartes des chefs de bord, utilisées par les pilotes. C'est peut-

1. La longueur de ces rubans (ou dipôles de brouillage) variait selon la longueur d'onde qu'il fallait brouiller. (N.d.T.)

Une ville en feu

être la raison pour laquelle ils n'y firent pas attention en longeant les zones de la flak. Tandis que le flot de bombardiers, maintenant partiellement disséminés et bien au-delà de la portée des rayons *Gee*, émergeait des nuages et passait au-dessus de la ville puissamment défendue avec ses immenses tanks Siegmar, les batteries de flak qui la longeaient d'un bout à l'autre firent feu. Trois Lancasters furent atteints et commencèrent à tomber en flammes vers le sol. D'autres furent touchés par la flak, mais réussirent à atteindre Dresde.

Au loin, les hommes pouvaient maintenant distinguer clairement les incendies provoqués par l'attaque du groupe n° 5. En effet, les flammes étaient visibles à une distance de 80 km. Quelques éclaireurs admettent maintenant qu'ils avaient été très déçus de voir la ville en feu; ce sentiment s'explique par la rivalité violente qui existait entre le groupe n° 8, celui des éclaireurs officiels qui dirigeaient la seconde attaque, et le groupe n° 5 qui avait ouvert cette double attaque avec tant de succès. Ceux du groupe n° 5 étaient appelés les « braconniers du Lincolnshire », ou « l'armée de l'air indépendante ». « Leur succès nous irritait », cette réflexion paraîtra peut-être très dure en considérant les horreurs qui vont suivre, mais elle illustre bien l'honnêteté des équipages qui firent les rapports et sans laquelle cette section de notre livre n'aurait pu être écrite.

Contrairement aux Mosquitos et à la Force de fusées éclairantes du groupe n° 5, les éclaireurs de la seconde attaque n'avaient pas d'équipement *Loran* et, si la première attaque avait échoué, il est peu probable qu'ils eussent réussi à se concentrer suffisamment sur l'objectif; ainsi, l'attaque ne commença qu'avec quelques secondes de retard.

L'heure H pour la seconde attaque de Dresde était 1 h 30 du matin. A 1 h 23, les Lancasters Blind Illuminator lâchèrent leurs chapelets de fusées sur le point de repère et, à 1 h 28, le chef des bombardiers arriva; il découvrit avec horreur que tout le centre de la ville était englouti par les flammes, ce qui l'empêchait d'identifier le point de repère avec précision; un vent de sud-ouest soufflait violemment et la colonne de fumée qui s'élevait de la ville en feu en obscurcissait toute la partie Est.

A 1 h 30, le chef des bombardiers adjoint arriva et, lui

L'exécution de l'attaque

aussi, trouva le point de repère obscurci par les flammes et la fumée; comme ils avaient décidé ensemble avant le départ que l'adjoint ferait la première opération de « marquage », cet adjoint, le lieutenant-colonel d'aviation H. J. F. Le Good, appela le chef des bombardiers, le commandant C. P. C. de Wesselow, pour discuter avec lui du choix entre deux tactiques de marquage; la question était de décider si les équipages devaient concentrer leurs bombes sur la zone qui flambait déjà, ou si l'on devait étendre l'attaque.

Comme il était hors de question, même avec les puissantes fusées Illuminator, d'identifier le point de mire à travers les nuages de fumée, le chef des bombardiers décida finalement d'adopter la deuxième solution, selon laquelle le bombardement du gros de la force serait concentré sur les zones qui n'avaient pas été touchées par la première attaque; le chef des bombardiers adjoint n'employa donc pas ses fusées pour marquer le point de mire; il marqua d'abord l'un puis l'autre côté de la zone d'incendie avec des indicateurs verts et rouges; les appareils suivants firent de même, le principal étant de s'assurer que le bombardement n'était pas trop disséminé. Le pointeur de l'appareil du lieutenant-colonel Le Good nota plus tard dans son carnet de bord : « 13/14 février 1945, Dresde. Aucune défense; transportons six indicateurs rouges et quatre bombes explosives de 500 livres; la fumée causée par la première attaque nous a empêchés d'identifier le point de mire. » Le lieutenant-colonel Le Good lui-même, un Australien, nota :

13-14 février 1945, Dresde. L'objectif est clair, la ville est pratiquement tout entière en flammes. Pas de flak.

Le chef des bombardiers et son adjoint se consultèrent lorsqu'ils se trouvèrent au-dessus de l'objectif, à propos des voies ferrées, mais l'adjoint fut incapable de les distinguer clairement, bien qu'elles fussent situées dans la partie de la zone en flammes d'où venait le vent. Le chef des bombardiers, dirigeant par radio les équipages du gros de la troupe de harcèlement, les fit bombarder à gauche, puis à droite, et enfin au-dessus des zones de feu et de fusées. Les deux chefs de bombardiers restèrent au-dessus de l'objectif pendant les vingt minutes que dura l'attaque; au

Une ville en feu

moment où le chef s'en allait, il chercha encore une fois les voies ferrées et, cette fois, il put observer en détail l'effet que le raid avait eu sur elles. Le livre de bord de l'escadre rapporte qu'au cours de l'interrogatoire qui avait eu lieu après le raid, il avait déclaré que « les voies situées au sud-ouest avaient échappé à de grands dommages ».

Dans quelques quartiers de Dresde, les sirènes fonctionnèrent, mais dans la plupart des quartiers, les stations génératrices avaient été détruites et ce second raid prit les habitants tout à fait par surprise. Tandis que les Lancasters Illuminator passaient au-dessus de Dresde en feu, quelques minutes avant l'heure H, les bombardiers pouvaient voir les routes et les autoroutes conduisant à l'intérieur de la ville grouillantes d'activité. De longues colonnes de camions, les phares allumés, se traînaient vers la ville. Ce devaient être les convois de camions chargés de provisions de secours et les corps de sapeurs-pompiers arrivant des autres villes d'Allemagne centrale; le deuxième point de la stratégie de la double attaque de Harris se vérifiait : la destruction des forces de défense passive de Dresde, mais aussi celle d'un grand nombre de forces venues des villes voisines.

C'est la seule fois où les Allemands m'ont fait pitié (raconte le bombardier d'un Lancaster de l'escadre 635); mais ma pitié ne dura que quelques secondes; il s'agissait de frapper l'ennemi et de le frapper dur.

Des Lancasters de la force des Blind Illuminator étaient alors en train d'illuminer toute la région avec leurs fusées à parachutes.

Du point de vue allemand, le début d'une attaque en masse sur une ville, précédée par des vagues d'éclaireurs, devait être un terrible spectacle : les indicateurs d'objectif descendant en cascades recouvriraient la ville condamnée d'un voile lumineux qui avait un caractère effrayant.

Les équipages des bombardiers avaient reçu la consigne de chercher ces fusées aériennes descendant sur la ville; mais les fusées étaient à peine nécessaires. Le 14 février 1945, à 1 h 24 du matin, les équipages ne doutaient pas d'être

L'exécution de l'attaque

arrivés au-dessus de Dresde. D'un bout à l'autre, Dresde était devenue une mer de feu. Le groupe n° 5 avait employé une grosse proportion de bombes incendiaires et, de plus, un vent très fort soufflait à terre. « La région était si lumineuse », écrivit un aviateur dans son carnet de route, « que nous voyions notre propre appareil autour de nous, ainsi que nos traînées de vapeur. »

L'embrasement fantastique que l'on voyait à une distance de 200 miles devenait de plus en plus éclatant à mesure que nous nous approchions de l'objectif (écrit un autre pilote israélite du groupe n° 3). A 20 000 pieds, nous pouvions voir, dans cet embrasement, des détails qui n'avaient jamais été visibles auparavant; pour la première fois au cours de nombreuses opérations, j'ai eu pitié des gens qui étaient en dessous.

Le navigateur d'un autre appareil du même groupe écrit :

J'avais l'habitude de ne jamais quitter mon siège, mais mon chef de bord m'appela spécialement ce jour-là pour que je jette un coup d'œil. Le spectacle était en effet fantastique. D'une altitude de 20 000 pieds, Dresde apparaissait comme une ville où toutes les rues étaient gravées en lignes de feu.

Un mécanicien du groupe n° 1 décrit l'éclat de la lumière en rappelant qu'il avait pu écrire sur son carnet de route à la lumière qui tombait le long du fuselage.

J'avoue avoir jeté un coup d'œil en bas lorsque les bombes tombaient (rappelle un bombardier d'un autre appareil du groupe n° 1); j'eus sous les yeux le spectacle atroce d'une ville en feu d'un bout à l'autre. On pouvait voir une épaisse fumée s'éloignant lentement de Dresde et laissant une vue panoramique de la ville brillamment illuminée. Je fus abasourdi par la comparaison qui me vint immédiatement à l'esprit entre l holocauste qu'il y avait en dessous et les avertissements que donnaient les pasteurs évangéliques au cours de réunions précédant la guerre.

On pouvait compter que les fusées indicatrices brûlaient chacune pendant environ quatre minutes. Pour cette raison, les bombardiers devaient arriver sur Dresde à des intervalles de trois ou quatre minutes. Peu d'équipages connaissaient

Une ville en feu

la nature du point de mire qu'ils attaquaient; à moins qu'ils n'aient pris la peine d'étudier les cartes de renseignement et les plans dans les baraques, l'après-midi précédent — ce que peu d'entre eux avaient été assez intéressés pour faire — ils se contentaient de viser les groupes de fusées lancées par les éclaireurs et de suivre les instructions radiodiffusées par le bombardier-chef.

Le chef volait beaucoup plus bas que nous (raconte un pilote du groupe n° 3). Il dirigeait chaque vague séparément et faisait très attention à ce que nous ne gaspillions pas nos bombes sur les zones qui étaient déjà en flammes.

Les bombardiers étaient trop occupés pour se demander s'ils étaient en train de détruire une gare de chemin de fer, un quartier général allemand, le centre de la Gestapo ou l'usine de gaz qui avaient soulevé tant d'enthousiasme, car le chef était constamment en train de diriger le bombardement sur des sections différentes de la ville. Une zone qui refusa obstinément de prendre feu fut le Grosser Garten, le grand parc rectangulaire de Dresde, comparable à Hyde Park par ses dimensions. De nombreuses tonnes de bombes furent gaspillées en vain pour mettre le feu au parc comme au reste de la ville : les couches de fumée qui traversaient la ville en se dirigeant vers l'est obscurcissaient cette partie de l'objectif.

Une fois de plus, les chasseurs de nuit allemands furent paralysés. Cette fois, il ne s'agissait ni d'un manque de carburant, ni d'un manque de préparation dans les aérodromes intéressés. Les pilotes des chasseurs de l'aérodrome de Klotzsche pouvaient voir clairement les grands incendies qui dévastaient Dresde, à moins de cinq miles au sud. Quand ils apprirent qu'une autre force approchait de l'Allemagne centrale, venant du sud, pas un des aviateurs ne douta que la seconde attaque ne se dirigeât également vers Dresde, qui était indiquée comme un phare. Le commandant de la base ordonna immédiatement que les équipages des chasseurs de nuit prennent leur poste dans leur Me. 110 et soient prêts à décoller. Les équipages au sol étaient autour et vérifiaient l'équipement de départ.

L'exécution de l'attaque

A 0 h 30, les lumières périphériques et celles des pistes s'allumèrent, révélant les silhouettes brillantes de centaines d'appareils rangés autour de la piste; des escadres entières de chasseurs et des avions de transport avaient été évacués du front de l'Est par mesure de sécurité et transportés à Klotzsche pour empêcher qu'ils ne fussent écrasés. Mais les lumières des pistes n'étaient pas pour l'envol des chasseurs. Le commandant de la base expliqua que l'on attendait des avions de transport arrivant de Breslau alors envahie par les troupes du maréchal Koniev. On ne pouvait éteindre les lumières des pistes que de temps en temps. Les équipages de chasseurs protestèrent que tout l'aérodrome serait détruit si les bombardiers les voyaient. Le commandant de la base fut inflexible. Les lumières des pistes s'allumaient et s'éteignaient comme pour inviter les avions britanniques à attaquer.

Néanmoins, les 18 chasseurs Messerschmitt, avec leurs réservoirs pleins et leurs canons chargés, étaient prêts cette fois et avertis à l'avance. Cette fois, il était certain qu'ils auraient tout le temps nécessaire pour atteindre l'altitude d'attaque. Mais dix minutes, puis vingt, puis trente minutes passèrent après la première alarme et la cartouche verte n'était toujours pas tirée.

Ainsi nous avons attendu notre destin, assis dans nos carlingues (raconte amèrement le pilote de l'un des chasseurs). Impuissants, nous avons contemplé tout le second raid sur Dresde. Les éclaireurs ennemis lançaient leurs « arbres de Noël » juste au-dessus de nos têtes, illuminant l'aérodrome encombré d'appareils qui venaient du front Est.

Vague après vague, les lourds bombardiers passaient au-dessus d'eux, les bombes tombant en sifflant sur la ville. Les feux de pistes continuaient à s'allumer et à s'éteindre, attendant les avions de Breslau.

A tout moment nous nous attendions à ce que l'aérodrome fût balayé. Certains techniciens et certains membres des équipages à terre ne purent supporter cela : ils abandonnèrent leurs signaux départ et se précipitèrent à la recherche d'un abri. Nous ne pouvions penser que l'aérodrome ne serait pas détruit; mais apparemment, les bombardiers avaient reçu des ordres et devaient s'y tenir.

Une ville en feu

L'aérodrome ne devait pas avoir été inclus dans leurs plans d'attaque. Dans une situation analogue, une formation allemande aurait difficilement eu assez de discipline pour ne pas attaquer un objectif s'exposant d'une telle façon, juste à côté de la zone visée, même si l'objectif n'avait pas été mentionné dans les ordres.

La cartouche verte n'était toujours pas tirée. Les pilotes des Me. 110, que les équipages au sol avaient abandonnés, sortirent péniblement de leurs carlingues; puis les autres équipages suivirent. Le raid de Dresde était terminé. Ils avaient assisté à tout le spectacle d'un aérodrome situé à cinq miles et n'avaient pu engager la moindre action défensive. Le commandant de la base qui, de sa propre initiative, avait ordonné aux équipages de monter dans leurs carlingues, admit alors avec lassitude qu'il n'avait pas pu entrer en contact avec Berlin-Döberitz pour obtenir la permission de lancer son escadre dans la bataille. Les lignes de téléphone, qui passaient par Dresde, étaient coupées, expliqua-t-il. Et le poste d'ondes courtes reliant Döberitz au quartier général de la première division de chasseurs, à l'aérodrome, était inutilisable. Les lignes téléphoniques passaient naturellement à travers le vieux Dresde; les communications ennemis par radio avaient été brouillées au cours de toutes les attaques de nuit importantes depuis l'introduction du groupe n° 100 (contre-mesures radio) en novembre 1943. Dans son journal, le pilote allemand rapportait :

Résultat : une importante attaque sur Dresde; la ville a été anéantie. Et nous, nous avons dû regarder sans rien faire. Comment une chose pareille a-t-elle pu être possible ? On fait de plus en plus allusion à du sabotage, ou au moins à un défaitisme irresponsable parmi ces messieurs de l'état-major. J'ai l'impression que les choses marchent vers leur fin à pas de géant. Que se passera-t-il ensuite ? Pauvre Vaterland !

Les défenses terrestres étaient complètement silencieuses; beaucoup d'équipages Lancasters étaient presque honteux de cette absence d'opposition. Beaucoup d'entre eux firent délibérément plusieurs fois le tour de la ville en feu n'étant inquiétés par aucune sorte de défense.

Pendant dix minutes, un Lancaster équipé de caméras fit

L'exécution de l'attaque

le tour de l'objectif en filmant toute la scène pour la section cinématographique de la R.A.F. Ce film de 150 mètres, maintenant rangé dans les archives du musée de guerre impérial, est l'un des plus sinistres et des plus magnifiques témoignages de la Seconde Guerre mondiale. Mais il apporte la preuve irréfutable que Dresde n'était pas défendue : aucun projecteur, aucune batterie antiaérienne n'apparaissent sur toute la longueur du film. « Quand nous sommes arrivés dans la zone de l'objectif, à la fin de l'attaque, il était évident que la ville était condamnée », rappelle le pilote d'un Lancaster du groupe n° 3 qui avait été touché et retardé par la flak au-dessus de Chemnitz. Ayant à l'origine reçu la consigne d'arriver à Dresde cinq minutes avant la fin de l'attaque, son appareil avait plus de dix minutes de retard. Le dernier avion arrivant sur Dresde fut le sien.

Il y avait une mer de feu recouvrant, à mon avis, à peu près 65 km carrés. On pouvait sentir dans ma carlingue la chaleur qui s'exhalait du brasier. Le ciel avait d'éclatantes teintes écarlates et blanches et la lumière à l'intérieur de l'appareil était celle d'un étrange coucher de soleil d'automne. Nous étions tellement médusés par le spectacle de la terrifiante fournaise que, bien que nous fussions seuls au-dessus de la ville, nous en fîmes le tour pendant de nombreuses minutes avant de reprendre le chemin du retour, subjugués par l'horreur que nous imaginions en dessous. Nous pouvions encore voir la lueur de l holocauste trente minutes après avoir quitté les lieux.

Un autre pilote du groupe n° 3, qui rentrait, fut tellement impressionné par le rougeoisement qui persistait derrière lui dans le ciel, qu'il vérifia la position de l'appareil auprès du navigateur : ils étaient à plus de 150 miles de Dresde. Au lieu de diminuer, les feux au-delà de l'horizon semblaient devenir plus éclatants. Le pilote nota par la suite dans son journal :

C'était la première fois que la R.A.F. bombardait la ville. Je ne pense pas qu'elle aura à recommencer.

Même le ministère de l'Air fut impressionné par l'ampleur des incendies provoqués à Dresde. Un communiqué du ministère de l'Air annonça que les flammes étaient visibles à « presque 300 km de l'objectif ». 650 000 bombes incen-

Une ville en feu

daires environ avaient été lancées sur la ville. Des centaines de bombes explosives de 4 000 et de 8 000 livres avaient été lâchées. On annonça d'abord que les opérations de la nuit, auxquelles 1 400 appareils avaient pris part, n'avaient coûté que 16 appareils, perte inférieure à 1 %.

Mais à 8 h 20 du soir, le jour suivant, les pertes étaient réduites à 6 Lancasters; 10 avaient atterri sur le continent, à court de carburant. Le raid nocturne le plus réussi de l'histoire de la Bomber Command, comportant la pénétration la plus profonde jamais réussie en territoire allemand, avait eu un pourcentage de perte inférieur à 0,5 %. A 6 h 49 du matin, le mercredi 14 février 1945, le communiqué du ministère de l'Air commença de se répandre à travers les pays de langue anglaise :

La nuit dernière, la Bomber Command a lancé 1 400 appareils. L'objectif principal était Dresde. Stop. Mission terminée à 6 h 50, le 14 février 1945.

Mais pour Dresde, ce n'était pas la fin. Pour Dresde, le massacre était juste sur le point de recommencer. Une nouvelle force de bombardiers, américains cette fois, était en train de décoller. Le principal objectif pour les 1 350 Fortresses volantes et Liberators était, une fois de plus, Dresde. La troisième grosse attaque en moins de quatorze heures était en train de se préparer.

CHAPITRE IV

FIN DE LA TRIPLE ATTAQUE

A Moscou, la nouvelle que Dresde devait être attaquée par les forces aériennes britanniques et américaines fut reçue sans commentaires par l'état-major général de l'armée soviétique. Le 12 février 1945, le chef de la section aérienne de la mission militaire américaine à Moscou, le général de division Edmond W. Hill, avait annoncé à l'état-major que la huitième force aérienne attaquerait les centres d'aiguillage de Dresde le 13 février au matin. Mais, comme nous l'avons vu, bien que les équipages aient été informés de la mission, l'opération avait apparemment dû être remise à cause des conditions météorologiques.

Comme le montre cette communication (écrivit à l'auteur un historien soviétique), les Alliés firent connaître à l'état-major soviétique leur intention de bombarder les centres d'aiguillage de Dresde. On ne le mit pas au courant de l'attaque massive de la ville elle-même.

Néanmoins, d'après ce qu'elle savait des raids que les Alliés avaient fait sur une vingtaine d'autres centres ferroviaires allemands, l'armée soviétique devait très bien savoir à quoi s'en tenir sur la portée d'une attaque sur une grande échelle de centres d'aiguillage par les bombardiers britanniques et américains. Le jour suivant, le 13 février 1945, le

Fin de la triple attaque

général de division Hill annonça de nouveau que, si le temps le permettait, la huitième force aérienne attaquerait les centres d'aiguillage de Dresde et Chemnitz, le jour suivant. Le matin du 14 février, très tôt, le temps était favorable et les commandants de l'armée de l'Air américaine donnèrent l'ordre d'exécution pour l'attaque de Dresde, la troisième en quatorze heures; presque en même temps, une attaque fut déclenchée contre Chemnitz, à 35 miles au sud-ouest. L'attaque de Chemnitz devait ouvrir la voie à une nouvelle offensive des bombardiers de Sir Arthur Harris, la même nuit. Ainsi, Chemnitz devait subir le sort qui avait été prévu pour Dresde, l'attaque américaine précédant une double attaque britannique. Il sera donc utile de considérer l'exécution et l'échec de l'attaque de Chemnitz dans la nuit du 14 février, pour juger à quel point Dresde fut près d'échapper à la destruction totale.

Avant même que les Lancasters de la Bomber Command, qui rentraient, eussent atteint les côtes anglaises, le personnel volant de plus de 1 350 Forteresses volantes et Liberators, ainsi que de quinze groupes de chasseurs américains, étaient assis devant le petit déjeuner d'œufs et de café en poudre froid qu'ils recevaient habituellement avant les opérations. La séance d'information commença à 4 h 40 du matin, le 14 février, longtemps avant que l'aube apparût dans la campagne glacée d'Est-Angleterre. La première division de l'air devait frapper Dresde pour la troisième fois, avec une force d'environ 450 Forteresses volantes. Une fois de plus, les bombardiers les plus lourds, ceux qui pouvaient transporter le plus gros chargement de bombes, étaient destinés à Dresde. Aux autres étaient confiées des missions secondaires : Magdebourg, Wesel et Chemnitz. Une fois de plus le problème des chefs navigateurs était d'éviter des erreurs de direction qui auraient pu emmener les Forteresses au-delà des lignes russes. Pour l'opération de Dresde, ils décidèrent de faire un détour jusqu'au point initial sur l'Elbe, les bombardiers devant pénétrer dans le territoire ennemi au-dessus d'Egmond, sur la côte hollandaise, et rencontrer les groupes de Mustangs P-51 en un point situé au sud du Zuyderzee. Les chasseurs accompagneraient et escorteraient les formations de bombardiers, dans l'étroite carlingue de leurs appareils 36-40, lourdement armés, jusqu'à Quakenbruck, au sud-ouest

L'exécution de l'attaque

de Brême : de Quakenbruck, les bombardiers se dirigeaient vers le Sud-Est pendant 200 miles exactement, traversant Hoxter en ligne droite, jusqu'à Probstzella. Les formations de Liberators allant à Magdebourg suivraient la même route et, déviant près d'Hoxter, prendraient une direction qui pouvaient les mener aussi bien à Magdebourg qu'à Berlin. Les 450 Forteresses de la première division de l'Air, désignées pour la mission de Dresde, accompagnées de plus par les 300 Forteresses de la troisième division qui devaient attaquer Chemnitz, se dirigeaient alors au nord-est vers leurs objectifs respectifs. Chemnitz était située à 180 km au plus des lignes russes, et les dangers d'erreur de direction n'étaient pas aussi grands. Pour Dresde, les chefs navigateurs du groupe de bombardement reçurent l'ordre de se diriger sur Torgau, située à 80 km de Dresde, sur l'Elbe. De Torgau, ils n'avaient qu'à voler vers le sud jusqu'à la première grande ville traversée par un fleuve : ce serait Dresde. Ils devaient attaquer la gare de Neustadt. On ne semble pas avoir dit aux équipages de chercher une colonne de fumée au-dessus de la ville; en fait, les Allemands savaient si bien fabriquer de faux objectifs, que l'on avait conseillé aux chefs bombardiers de ne se fier qu'aux navigateurs de leurs équipages et de ne pas tenir compte de l'aspect de l'objectif qu'ils survolaient.

Les renseignements donnés aux équipages ne comportaient qu'un point insolite : on annonçait que la défense de la flak de Dresde était « modérée, importante ou même inconnue ». Il n'y avait eu qu'un autre cas de renseignement semblable : c'était pour Royan, en France, où la défense de la flak protégeant une place fortifiée allemande avait été déclarée « inconnue ». On annonça l'indicatif des bombardiers : « Vinegrove. » Si le temps se gâtait trop au-dessus du continent, le mot de rappel pour l'opération de Dresde était « Carnation ». Les escortes de chasseurs devaient être identifiées par différents indicatifs — Colgate, Martini, Sweep-stake, Ripsaw et Roselee, entre autres.

Il est intéressant de noter que bien que le but de cette triple attaque sur la capitale de la Saxe fût de détruire la ville et d'empêcher les Allemands d'y replier la partie administrative de leur quartier général, on annonça aux bombardiers qu'ils devaient attaquer « les installations ferro-

Fin de la triple attaque

vaires » ; le général Carl F. Spaatz, commandant en chef de la huitième force aérienne, avait jusque-là fermement refusé de faire la moindre tentative pour pousser les Allemands à capituler par la terreur. Le 1^{er} janvier 1945, le général Eaker lui avait déconseillé d'envoyer des bombardiers lourds attaquer les zones de transport des petites villes allemandes, car il y aurait beaucoup de pertes civiles et le peuple allemand pourrait être convaincu que les Américains étaient des barbares, ce dont les accusait la propagande nationale-socialiste.

A aucun prix, nous ne devrions permettre aux historiens de cette guerre de nous accuser d'avoir dirigé les bombardiers stratégiques sur l'homme de la rue.

Néanmoins, si tels étaient les sentiments au début de janvier 1945, la première semaine de février montra ce que serait l'issue vraisemblable d'une vaste attaque sans discrimination, particulièrement quand l'objectif était petit et se trouvait au milieu d'une zone résidentielle. L'attaque du 3 février contre les « zones ferroviaires et administratives » de Berlin, qui avait provoqué la mort d'environ 25 000 civils en un seul après-midi, avait sûrement donné aux Américains une idée de ce qu'étaient les conséquences de telles attaques massives. Mais le général Arnold, commandant en chef de l'armée de l'Air américaine, était en convalescence, et l'attaque de Dresde par la 8^e Force aérienne se produisit avant que les implications de la tragique attaque de la capitale du Reich aient été pleinement réalisées. (On avait fait croire aux équipages B-17, qui attaquaient Berlin, que la 6^e armée de Panzers qui se dirigeait vers le front russe était en train de traverser la ville.)

Midi fut désigné comme heure initiale de bombardement aux Forteresses volantes qui allaient à Dresde, mais comme les appareils avaient des moyens de protection individuels et que les B-17 restaient en contact visuel les uns avec les autres, on n'exigeait pas des navigateurs individuels toute la précision nécessaire aux bombardiers. (Ceux-ci au contraire devaient essayer de se maintenir sur une voie de cinq miles de large établie à l'avance, en sachant que s'ils sortaient de cette voie ils perdraient la protection que leur

L'exécution de l'attaque

donnaient les dipôles de brouillage et seraient ainsi plus exposés aux chasseurs.)

Les équipages des Forteresses volantes étaient dans leurs appareils dès 6 h 30 du matin; ils furent soulagés d'apprendre que la mise en marche des moteurs — prévue d'abord pour 6 h 40 — avait été retardée d'une heure. Apparemment, le temps était incertain sur le continent. Les Lancasters qui rentraient survolaient la côte de l'Est-Anglie et les aviateurs américains durent les voir passer au-dessus d'eux — tandis qu'ils attendaient à côté de leurs appareils l'ordre de décoller. Finalement, à 8 heures du matin, les feux éclairants furent allumés; les Forteresses descendirent la piste et prirent la direction des radars au-dessus desquels elles devaient rencontrer d'autres escadres, d'autres groupes de bombardement, et où elles rejoindraient finalement toute la première division aérienne qui se dirigeait vers la côte hollandaise. Les formations furent escortées par des Spitfires jusqu'à la côte. Au Zuyderzee, des groupes de chasseurs Mustang attendaient les bombardiers, et toute la formation s'ébranla pour traverser l'Allemagne. En atteignant Dresde, quelques groupes de bombardiers furent dispersés par des traînées de condensation. Il y avait des couches de nuages, non seulement au-dessus d'eux, mais aussi en dessous. L'ennuagement du continent était encore de 10/10 : il était peu probable que les conditions permettent un bombardement visuel de l'objectif. A Kassel, les bombardiers furent accueillis par un important barrage de flak, mais peu furent touchés.

Le 20^e groupe de chasseurs escortait les deux premiers groupes de bombardement de la 1^{re} division aérienne jusqu'à Dresde; le reste de l'escorte était constitué par les groupes de chasseurs 364, 356 et 479. Il suffira, ici, de décrire le rôle du 20^e groupe de chasseurs. Pour cette mission, la 260^e dans l'histoire du groupe, celui-ci était divisé en deux sections : A et B. Les deux sections — comprenant 72 P-51 au total — devaient retrouver les groupes de bombardement au rendez-vous du Zuyderzee, un peu après 10 h 45 du matin. Les chasseurs de la section « B » n'avaient pas le droit de perdre de vue les bombardiers, mais devaient éventuellement empêcher les chasseurs de la Luftwaffe de briser les formations.

Les pilotes du groupe « A » devaient, aussitôt l'attaque

Fin de la triple attaque

des bombardiers terminée, piquer jusqu'au niveau des toits et frapper ce que l'on appelait « les objectifs d'occasion ». Les colonnes de soldats rentrant ou sortant de la malheureuse ville devaient être abattues à la mitrailleuse, les camions attaqués au canon, les locomotives et autres moyens de transport détruits avec des fusées. Les deux groupes de P-51 quitteraient les formations de bombardiers à 2 h 25 de l'après-midi, près de Francfort, où ils seraient remplacés par des Thunderbolts P-47.

Les formations de bombardiers réussirent à trouver le point initial à Torgau et descendirent le fleuve jusqu'à Dresde. A 12 h 12 les premières bombes commencèrent à tomber sur la ville, que les flammes de l'attaque de nuit continuaient à dévorer. Pendant onze minutes, les salves de bombes descendirent en sifflant dans un ciel à peu près complètement couvert sur la section nord de la ville, la nouvelle Dresde.

Les nuages montaient presque jusqu'à nous (raconte un des bombardiers) mais l'ennuagement n'était plus de 10/10, et sur Dresde, il était d'à peu près 9/10. Il n'y avait pas de flak. Bombardement terminé à 12 h 22...

A 12 h 23, au moment où l'attaque américaine prit fin, les 37 P-51 du 20^e groupe de chasseurs se précipitèrent au-dessus de la ville avec les groupes « A » des trois autres groupes de chasseurs qui participaient à l'opération de Dresde. D'après les témoins, la plupart des pilotes semblent avoir décidé que les points d'attaque les plus sûrs étaient le long des bords de l'Elbe. D'autres attaquèrent les véhicules sur les routes sortant de la ville, qui étaient couvertes de colonnes d'évacués. Un P-51 du groupe A, de la 55^e escadre de chasseurs, volait si bas qu'il percuta un wagon et explosa. Cependant, les autres chasseurs, spécialement les équipages des groupes « B », étaient désappointés par le manque d'occasion d'attaquer, bien qu'aucun d'entre eux ne regrettât l'absence du terrible chasseur à réaction allemand, le Me. 262. Pendant l'opération de Dresde, on ne signala que trois Me. 262, tournant autour des formations de bombardiers dans

L'exécution de l'attaque

la région de Strasbourg, sans faire feu; on prétendit que l'un d'eux avait subi des dommages.

Assez curieusement, bien que les chasseurs du groupe « A » aient reçu la consigne d'attaquer les cibles qu'ils rencontreraient, une fois de plus, l'aérodrome de chasseurs de Dresde-Klotzsche qui était couvert d'appareils ne fut pas attaqué. Le personnel volant de la Luftwaffe fut évacué de l'aérodrome (V.NJG.5 étant une escadre de chasse nocturne, les aviateurs ne pouvaient prendre aucune part aux opérations de jour), et dut contempler l'attaque américaine, des champs situés au nord de la ville; une fois de plus, ils étaient tous sûrs que les chasseurs attaquaient l'aérodrome, où d'énormes dégâts auraient pu être causés aux avions de chasse et de transport qui y étaient garés.

Pour un des groupes de bombardement, au moins, l'opération de Dresde ne réussit pas. Le groupe 398 se perdit en traversant les couches de nuages qu'il rencontra en volant à l'altitude qui avait été déterminée à l'avance. Lorsque les B-17 émergèrent au-dessus des nuages, le chef navigateur ne fut pas trop satisfait de la position de la formation. Ils auraient dû trouver Torgau et prendre la direction du sud-est jusqu'à la première grande ville traversée par une rivière (les chefs navigateurs des Forteresses volantes se basaient sur un radar APS.15 pour leur navigation). Assez curieusement la formation fut attaquée par des chasseurs allemands; quelques aviateurs s'étonnèrent de ce que les chasseurs allemands attaquent aussi calmement une formation de bombardiers entourée d'une escorte aussi massive. Mais en fait, l'escorte de chasseurs américains s'était depuis longtemps évaporée. La formation avait dû faire des virages en S pour perdre du temps et arriver à l'heure au-dessus de l'objectif.

L'estimation du chef de navigation n'était apparemment pas aussi précise qu'elle aurait dû l'être. Le chef navigateur trouva et « identifia » Torgau et prit une direction qui devait mener les bombardiers à Dresde.

Du temps passa avant que le navigateur de l'une des Forteresses Sinker Jr., chef de groupe adjoint, envoyât un message radio au commandant du groupe, lui suggérant qu'ils avaient en fait déterminé Freiberg au lieu de Torgau. On le remit à sa place en lui rappelant les règlements interdisant les émissions de radio au-dessus de l'Allemagne. De

Fin de la triple attaque

temps en temps, les bombardiers annonçaient qu'ils voyaient une rivière. Le « mickey man » chargé de l'équipement du radar APS.15 commença à calculer sur son écran les angles entre l'appareil et la ville. L'un des bombardiers prendrait la tête, les autres lâcheraient leurs bombes lorsqu'ils seraient tomber celles du premier avion.

Après avoir lu six angles de site, il déterminerait la position du premier bombardier, sur le viseur de bombardement Norden.

En effet, un fleuve serpentait à travers la ville au-dessous d'eux. Le bombardier ne discernait aucun détail de la ville lui permettant de se fier à ses yeux pour attaquer; l'attaque fut faite par radar. Comme ils s'éloignaient, le navigateur de « Stinker Jr. » rompit de nouveau le silence radio et réaffirma qu'ils n'avaient pas bombardé Dresde; le chef navigateur interrogea les autres navigateurs, ils étaient d'accord avec lui. En fait, les quarante bombardiers du 398^e groupe de bombardement avaient livré une attaque assez importante sur Prague. Ce fut un choc pour le pilote de « Stinker Jr. ». C'était un Tchèque, né et élevé dans la ville, qui s'était enfui en Amérique quand les nationaux-socialistes occupèrent son pays. Mais la plupart des autres B-17 avaient trouvé Dresde, et 316 d'entre eux avaient fait d'importantes attaques contre les centres d'aiguillage. C'est le chiffre donné par le rapport de la 8^e Force aérienne; l'histoire américaine officielle des opérations aériennes donne le chiffre de 311 B-17. 771 tonnes de bombes avaient encore été lancées sur Dresde.

De nombreuses Forteresses volantes eurent de sérieux ennuis de carburant en retournant en Angleterre. Plusieurs atterrirent sur des aérodromes belges et français; certains pilotes de chasseurs furent à court d'essence avant d'avoir pu garer leurs P-51.

L'attaque de Chemnitz avait moins bien réussi; 294 appareils avaient attaqué la ville et ses centres d'aiguillage, et prétendirent avoir lancé 718 tonnes de bombes sur la zone visée.

Plusieurs sections de la troisième division de l'Air désignées pour attaquer Chemnitz avaient été incapables de déterminer l'objectif; le 34^e groupe avait attaqué Hof et Sonnen-

L'exécution de l'attaque

berg; lorsque le 390^e groupe arriva, le chef bombardier ne put identifier l'objectif sous la couche de nuages et les bombes furent lancées sur un aérodrome de la Luftwaffe à Cheb, en Tchécoslovaquie, et sur Plauen, selon la méthode des éclaireurs. 811 autres tonnes de bombes avaient été dirigées sur la centrale hydraulique Brabag Bergius, de Magdebourg. Mais déjà, les conditions météorologiques qui avaient rendu possibles les attaques de nuit de la Bomber Command s'étaient terriblement détériorées.

Le succès seulement partiel de l'attaque de Chemnitz devait servir d'exemple pour les autres offensives dirigées contre les centres de population de l'Est. L'opinion selon laquelle cette série d'attaques avait entraîné la capitulation soudaine des Allemands trouve peut-être sa meilleure confirmation dans les observations de l'ex-Reichminister Albert Speer, ancien ministre allemand de l'Armement. Au cours de son interrogatoire de juillet 1945, il fit la remarque suivante :

A chaque fois que la R.A.F. augmentait soudainement l'importance de ses attaques, comme par exemple... celles de Dresde, l'effet sur la population de la ville attaquée, mais aussi sur tout le reste du Reich était terrifiant, même si cela ne durait pas.

L'attaque de Dresde avait certainement donné tout ce qu'on pouvait attendre d'elle. La ville avait été dévastée en une seule nuit sur plus de 6 km²; en comparaison, moins de 2 km² furent détruits à Londres au cours de la guerre. Des équipages de bombardiers, rentrant de leur vol de 8 h 30 avec leurs Forteresses volantes, racontèrent que « d'immenses incendies brûlaient encore dans la ville après l'attaque de la Bomber Command, la nuit précédente, et la ville entière était couverte d'une épaisse couche de fumée ». Les équipages épuisés qui s'étaient écroulés sur leurs lits peu après 9 heures du matin furent réveillés avant 3 heures de l'après-midi et apprirent qu'ils devaient s'attendre à une grosse opération pour la nuit suivante. Ils pouvaient voir, en se rendant aux baraques de renseignement, les tuyaux de réservoirs remplissant à nouveau les Lancasters; ils savaient en voyant les petits chargements de bombes que l'on hissait

Fin de la triple attaque

dans les soutes qu'il s'agissait encore d'une longue expédition.

Cette fois on essaya moins de dissimuler la véritable nature de la ville à attaquer. Curieusement, bien que Chemnitz présentât de nombreuses cibles évidentes, une usine de tanks, de grandes usines de textiles et de fabrication d'uniformes, ainsi que l'un des plus grands ateliers de réparation de locomotives du Reich, les officiers du Renseignement donnèrent leurs informations dans des termes presque identiques, au moins à deux groupes de bombardiers, situés à une grande distance l'un de l'autre. Les équipages du groupe n° 1 furent ainsi renseignés : « Ce soir, votre objectif sera Chemnitz. Vous y allez pour attaquer les réfugiés qui y sont rassemblés, particulièrement depuis le raid contre Dresde, la nuit dernière. »

Le groupe n° 3 reçut les renseignements suivants :

Chemnitz est une ville située à environ 30 miles à l'ouest de Dresde; c'est un objectif beaucoup plus petit. Vos raisons d'aller là, cette nuit, sont d'achever tous les réfugiés qui peuvent avoir échappé de Dresde. Vous emporterez les mêmes chargements de bombes, et si l'attaque de ce soir est aussi réussie que la dernière, vous ne rendrez plus beaucoup de visites au front russe.

Ces mots viennent du journal d'un pointeur qui était présent à l'une des séances de renseignements du groupe n° 3.

Cette fois encore, Sir Arthur Harris avait divisé les forces d'attaque en deux vagues; mais cette fois, comme les chasseurs allemands du « théâtre de bataille » de Döberitz comprendraient certainement la signification de cette offensive concentrée sur les villes de l'Est, Harris avait préparé une stratégie beaucoup plus compliquée de feintes et de fausses attaques pour détourner les chasseurs. Une force de Lancasters devait attaquer la raffinerie de pétrole Deutsche Petroleum AG de Rositz, près de Leipzig; cette attaque devait être menée par 244 Lancasters du groupe n° 5. Dans la première vague de l'attaque de Chemnitz, 329 bombardiers lourds comprenant 120 Halifax et Lancasters du groupe n° 6, devaient mettre le feu à la ville; trois heures plus tard, 388 bombardiers, comprenant, contrairement à l'attaque de Dresde, les Halifax du groupe n° 4 et 150 Lancasters du groupe n° 3, devaient attaquer la ville en feu.

L'exécution de l'attaque

Des mouvements de diversion devaient être créés dans la Baltique par les lanceurs de mines, tandis que la force de frappe légère de nuit dirigée par le vice-marshall de l'Air Bennett attaquait Berlin. En dépit de cette stratégie compliquée et de l'envergure de l'offensive, l'attaque de Chemnitz fut un échec.

La météo de la Bomber Command avait prédit que Chemnitz ne serait pas obscurcie par les nuages. Une modification avait ensuite été apportée au premier bulletin, annonçant un risque de légers strato-cumulus ou d'alto-stratus, ou les deux, ainsi que de légers stratus à basse altitude. Contrairement aux prévisions météorologiques précises qui avaient été faites pour l'attaque de Dresde, la nuit précédente, celles-ci étaient complètement erronées.

Un pilote de Lancaster australien rapporta qu'il était à 180 km de Chemnitz lorsque le ciel commença à se couvrir, et au-dessus de Chemnitz elle-même, les nuages (dont la proportion était de 10/10) s'amoncelaient jusqu'à 15 000 pieds, ce qui rendait impossible l'identification visuelle du point de mire. La ville était complètement recouverte par les nuages quand la première force arriva, et les éclaireurs durent compter uniquement sur le marquage aérien. Les fusées disparaissaient dans les nuages aussitôt qu'elles avaient été lancées. Le chef de la seconde vague, un Canadien, se demandait manifestement où diriger les bombardiers; il demandait continuellement par radio de nouvelles fusées indicatrices; peu apparaissaient. Il semblait indécis, contrairement à son collègue de la nuit précédente, et il avait du mal à déterminer l'emplacement de l'objectif. En plus, les formations de bombardiers étaient sérieusement gênées par les chasseurs allemands que toutes les feintes élaborées ne semblaient pas avoir trompés. Des fusées indicatrices étaient disposées sur toute la route depuis la frontière jusqu'à l'objectif, et retour. Mais les difficultés avec lesquelles les jeunes pilotes allemands du Nachtjagd étaient aux prises, leur équipement radio étant brouillé par le groupe n° 100 (contre-mesures radio), sont bien décrites dans cet extrait du journal d'un pilote de chasseur de nuit :

14 février 1945 : Juste comme on s'y attendait : on s'est durement battu ce soir, les équipages B aussi cette fois, et juste à l'heure. Objectif : Chemnitz, important raid

Fin de la triple attaque

aérien. Nos opérations étaient sous une mauvaise étoile depuis le début : Eiv (Eigenverständigungs-Anlage, le système de reconnaissance des appareils) tomba en panne, aucun signe de radio capté, FuG; 16 VHF-récepteur brouillé, présence d'annonceurs de flak, d'échos de Window, et de radars détecteurs d'approche des chasseurs ennemis. (Fishpond). Communications radio avec Prague soudain interrompues, dû voler vers le Sud-Ouest. Impossible de trouver un terrain d'atterrissement, lancé des ES (Erkennungssignal, cartouches de reconnaissance d'urgence) dernier espoir : aéroport de réparation, à Laibach, très petit. Bon atterrissage, malgré tout 15 minutes de plus et il aurait fallu sauter.

Rien ne reflète mieux les efforts de la Luftwaffe pour parer les coups que Sir Harris lançait au cœur de l'Allemagne que les notes de ce jeune pilote luttant désespérément contre une force aérienne techniquement bien supérieure.

La force du groupe n° 5 qui attaquait Rositz put constater les résultats des incendies qui avaient été provoqués à Dresde : en passant à 80 km de Dresde ils pouvaient voir les feux qui brûlaient encore. (Dresde brûla pendant sept jours et huit nuits, ainsi que le nota, jour par jour, un prisonnier de guerre britannique qui se trouvait dans la ville.) Environ 730 000 bombes incendiaires furent lancées sur Chemnitz; mais le raid fut un échec en comparaison de celui de Dresde. Toutes les évaluations historiques de cette attaque concordent pour dire que la ville ne fut pas trop endommagée, ni par l'attaque de jour des Forteresses volantes américaines, ni par la double attaque britannique : l'histoire du groupe de bombardement canadien rapporte que :

Le marquage n'était pas concentré, et les nombreuses fusées qui laissaient une lueur sur les nuages étaient disséminées sur une large surface.

Les lignes de chemin de fer de Chemnitz furent à peine touchées; ce qui ne signifie pas que les lignes de chemin de fer de Dresde reçurent un coup définitif : en fait, comme nous allons le voir, le général allemand chargé de la reconstruction provisoire des lignes de chemin de fer dans les villes bombardées, put ouvrir une double voie à travers la ville, en trois jours. A Chemnitz, les dégâts faits aux voies ferrées étaient encore moins importants. Un certain nombre

L'exécution de l'attaque

d'incidents furent relevés à travers la ville, mais rien de grave comme une tempête de feu.

Une fois de plus, ceci prouve clairement que les bombardements au jugé, à travers d'épaisses couches de nuages ou d'après les indicateurs aériens, ne causent jamais de dégâts comparables à ceux obtenus avec la méthode d'attaque du groupe n° 5. Si Sir Arthur Harris avait envoyé l'escadre n° 5, qui avait prouvé sa valeur dans le double bombardement de Dresde, engager l'attaque de Chemnitz, peut-être un incendie assez violent aurait-il permis aux équipages de la seconde attaque de viser autour de la lumière ainsi créée. La raison pour laquelle Harris confia cette mission aux éclaireurs de l'escadre n° 8 n'a jamais été expliquée; on peut penser qu'il s'agissait en partie du désir de faire plaisir au commandant des éclaireurs, qui était naturellement content lorsque son escadre recevait l'honneur de diriger une attaque massive. D'autre part, à cette phase de la guerre, les champs de pétrole de Roumanie et des autres régions de l'Est avaient été finalement envahis et les attaques des centres de transport provoquaient une sorte de thrombose dans les réseaux de chemin de fer allemands. Aussi Harris avait-il sans doute acquis la conviction que l'attaque de la raffinerie de Rositz méritait toute la précision de l'escadre n° 5 alors que Chemnitz ne la méritait pas. Ce fut certainement aussi le motif qui poussa le chef de la section américaine de bombardement à reprendre immédiatement l'offensive du pétrole, ainsi que nous allons le voir.

L'ancien ministre allemand de l'Armement, parlant des attaques de Hambourg de 1943, livrées au moment où le moral de l'Allemagne était au plus haut, admit au cours de son interrogatoire de juillet 1945 que :

Je fis dire au Führer que si ces attaques continuaient, elles pouvaient nous mener rapidement à la fin de la guerre.

Au cours de la bataille de Hambourg, qui avait duré plus d'une semaine, environ 48 000 habitants civils du port avaient été tués, la plupart pendant le bombardement du 27 juillet 1943. Mais la double attaque britannique contre Dresde et,

Fin de la triple attaque

à un degré moindre, les attaques diurnes des Américains, avaient coûté la vie à 135 000 habitants : pour la première fois dans l'histoire de la guerre, un raid aérien avait fait de tels ravages sur un objectif qu'il n'y avait plus assez de survivants pour enterrer les morts.

La tentative de répéter cette catastrophe à Chemnitz, cependant, avait échoué, et pas uniquement à cause du temps ; l'occasion d'endommager le moral des civils allemands par deux opérations « Dresde » en quarante-huit heures avait été perdue. Si les deux attaques avaient réussi, si elles avaient provoqué la capitulation précipitée des Allemands, il n'y aurait probablement pas eu de cris d'indignation. Si le résultat avait été la reddition immédiate de l'ennemi, comme ce fut le cas, plus tard pour Hiroshima et Nagasaki, où les deux premières bombes atomiques employées en opération causèrent un nombre de victimes inférieur chaque fois à celui de Dresde, il n'y aurait eu que peu de récriminations.



QUATRIÈME PARTIE

**LES SUITES
DU BOMBARDEMENT**



CHAPITRE PREMIER

LE MERCREDI DES CENDRES

LORSQUE l'aube du mercredi des Cendres se leva sur l'Allemagne centrale, le 14 février, un vent fort soufflait encore du nord-est. A Dresde, la naissance de l'aube fut à peine remarquée : la ville était encore obscurcie par la colonne de fumée jaune de 5 km de haut et par les émanations qui caractérisent les suites d'un grand bombardement incendiaire. Peut-être la couleur spéciale de cette colonne de fumée venait-elle de l'extraordinaire amoncellement d'épaves carbonisées et racornies : débris de bâtiments, d'arbres, et restes de la malheureuse ville qui avaient été engloutis par le cyclone artificiel et qui continuaient à être aspirés dans le ciel.

Tandis que les masses de fumée descendaient l'Elbe et se dirigeaient vers la Tchécoslovaquie, les habitants des villes qu'elles traversaient durent regarder le ciel et deviner qu'il s'agissait là des suites d'un raid peu ordinaire, que la colonne de fumée passant à travers la campagne était en fait les derniers restes mortels d'une ville qui, douze heures auparavant, abritait un million de personnes et leurs biens. Au fur et à mesure que la fumée s'éloignait de la ville, l'air se refroidissait; les nuages lourds de poussière et de fumée commencèrent à se briser; la pluie se mit à tomber tout le long de la vallée de l'Elbe. Il n'y avait pas que la pluie qui descendait du ciel. La campagne d'où venait le vent était

Les suites du bombardement

trempée par une continue averse de cendre noire et mouillée : les prisonniers de guerre britanniques qui triaient les paquets dans les grands dépôts du Stalag IV B, plus de 25 miles au sud-est de Dresde, remarquèrent que la colonne de fumée persista trois jours et que des morceaux de vêtements encore rouges et du papier carbonisé continuaient à échouer sur le camp plusieurs jours après. Le propriétaire d'une maison de Mockethal, à environ 25 km de Dresde, trouva son jardin couvert d'ordonnances et de boîtes de pilules venant d'une pharmacie : les étiquettes indiquaient qu'elles venaient du centre de la cité. Des papiers et des documents du cadastre de la ville intérieure envahirent Lohmen, près de Pirna, à environ 30 km; des écoliers durent passer plusieurs jours à les rechercher dans la campagne. Telles étaient les manifestations du dernier et du plus terrible incendie de l'histoire de l'offensive de la R.A.F. contre les villes allemandes. Le feu, qui semble s'être déclenché environ quarante-cinq minutes après l'heure H de la première attaque, et qui ne s'éteignit que graduellement, avait causé la mort de milliers de gens vieux et faibles qui, autrement, auraient pu se frayer un chemin hors du cercle.

La bataille de Hambourg avait provoqué la première tempête de feu qu'ait jamais connue l'Allemagne : huit miles carrés de la ville avaient brûlé comme un feu de bengale. Le phénomène avait été si horrifiant que le directeur de la police avait ordonné que l'on procède à une investigation scientifique des causes de l'incendie, afin que les autres villes pussent être mises en garde :

On ne pourra se rendre compte de la violence de cet incendie qu'en l'analysant méthodiquement en tant que phénomène météorologique : le rassemblement soudain de plusieurs zones de feu provoqua un tel échauffement de l'air qu'il se produisit un violent courant d'air vers le haut, qui, à son tour, attira l'air frais de tous les côtés, jusqu'au centre la région embrasée. Cet extraordinaire aspiration provoqua des mouvements d'air d'une importance bien supérieure à celle des vents normaux.

En météorologie, les différences de température varient de 20 à 30 degrés. Dans cet incendie, elles furent de l'ordre de 600, 800 ou même 1 000 degrés. Ceci explique la force colossale des vents qui animaient l'incendie.

Le mercredi des Cendres

Les sinistres conclusions auxquelles aboutirent les investigations du directeur de la police étaient qu'aucune sorte de précaution ne pourrait jamais maîtriser de tels feux, une fois qu'ils s'étaient déclarés : c'était vraiment des monstres créés par l'homme et que jamais aucun homme ne pourrait dompter.

A Dresde, l'incendie semble, après examen de la zone détruite à plus de 75 %, avoir englouti environ 13 km²; les autorités de la ville portent maintenant ce chiffre à 18 km².

Néanmoins, ces incendies furent sans aucun doute les plus effroyables qu'ait jamais connus l'Allemagne. Tous les phénomènes observés à Hambourg réapparurent à Dresde, sur une beaucoup plus grande échelle. Des arbres géants furent déracinés ou coupés en deux. Des foules de gens en fuite étaient soudain saisis par la tornade et précipités dans les rues au milieu des flammes; des pignons et des meubles, qui avaient été déblayés après le premier raid, étaient soulevés par l'ouragan et lancés au centre de la ville en flammes. L'incendie fut à son comble pendant l'intervalle qui sépara les deux raids, juste au moment où les gens qui s'abritaient dans les caves et sous les voûtes de la ville intérieure auraient dû s'enfuir vers les faubourgs environnants.

Un employé des chemins de fer qui s'abritait près de la Post-platz vit une femme avec un landau, précipitée du haut de la rue jusque dans les flammes. D'autres personnes, s'enfuyant le long des talus des voies de chemin de fer, les seules routes qui ne fussent pas bloquées par les décombres, racontent que des wagons placés sur des portions de lignes exposées furent enlevés par l'ouragan. Même les espaces ouverts tels que les grandes places et les vastes parcs, n'offraient aucune protection contre cette tornade artificielle.

Une fois l'incendie déclaré, les pompiers ne purent rien faire pour le maîtriser. Dans tous les grands bombardements incendiaires contre l'Allemagne, l'attaquant s'assurait que le feu croîtrait rapidement en coupant très tôt les lignes téléphoniques reliant les services de contrôle de la protection aux renforts extérieurs. En Allemagne, comme en Angleterre, les corps de pompiers avaient été réorganisés pendant la guerre, en formations nationales paramilitaires dont

Les suites du bombardement

l'une des particularités était l'existence constante d'une réserve mobile de régiments de pompiers située en dehors des zones de danger.

A cette phase de la guerre, dans la plupart des grandes villes, des lignes de communications téléphoniques alternatives et des liaisons radio avaient été prévues entre les postes de contrôle importants. Mais ces lignes ne marchaient jamais quand on en avait besoin et les autorités de la protection antiaérienne devaient avoir recours aux centrales téléphoniques des réseaux normaux. Bien des choses dépendaient du temps pendant lequel ce système fonctionnerait avant de succomber. Pendant la bataille de Hambourg, les communications téléphoniques avaient été rapidement interrompues au cours du premier raid, et lorsque, trois nuits plus tard, la tempête de feu fut déclenchée, le service ne fonctionnait pas encore complètement.

En outre, ainsi que nous l'avons vu, l'écroulement du *Polizei Praesidium*, où se trouvait le bureau de contrôle de la défense antiaérienne, avait pendant un moment sérieusement retardé les mesures de lutte contre l'incendie.

A Kassel, les lignes téléphoniques avaient été touchées vingt minutes après le début de l'attaque et le service de messagers motocyclistes s'était révélé incapable de faire face à cette situation : en conséquence, les corps de pompiers des villes voisines arrivant à Kassel attendirent plusieurs heures sans recevoir d'ordres précis.

La destruction presque immédiate des communications téléphoniques devait décider du sort de Dresde. Avec un corps de pompiers de moins de mille hommes et peu de matériel, Dresde dépendait de l'assistance immédiate de l'extérieur.

Mais presque aussitôt après la chute des premières bombes sur Dresde, la centrale électrique des services téléphoniques cessa de fonctionner. De plus, la centrale de secours qui se trouvait dans le bâtiment avait été irrémédiablement écrasée par un mur qui s'écroulait.

Les deux centrales principales et les bâtiments administratifs se trouvaient au milieu du secteur désigné pour l'attaque. De ce poste d'avertissement, les rapports devaient être transmis au quartier général IV de la section aérienne de la zone *Luftgaukommando*, dans la rue du Général-

Le mercredi des Cendres

Wever, la section devant ensuite contacter directement le Q.G. du Führer à Berlin. Ceci était alors impossible. Il était également impossible de mettre Berlin au courant des raids aériens et d'envoyer les rapports des postes du service d'observation de la Saxe au quartier général divisionnaire de la section de chasse à Döberitz, près de Berlin.

Les renforts de pompiers qui arrivèrent immédiatement après le premier raid venaient des villes voisines de Dresde; le rougeoiement au-delà de l'horizon était suffisamment éloquent. A une heure du matin, heure locale, les corps de pompiers arrivaient à Dresde de toute la Saxe et pénétraient dans les faubourgs de la ville. Les sirènes électriques ne purent fonctionner pour annoncer le second raid.

Les forces de lutte contre l'incendie et les défenses passives de la ville furent écrasées par le double bombardement, rapportaient sans autre commentaire les commandants de l'armée de l'Air alliée.

Il n'existe aucune statistique exacte concernant les forces de lutte contre l'incendie en action dans la ville. Un exemple donnera une indication claire du destin de la plupart d'entre elles : le corps de pompiers envoyé à Dresde par Bad Schandau, à 13 km de Dresde, arriva peu après 1 heure du matin. De tous les hommes de ce corps, il n'y eut aucun survivant. Tous furent écrasés par le second raid.

A 1 h 05 du matin, l'ingénieur responsable de la défense antiaérienne de la ville, Georg Feydt, se rendit au bureau de contrôle, un abri de béton placé plusieurs étages en dessous de l'Albertinum, en face du Polizei Praesidium, alors en flammes. L'abri était plein d'officiers du parti nazi et de l'A.R.P.¹, bien qu'il fût très petit (à peine 6 pieds sur 9); le Gauleiter Mutschmann était là aussi. Ils essayaient encore d'évaluer le degré de destruction et de découvrir le point principal du bombardement. Mais non seulement la destruction des fils télégraphiques et l'interruption des communications empêchaient que les demandes de secours soient envoyées immédiatement, mais elles perturbaient en outre les communications avec les hommes chargés de rendre compte de l'évolution des incendies et avec les postes locaux de contrôle A.R.P.

1. Protection antiaérienne.

Les suites du bombardement

Quelques minutes après le début du second raid, l'Albertinum était entouré de bâtiments en flammes, et l'énorme édifice en grès était lui-même en grand danger. Le Gauleiter et tout son personnel s'enfuirent à travers les rues en feu de la ville intérieure qui s'écroulait, pour rejoindre les espaces libres à l'extérieur de la ville; cette nuit-là, selon un rapport officiel, tous étaient présents au bureau de contrôle d'urgence construit à Lockwitzgrund; Lockwitz était un village situé à environ 8 km au sud-est de Dresde où le Parti avait établi un centre auxiliaire du Q.G. du Gau pour les urgences semblables à celle qui se présentait maintenant.

Comme partout ailleurs en Allemagne, l'organisation A.R.P. de la ville était incorporée à la structure du parti national-socialiste, le directeur de la police de la ville jouant ex-officio le rôle de chef de l'A.R.P. Tout le monde y avait un rôle, non seulement les Jeunesses hitlériennes, mais aussi les Deutsches Jungvolk, organisation comparable à celle des Louveteaux en France.

En février 1945, j'avais quinze ans et pendant toute la guerre mon rôle était d'être messager en cas de raid aérien (raconte un des membres des Deutsches Jungvolk).

Le 13 février était le jour de notre grand carnaval du mardi gras et je passai la soirée au cirque Sarassani, qui a une salle permanente à Dresde dans la ville neuve. Pendant le dernier numéro du programme, un numéro très amusant de clowns montés sur des ânes, la sirène d'alarme résonna dans les haut-parleurs. L'auditoire, au milieu des plaisanteries des clowns, fut prié de se rendre dans le sous-sol du cirque. Grâce à mon laissez-passer de messager, j'eus la permission de sortir.

Les premières fusées blanches des Illuminator Lancasters éclairaient déjà la ville comme en plein jour, et comme la plupart des habitants, le jeune garçon ne devina même pas ce que ces lumières signifiaient.

A ce moment, j'étais très impressionné par les fusées. La ville neuve ne fut pas du tout touchée pendant le premier raid, et je courus donc immédiatement à la maison. Là, il n'y avait rien à faire, aussi comme j'en avais ordre, je me présentai comme messager au quartier général du Parti,

Le mercredi des Cendres

dans le groupe local Hansa du Parti dans Grossenhainerstrasse. Le chef du groupe local, dans son uniforme S.A. (chemise brune), nous distribua des rapports sur les dégâts pour que nous les portions au bureau de contrôle de la défense civile situé au centre de la ville intérieure. On nous donna des casques d'acier bleus, des masques à gaz et des bicyclettes, puis nous partîmes.

Le château, l'église de la Résidence et l'Opéra brûlaient déjà avec fureur et les ponts au-dessus de l'Elbe étaient jonchés de bombes incendiaires éteintes ou encore en feu. Les messagers, braves mais bien mal équipés, étaient juste arrivés sur la place de la poste, lorsque le second raid commença. Ils ne purent que se réfugier dans le sous-sol d'un hôpital près de la Post-platz. Les messages, encore dans leurs mains, ne seraient jamais délivrés.

Ainsi, l'organisation centrale A.R.P. du centre de la ville fut-elle laissée dans l'ignorance totale des emplacements et du développement des incendies, tandis que, les unes après les autres, leurs lignes de communications télégraphiques, téléphoniques, radio et finalement humaines étaient coupées.

Pendant les années qui suivirent la guerre, une légende, encouragée par les autorités actuellement en place, s'est développée autour de cette malheureuse ville, disant que non seulement Dresde n'était pas défendue par des canons ou des chasseurs, mais qu'aucune précaution n'avait été prise en matière de défense passive.

Dans une certaine mesure c'était la vérité : on n'avait pas jugé nécessaire de construire d'immenses abris publics de béton et d'acier comme ceux qui avaient sauvé la vie de centaines de milliers de gens dans d'autres villes bombardées.

A Hambourg, même les hôpitaux avaient été équipés d'abris spéciaux depuis juin 1943, il y avait quatre théâtres et trois maternités construits dans des abris. Aucun des grands hôpitaux de Dresde, le Friedrichstadt ou le Johannstadt, ne possédait de tels avantages. Peu de tentatives avaient été faites pour aménager des sources provisoires d'eau ou d'électricité, au cas où toutes les conduites d'eau seraient brisées et où les centrales électriques cessaient de fonctionner.

Mais, d'un autre côté, on ne s'attendait pas à ce que Dresde

Les suites du bombardement

fût bombardée. Quand on annonça, à la fin de 1944, qu'en fonction du « programme du Führer » plusieurs milliers de Reichmarks allaient être dépensés pour des mesures A.R.P., la population de la ville s'était contentée de rire. En fait, depuis le début de la guerre, la police A.R.P. (*Luftschutzpolizei*) travaillait jour et nuit à la construction d'un réseau de tunnels souterrains; elle avait construit de grands réservoirs sur la place Altmarkt, sur Seidnitzerplatz et dans Sidonienstrasse; elle avait même commencé à construire des réservoirs d'eau souterrains. « Non seulement des camions, mais des trains entiers furent utilisés pour ce projet », déclare l'ingénieur A.R.P. qui s'occupait alors de la ville.

L'entreprise était dirigée par les étudiants de dernière année de l'école d'architecture de la ville.

Les habitants de Dresde étaient, sans aucun doute, mieux protégés contre les bombardements qu'un grand nombre de villes britanniques comparables, qui se croyaient en sécurité avec leurs abris Morrison ou Anderson, dispositifs qui, en cas de bombardements incendiaires, se fussent avérés de véritables pièges.

Plus tard, Dresde s'étant remplie de réfugiés de l'Est et de l'Ouest et le grondement des canons du front de l'Est se faisant fréquemment entendre, les autorités de la ville avaient adopté de nouvelles mesures pour protéger la population. Des écoliers creusaient des tranchées en zigzag contre les éclats dans la Bismarck Platz et la Wiener Platz (de chaque côté de la gare centrale), dans Barbarossa Platz et dans la plupart des parcs et des espaces verts de la ville; un système complexe de *Mauerdurchbrücke* avait été construit; c'étaient des panneaux peu résistants spécialement incorporés dans les murs des caves des maisons adjacentes. En cas d'urgence, si les maisons prenaient feu pendant les raids localisés, les gens pouvaient passer dans la cave d'à côté en brisant le mur et s'échapper par là. Si la seconde maison était aussi en feu, ils pouvaient abattre les murs des caves les uns après les autres, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans une maison d'où ils puissent s'échapper.

Ces mesures avaient été suffisantes pour les petites attaques que les autres villes et même Dresde avaient subies jusqu'à février 1945.

Le mercredi des Cendres

Personne, cependant, ne pouvait prévoir l'océan de feu et de flammes qui devait engloutir la capitale de la Saxe. Les caves et les sous-sols de chaque maison abritaient 80 ou 90 personnes lorsque l'attaque commença, et des gens venant de la rue continuaient à y descendre.

A la fin de la première attaque, tout le monde essaya de s'échapper avec précipitation. Les mêmes circonstances se reproduisaient toujours : des réfugiés de l'Est qui n'avaient jamais entendu le son des sirènes ou l'explosion des bombes se trouvaient alors prisonniers au cœur de la plus grande conflagration de l'Histoire. Ils ne pouvaient pas s'échapper dans les rues, ils étaient emportés par des flammes de 12 à 15 mètres de haut. Ils pouvaient seulement passer d'une cave à l'autre, se frayant des passages en faisant sauter les minces cloisons jusqu'à ce que finalement ils arrivent à l'air libre au bout de la rue.

Ce cas avait, en fait, été prévu par le directeur de la police de Hambourg, le major général Kehrl, quand il avait réclamé la construction d'un réseau de routes de secours souterraines : après avoir évoqué le nombre terrifiant de gens morts dans les sous-sols dans les régions ayant subi des bombardements incendiaires, il avait conseillé que là où les rangées de maisons étaient interrompues par des croisements, on relie les maisons à celles du côté opposé par des tunnels. Ses recommandations, cependant, n'avaient pas été écouteées à Dresde; ce réseau qui aurait pu empêcher une grande tragédie s'il avait été terminé, fut, en fait, la cause de la mort d'un grand nombre de gens qui, jusqu'alors, n'avaient pas été mis en danger par l'oxyde de carbone ou les émanations de fumée, comme nous allons le voir maintenant.

La plupart des gens espéraient que les incendies s'éteindraient et qu'ils pourraient alors sortir, indemnes, avec leurs affaires intactes. C'est ainsi qu'ils attendaient encore dans leurs caves et leurs tunnels souterrains à 1 h 30 du matin quand, sans alerte, le second raid commença. Le commandant d'une compagnie de transport du *Reichsarbeitsdienst*, qui était arrivé en hâte avec un convoi d'un village voisin, décrivit ce bombardement :

Les suites du bombardement

Les détonations ébranlaient les murs de la cave. Le bruit des explosions se mêlait à un nouveau son étrange, qui semblait s'approcher de plus en plus, le bruit d'un torrent qui gronde; c'était le bruit de l'ouragan terrible qui balayait la ville intérieure.

Quand le raid commença à diminuer d'intensité (raconte un autre officier également pris dans le bombardement avec ses hommes), je constatai que nous étions entourés par le feu de toutes parts : d'énormes flammes balayaient les rues. J'appris par les autres que, plus bas dans la rue, il y avait une place vide, avec le bâtiment du cirque Sarassani. J'ai ordonné à mes hommes de passer de maison en maison par les brèches faites dans les murs. Ainsi, nous avons finalement émergé à l'air libre. Au milieu de la place, se trouvait le cirque. Je crois qu'il y avait eu une représentation spéciale pour le carnaval. Le bâtiment brûlait avec rage et s'écroula sous nos yeux. Dans une rue voisine, je vis un groupe terrifié de chevaux de cirque, couverts d'ornements aux couleurs vives qui se tenaient en cercle, les uns près des autres.

Ces magnifiques chevaux arabes n'en avaient plus pour longtemps à vivre; pendant la seconde attaque de la R.A.F., 48 chevaux du cirque Sarassani furent tués. Les jours suivants, leurs carcasses devaient être traînées jusqu'aux rives nord de l'Elbe, à Königsufer, entre les ponts Albert et Augustus, où le 16 février on put contempler une scène sinistre lorsqu'arriva un vol de vautours échappés du zoo de la ville.

Dans de nombreux cas, les gens, trouvant que des émanations suffocantes arrivaient du dessus et envahissaient les sous-sols non aérés, faisaient des brèches dans les murs. Ainsi, la fumée avait également accès aux caves voisines. Ce dilemme aurait embarrassé même les habitants de Cologne ou de Hambourg, tout endurcis qu'ils étaient par leur longue expérience des raids alliés. Pour le million et plus d'habitants qui se trouvaient à Dresde dans la nuit du 13 février, bercés par un faux sentiment de sécurité et totalement inexpérimentés en matière de défense civile — ce que l'on pouvait dire aussi de toutes les grandes villes britanniques — le dilemme devint un cauchemar, cauchemar auquel trop de gens étaient finalement prêts à se résigner.

Un capitaine, rejoignant son unité sur le front de l'Est, décrivit en détail le sort que subirent les gens qui se trouvaient avec lui pendant le second raid; 60 à 80 personnes, surtout

Le mercredi des Cendres

des gens âgés et des enfants, devaient périr par suite des émanations. Son cantonnement temporaire était situé dans la Kaulbachstrasse, une rue du centre, dans la zone frappée par le second bombardement.

Quelqu'un fit bêtement une brèche dans le mur qui nous séparait de la cave voisine; cette maison brûlait, le bruit crépitant des flammes ainsi qu'une épaisse fumée s'engouffraient dans notre cave. Il fallait faire quelque chose. J'avertis les gens qui étaient avec moi que nous allions tous étouffer si nous ne sortions pas à l'air libre; je leur dis de mouiller leurs manteaux dans les baquets d'eau qui se trouvaient dans toutes les caves. Quelques-uns seulement acceptèrent, les femmes ne voulant pas abîmer leurs manteaux de fourrure de cette façon; c'était la première chose qu'elles avaient prise avec elles. Je leur donnai l'ordre de se réunir derrière moi sur les marches, et, à mon cri : « Maintenant », de se précipiter dans la rue. Mes avertissements n'eurent guère d'effet, finalement je lançai l'ordre et me précipitai dans la rue. Peu me suivirent.

Un homme ayant le courage de ce capitaine de cavalerie, décoré du reste d'une des plus hautes récompenses militaires allemandes, eut la force de risquer sa vie ainsi et de s'échapper pour raconter ce qui s'était passé. La majorité des gens de la ville n'étaient ni jeunes ni braves; on comprend que beaucoup aient préféré mourir tranquillement chez eux plutôt que d'essayer de sauver leur vie à travers les flammes. Ces brèches dans les murs causèrent la mort de ceux qui habitaient dans les caves.

Sous la Post-platz existait un grand réseau de tunnels du type que nous avons décrit. Mais lui aussi se révéla de peu d'utilité à l'usage; bien que ces tunnels joignissent les principaux immeubles administratifs de la place et que les rues voisines fussent aussi équipées de ces tunnels, l'envergure du feu était telle qu'ils ne servirent à rien. La ventilation du tunnel d'Ostra-Allee tomba en panne, causant de nombreuses morts. Comme toute la ville intérieure était en feu, toutes les sorties du réseau de tunnels étaient bloquées.

« La caisse d'épargne de la poste avait été atteinte par une mine aérienne et un flot de gens venant de maisons

Les suites du bombardement

particulières voisines sortaient des tunnels communiquants » (rapporte un employé de la centrale télégraphique).

Je me souviens d'une vieille femme qui avait perdu une jambe. Quelques employés eurent l'idée de sortir et de courir à la maison. Un escalier conduisait du sous-sol de la centrale à une cour abritée par une verrière; la centrale avait été construite autour de cette cour carrée. Leur idée était de s'échapper par la grille principale de la cour jusqu'à la Post-platz. L'idée ne me plaisait pas; tout d'un coup, au moment où les filles — il y en avait douze ou treize — ayant traversé la cour essayaient d'ouvrir la grille, le toit de verre embrasé s'écrasa, les ensevelissant toutes. La centrale était maintenant totalement en feu.

Ainsi enfermés dans le centre de la ville intérieure, la seule chose que les gens pouvaient faire était d'attendre que le feu se calme et d'espérer qu'il y aurait assez d'air dans les caves jusque-là.

Si les mesures prises sans conviction par l'A.R.P. avaient été menées jusqu'au bout, s'il y avait eu assez d'abris convenablement ventilés comme il y en avait dans d'autres villes allemandes, la catastrophe qui frappa Dresde pendant les quatorze heures de la triple attaque, aurait pu être évitée. La certitude des chefs du parti national-socialiste que Dresde ne serait pas bombardée excuse en partie ces négligences. Néanmoins, plus de 100 000 civils devaient payer de leur vie ce manque de clairvoyance de leurs chefs.

CHAPITRE II

LES VICTIMES

LES bombardiers américains de la troisième attaque n'étaient pas encore arrivés lorsque les équipes de sauvetage commencèrent à affluer à Dresde, venant de toute l'Allemagne centrale. Des chefs de service A.R.P. locaux avaient enfin trouvé le moyen de diffuser un appel, et des convois motorisés apportant des vivres, du matériel médical, et plusieurs groupes d'ingénieurs T.N. (La *Technische Nothilfe*) se dirigeaient vers la capitale de la Saxe. D'aussi loin que Berlin ou Linz, en haute Autriche, on pressait les hommes de prendre part aux opérations de sauvetage et de lutte contre le feu. On y envoya également la police A.R.P. et la police de protection contre l'incendie (*Luftschutz* et *Feuerschutzpolizei*).

Entre-temps, le Hilfszug « Herman Göring », un convoi motorisé de cuisines mobiles et de camions destinés aux premiers soins, était arrivé sur Nordplatz dans la nouvelle ville. Bien qu'il n'y eût environ que 20 camions par convoi, la ville avait un besoin urgent de ces vivres. Un second convoi Hilfszug « Goebbels » était en route pour Dresden-Seidnitz. Le 16 février, des Hilfszüge arrivaient à Dresden de tous les coins de la Saxe, pour approvisionner les familles sans abri et les sauveteurs en repas froids. « Personne n'aura à s'inquiéter pour la nourriture », déclarait fièrement

Les suites du bombardement

et avec un peu trop d'optimisme le journal du N.S.D.A.P.¹ de Dresde, *Der Freiheitskampf*, le 17 février.

L'organisation du Parti et la Croix-Rouge firent en sorte que les dix mille mères de la ville surent où trouver du lait et de la nourriture pour leurs bébés; dans les principales gares de Dresde, des centres de secours du Parti, dirigés par le *Bund Deutscher Mädchen* et les *Frauenschaften* (l'équivalent des Guides et des Petites Ailes) furent rapidement organisés.

C'était, dit la mère d'un bébé de dix jours qui n'avait plus de maison, un véritable acte de charité de la part du Parti, d'avoir pu nous assurer de la nourriture pour les bébés, des boissons chaudes pour les enfants et du pain pour les adultes.

Ces petits actes de bienfaisance de la part du Parti avaient certainement pour but de remonter le moral dans les autres villes saccagées par la Bomber Command. Mais il y avait dans Dresde plus de dégâts que les boissons chaudes et la nourriture pour bébés n'en pouvaient réparer.

Le général Erich Hampe, directeur des réparations provisoires des réseaux de chemin de fer des villes bombardées, arriva également. Il était venu pendant la nuit de Berlin avec un aide.

Il me fut impossible de me rendre immédiatement à la gare centrale parce que la route était bloquée. Le premier être vivant que je rencontrais en entrant dans la ville fut un lama. Il s'était apparemment échappé du zoo. Toute la ville intérieure était détruite, mais je ne m'occupai que de la gare centrale et du réseau de chemin de fer. Je ne pus trouver aucun des employés supérieurs des chemins de fer. Je dus faire venir un employé supérieur du Reichsbahn de Berlin pour qu'il m'aide à débrouiller l'enchevêtrement et pour discuter des mesures qui devaient être prises pour que la circulation fût rétablie.

Le premier travail consistait à déblayer les halls de la gare et à combler les trous de bombes le long des voies; ce travail fut assuré par des soldats, des prisonniers de guerre et des travailleurs forcés. La construction de lignes provisoires échut aux troupes spéciales de Hampe (*Technische Spezial-*

1. N.S.D.A.P. : Parti national-socialiste.

Les victimes

truppen); à Dresde il avait deux groupes, de 1 500 ingénieurs chacun, dont la plupart étaient de vieux ingénieurs ayant passé l'âge militaire.

Le carnage de la gare centrale de Dresden-Altstadt, au sud de l'Elbe, dépassait tout ce que le général Hampe avait jamais vu.

Deux jours auparavant, le dernier train officiel de réfugiés venant du front de l'Est était arrivé dans la ville, les passagers se pressant dans des wagons primitifs et même dans des wagons de marchandises. Les réfugiés avaient cependant continué d'arriver dans la ville, remplissant les trains réguliers venant de l'Est. Les interminables colonnes de réfugiés, — chacune commandée par un Führer — avaient été dirigées sur les différents centres d'accueil : au Grossen-Garten, où plusieurs milliers d'entre eux avaient maintenant trouvé la mort; sur la place des expositions où des centaines d'autres avaient été brûlés vifs par le pétrole enflammé s'échappant du dépôt de la Wehrmacht; ceux qui avaient espéré poursuivre leur voyage vers l'Ouest avaient été mis dans les squares publics proches de la gare centrale.

Quelques réfugiés qui avaient fait la queue à la gare le soir du mardi gras avaient cependant eu la vie sauve : un seul des trains qui étaient en gare au moment où les sirènes avaient retenti put échapper vers l'Ouest, l'express Augsburg-Munich.

Dans les sous-sols voûtés de la gare centrale, il y avait cinq vastes passages où il avait été possible d'abriter environ 2 000 personnes. Mais il n'y avait ni portes blindées ni systèmes de ventilation. En fait, les autorités de la ville avaient accueilli plusieurs milliers de réfugiés de Silésie et de Prusse orientale dans ces couloirs souterrains où des membres de la Croix-Rouge, de la R.A.D.W.J. (Service du travail féminin du Reich) et de la N.S.V. (le Service social du parti national-socialiste) s'occupaient d'eux.

Dans tout autre ville du Reich, le voisinage de tant de gens avec un matériel aussi inflammable, dans un endroit aussi vulnérable et dangereux que la gare centrale, eût semblé un véritable suicide; mais encore une fois, l'erreur était compréhensible si l'on considère d'une part la certitude que

Les suites du bombardement

Dresde avait de n'être pas attaqué, et aussi son besoin pressant d'utiliser tout espace libre et habitable. Après tout, on était au milieu de l'hiver.

« Les piles de bagages amoncelés sur les marches conduisant aux quais supérieurs avaient rendu les escaliers impraticables », rapporte le « Führer » d'une colonne de réfugiés arrivant à la gare centrale la nuit même de l'attaque. Les quais eux-mêmes étaient bondés, les gens surgissant de tous côtés lorsqu'un train vide arrivait.

Dehors, sur Bismarck et Wienerplatz, près de la gare, il y avait d'autres queues interminables.

Au milieu de ce chaos et de cette confusion l'alarme avait sonné le soir du 13 février à 9 h 41, retentissant soudain à travers la ville depuis Klotzsche, au nord, jusqu'à Räcknitz, au sud; de Friedrichstadt, à l'ouest, jusqu'aux faubourgs de l'est. On avait éteint toutes les lumières de la gare, la laissant éclairée uniquement par les signaux lumineux conduisant aux quais. Puis ceux-ci avaient également été éteints. Les gens, cependant, ne réagissaient pas, se refusant à admettre la possibilité d'un raid. Beaucoup de réfugiés qui avaient fait la queue plusieurs jours ne voulaient pas abandonner leurs places; cela pouvait fort bien être la 172^e fausse alerte de Dresde. Deux trains venaient d'arriver de Königsbrück, pleins d'enfants évacués des camps situés dans les provinces maintenant envahies par l'armée Rouge.

Malgré la foule et la confusion régnant à l'intérieur de la gare, tous les trains étaient garés à l'air libre lorsque les premières bombes commencèrent à tomber. Les haut-parleurs avaient engagé les gens à descendre dans les passages voûtés, sous les quais. D'abord, peu avaient obéi; puis, comme les bombes commençaient à tomber, tout le monde s'était précipité.

La gare centrale se trouvait en dehors du secteur désigné pour la première attaque et avait subi peu de dommages à la fin du premier raid. C'est alors que les employés de la gare commirent ce qui devait être une erreur fatale. La rupture des communications entre Dresde, Berlin et les avant-postes du corps d'observation avait laissé les chefs A.R.P. de la ville dans l'ignorance la plus complète de la situation aérienne. Pensant que Dresde en avait fini avec la Royal Air Force pour la nuit, le chef de gare avait ordonné que les

Les victimes

trains furent remis en gare. En trois heures, la ville avait repris toute son activité, les flots de gens arrivant de la ville intérieure en feu venant ajouter à la confusion. Les quais étaient de nouveau pleins de membres de la Croix-Rouge et de la N.S.V., de réfugiés, d'évacués et de soldats, lorsque sans le moindre avertissement, la seconde attaque commença. Cette fois, la gare était au cœur de la zone attaquée.

Les deux trains pleins de jeunes évacués de douze à quatorze ans avaient été laissés à l'air libre près du pont Falken-Brücke.

La gare étant sortie de la première attaque sans incident, le chef du camp, un vieux fonctionnaire du Parti âgé de cinquante-cinq ans, avait imprudemment expliqué aux enfants curieux que les lumières blanches, « semblables à celles des arbres de Noël », indiquaient aux bombardiers la zone qu'ils devaient bombarder. Il dut se maudire de son manque de tact lors du retour inattendu des bombardiers bien qu'il eût rapidement ordonné aux enfants de baisser leurs rideaux, les pauvres petits avaient eu le temps de voir que les fusées dessinaient un large rectangle au centre duquel se trouvait la gare elle-même.

Des centaines de bombes incendiaires avaient percé le fragile toit de verre de la gare, les piles de bagages amoncelés dans le hall avaient pris feu. D'autres bombes incendiaires avaient pénétré dans les cages des monte-chARGE des tunnels à bagages où beaucoup de gens s'étaient réfugiés et remplissaient les tunnels de fumée empoisonnée.

Les tunnels et les passages souterrains n'étaient pas équipés pour servir d'abris antiaériens et ne possédaient aucun système de ventilation. Une jeune mère était arrivée d'un train de Silésie au moment même où le premier raid commençait. Son mari lui avait écrit de la caserne de Dresde qu'il était certain que la ville ne serait pas bombardée parce que « les Alliés voulaient y établir la capitale allemande après la guerre »; elle était venue avec ses deux nouveau-nés chercher la sécurité à Dresde :

Une seule chose me sauva : je m'étais frayé un chemin jusqu'à la chambre de chauffe, sous l'un des quais. Dans le plafond peu épais, un trou avait été fait par une

Les suites du bombardement

bombe qui n'avait pas explosé. Par ce trou, nous avons reçu assez d'air pour respirer difficilement. Tout le monde s'appuyait contre nous. Plusieurs heures passèrent. Puis j'entendis quelqu'un crier et un officier m'aida à traverser un long couloir. Nous avions franchi le sous-sol : il y avait là plusieurs milliers de personnes immobiles.

Sur la place, il y avait des milliers de gens épaule contre épaule; ils n'étaient pas en proie à la panique, mais muets et immobiles. Au-dessus d'eux, les incendies faisaient rage. Aux entrées de la gare, il y avait des monceaux d'enfants morts. On était déjà en train d'en entasser d'autres que l'on apportait de la gare.

Il devait y avoir un train d'enfants dans la gare. Un nombre de plus en plus grand de petits morts étaient empilés les uns au-dessus des autres et recouverts de couvertures. Je pris une de ces couvertures pour, un de mes bébés, qui n'était pas mort, mais vivant et glacé. Au matin, des employés d'un certain âge arrivèrent et l'un d'eux m'aida à sortir de la ville.

Parmi les victimes, il y avait des enfants en costume de carnaval qui étaient peut-être venus attendre à la gare des parents arrivant de l'Est. Seul le trou percé par le hasard dans le plafond avait sauvé la poignée de gens qui se trouvaient dans la salle de chauffe; mais plusieurs milliers n'avaient pas eu cette chance. Des 2 000 personnes entassées dans le seul tunnel équipé contre les raids, 100 seulement avaient été brûlées vives par des bombes incendiaires qui les avaient atteintes directement. Mais 500 autres avaient été suffoquées par les émanations — selon le rapport du chef de la station A.R.P.

J'avais laissé les vêtements des enfants et les médicaments dans mes valises au sous-sol (continue la jeune femme réfugiée de Silésie). Il était impossible de trouver des vêtements de bébés, aussi je me décidai à retourner à la gare de Dresde. Des S.S. et des troupes de police interdisaient l'accès des sous-sols de la gare. On craignait le typhus. On me laissa pourtant pénétrer dans le sous-sol principal accompagnée par un employé du Reischbahn armé. Il m'avertit qu'en bas, personne n'était vivant. Tout le monde

Les victimes

était mort. Ce que je vis, à la lumière falote de la lanterne de l'employé, était un véritable tableau de cauchemar. Plusieurs couches de gens, les uns sur les autres, tous morts, recouvreraient le sous-sol.

Une fois de plus, la plupart des gens avaient été victimes, non des centaines de bombes explosives de 4 000 à 8 000 livres, mais plutôt des 650 000 bombes incendiaires lancées sur la ville.

Les principales causes de mort avaient été l'aspiration de gaz chaud, l'infiltration d'oxyde de carbone et de fumées nocives, et, à un degré moindre, le manque d'oxygène.

Lorsque nous sommes sortis, il ne nous semblait pas voir des morts, mais plutôt des gens qui se seraient endormis affalés contre les murs de la gare

rappelle un cadet de grenadiers des Panzers qui avait dû changer de train à Dresde pour se rendre à Berlin. Des 86 cadets qui l'accompagnaient, moins de 30 survécurent et atteignirent la capitale du Reich pour y passer leur permission.

Cependant, bien que les bombes incendiaires aient prouvé leur efficacité en tuant des gens et en incendiант la ville, elles ne représentaient certainement pas la meilleure arme pour une attaque de la ville en tant que « grand centre de communications et des voies ferrées ».

Les gouvernements alliés affirmèrent que la triple attaque avait été livrée pour interrompre la circulation passant par Dresde et qu'elle avait parfaitement atteint ce but. Pour apprécier la valeur de cette déclaration, il serait bon de faire une évaluation du temps pendant lequel les principales lignes traversant Dresde furent hors de service.

Lorsque le général Hampe et ses deux groupes d'ingénieurs arrivèrent à Dresde, les travaux de sauvetage et de réparation du réseau de chemin de fer commencèrent immédiatement. Assez curieusement, ainsi que l'ont prouvé les témoins qui se trouvaient sur place et les photographies de reconnaissance après le raid, les vastes centres d'aiguillages de Dresde-Friedrichstadt avaient à peine été touchés. Les photographies montraient 24 trains de marchandises, de passagers et trains-hôpitaux arrêtés dans les centres d'ai-

Les suites du bombardement

guillage après les raids, tandis que tout autour les bâtiments brûlaient, de vastes zones étant visiblement en feu.

Des trois garages de locomotives qui se trouvaient sur les voies, un seul avait été touché à une extrémité par des bombes incendiaires. Dans les entrepôts, on voyait plus de 400 wagons et voitures, parfaitement en ordre, attendant sur les côtés ou sur les ponts à bascule, presque pas endommagés. Le pont ferroviaire Marienbrücke qui traversait le fleuve était intact.

S'ils avaient vraiment voulu couper la circulation à travers la ville (observe le général Hampe), ils n'auraient eu qu'à se concentrer sur ce seul pont; il aurait fallu de longues semaines pour le remplacer, et pendant ce temps, tout le trafic ferroviaire aurait dû faire de longs détours.

En travaillant jour et nuit, le général Hampe et ses Technische Spezialtruppen réussirent à ouvrir une double ligne de voies pour le trafic normal, trois jours seulement après l'attaque.

« L'importance de Dresde comme centre ferroviaire était considérable (déclare Hampe) et ne fut pas diminuée plus de trois jours par ces trois raids. » Cette observation surprend lorsqu'on pense aux déclarations des Alliés prétendant avoir réussi leur attaque des moyens de circulation; l'histoire officielle américaine des opérations de l'aviation U.S. sur le théâtre européen, observant avec méfiance que le rapport de la R.A.F. relatif au raid s'était étendu d'une façon peu habituelle pour expliquer que la ville était devenue un grand centre industriel et était par conséquent un objectif important, dit ceci :

Si le nombre des morts fut exceptionnellement élevé et les dégâts subis par les quartiers résidentiels très importants, il est également évident que les installations industrielles et de transport ont été rasées.

L'histoire de la destruction et de la reconstruction de Dresde vue par l'Allemagne de l'Est dit que :

Les lignes de chemin de fer n'étaient pas sérieusement endommagées; elles furent si rapidement réparées que l'interruption du trafic ne fut pas très importante.

Les victimes

Beaucoup de sources non communistes soutiennent cette déclaration. On se rappelle que le chef des bombardiers de la seconde attaque de la R.A.F. avait déclaré au cours de son interrogatoire, après le raid, que les centres d'aiguillage « semblaient ne pas avoir subi de dégâts importants ». Bien que les déclarations publiques ultérieures du ministère de l'Air n'aient jamais mentionné la préservation du réseau de chemin de fer de Dresde, il est clair que les chefs de sections de bombardement alliés ne l'ignorèrent pas; ainsi le rapport de mission n° 266 de l'escadre de bombardement américaine n° 390, décrivant une attaque faite sur la ville le 2 mars, déclare :

Le temps empêcha les équipages d'aller bombarder des usines de pétrole (sur Ruhland). Les grands centres d'aiguillage de Dresde, une des rares lignes Nord-Sud conduisant en Tchécoslovaquie n'ayant pas été sérieusement bombardées, étaient l'objectif des bombardiers P.F.F.

Après d'acides allusions à la dévastation des trésors culturels de la ville, les historiens de l'Allemagne de l'Est pour suivent :

« Les décombres obstruant le passage dans la gare centrale furent déblayés en quelques heures, et les trains dirigés sur des lignes provisoires. »

Le 15 février, les trains de Dresde-Neustadt circulaient régulièrement. Les récits faits après la guerre en Allemagne de l'Ouest sur la destruction de Dresde, firent également remarquer que le réseau de chemin de fer avait été épargné. Un journal sérieux de Munich, la *Süddeutsche Zeitung*, écrivait le 22 février 1953 :

L'explication (donnée par le département d'Etat américain) selon laquelle Dresde avait été bombardée sur des instructions soviétiques pour freiner les mouvements des troupes de renfort vers Dresde, est en complète contradiction avec les faits. La voie de chemin de fer entre Dresde et la frontière tchèque (celle dont il était question) est construite entre une chaîne de montagnes et l'Elbe. Il eût été simple pour la R.A.F. de détruire ces voies.

Aucun stratège ne peut honnêtement prétendre que les troupes allemandes auraient traversé la ville en masse pour se rendre sur le front de l'Est. Au contraire (continue l'éditorial) on est surpris de la précision extraordinaire

Les suites du bombardement

avec laquelle les quartiers résidentiels furent détruits, les installations importantes étant épargnées. La gare centrale de Dresde était pleine de cadavres, mais les voies de chemin de fer n'avaient été que légèrement touchées, et la circulation reprit après un temps très court.

CHAPITRE III

ABTEILUNG TOTE¹

TOIT, le matin du 14 février, des milliers de prisonniers britanniques furent conduits dans la ville; bien que toute la ville intérieure fût maintenant en train de brûler, les hommes furent envoyés sur leurs lieux de travail habituels, dans les ruines des écoles de la Wettinerstrasse, le quartier touché par le petit raid américain d'octobre 1944. A 11 heures du matin, cependant, on renvoya les prisonniers dans les camps : il était encore impossible de faire du travail de sauvetage dans la ville intérieure; une chaleur de fournaise régnait dans les rues étroites et aucune cave n'était encore assez refroidie pour qu'il fût possible d'y pénétrer. Ce départ rapide sauva beaucoup de vies, car si les hommes s'étaient trouvés dans la ville à midi, ils auraient été pris aussi dans les bombardements américains.

Les incendies se prolongèrent ainsi librement pendant plus de quatorze heures, et peu d'efforts furent faits pour frayer des passages jusqu'aux survivants emprisonnés dans les vastes catacombes souterraines de la ville.

A Brunswick, il est vrai, le rapide recours à la technique du « couloir d'eau » avait sauvé la vie de plusieurs milliers de gens emprisonnés dans le Hochbunker de la ville, au cœur du quartier en feu, avant même que le raid fût terminé.

1. Bureau des morts.

Les suites du bombardement

Ce n'est qu'à 4 heures de l'après-midi, trois heures et demie après le raid américain, que les premières opérations de sauvetage commencèrent. Des compagnies de soldats de la caserne du Roi-Albert de Dresde-Neustadt furent chargées dans des camions avec des équipements contre le feu, des masques à gaz, des casques d'acier, des bouteilles d'eau, des outils pour creuser et de la nourriture pour une journée. On arrêta les camions sur la rive est de l'Elbe; quatre jours auparavant les ponts avaient été minés et de nouvelles vibrations auraient pu faire exploser les mines.

Bien des soldats, alors qu'ils traversaient le pont d'Augustus, l'un derrière l'autre, ont dû s'arrêter pour contempler l'horizon déchiqueté de Dresde. La plupart des points de repère familiers avaient disparu, beaucoup de flèches d'églises s'étaient écroulées pendant les raids; le château était encore en flammes et le crépuscule était obscurci par les masses de fumée s'élevant encore lentement dans le ciel.

Miraculeusement cependant, le plus célèbre point de repère de Dresde, le dôme de la Frauenkirche, construit par Georg Bähr, haut de 90 mètres, était encore debout et la colonne de fumée grise faisait lentement le tour de la croix d'or et de la lanterne du sommet.

La Frauenkirche avait survécu à de nombreuses guerres : c'est de ce même dôme qu'en 1768 le jeune Goethe avait contemplé les dégâts causés par les bombardements d'artillerie du roi Frédéric II de Prusse, pendant la guerre de Sept Ans. Les ruines de Dresde sur les tableaux de Canaletto présentent une ressemblance frappante avec celles qui résultèrent des bombardements de 1945.

A ce moment-là, cependant, la population civile était complètement atterrée par la violence du coup qui avait frappé Dresde. Quelques heures auparavant, Dresde était une ville féerique avec clochers et rues pavées, où les gens se massaient pour admirer les vitrines, où la nuit n'aménait pas le couvre-feu total, où les vitres n'étaient pas encore cassées ni les rideaux arrachés; une ville où le soir les rues étaient pleines de gens qui rentraient du cirque, de l'Opéra, ou des cinémas et des théâtres qui, même pendant cette période de « guerre totale », étaient encore ouverts. Main-

Abteilung Tote

tenant, la guerre totale avait mis fin à tout cela. Les colonnes de soldats pénétraient au centre d'une ville étrangement tranquille et vide.

La férocité du raid de l'aviation stratégique américaine pendant la journée du 14 février avait finalement mis la population à genoux. Le ciel avait été couvert et les bombes lancées par les Forteresses volantes s'étaient largement dispersées. Mais ce ne sont pas ces bombes qui démoralisèrent finalement les habitants : comparées aux bombes explosives de 2 ou 4 tonnes, les bombes américaines de 500 livres durent paraître presque inoffensives; c'étaient les chasseurs Mustang, soudain descendus sur la ville, qui faisaient feu sur tout ce qui bougeait et tiraient sur les colonnes de camions se dirigeant vers la ville. Une section de Mustang se concentra au-dessus des bords du fleuve où des foules de sinistrés s'étaient réunies. Une autre section attaqua le quartier de Grosser Garten.

Devant ces attaques de chasseurs dont le but apparent était d'achever la tâche décrite dans les directives des commandants d'aviation comme « devant causer de la confusion parmi les réfugiés de l'Est », la réaction des civils fut immédiate et générale; ils comprirent qu'ils étaient absolument perdus.

Les chasseurs américains mitraillèrent Tiergarten-strasse, la rue bordant le Grosser Garten au sud. C'est là que les rescapés du célèbre chœur d'enfants de la Kreuzkirche s'étaient réfugiés. Le directeur du chœur fut sérieusement blessé et un des enfants tué. Des prisonniers britanniques, que l'on avait fait sortir de leurs camps incendiés, furent de ceux qui subirent les attaques au canon sur les berges du fleuve et ils ont confirmé qu'elles détruisaient le moral des habitants.

Partout où les colonnes de gens en marche rentraient dans la ville ou en sortaient, des chasseurs descendaient en piqué et les balayaient au canon ou à la mitrailleuse.

Il est certain que beaucoup de dégâts furent causés par cette attaque à basse altitude qui devint par la suite un trait permanent des raids américains.

Il y avait évidemment un besoin urgent et immédiat d'hôpitaux. Mais, de ce point de vue, la situation était désespérée :

Les suites du bombardement

non seulement Dresde était devenue un centre de convalescence pour les soldats blessés de tous les fronts, mais presque tous les hôpitaux provisoires avaient été touchés; des dix-neuf grands hôpitaux permanents, seize avaient été endommagés et trois presque totalement détruits. Le collège Vits-thum, par exemple, avait été converti en un hôpital de 500 lits, tous occupés; on n'avait pu évacuer que deux cents malades pendant la demi-heure qui avait séparé l'alerte de l'attaque, tous les autres avaient péri.

D'autres dispositions provisoires furent prises pour un nombre limité de civils blessés et malades. Un grand hôpital pour incurables mentaux, la Haus Sonnenstein, fut transformé à cet effet à Pirna; une compagnie S.S. fit sauter une partie du roc près du pont Mordgrund et l'on mit une sorte de grotte à la disposition de la Croix-Rouge pour y établir un hôpital provisoire et un abri pour les sinistrés; le toit, d'une épaisseur de 60 pieds, était d'une sécurité absolue.

Des deux plus grands hôpitaux de la ville, ceux de Friedrichstadt et de Johannstadt, l'un était encore partiellement habitable et l'autre, à l'est de la ville, qui abritait la plus grande maternité de Dresde¹, était complètement détruit.

Lorsque les bombardiers étaient apparus au-dessus de la ville, les cliniques n'étaient pas encore complètement évacuées; l'alarme avait été donnée trop tard. Une grosse bombe explosive avait touché le bloc B. Deux salles d'accouchement, une salle d'opération, la maternité, l'équipement gynécologique et de stérilisation des trois services avaient été détruits. Des tentatives immédiates avaient été faites pour transporter les malades du bloc B dans le bloc A; mais une aile du bloc A avait commencé à brûler et il avait également fallu l'évacuer. Au lever du jour, le bloc A brûlait avec tant de violence qu'il était inutile d'essayer d'éteindre les feux; le bloc B avait été détruit par cinq bombes explosives; le bloc C avait été rasé et complètement brûlé; le bloc D était gravement endommagé. Seul, le bloc E n'était pas tout à fait inutilisable bien que le toit fût en feu. Les bombes de l'attaque américaine n'avaient pas touché la Frauenklinik, mais un chasseur Mustang solitaire avait mitraillé

1. La *Frauenklinik-Johannstadt*.

Abteilung Tote

les blocs C, D et E. Le nombre des morts et des blessés donnera une idée de l'importance des dégâts subis par les hôpitaux de Dresde. Dans la Frauenklinik de Johannstadt, par exemple, où les renseignements sont les plus précis, à peu près deux cents personnes furent tuées. On ne put cependant identifier que 138 d'entre elles. Pour les hôpitaux du moins, les suites habituelles des bombardements incendiaires se répétaient; à Kassel, 31,2 pour cent des morts n'avaient pu être identifiés; dans la Frauenklinik, où le nombre des morts fut établi avec précision, 31 pour cent d'entre eux n'étaient pas identifiables. Parmi les autres, il y avait 95 malades, 11 infirmières, 21 élèves sages-femmes, infirmières et filles de salle, 2 sauveteurs français et 9 membres des groupes allemands de sauvetage; parmi les 95 malades, identifiés, il y avait 45 femmes enceintes.

Cet hôpital fut inutilisable jusqu'à la fin de la guerre. Des dispositions furent prises pour que les femmes enceintes survivantes soient transférées dans l'aile de l'hôpital général Friedrichstadt qui n'avait pas été touchée, et où plusieurs salles avaient été vidées à cet effet.

Il fallait pourvoir à une multitude de cas exigeant les soins les plus urgents, ainsi qu'au problème des soins chirurgicaux nécessités par des milliers de blessés. Les choses avançaient lentement, et beaucoup de malades et de blessés moururent avant que l'on ait pu s'occuper d'eux convenablement. Petit à petit, le nombre des morts, déjà élevé, augmentait et aucune tentative n'avait encore été faite pour délivrer ceux qui étaient enfouis sous les décombres.

Même les troupes en garnison dans les casernes de la ville ne commencèrent pas les opérations de sauvetage avant la fin de l'après-midi du mercredi des Cendres, le 14 février; les plus éloignées de la ville attendirent encore plus longtemps. A Königsbrück, où des troupes se préparaient à rejoindre le front de l'Est, on n'avait pas encore réalisé la situation de Dresde deux jours après l'attaque. Une des grandes difficultés était que le centre des incendies, donc des dégâts, était sur la rive gauche de l'Elbe, tandis que Königsbrück et la plupart des autres villes de garnison se trouvaient sur la rive droite. Mais la rive gauche de l'Elbe

Les suites du bombardement

était considérée comme « front métropolitain », tandis que tout ce qui se trouvait à l'est de la rivière faisait partie de « la zone de l'arrière ».

Les ordres de mouvement des troupes devaient émaner des autorités appropriées. Mais ils n'arrivèrent que le 16 février.

Quant aux prisonniers de guerre alliés cantonnés à Dresde (il y en avait plus de 20 000 au moment du raid), l'ordre de les faire participer au sauvetage parvint encore plus tard.

Il y avait plus de 230 prisonniers alliés, par exemple, dans le groupe de sauvetage n° 1326 de Dresde-Ubigau; mais comme ils avaient échappé de très peu au bombardement américain, le 14 février, aucune nouvelle équipe de sauvetage ne fut organisée avant le 21 février, lorsque 150 prisonniers reçurent l'ordre de se rendre dans la ville par groupes de 70, 50 et 30 hommes, pour aider aux opérations de sauvetage. Pendant toute une semaine, les hommes avaient été confinés dans leur camp.

Un prisonnier d'un autre camp remarqua avec amertume que bien que leur quartier ait été bien endommagé, leurs gardes allemands les forçaient à traverser la ville d'un bout à l'autre tous les matins pour se rendre en un lieu situé à l'est de Dresde; l'intention évidente des gardes étaient de leur mettre le nez sur les horreurs que leurs compatriotes avaient causées et d'inciter les prisonniers à faire partie du corps de volontaires britanniques qui devait combattre les Russes sur le front de l'Est et dont le recrutement fut un échec presque total.

La plupart des prisonniers britanniques travaillèrent aux opérations de sauvetage de leur plein gré. La situation était exceptionnelle. Beaucoup devaient plus tard payer leur bonne volonté de leur vie lorsque, après avoir vécu des semaines sur des demi-rations, ils découvrirent, au cours de leurs opérations de sauvetage, des réserves de nourriture intactes dans les boutiques et les hôtels en ruine. C'est ainsi que l'on découvrit, au cours des fouilles, un Américain d'un camp de Dresde-Plauen, avec une boîte de conserve dans son uniforme. Un jeune soldat canadien français fut pris introduisant dans le camp de Dresde-Ubigau, un jambon fumé qu'il avait volé. Ils furent tous deux fusillés. Les Allemands et les non-Allemands étaient traités de la même

Abteilung Tote

manière. On découvrit qu'un ouvrier allemand avait caché dans ses poches entre 150 et 180 alliances volées dans la Grunaerstrasse. Il fut, lui aussi, exécuté sur-le-champ. A Dresde, l'état d'urgence était proclamé depuis le 17 février.

Sur les ordres du Gauleiter (annonça ce jour-là le journal *Der Freiheitskampf*), un certain nombre de pillards et de voleurs ont été fusillés hier, immédiatement après leur capture. Les pillards découverts doivent être immédiatement livrés aux responsables du Parti ou à leurs représentants; le Gauleiter Mutschmann ne fera preuve d'aucune indulgence à cet égard. Ceci touche la société tout entière; celui qui commet un crime contre la société ne mérite que la mort.

On n'exécuta pas seulement les voleurs, ajoutant encore à l'énorme liste des morts causés par la triple attaque. On constata que « des éléments peu scrupuleux » faisaient de plus en plus fréquemment courir des rumeurs à la fois « fausses et malveillantes ».

Ceux qui font courir de fausses rumeurs servent les intérêts de l'ennemi et doivent s'attendre à une mort immédiate. Le Gauleiter a décrété qu'ils seraient tous fusillés sur-le-champ. Ce cas s'est déjà produit à plusieurs reprises.

Pendant plusieurs jours, les rues de la ville restèrent jonchées de victimes étendues là où elles avaient été frappées. Souvent, des membres avaient été arrachés; le visage de certaines avait une expression paisible, comme si elles venaient de s'endormir. Seule, la pâleur verdâtre de leur peau montrait qu'elles n'étaient plus vivantes.

Avec deux jours de retard, les troupes travaillaient maintenant fébrilement au déblaiement; les soldats devaient s'y consacrer vingt-quatre heures d'affilée, avec très peu à manger. Tout essai d'organisation avait échoué et les troupes de sauvetage ne pouvaient espérer de repas avant d'être relevées par d'autres unités.

Le travail était très dur (raconte un soldat). Il fallait quatre hommes pour transporter chaque survivant blessé. D'autres soldats avant nous avaient déjà commencé par déblayer les décombres et l'entrée des caves. Parfois vingt personnes ou plus s'y étaient abritées des bombes. Le feu

Les suites du bombardement

avait épuisé leur réserve d'oxygène et la chaleur avait dû être une véritable torture. Nous avions de la chance lorsque nous trouvions, ça et là, encore un ou deux survivants. Cela durait des heures. Partout, le sol était recouvert de cadavres ratatinés par la chaleur si bien qu'ils ne mesuraient plus que trois pieds environ.

Ces militaires devaient participer ultérieurement aux opérations de sauvetage des survivants bloqués dans l'Opéra éventré, où avait eu lieu une représentation de gala la nuit de l'attaque; ce bâtiment avait vu les premières de *Rienzi* de Wagner, du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhäuser*, et, plus récemment, du *Chevalier à la Rose* de Richard Strauss. Maintenant, il ne représenterait plus rien. Il s'était écrasé comme le cirque Sarrasani, ne laissant qu'une carcasse vide et de nombreuses victimes ensevelies sous ses ruines.

Lorsque les colonnes de soldats retraversèrent la rivière, ils purent voir que le dôme de la Frauenkirche s'était lui aussi écrasé. Le ministère allemand de l'Air avait rangé dans les sous-sols de l'église d'importantes archives de films et — juste au moment où les pompiers de la cathédrale pensaient qu'ils avaient maîtrisé le feu — la chaleur du sous-sol avait violemment enflammé le celluloïd. Le dôme s'écroula le jeudi 15 février à 10 h 15 du matin. La destruction des monuments de la ville était alors complète.

Les bombardements avaient rendu la Polizei Praesidium inhabitable; le quartier général du service de sécurité et l'organisation S.D. du parti furent donc transférés, ainsi que le quartier général des S.S. et du chef de la police, dans l'abri inachevé creusé dans la falaise face au pont Morgrund-brüde de Dresde.

Le 19 février, « Der Freiheitskampf » annonça pour la première fois que les gens qui recherchaient des parents étaient priés de se mettre en contact avec la Vermissten-Suchstelle qui venait d'être organisée, bureau d'enquête sur les disparus, installé dans les bâtiments encore intacts du ministère de l'Intérieur, sur le quai Konigsufer de l'Elbe; c'était le premier pas pour réunir les milliers de familles séparées par les bombardements.

En même temps, un service plus sinistre fut organisé pour

Abteilung Tote

établir la liste des disparus que l'on ne retrouverait jamais. Dans chacune des sept sections administratives de Dresde, on établit un Vermissten-Nachweis — bureau des disparus. Les bureaux des sections de Weisser Hirsch et de Dresde Central étaient installés dans les mairies locales; pour les sections de Blasewitz, Strehlen et Cotta, ils se trouvaient dans les écoles primaires locales; le bureau de Trachau était dans Dobelner-strasse et celui de Leuben était au 15 Neuberin-strasse.

Pour enquêter sur les victimes qui n'avaient pas de résidence permanente à Dresde, les réfugiés, les soldats et les membres du travail obligatoire, il fallait s'adresser au dernier bureau, celui de Dresde-Leuben : il y avait là un bureau central des disparus, Vermissten-Nachweiss-Zentrale (V.N.Z.), qui réunissait les renseignements de tous les bureaux annexes.

Le matin du 15 février, Hans Voigt, professeur adjoint dans l'une des écoles de la ville, fermée comme tant d'écoles de Dresde, le 4 février, pour être convertie en hôpital de la Luftwaffe, reçut l'ordre de se présenter au nouveau bureau V.N.Z. de Dresden-Leuben, installé dans un ancien jardin d'enfants de Neuberin-strasse, à environ 11 km au sud-est de la ville. On pouvait espérer que ce quartier n'aurait plus à subir d'autres raids; il avait, de plus, l'avantage d'être situé sur la rive gauche du fleuve. On s'attendait en général à une rapide invasion russe. Les Russes n'étaient, après tout, qu'à 110 km à ce moment-là.

Voigt reçut l'ordre d'établir et d'organiser une « Abteilung Tote » pour la V.N.Z., un bureau des morts qui se chargerait d'ouvrir des registres et de veiller sur les biens de tous les gens que l'on savait morts, et, plus tard, sur ceux des milliers de victimes qui seraient dégagées des ruines.

Pendant deux semaines, avec une conscience typiquement allemande, il choisit des assistants et établit un plan pour ce qui devait s'avérer la plus grande tâche d'identification et de classement de l'histoire. Le 1^{er} mars, Voigt put annoncer à la V.N.Z. que son organisme était prêt à fonctionner, avec un personnel de plus de 70 personnes; 300 autres furent employées à la V.N.Z.

L'Abteilung Tote devait identifier les victimes et faire le bilan final des morts... Le 6 mars, l'organisation fut recon-

Les suites du bombardement

nue par le Reich et incorporée à la V.N.Z. La conscience scrupuleuse, bureaucratique que nous prêtons d'habitude aux Allemands se manifestait bien dans la structure et les activités de cette macabre institution. Pour les besoins de la procédure d'identification, Dresde était divisée en sept quartiers, chacun pourvu de son propre centre S.H.D. : le S.H.D. était le Sicherheits und Hilfsdienst, le service qui fonctionnait le plus souvent dans les villes bombardées. Le ramassage des cadavres était supervisé par quatre pelotons du Service de sauvetage (Instandsetzungsdienst) avec leurs quatre compagnies d'infirmiers, par deux bataillons de soldats et les pelotons du Service technique d'urgence (Technische Nothilfe). Un poste de commande pour le Dienst-I fut organisé dans l'abri de béton qui se trouvait sous l'Albertinum, et où se trouvait également le poste de commande du Technische Nothilfe.

Le sauvetage, l'identification et le dénombrement était étroitement coordonnés. Des responsables supervisaient sur place le travail d'identification, les corps étant alignés pendant un ou deux jours sur les trottoirs déblayés à cet effet. Tous les objets de valeur, comprenant bijoux, papiers, lettres, bagues et autres objets pouvant servir à l'identification, étaient placés séparément dans des enveloppes de papier. Les renseignements essentiels étaient inscrits sur ces enveloppes : le lieu et la date où le cadavre avait été trouvé, le sexe et, si on le connaissait, le nom de la personne; enfin, un numéro d'immatriculation. Un carton de couleur portant le même numéro était fixé sur chaque victime. En même temps, les officiers comptaient les cadavres, et ces bilans journaliers ainsi que les camions d'objets de valeur étaient recueillis par les chefs des sept bureaux S.H.D. Chaque nuit, la V.N.Z. réunissait toutes les enveloppes et portait les noms et les numéros d'immatriculation sur ses registres, pour que les enquêtes pussent être poursuivies les semaines suivantes.

Le travail de recherche fut le plus difficile (expliqua le directeur du Dienst-1 de Dresde); les gaz toxiques accumulés dans les sous-sols représentaient un danger grave pour les troupes de sauvetage, car il n'y avait pas assez de masques à gaz pour tout le monde.

Pendant la première semaine, les unités de Dienst-1, de la police de la R.A.D. et du S.H.D. furent obligées de tra-

Abteilung Tote

vailler sans gants de caoutchouc — tout le stock ayant disparu dans l'incendie. L'expérience avait prouvé que les sauveteurs étaient souvent exposés à des maladies et à des virus *post-mortem* dans d'autres régions ayant subi des tempêtes de feu. Pourtant, pendant la première semaine, les hommes et les femmes qui ramenaient les victimes à la surface, durent travailler les mains nues ou munies d'accessoires de protection improvisés. Avec un manque d'efficacité bien peu germanique, des stocks excessifs de gants de caoutchouc commencèrent ensuite de s'accumuler jusqu'à ce qu'on les vende finalement au public. Il y avait également un besoin urgent de bottes de caoutchouc : des caves et des sous-sols, normalement secs, devenaient impraticables à cause de l'humidité des corps séreux.

De ce point de vue, Dresde était aussi peu préparée à un violent incendie que l'avait été Kassel : dans l'A.R.P. du district de Kassel, les stocks n'avaient pas été suffisants non plus, et il avait fallu en livrer d'autres par avion. Mais Kassel ne manquait pas seulement de provisions. « Pour combattre la très forte odeur de pourriture qui s'exhala après quelques jours, tous les gens prenant part au sauvetage reçurent du cognac et des cigarettes » ; on avait même distribué de l'eau de Cologne et des rations spéciales de savon au moment des raids sur Kassel. Des groupes de sauvetage avaient porté des masques à gaz dont le filtre était doublé d'ouate imbibée d'alcool.

Dresde avait mis en pratique les leçons apprises à la lumière des autres raids concernant les besoins personnels des équipes de sauvetage, et c'était une chance que seuls les gants de caoutchouc eussent été détruits : les grandes provisions de schnaps conservées dans les voûtes profondes du Musée de l'hygiène et de l'Albertinum étaient intactes. La tâche de sortir les cadavres des caves, souvent la plus avilissante, échut aux travailleurs auxiliaires : les condamnés du travail obligatoire, les unités ukrainiennes et roumaines cantonnées dans les casernes et les prisonniers de guerre.

Certains quartiers de la ville intérieure étaient si chauds qu'il fut impossible de pénétrer dans les caves pendant plusieurs semaines ; c'était particulièrement le cas là où, contrairement aux lois, de grandes provisions de charbon avaient été stockées et avaient pris feu. Une rue de la ville intérieure fut impraticable pendant six semaines. Comme à Hambourg,

Les suites du bombardement

on découvrit dans des caves du centre de la ville intérieure des pots et des casseroles fondus et même des briques et des tuiles réduites en cendres, comme on en trouve habituellement après les grands incendies. Cela prouvait également que la température au centre de la zone en feu avait dépassé 1 000 degrés.

Pendant les premières semaines, la police de la ville fut chargée de mettre les victimes dans des wagons et d'essayer de les compter. Tous les jours, on envoyait un officier chercher trente bouteilles de cognac par groupe dans les réserves. Les prisonniers alliés, tenus collectivement pour responsables des raids, ne recevaient ni cognac ni cigarettes.

Les femmes qui participaient aux opérations — la plupart d'entre elles faisaient partie du Service du travail du Reich (Reichsarbeitsdienst) — n'avaient pas le droit de boire d'alcool et recevaient de la mélasse et vingt cigarettes par jour pour calmer leurs nerfs.

Un des premiers travaux fut de retirer les victimes qui jonchaient les rues :

Il y a une forme que je n'oublierai jamais (écrivait un blessé de Dresde cinq jours après les raids) : ce sont les restes de ce qui avait dû être une mère et son enfant. Ils s'étaient recroquevillés et carbonisés et ne formaient plus qu'un seul morceau adhérent à l'asphalte. Ils venaient d'être soulevés. L'enfant avait dû être sous sa mère, parce que vous pouviez encore voir distinctement sa forme, entouré par les bras de sa mère.

Personne ne pourrait jamais les identifier.

Les autorités chargées d'identifier les corps se trouvaient devant une tâche gigantesque. Un autre témoin, un des soldats participant aux opérations écrivit :

« A travers toute la ville, on voyait des victimes allongées, face contre terre, littéralement collées au macadam qui avait fondu dans l'énorme chaleur. »

Un ingénieur de la défense passive de la ville, Georg Peydt, compta 180 ou 200 corps gisant dans la seule Ringstrasse.

Un camarade m'avait demandé de l'aider à chercher sa femme dans Muschinskistrasse (raconte un autre soldat de la caserne de Neustadt). La maison était complètement

Abteilung Tote

brûlée lorsque nous y sommes arrivés. Il cria longtemps, espérant que des gens l'entendraient dans la cave. Il n'y eut pas de réponse. Il refusa d'abandonner les recherches et continua à fouiller les caves des maisons voisines, soulevant même des torses carbonisés pour voir si l'un d'entre eux n'était pas celui de sa femme.

Cependant, même en examinant les chaussures, le soldat ne put identifier le corps de sa femme; son incapacité à reconnaître sa propre femme était caractéristique des problèmes qui se posaient au V.N.Z.

Je n'aurais jamais pensé que la mort pût atteindre tant de gens de tant de façons différentes (dit le directeur de l'Abteilung Tote du V.N.Z.). Jamais je n'avais imaginé que des gens pussent être ensevelis dans cet état : brûlés, réduits en cendres, déchirés, écrasés; quelquefois les victimes avaient l'air de gens normaux, tranquillement endormis; le visage de certains autres était tordu de douleur, les corps presque entièrement déshabillés par l'ouragan; il y avait de pauvres réfugiés de l'Est, en haillons, et des gens qui sortaient de l'Opéra, en grande toilette; ici la victime formait une masse informe, là une couche de cendres recueillie dans un tube de zinc. A travers la ville, le long des rues, flottait la puanteur de la chair en train de pourrir.

Certains avaient eu une fin atroce lorsque le système de chauffage central avait éclaté : les sous-sols avaient été inondés d'eau bouillante. Dans la plupart des cas, cependant, la mort avait été à la fois lente et douce. Probablement plus de 70 p. cent des décès avaient été provoqués par le manque d'oxygène ou l'empoisonnement à l'oxyde de carbone.

CHAPITRE IV

L'AUTOPSIE D'UNE TRAGÉDIE

L'EFFET que les bombardements de Dresde semblent avoir eu sur les membres des hautes sphères du parti national socialiste et du gouvernement allemand n'est pas l'aspect le moins troublant du choc qu'ils avaient produit. Depuis un mois, avec une insistance toujours plus grande, le Dr Goebbels parlait du plan Morgenthau, ce plan mi-véridique, mi-fantastique de réorganisation de l'Allemagne d'après-guerre, que les ennemis étaient censés être en train de discuter à Yalta. Maintenant, d'une façon soudaine et dramatique, le cauchemar qu'ils avaient fabriqué dans leur esprit en désordre devenait réalité. En une nuit, selon les premiers chiffres circulant à Berlin, « deux ou trois cent mille personnes » avaient été massacrées dans une grande ville allemande. L'inspecteur des sapeurs-pompiers allemands écrivait, après la guerre, dans ses mémoires :

La catastrophe de Dresde nourrissait les soupçons de l'opinion, à savoir que les Alliés avaient décidé la liquidation du peuple allemand. Pour la dernière fois, Dresde réunit les Allemands sous la croix gammée et les jeta dans les bras de leur service de propagande, qui pouvait maintenant d'une façon plus convaincante qu'auparavant faire jouer le facteur de la peur : peur des raids impitoyables, peur du plan Morgenthau, peur de l'extinction totale.

L'autopsie d'une tragédie

D'autres officiers supérieurs prétendaient que les bombardements avaient eu des effets opposés sur le moral : « Lorsque l'Allemagne entière apprit cette catastrophe, le moral de la foule se désintégra partout », admit un colonel de la Luftwaffe pendant son interrogatoire. En tout cas, les survivants de la première attaque de Dresde durent penser que tout ce qu'on leur avait dit sur le plan Morgenthau se réalisait avec une effrayante rapidité.

Sur la place de l'Altmarkt de Dresde, sous le monument de la victoire élevé après la guerre franco-prussienne, on avait construit de grands réservoirs d'eau stagnante, d'environ 10 m carrés. Plusieurs centaines de gens avaient essayé d'éteindre leurs vêtements en feu en grimpant dans les réservoirs; mais bien que les parois des réservoirs ne s'élevassent qu'à deux pieds et demi au-dessus du sol, l'eau avait en fait plus de huit pieds de profondeur. Les parois glissantes des réservoirs en béton les avaient empêchés de ressortir. Ceux qui savaient nager avaient été noyés par ceux qui ne le savaient pas. Lorsque les groupes de sauvetage se furent frayés un chemin jusqu'à la place de l'Altmarkt, l'après-midi suivant, les réservoirs étaient à demi vides, car l'eau s'était évaporée dans la chaleur. Les gens qui se trouvaient dans les réservoirs étaient tous morts, sans exception.

Le commandant d'une compagnie de transport de l'organisation Speer, dont la base était à Dresde, eut un terrible spectacle devant les yeux lorsqu'il réussit avec ses hommes à atteindre Lindenauplatz, au sud de la gare, où se trouvait son quartier général.

Lindenauplatz mesurait environ 90 mètres sur 140. Au centre, il y avait des pelouses avec quelques arbres. Au milieu de la place, il y avait un vieil homme avec deux chevaux morts. Des centaines de cadavres complètement nus étaient dispersés autour de lui. L'abri du tram avait été brûlé; mais la chose la plus extraordinaire était tous ces morts qui gisaient autour de lui. A côté du refuge, il y avait des toilettes publiques en tôle ondulée. A l'entrée, une femme, d'environ trente ans, complètement nue, gisait face contre terre, enfouie dans un manteau de fourrure; sa carte d'identité, traînant à quelques pas de là, indiquait qu'elle était de Berlin. Quelques mètres plus loin, gisaient

Les suites du bombardement

deux jeunes garçons de huit à dix ans, étroitement enlacés; leurs visages étaient enfouis dans le sol. Eux aussi étaient complètement nus. Leurs jambes étaient raides et projetées en l'air. Dans une colonne Liftass (colonnes cylindriques d'affichage) qui avait été renversée, il y avait deux cadavres, nus aussi. Nous étions vingt à trente à contempler cette scène. La seule explication qui nous vint à l'esprit était que ces gens étaient restés trop longtemps dans leurs caves; lorsqu'ils avaient finalement été obligés de sortir, ils avaient été suffoqués par le manque d'oxygène.

Dans ce cas, il est peu probable que l'oxyde de carbone ait été la cause de la mort : la *rigor mortis*¹ n'aurait pas présenté les caractères décrits ci-dessus.

Certains quartiers de Dresde avaient été si gravement touchés que personne n'en était sorti vivant. Un de ces quartiers était situé aux environs de Seidnitzer-platz. Sur cette place, il y avait aussi un réservoir d'eau stagnante, mais moins profond que ceux de l'Altmarkt. C'était un spectacle grotesque : 200 à 250 personnes étaient encore assises sur les bords du réservoir, juste à l'endroit où elles se trouvaient la nuit du raid. Ça et là, il y avait un espace lorsque quelqu'un était tombé dans le réservoir. Mais, ici encore, ils étaient tous morts.

Au coin de Seidnitzer-strasse et de la place, s'élevait le foyer des jeunes filles R.A.D., et, à côté, un hôpital provisoire pour les amputés de guerre. Lorsque les sirènes avaient sonné, le 13 février, les jeunes filles et les soldats étaient en train de regarder une représentation de marionnettes en l'honneur du carnaval, dans le sous-sol de l'hôpital. Les survivantes des équipes R.A.D. entreprirent le sauvetage; elles découvrirent que quarante ou cinquante malades ainsi que deux médecins avaient brûlé. Seuls deux médecins et une infirmière avaient réussi à s'échapper.

L'attaque était survenue avant que l'on ait pu évacuer les soldats.

Je n'avais jamais pensé qu'une chaleur intense pût ratainer les corps à ce point; je n'avais jamais rien vu de semblable avant, même à Darmstadt, déclare la *Führerin* d'un groupe R.A.D. qui avait survécu aux incendies de Darmstadt.

1. *Rigor mortis* : rigidité cadavérique.

L'autopsie d'une tragédie

Les jardins zoologiques, qui abritaient une des plus célèbres ménageries de l'Allemagne centrale, s'étalaient le long de l'extrémité sud du Grosser Garten. Les bombes qui avaient frappé le zoo avaient déjà libéré un nombre considérable d'animaux de leurs cages brisées. Le zoo Hagenbeck, à Hambourg, avait adopté des mesures spéciales pour que les animaux sauvages ne puissent s'échapper à l'occasion des raids : les cages avaient été munies d'une double rangée de barreaux et les jardins avaient été entourés de tranchées et de pièges. A Dresde, la plupart des cages étaient endommagées et, pour empêcher que les animaux ne s'échappent en masse, des hommes furent chargés de tuer tous ceux qui restaient, le matin qui suivit les bombardements.

Dix jours après les raids, on n'avait pas encore enlevé les victimes humaines qui gisaient sur les pelouses du Grosser Garten. Un résident suisse décrivit ce qu'il vit lorsque, deux semaines après les raids, il pénétra dans la zone dévastée pour aller rendre visite à un ami dans Dresde-Gruna. Il suivit le large boulevard de Stubel-allee, où le Reichsstathalter Mutschmann, Gauleiter de Saxe, avait sa villa; la route était pénible, non seulement à cause des cratères et des décombres, mais aussi à cause du spectacle qu'offraient les monceaux de victimes entassées de tous côtés. Il devait plus tard décrire ses expériences pendant la tragédie de Dresde, dans un des grands journaux suisses où il fit, en trois jours, le récit de la triple attaque des bombardiers alliés; il publia le premier article le 22 mars, après avoir réussi à faire sortir ses notes d'Allemagne. Son récit ne choqua pas seulement les Suisses : moins de six jours plus tard, le ministre des Affaires étrangères britanniques faisait remarquer au Premier ministre le mauvais effet que des bombardements d'une telle envergure pouvaient avoir sur l'opinion mondiale. Ce témoin neutre racontait :

Le spectacle était si horrible que, sans donner un autre coup d'œil, j'ai décidé de ne pas me frayer un chemin au milieu de ces cadavres. J'ai donc rebroussé chemin et me suis dirigé vers le Grosser Garten. Mais là, c'était encore plus horrible : en traversant le jardin, je voyais des bras et des jambes arrachés, des torse mutilés et des têtes qui avaient été séparées de leur corps et qui avaient roulé. Dans certains endroits, les cadavres étaient si nombreux

Les suites du bombardement

que je devais me faire un passage pour ne pas marcher sur des bras et des jambes.

Les raids de Dresde furent particulièrement tragiques pour la R.A.D. Les filles étaient tenues de travailler un an dans l'organisation et six mois de plus (par un décret du Führer de juillet 1941) dans le Service de guerre auxiliaire (*Kriegshilfsdienst*)¹ qui les employait dans les postes, les services de bus et de trams, et les hôpitaux. Le *Bezirk VII*, « *Dresden* », qui dirigeait tout le recrutement féminin R.A.D.W.J. de la Saxe (les unités masculines R.A.D. dépendant de l'autorité de l'*Arbeitsgau XV*, « *Dresden* »), avait reçu de nombreuses requêtes des parents pour que leurs filles fassent leurs six derniers mois K.H.D. à Dresde, qui était considéré d'une façon générale comme « l'abri le plus sûr contre les bombardements » de toute l'Allemagne, plutôt qu'en Allemagne centrale ou en Allemagne de l'ouest. Les pertes subies par cette section des troupes de travailleurs allemands étaient d'autant plus importantes : la directrice d'une unité féminine (*Maidenfuhrerin*) estime qu'environ 850 filles K.H.D. avaient été tuées pendant les bombardements. Dans König-Johann-strasse, les cadavres étaient alignés pour que les familles et les voisins puissent les identifier. Un groupe était formé d'une douzaine de contrôleuses de trams, des jeunes filles en uniforme. Une pancarte avait été épinglée sur l'une d'elles : « *Qu'on me laisse le corps; je désire enterrer ma fille moi-même.* » Les survivants commençaient à entendre parler des enterrements en masse qui avaient lieu à l'extérieur de la ville.

Dans les opérations de sauvetage, les filles du R.A.D. et du K.H.D. étaient aussi résistantes que les soldats ukrainiens les plus durs et les condamnés au travail de force. Elles ne reculaient pas lorsqu'il s'agissait de pénétrer dans les sous-sols, même au milieu de la nuit — au début on travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre — et d'apporter les cadavres sur les trottoirs. On recherchait sur toutes les victimes les papiers personnels susceptibles de donner une idée de leur identité; si on pouvait prouver cette identité avec certitude, on l'écrivait sur une carte d'immatriculation jaune qui était attachée au cadavre. De plus, les filles étaient

1. K.H.D.

L'autopsie d'une tragédie

chargées d'ouvrir les vêtements des victimes qui n'avaient pu être identifiées, et de couper des échantillons des corsages et des sous-vêtements, dont des morceaux étaient épinglez aux corps, le reste étant mis dans des enveloppes d'affaires personnelles. Les corps qui n'étaient pas identifiés avaient des cartes d'immatriculation rouges pour éviter la confusion. Le plus dur, pour les femmes du R.A.D., fut de s'occuper de leurs collègues mortes. Dans le grand foyer de Weisse-Gasse, par exemple, une rue étroite près de l'Altmarkt, le sous-sol contenait 90 filles; elles étaient toutes mortes.

Les filles étaient assises là, comme si elles s'étaient arrêtées au milieu d'une conversation (raconte le chef du groupe qui arriva le premier au sous-sol du foyer). Elles avaient l'air si naturel, bien qu'elles fussent mortes, qu'il était difficile de croire qu'elles n'étaient pas vivantes.

Les prisonniers participèrent avec zèle aux opérations de sauvetage. Ils introduisaient des tuyaux à gaz dans les caves pour donner de l'air aux éventuels survivants et pour y déceler des signes de vie. Souvent, cependant, des scènes de violence se produisaient tandis que la population faisait passer son amertume sur les prisonniers sans défense; ils reconnaissent qu'ils avaient été bien traités par leurs gardes au cours de ces opérations, mais il arrivait que des civils perdent le contrôle d'eux-mêmes; ils ne s'opposaient pas à ce que des vivants soient délivrés par les prisonniers alliés, mais le fait que des ennemis touchent leurs morts les irritait.

Voigt, le directeur de l'Abteilung Tote, désirait assister à autant d'ouvertures de caves qu'il lui était possible, afin de juger lui-même de l'état des choses. Dix jours après les bombardements, le chef de groupe d'une unité S.H.D. le fit appeler dans une maison près de Pirnaischer-platz. Un groupe de soldats roumains refusaient de pénétrer dans un sous-sol; ils avaient déblayé les marches y conduisant, mais quelque chose d'extraordinaire s'était passé à l'intérieur. Les hommes se tenaient à l'entrée du sous-sol, d'un air sombre, lorsque le directeur civil, voulant donner l'exemple, descendit jusqu'à la cave, une lampe acétylène à la main. L'absence de l'habituelle odeur de pourriture le rassura. Les dernières marches étaient glissantes. Le sol de la cave était couvert

Les suites du bombardement

d'un mélange liquide de sang, de chair et d'os d'une profondeur de onze ou douze pouces; une petite bombe explosive avait traversé les quatre étages de l'immeuble et explosé dans la cave. Le directeur dit au chef S.H.D. de ne pas essayer de retrouver des victimes, mais de recouvrir l'intérieur de la cave de chaux chlorée et de laisser sécher. On apprit du Hausmeister qu'il « devait y avoir deux ou trois cents personnes dans la cave ce soir-là; il y en avait toujours autant pendant les alertes ».

Dans Seidnitzer-strasse, les sauveteurs furent témoins de scènes également morbides. Certains soldats endurcis ne purent même supporter la tension imposée par ce travail; deux hommes qui recherchaient les corps ensevelis dans les caves refusèrent de continuer leur travail. Ils reçurent l'ordre de continuer de leur chef de groupe, mais refusèrent une seconde fois d'obéir. Ils furent tous deux exécutés sur-le-champ par un membre du Parti. Leurs corps rejoignirent les cadavres décomposés des victimes sur les voitures à cheval.

De grands tas de cadavres s'amoncelèrent rapidement dans les rues, devant les cinémas et les cafés de la ville, où les gens, par centaines, avaient passé la soirée de carnaval qui était aussi celle de l'attaque. Les théâtres et les cinémas marchaient encore au début du premier bombardement.

La première vision que Voigt eut de la gare centrale fut celle des montagnes de cadavres que l'on accumulait sur les lignes de chemin de fer, en tas de 10 à 20 mètres carrés et de 3 mètres de haut. Pendant plusieurs jours, on retira des ruines des soldats morts qui traversaient la ville où étaient en permission au moment du bombardement; on les chargeait avec des fourches dans des wagons qui attendaient dehors, la tête d'un côté, les pieds de l'autre. Le premier bilan, celui qu'on lui présenta la première fois qu'il se rendit à la gare, oscillait entre 7 000 et 10 000 morts, rien que pour la gare.

Comme dans beaucoup d'autres cas, les chiffres varient énormément; il y a deux bilans pour la zone sinistrée de Dresde; les conclusions tirées par le service d'expertise de la section de bombardement britannique, basées sur une expertise aérienne, étaient que 1 681 acres de terrain bâti avait été détruits. En 1949, le *Stadtplanungsamt* de Dresde publia son propre bilan détaillé des dommages causés, d'où

L'autopsie d'une tragédie

sont tirés les chiffres suivants : 12 kms carrés furent détruits à plus de 75 pour cent, et 4 kms carrés furent détruits à plus de 25 pour cent. Comme cette zone ne devait pas souffrir des raids importants que firent les appareils de l'aviation stratégique U.S. les 2 mars et 17 avril 1945, il est difficile de comprendre cette disparité, mais elle vient peut-être des différentes méthodes d'expertise employées par les Allemands et les Anglais.

Plus les sauveteurs s'enfonçaient dans les zones les plus atteintes, plus un recensement parfait des victimes paraissait impossible. Finalement, l'énormité de la tâche les obliga à se contenter de retirer les alliances et des morceaux de tous les vêtements portés par chaque victime. A Dresde-Leuben, Voigt, directeur de l'*Abteilung Tote*, avait conçu en quelques semaines un système de fichier assez simple pour que son personnel réduit pût s'en servir, et assez complet pour que tous ceux qui venaient se renseigner eussent une chance d'apprendre le sort de leurs parents.

Le 19 avril, l'*Oberbürgermeister* de Dresde annonça que son bureau central des disparus étant maintenant le centre le plus complet de renseignements sur les victimes, morts et survivants, le service de renseignements tenu jusqu'alors par la C.I.D. dans les bâtiments du ministère de l'Intérieur serait immédiatement fermé. Les renseignements et les biens retrouvés, ainsi que les affaires personnelles que les équipes de sauveteurs continuaient à leur apporter en grand nombre, seraient dirigés sur le bureau central et, de là, sur l'*Abteilung Tote* de Voigt.

Celui-ci construisit et mit au point quatre système de fichiers placés chacun sous une rubrique différente : le premier contenait plusieurs milliers de cartes de vêtements (*Kleiderkarten*) ; sur ces cartes étaient collés des échantillons d'un pouce carré de tous les vêtements trouvés sur les corps qui n'avaient pas été identifiés, avec des détails sur le lieu et la date auxquels ils avaient été trouvés, l'endroit où ils étaient enterrés et leur numéro d'immatriculation. Les cartes de vêtements étaient rangées en fonction des rues et du numéro des maisons ; elles étaient tenues à la disposition du

Les suites du bombardement

public dans des fichiers placés dans une hutte à l'extrême-
té du jardin, à cause des odeurs. « Jusqu'à la capitulation, nous
avons rempli 12 000 de ces cartes ou presque », indiqua le
directeur.

Le deuxième système de classification comprenait des
fichiers classés rue par rue, sur lesquels étaient inscrits tous
les objets personnels des victimes non identifiées que l'on
avait trouvées dans les maisons ou dans la rue.

Le troisième système était un simple registre alphabétique
des victimes identifiées par leurs cartes d'identité ou des
papiers personnels retrouvés sur leurs cadavres. Cette liste
était l'une des plus courtes et fut finalement supprimée le
29 avril 1945.

Le quatrième et dernier index était peut-être le plus
pénible de tous : la liste des alliances qui avaient été récupérées.
On les avait retirées avec des pinces, car elles repré-
sentaient une nouvelle source de renseignements : la coutume
allemande veut que les initiales du propriétaire soient gra-
vées à l'intérieur de l'alliance; souvent, les noms étaient
complètement gravés ainsi que la date des fiançailles et du
mariage. Le 6 mai, entre 10 et 20 000 alliances étaient réunies
dans des seaux au ministère de l'Intérieur à Königsfer.
Toutes ces alliances n'appartenaient pas obligatoirement à
des femmes, car la coutume allemande veut que les hommes
portent aussi des alliances.

Avec ces quatre catalogues, l'*Abteilung Tote* put établir
l'identité d'environ 40 000 morts. Un autre chiffre, à peu près
semblable, est donné par l'ingénieur de la défense civile
de la ville; il a écrit :

Le nombre officiel des morts identifiés, annoncé le matin
du 6 mai 1945, était de 39 773.

Ces chiffres représentent le bilan minimal des morts de
Dresde.

Cependant, par suite de l'intervention prématurée de fonc-
tionnaires de Berlin, le travail d'identification fut plusieurs
fois suspendu et même quelquefois négligé. Tôt en mars, un
commando S.S. du Reichsamt-Berlin arriva à Dresde, et se
présenta au bureau V.N.Z. de Dresden-Leuben; l'identifica-
tion dirigée par l'*Abteilung Tote* retardait l'enterrement des

L'autopsie d'une tragédie

victimes et augmenter ainsi les dangers d'épidémies dans la ville. Le travail d'identification devait plus tard être en partie transféré dans les cimetières. Le bureau des enterrements de Dresde ouvrit trois nouvelles branches, car, sans aide, il ne pouvait faire face aux innombrables demandes qui lui étaient adressées.

On fit tous les efforts possibles pour que le plus grand nombre possible de victimes soient enterrées convenablement, ne serait-ce que dans les fosses communes. Les restes de 28 746 victimes furent enterrés au cimetière Heide-Friedhof jusqu'à la fin de la guerre. Ce bilan de l'un des cimetières de Dresde n'est exact que dans la mesure où il représente le nombre de têtes littéralement comptées par les équipes de sauvetage. Cependant, ainsi que le jardinier-chef l'a fait remarquer :

« On ne pouvait pas plus compter les cadavres mutilés ou carbonisés dont les têtes avaient été brûlées ou arrachées que ceux qui avaient été réduites en cendres dans l'incendie et dont rien ne restait, si ce n'est un tas de cendres disséminées. »

Les troupes chargées des enterrements, principalement des aviateurs venant du centre d'entraînement au radar et au pilotage de Dresde-Klotzsche, avaient reçu l'ordre d'enterrer les victimes sans bières ni linceuls. Des fosses communes furent creusées par des pelles mécaniques et des bulldozers.

Les premiers cadavres enterrés eurent droit à un espace de 90 centimètres chacun.

Des quinze corbillards de la ville, quatorze avaient été détruits au cours des bombardements. Les fermiers et les paysans des villages voisins avaient reçu l'ordre de mettre leurs chevaux à la disposition de la ville pour cet usage. En même temps, un courant ininterrompu de particuliers arrivaient pour enterrer leurs propres morts. Des cadavres étaient apportés sur des camions à charbon, d'autres en tram. Personne n'était choqué si les morts étaient enveloppés dans du papier journal ou du papier brun attaché avec une ficelle. Les équipes R.A.D.W.J. reçurent à un certain moment un stock de sacs en papier d'une usine de ciment pour y mettre les torses déchiquetés.

Des unités de S.S. et de la police avaient été envoyées de Berlin avec leurs camions pour transporter les cadavres aux

Les suites du bombardement

cimetières. Des officiers de la police ordonnèrent qu'un plein camion de cadavres fût jeté dans une fosse commune. Après leur départ, les équipes responsables des enterrements durent ressortir le tas de cadavres, afin qu'un semblant d'ordre soit respecté dans cet empire du chaos. Les équipes de sauvetage avaient fixé des cartes jaunes sur les corps identifiables et des rouges sur les autres. Ils furent enterrés dans des sections différentes du cimetière.

Il devint évident que 90 centimètres de terrain pour chaque corps c'était trop, et bientôt les corps furent posés épaule contre épaule dans les fosses communes. L'arrivée des autorités de Berlin vit modifier les ordres et trois couches de cadavres furent placées les unes au-dessus des autres. Le vaste Heide-Friedhof offrait apparemment un espace illimité et semblait pouvoir accueillir toutes les victimes des bombardements alliés de la ville, voire même le double. Mais si l'espace permettait que toutes les victimes soient enterrées décemment, la chaleur croissante ne le permettait pas. Les semaines passaient, la besogne n'était toujours pas terminée et une horrible odeur de décomposition envahissait la ville.

L'armée construisit des barricades autour du cœur de la vieille ville, la zone interdite étant un carré délimité par des rues séparées de l'Altmarkt par trois pâtés de maisons. Les équipes de sauvetage avaient reçu de nouveaux ordres. Les corps ne devaient plus être transportés dans les cimetières qui se trouvaient à l'extérieur de la ville, mais il fallait les envoyer sur l'Altmarkt, au cœur de la zone interdite. Les enterrements dans le Heide-Friedhof impliquaient le déplacement de la longue colonne de wagons pleins de cadavres à travers les rues de Dresde-Neustadt qui, en dépit des casernes et des zones industrielles, avait été à peine touché; les autorités ne désiraient pas que la population soit témoin de ce spectacle déprimant.

L'identification des victimes était devenue chaotique. De grands tas de cadavres non identifiés s'accumulaient dans les cimetières. Certains cimetières accomplirent des miracles : au Johannis-Friedhof, à Dresde-Tolkewitz, par exemple, le chef de l'unité de police fut capable d'identifier presque toutes les victimes. Mais dans d'autres cimetières, les cadavres com-

L'autopsie d'une tragédie

mençaient à s'empiler à côté des fosses communes et des complications surgissaient; des officiers S.S., découvrant un tas de 3 000 victimes dans le Heide-Friedhof, ordonnèrent qu'ils soient enterrés immédiatement sans identification; les corps furent précipités dans les fosses communes.

Les premières semaines de mars furent froides, mais, au milieu du mois, le temps changea et un printemps précoce, d'une chaleur inhabituelle, arriva sur la ville morte. Les ruines séchèrent, mais des centaines de caves écrasées et bloquées n'avaient pas encore été dégagées à la fin d'avril. On apercevait parmi les ruines des rats d'une taille démesurée, avec des trainées de la chaux éteinte que l'on avait répandue à l'intérieur des maisons sinistrées. Des soldats, travaillant tard la nuit dans la zone interdite, racontent avoir vu des singes rhésus, des chevaux et même un lion qui se cachaient dans les ruines où ils avaient vécu et s'étaient nourris depuis que leurs cages avaient été détruites, deux mois auparavant. Mais déjà l'Altmarkt était témoin de scènes plus effrayantes que le vagabondage nocturne d'animaux sauvages.

CHAPITRE V

ILS RÉCOLTERONT LA TEMPÊTE

TANDIS que l'hiver cédait la place aux mois plus chauds du printemps, le rythme de la vie quotidienne s'accélérat à Dresde. Au début, on laissait un intervalle de deux ou trois jours entre la découverte et l'enterrement des victimes. Maintenant, l'urgence obligeait les équipes de sauvetage à presser le pas : le danger d'une épidémie de typhus devenait grave.

Des gens cherchaient des parents disparus pendant de longs jours, afin que l'outrage d'un enterrement collectif dans une fosse commune leur fût épargné. Mais tandis qu'ils partaient à la recherche de brouettes ou de charrettes pour transporter les victimes dans un cimetière où ils les enterraient eux-mêmes, trop souvent, les équipes S.H.D. emportaient les corps et ceux-ci étaient déjà bien empilés sur une charrette, avec une trentaine d'autres corps en décomposition, qui suivait en procession Grossenheiner-strasse pour se rendre aux forêts d'eucalyptus et de pins situées au nord de la ville. Qui donc avait raison ? Les familles qui réclamaient un enterrement décent pour leurs morts ? Ou les équipes S.H.D. dont le devoir était d'éviter les épidémies et d'essayer d'organiser un travail d'identification rapide dans les cimetières ? Nombre de ceux qui virent les interminables caravanes de charrettes à chevaux et de camions se dirigeant vers la sortie nord de la ville durent faire le

Ils récolteront la tempête

vœu de ne jamais laisser leurs parents être enterrés de cette façon.

Sur Markgraf-Heinrichstrasse trois hommes m'adressèrent la parole (raconte un évacué de Cologne qui se trouvait dans la ville). Ils transportaient un pardessus noir sur lequel un corps était étendu. L'un d'eux me demanda : « Qu'était ce bâtiment-là, avant ? » Je lui dis : « C'a été une école, puis un hôpital militaire. » Voici tout ce qu'il put dire : « Je dois enterrer ma femme, je peux aussi bien le faire ici. » Plus tard, je les vis en train de creuser une tombe peu profonde. Il n'y avait pas de bière, et l'homme ne semblait pas être de la ville.

Les gens ne comprenaient pas, se plaignait le directeur de l'*Abteilung Tote*, harassé, qu'ils n'avaient aucun droit personnel sur les corps de leurs parents. Quelquefois, la famille allait rechercher les cadavres dans les fosses communes et les emmenait dans les caveaux de famille. Tout ceci établissait une confusion désastreuse au point de vue légal et statistique. Un homme donne un autre exemple du désir général de ne pas laisser les équipes de secours s'emparer des proches parents :

Pour que ses parents n'aient pas un enterrement collectif, ma belle-sœur emporta d'abord son père sur une brouette en dehors de la ville pour l'enterrer, elle revint ensuite chercher sa mère. Mais une équipe de secours l'avait emportée pendant son absence; la plupart des morts étaient enlevés de cette façon, et leur acte de décès portait, comme ceux des parents de cette femme : décédé à Dresde, le 13 février 1945.

Tel était l'effet de la triple attaque de Dresde en termes de souffrance humaine. Les bombardements ne furent pas moins impressionnantes si l'on considère les statistiques. Dans la mesure où les attaques de Dresde et de Chemnitz avaient eu pour but de détruire les quartiers résidentiels et d'empêcher l'armée allemande de faire cantonner les soldats dans la ville, les raids de Dresde peuvent être considérés comme des succès éclatants. En novembre 1945, le centre de planification urbaine de la ville publia des statistiques détaillées sur les dégâts causés non seulement par les attaques de la R.A.F. mais par toutes les attaques, y compris celles que

Les suites du bombardement

l'aviation stratégique U.S. fit ultérieurement. Ces statistiques figurent dans un appendice à la fin de ce livre. Sur les 35 470 immeubles résidentiels de la zone de Dresde, seules 7 421 maisons furent épargnées. Quant aux foyers et appartements, sur 220 000 logements, plus de 90 000 furent détruits ou rendus totalement inhabitables. En surface, 5 kms carrés d'espaces habités furent complètement anéantis et 4,8 kms carrés partiellement endommagés. Si l'on s'exprime en termes secs, comme les statisticiens des bombardements allemands, nous avons les chiffres suivants : tandis qu'il y avait à Munich 8,5 mètres cubes de décombres par habitant, à Stuttgart, il y en avait 11,1; à Berlin, 16,5 et à Cologne 41; à Dresde, pour chaque habitant (y compris les morts), il y avait 56 mètres cubes de décombres, le contenu de plus de onze camions.

Les dégâts subis par la zone industrielle purent, à première vue, sembler catastrophiques : des douze services d'utilité publique et centrales électriques de la ville, un seul fut complètement épargné; mais, le 15 février, l'électricité était rétablie dans presque tout Dresden-Neustadt, et, ainsi que l'indique la rapide remise en circulation des trams de banlieue, la plupart des faubourgs avaient de l'électricité une semaine après les bombardements.

Le 19 février, les lignes électrifiées des trams avaient été remises en service entre la zone industrielle Weixdorf et Hellerau; entre Weissig et le pont Mordgrund-Brücke, cette ligne devant bientôt se prolonger jusqu'à la zone dévastée elle-même; entre Mickten et Coswig; entre Cossebaude et Cotta, et entre Niedersedlitz et Kreischka. Pour compenser la destruction totale des trams de la ville intérieure, un service improvisé de bateaux à vapeur fut mis en circulation entre Pieschen et Laubegast, Blasewitz et la vieille ville, entre Dresde, Bad-Schandau et Pirna; l'horaire de ces services assurait la correspondance avec les services de trams locaux des faubourgs.

Dans la ville intérieure, les dégâts étaient, cependant, irréparables. Plus de 500 kilomètres d'égouts et de canalisations avaient été détruits, et il fallait combler 1 750 trous de bombes avant que les rues puissent être à nouveau fréquentées; 92 kilomètres de fils de trams avaient été arrachés. 185 trams et véhicules de transport en commun avaient été

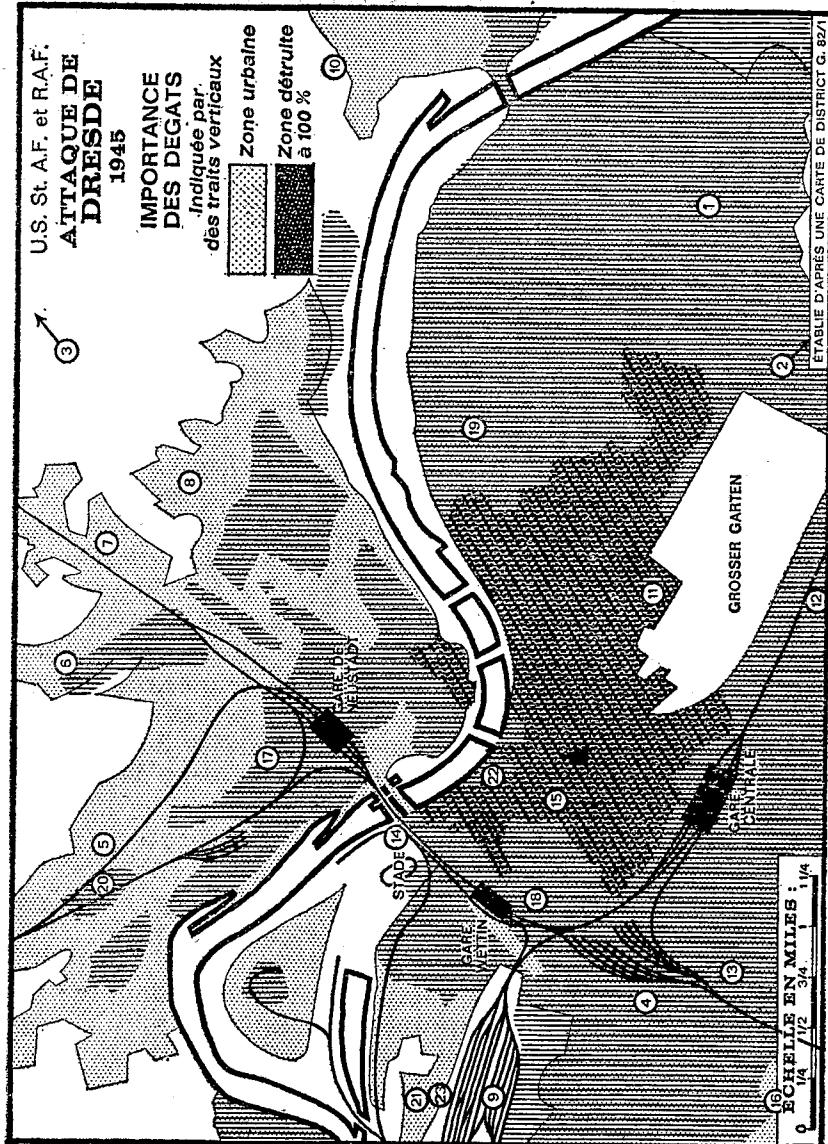
Ils récolteront la tempête

détruits complètement, et 303 autres plus ou moins endommagés. Cette dernière statistique est significative : les trams étaient bien répartis à travers la ville au moment des attaques; pourtant, tandis qu'au cours de toute la bataille de Hambourg 600 wagons de trams avaient été endommagés en une semaine de raids aériens massifs, à Dresde, 488 avaient été endommagés en une seule nuit.

Ainsi que Speer le montra au cours de ses interrogatoires après la guerre, la reprise industrielle fut rapide à Dresde; les quartiers industriels avaient été à peine touchés en comparaison du reste de la ville et, parmi les usines les plus importantes, l'usine d'optique de Dresde-Striesen fut la seule à être sérieusement endommagée; elle se trouvait dans le quartier limité par Schandauer-strasse, Kipsorfer-strasse et Glashutter-strasse à un peu moins de cinq kilomètres à l'est du centre de la ville, à la limite de la zone totalement dévastée; on ne pense pas qu'elle ait pu être remise en marche avant mai 1945.

Les deux usines de fabrication d'éléments électroniques Sachsenwerk de Dresde-Niedersedlitz (8 kilomètres au sud-est du centre de la ville) et Radeberg (14 kilomètres au nord-est) ne furent pas touchées par les bombes explosives; l'usine Niedersedlitz fut touchée par quelques bombes incendiaires égarées qui furent désamorcées par les pompiers de l'usine; il n'y eut que des verres brisés comme autres dégâts. Le matin qui suivit les trois attaques, peu d'employés de cette usine se présentèrent au travail, et il n'y avait tout d'abord ni gaz ni électricité; les employés des usines Sachsenwerk ne comptèrent qu'un nombre de mort étonnamment petit; bien que toutes les archives concernant l'usine aient été détruites avant la fin de la guerre, selon la direction, sur les cinq mille employés, moins de trois cents étaient encore absents après une semaine et furent considérés comme ayant été tués; des quatre-vingts employés de la section d'outillage pour machines par exemple, tous, sans exception, se présentèrent au cours de la première semaine.

L'explication de reprise rapide et apparemment extraordinaire est, en fait, très simple : d'une part, peu d'ouvriers de l'usine Niedersedlitz vivaient en ville, la majorité ayant été recrutée dans plus de 80 villages environnants; d'autre part, les quartiers de Dresde totalement dévastés embras-



1. Usine Zeiss-Ikon;
2. (8 km au S.-E.) Usine Sachsenwerk;
3. (15 km au N.-E.) Usine Sachsenwerk;
4. Verrerie Siemens;
5. Zeiss-Ikon (Goehl-werk);
6. Groupe industriel;
7. Arsenal;
8. Casernes d'infanterie;
9. Centres de triage de Friedrichstadt;
10. Abri S.S. creusé dans le roc;
11. Parking des véhicules militaires;
12. Q.G. régional des forces aériennes;
13. Fabrique de cigarettes Grailing;
14. Fabrique de cigarettes Yenidze;
15. Bureau central du télégraphe;
16. Usine à gaz de Löbtau;
17. Usine à gaz de Neustadt;
18. Centrale électrique Wettin;
19. Centrale électrique de Johannstadt;
20. Réservoirs de pétrole;
21. Réservoirs de pétrole (Shell);
22. Centre de chauffage urbain;
23. Usine Seidel et Neumann.

Ils récolteront la tempête

saient les faubourgs bourgeois, mais pas les quartiers ouvriers de Neudstadt, Striesen, Lobtau, Friedrichstadt, Nickten et Pieschen qui étaient plus ou moins intacts.

De même, la fabrique Zeiss-Ikon Goehlewerk de Grossenhainer-strasse dans Dresde-Neudstadt, la seule usine probablement qui ait été construite en fonction d'éventuels bombardements, fut laissée intacte; de même que le groupe industriel bâti sur l'emplacement de l'ancien arsenal de Dresde-Neustadt; toutes ces usines et ces fabriques subirent évidemment les conséquences indirectes du bombardement : perte d'énergie électrique; perte d'effectifs et démorisation; manque de moyens de transport. Mais les dégâts matériels subis par les usines elles-mêmes ne furent jamais écrasants, excepté pour celle de Zeiss-Ikon Striesen.

Moins de deux semaines après la triple attaque, les autorités de la police prirent une mesure plus impitoyable que toutes celles qui avaient été prises depuis le début des bombardements alliés. Les victimes que l'on découvrait encore par centaines et par milliers chaque semaine dans les rues en ruine et les caves de la ville intérieure ne seraient plus transportées dans les fosses communes des forêts de pins et d'eucalyptus, à l'extrême nord de Dresde. Les dangers d'épidémies et de typhus que présentaient ces interminables caravanes de corps en décomposition étaient trop grands. Tout le centre de la ville, autour de l'Altmarkt, avait déjà été interdit. Les gens qui s'aventuraient dans les rues interdites de la ville intérieure à la recherche de membres de leur famille étaient chassés par la police et les membres du Parti. Le journal national-socialiste de Dresde, le *Freiheitskampf*, rapportant l'exécution sommaire d'un groupe de civils allemands qui avaient été trouvés en train de fouiller un bâtiment en ruine, avertissait que la ville intérieure était interdite aux civils qui n'avaient pas de laissez-passer :

Le directeur de la police de Dresde, en tant que directeur de district A.R.P., déclare :

« Des circonstances particulières m'obligent à préciser qu'il est strictement interdit de pénétrer dans les zones qui ne sont pas sur les chemins déjà rouverts au public. Les gens rencontrés ailleurs, qui ne pourront donner de

Les suites du bombardement

raisons satisfaisantes ni prouver leur identité, seront considérés comme des voleurs et traités comme tels, même si on ne trouve rien de suspect sur eux. »

L'armée, la police et les patrouilles *Volkssturm* avaient reçu ces instructions; les gens qui désiraient aller dégager leurs propres affaires étaient instamment priés de se présenter auparavant au poste de police approprié qui leur donnerait un guide.

Les tombereaux pleins de corps, tirés par deux chevaux, étaient maintenant amenés jusqu'aux limites de la zone interdite par les S.H.D. et les hommes du travail obligatoire, où ils étaient pris en charge par les conducteurs et les officiers de la Wehrmacht. Les véhicules étaient conduits au centre de l'Altmarkt et, là, leurs chargements étaient versés sur les pavés de la place. De nombreux membres de la police s'y affairaient, faisant un dernier effort pour identifier les gens; ils avaient prêté serment de ne rien dire de ce qui se passait là.

Les poutres intactes du grand magasin Renner avaient été dégagées des ruines; on les posait maintenant sur des blocs de grès grossièrement empilés. Une série de grils massifs de 25 pieds de long avaient été élevés. Sous ces poutres et ces barres d'acier, on avait enfoui des tas de bois et de paille.

Sur les grils, les cadavres de quatre ou cinq cents victimes étaient entassés avec des couches de paille entre chaque charretée. Les soldats, les troupes ukrainiennes de Vlassov surtout, marchaient en tous sens sur les tas décomposés, redressant les cadavres, essayant de faire de la place pour d'autres, et construisant soigneusement des piles. Beaucoup d'enfants coincés dans ces horribles bûchers portaient encore des lambeaux de vêtements bariolés de carnaval qu'ils avaient revêtus pour le mardi gras, deux semaines auparavant.

Un officier supérieur fit partir tous les soldats qui n'étaient pas nécessaires et mit le feu au tas de bois placé sous les grils. En cinq minutes, les bûchers flambaient avec rage. « Les victimes minces et âgées mettaient plus de temps à prendre feu que celles qui étaient jeunes et grasses », raconta un témoin. Tard dans la soirée, lorsque tous les corps, jusqu'au dernier, furent complètement incinérés, on rappela

Ils récolteront la tempête

les soldats pour mettre les cendres dans les tombereaux qui attendaient encore; un souci des convenances poussa les fonctionnaires du Parti à exiger que les cendres fussent ramassées et enterrées dans les cimetières. Il fallut plusieurs charrettes et dix grands camions avec remorques pour transporter les cendres au cimetière Heide-Fiedhof. Là, les cendres de 9 000 victimes qui avaient ainsi été ouvertement incinérées furent enterrées dans une fosse de 25 pieds de long et 16 de large. En dépit des tentatives faites pour tenir secret le destin de ceux qui avaient été engloutis dans les ruines de la ville intérieure, il fut bientôt connu du public. Au péril de leur vie, des gens se rendaient à l'Altmarkt pour vérifier la véracité des rumeurs. Le 25 février, un homme réussit même à prendre une vingtaine de photographies, dont plusieurs en couleurs, de l'horrible spectacle. Il n'eut pas autant de chance que beaucoup d'autres et fut arrêté presque immédiatement par la police; au lieu de l'exécuter, comme ils avaient menacé de le faire, les policiers l'emmenèrent devant le S.S. Brigade Führer chargé du Polizei Praesidium, transféré dans l'abri creusé dans le roc, face au Mordgrundbrucke. Le Brigade Führer fit relâcher le photographe et c'est ainsi que les photos de ce qui aurait pu, autrement, sembler à peine croyable, ont subsisté jusqu'à ce jour.

A Dresde, l'histoire se répétait d'une façon cruelle et ironique; la chronique de la ville de Dresde de 1349 rapporte que cette année-là le margrave de Meissen Frederic II avait brûlé ses ennemis sur le bûcher de Dresde. Puis ce fut le tour des juifs accusés d'avoir introduit la peste à Dresde; le bûcher, cette fois encore, avait été dressé sur la place de l'Altmarkt; et, par une cruelle coïncidence, cette catastrophe-là était aussi survenue un mardi gras.

En fait, ce n'était pas la première fois que l'on pensait à la possibilité de brûler secrètement les victimes des raids sur les places, afin d'accélérer les travaux de déblaiement. Voici ce que dit le rapport du directeur de la police de Hambourg sur le bombardement.

Pour empêcher les épidémies et pour des raisons de morale, on a décidé de brûler les cadavres là où ils ont été trouvés. Mais après délibération, il a été prouvé qu'il n'y avait pas de danger d'épidémie, et les enterrements normaux ont repris.

Les suites du bombardement

Les chefs allemands étaient prêts à accepter les attaques de Berlin, des villes de la Ruhr et des autres centres industriels comme un mal nécessaire et inévitable. Mais les barbares qui avaient préparé pour Dresde des attaques entraînant des conséquences aussi effroyables provoquèrent quelques-unes des plus violentes invectives des chefs du Parti.

C'est l'œuvre de fous (déclara le Dr Goebbels, ministre de la Propagande du Reich). C'est l'œuvre d'un fou particulier qui se sait incapable de construire des temples puissants et qui, pour cette raison, a décidé de montrer au monde qu'il est au moins capable de les détruire.

Le Dr Goebbels avait même été jusqu'à suggérer qu'en représailles l'aviation allemande attaquerait maintenant les villes britanniques avec des gaz toxiques. Les Allemands fabriquaient alors un gaz qui pouvait pénétrer dans les masques à gaz anglais. Le ministre de la Propagande ne put apparemment donner suite à ce projet.

Cependant, de même que, longtemps auparavant, les Alliés avaient appris la valeur des campagnes de propagande basées sur les raids que la Luftwaffe faisait sans discrimination aucune, le Dr Goebbels commençait maintenant à saisir la valeur réelle des bombardements alliés; lorsque Coventry avait été bombardé, les journaux avaient eu l'autorisation d'insister sur le massacre qui avait eu lieu au centre de la ville; la même année, une grande publicité avait été faite autour de la déclaration du gouvernement hollandais en exil qui annonçait qu'au cours de l'attaque de Rotterdam, en mai 1940, « 30 000 civils avaient été tués brutalement ». En fait, les enquêtes faites à Rotterdam, après la guerre, montrent que le nombre réel est inférieur à 1 000. Néanmoins, le public américain et anglais, ignorant les nombres réels des morts causées par les attaques ennemis, concurent une juste colère contre cette brutalité apparente et ne furent pas satisfaits avant que la Bomber Command de la R.A.F. et la 8^e Force aérienne américaine aient accompli des bombardements de l'envergure de ceux que nous avons décrits au cours de ce livre. Ainsi, la campagne de propagande réussit à faire accepter par l'opinion publique une offensive qui, analysée maintenant *sine ira et studio*, comme le

Ils récolteront la tempête

Dr Goebbels le dit un jour, serait rapidement désavoué par la plupart des citoyens.

Enfin, un peu tard peut-être, au cours des semaines qui suivirent la destruction de Dresde par les Anglais et les Américains, le Dr Goebbels découvrit comment la propagande concernant les bombardements pouvait être utilisée. Au début de la quatrième semaine de mars, il lança une campagne de rumeurs soigneusement élaborées pour provoquer dans le peuple allemand un dernier mouvement de révolte horrifiée contre leurs envahisseurs. Dans ce but, il semble avoir délibérément fait courir une rumeur, annonçant un nombre de morts défiant toute vraisemblance.

Le 23 mars, un « ordre du jour secret » fut livré à certains fonctionnaires de Berlin, dont on savait qu'ils ne risquaient pas de garder le silence :

Afin de démentir les rumeurs extravagantes qui circulent actuellement, nous reproduisons ici ce court extrait du rapport final du directeur de la police de Dresde sur les raids alliés sur cette ville les 13 et 14 février 1945 : « Jusqu'au soir du 20 mars, 202 040 corps ont été retrouvés en tout, surtout des femmes et des enfants. On pense que le nombre des morts sera supérieur à 250 000. On n'a pu identifier que 30 % des morts. Comme il était impossible d'enterrer les cadavres assez rapidement, 68 650 d'entre eux ont été incinérés; comme les rumeurs surpassent de loin la réalité, ces chiffres peuvent être rendus publics. »

Il était caractéristique de la part des experts du système de propagande nationale-socialiste de répandre ces chiffres non par la presse, mais au moyen du démenti, apparemment indigné, d'une rumeur exagérée. Toutes les autorités responsables donnent des chiffres considérablement inférieurs à ceux-là.

Ni le directeur de la police ni son rapport ne survécurent à la fin de la guerre. En effet, le directeur se suicida et le rapport ne fut jamais cité ailleurs que dans ce faux « ordre du jour ».

Le 6 mai, Hans Voigt de l'*Abteilung Tote* fut convoqué par le Q.G. de la police criminelle au ministère de l'Intérieur et reçut l'ordre de se charger des stocks d'objets de valeur

Les suites du bombardement

et d'alliances. Les membres influents du parti national-socialiste de la ville commençaient à essayer de disparaître et à partir vers l'Ouest, mais ils tenaient aussi à ce que les objets de valeur ne tombent pas entre des mains ennemis. Sept ou huit grands seaux d'alliances avaient été ramassés dans la ville. Voigt refusa d'endosser la responsabilité de toutes ces choses dont la valeur excédait un million de livres. Aussi attendaient-ils encore sur la rive gauche du fleuve lorsque les Russes arrivèrent deux jours plus tard, le 8 mai. C'était le dernier jour de la guerre; et l'on peut dire que la destruction de la capitale de la Saxe n'avait pas avancé sa fin d'un seul jour.

Les officiers de l'armée rouge s'installèrent dans les bâtiments du ministère et l'ensemble des objets de valeurs, y compris les alliances, tombèrent entre leurs mains. Ils s'emparèrent aussi de la collection inestimable de tableaux (avec la Madone de la Chapelle Sixtine) qui avait survécu aux derniers mois de la guerre en demeurant dans un tunnel de chemin de fer, pendant onze ans. Ces tableaux devaient rester à Moscou, avant d'être rendus au gouvernement de l'Allemagne de l'Est en 1956.

Les 300 employés qui travaillaient dans les sept bureaux du V.N.Z. répartis dans Dresde furent licenciés, et le travail d'identification cessa. Le directeur Voigt reçut l'ordre d'installer les documents dans d'autres bureaux de l'hôtel de ville de Dresden-Leuben. Il eut le droit de garder trois employés pour travailler avec lui sur les fichiers qui existaient déjà : évidemment toutes tentatives pour enregistrer de nouvelles victimes cessèrent, et la tâche de l'organisation se borna à compléter la classification des quelque 80 000 cartes réunies pendant les mois qui avaient suivi les bombardements.

L'armée rouge s'était installée dans les anciens bureaux de l'*Abteilung Tote* dans Neuberin-strasse, rapporte un autre membre du V.N.Z., et avait lâché une vingtaine de cochons dans la hutte qui renfermait les cartes de vêtements représentant le dernier espoir d'identifier quelque onze mille personnes de plus. Quelques jours plus tard, les cartes furent brûlées à cause de leur odeur répugnante. Les liaisons entre les sept districts séparés furent coupées. Au cours d'une entrevue avec le directeur du V.N.Z., les autorités

Ils récolteront la tempête

soviétiques, s'obstinant à prétendre que les forces aériennes des Alliés ne représentaient pas une arme offensive effective, refusèrent d'accepter le bilan de 135 000 morts établi par le directeur de l'*Abteilung Tote* et, selon Voigt, « barraient calmement le dernier zéro ».

Par hasard, ainsi que nous l'avons expliqué plus tôt, le dernier train de réfugiés officiellement organisé, venant des provinces situées à l'est de Dresde, était arrivé un jour à peine avant le premier bombardement : le premier train de réfugiés en partance pour l'Ouest ne devait partir que quelques jours après. C'est ainsi que, la nuit même de l'attaque, la population de la ville était plus importante qu'elle ne l'avait jamais été et ne le serait jamais. Ce fait, ainsi que l'exceptionnelle violence des bombardements, explique pourquoi le nombre des morts a été plus important qu'à Hambourg.

Comme à Hambourg, le bombardement de Dresde avait touché la partie la plus peuplée de la ville; des 28 410 foyers du centre (Dresde IV, comprenant les arrondissements 1, 2, 5 et 6) l'expertise de novembre 1945 montra que 24 866 avaient été totalement détruits; un habitant de Dresde rentrant dans la ville après les bombardements apprit au bureau V.N.Z. que sur les 864 habitants de Seidnitzer-strasse enregistrés à la police, la nuit de l'attaque, on ne connaissait que huit survivants; il apprit que dans son ancienne maison, au n° 22 Seidnitzer-strasse, il n'y avait qu'un survivant sur les 28 habitants, à côté au n° 24, les 42 habitants étaient morts. Ce seul exemple est suffisant pour montrer l'ampleur de la dévastation.

On sait qu'à Hambourg, au cœur de la zone bombardée, environ un tiers de la population avait été tué. Dans le quartier de Hammerbrook, la proportion des morts avait atteint 361,5 pour mille habitants. Si une telle proportion de pertes avait été possible dans une ville telle que Hambourg, où les plus grandes précautions avaient été prises contre les bombardements, une proportion égale ou même probablement plus grande ne semble pas exagérée pour Dresde, où les gens étaient inexpérimentés et démunis d'abris ou de *Hochbunker*, où les corps de pompiers étaient incapables d'aider, où le manque de défense avait permis une concentration des bombardements bien supérieure à celle de

Les suites du bombardement

la bataille de Hambourg, et où, surtout, la triple attaque ne fut pas répartie en huit jours d'attente et d'anxiété, mais s'abattit soudain sur la ville, et fut terminée en quatorze heures.

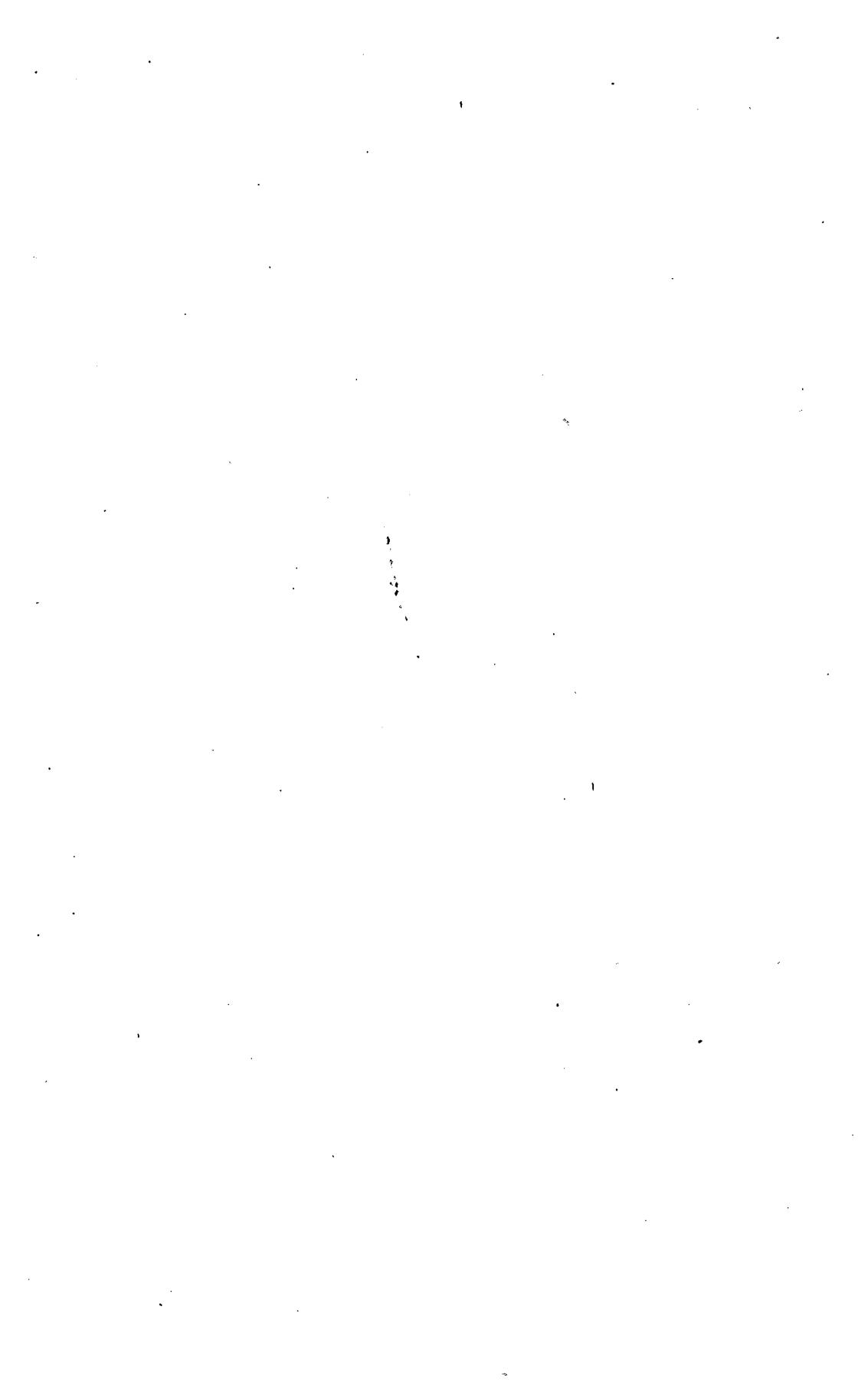
A Hambourg, ceux qui risquaient de perdre le contrôle d'eux-mêmes, ceux qui, en se mettant dans le chemin des pompiers ou en semant la panique, pouvaient causer des morts supplémentaires, avaient été évacués depuis longtemps; mais la ville de Dresde, loin d'être évacuée, était alors envahie de réfugiés venus d'autres villes allemandes.

Aussitôt après les bombardements, le nombre des morts fut, comme d'habitude, très exagéré. A Berlin, les sources officielles plaçaient alors le chiffre entre 180 000 et 220 000 : on sait que même les principaux officiers du ministère de la Propagande avaient été informés que ce chiffre oscillait entre deux et trois cent mille. Quelques jours plus tard, cependant, les autorités responsables des mesures de secours dans les villes bombardées estimaient, avec plus de modération « qu'il y avait eu entre 120 000 et 150 000 morts ».

Ce chiffre, annoncé peu de temps après les bombardements, est proche de celui du bilan définitif établi par Hans Voigt de l'*Abteilung Tote*; dans les limites établies par les chiffres des autorités de Berlin, on peut considérer le bilan de Voigt comme le plus sûr. Même l'attaque livrée par les Superforteresses de la 21^e Force de bombardement des U.S.A. sur Tokyo ne fit pas plus de morts que celle de Dresde; cependant, le bombardement conventionnel de Tokyo fit plus de morts que celui d'Hiroshima — 83 793 morts selon les rapports officiels de Tokyo, et 71 370 à Hiroshima. Tokyo n'était pas, bien sûr, aussi mal défendu que Dresde, et aucune de ces villes n'abritait de réfugiés la nuit où elle fut détruite.

CINQUIÈME PARTIE

NI LOUANGES NI BLAME



CHAPITRE PREMIER

LES RÉACTIONS DU MONDE

PEU avant 9 heures du matin, le 14 février, pendant que de nouvelles formations de Forteresses volantes se dirigeaient vers Dresde, le ministère de l'Air publia le premier communiqué annonçant les attaques livrées la veille par la R.A.F.

Dans un rapport qui décrivait la ville-cible avec une précision inaccoutumée, le ministère de l'Air insistait sur l'importance vitale de Dresde pour l'ennemi : centre d'un réseau de chemin de fer et grande ville industrielle, elle avait une importance stratégique considérable pour contrôler les défenses allemandes contre les armées du maréchal Koniev. Pour l'armée allemande, le téléphone et les moyens de communications étaient presque aussi importants que les voies ferrées et les routes qui se rejoignaient à Dresde. Elle avait un besoin désespéré, ajoutait le communiqué, des locaux de Dresde pour les troupes et les bureaux administratifs évacués des autres villes. Avec moins de justesse, le rapport faisait remarquer qu'« entre autres fabriques d'armes, Dresde avait de grandes manufactures dans le vieil arsenal et beaucoup d'usines d'industrie légère engagées dans toutes sortes de productions militaires ». De grandes usines fabriquaient des moteurs électriques, des instruments de précision, des instruments d'optique et des produits chimiques. Par son importance, la ville se comparait à Manchester. Par la publication de ce bulletin, le ministère de l'Air faisait état de l'importance stratégique de la ville, et

Ni louanges ni blâme

de ses installations industrielles sur lesquelles les officiers de renseignement de la Bomber Command n'avaient trouvé aucune information avant l'attaque. La Bomber Command fut plus modeste vis-à-vis de son attaque réussie : dans le *Weekly digest* secret n° 18, qui n'était pas diffusé aussi largement que les communiqués du ministère de l'Air, le commandement se montrait satisfait de citer Dresde comme une ville qui par son développement était devenue une cible de première importance en tant que centre de communications et point de contrôle de la défense des frontières Est de l'Allemagne.

C'est dans le communiqué de 18 heures, que la B.B.C. donna au public britannique les premières nouvelles du bombardement de Dresde. On en parla comme de l'un des coups les plus puissants promis par les chefs alliés à Yalta :

Nos pilotes rapportent que, grâce au peu d'importance de la flak, ils purent foncer avec précision sur l'objectif sans se préoccuper de la défense; ils concentrèrent leur tir sur le centre de la ville.

Alors que dans les premières nouvelles radiodiffusées, on reconnaissait que les raids sur l'Allemagne de l'Est avaient été promis aux Russes, on omit, cela semble significatif, de le dire aux informations de 21 heures; le raid sur Dresde que l'on nommait « grande ville industrielle comparable à Sheffield » était maintenant présenté comme un exemple « d'une grande cohésion entre les Alliés ». Quand le monde connut mieux l'étendue de la tragédie de Dresde et surtout après les reproches du Premier ministre au commandant des forces alliées pour leur triple attaque, on donna à croire que les Russes avaient exigé le raid. Les régimes communistes ne manquèrent pas dans l'après-guerre de développer en Allemagne de l'Est et en Allemagne centrale leur propagande contre l'Ouest, fondée sur la tragédie de Dresde, et chaque année on sonna solennellement les cloches de 22 h 10 à 22 h 30, le 13 février, à l'heure de la première attaque de la R.A.F. sur Dresde. Cette coutume se répandit même en Allemagne de l'Ouest, pour la plus grande gêne des Alliés occidentaux. C'est pourquoi le Département d'Etat américain annonça, le 11 février 1953, que le bombardement de Dresde avait été accompli en réponse aux requêtes des

Les réactions du monde

Soviets qui réclamaient un soutien aérien plus important et qu'il avait été accepté d'avance par les autorités soviétiques.

Cette annonce, comme nous l'avons dit précédemment, n'était pas en contradiction absolue avec les faits, mais on espérait évidemment que, modifiée par le temps ou par les traducteurs, elle serait citée comme preuve que les Russes avaient exigé une attaque sur Dresde et ne s'étaient pas contentés de l'approuver. Si tel était leur espoir, en effet, les Américains ne furent pas déçus, car, en février 1955, pour le 10^e anniversaire du bombardement, des journaux sérieux comme le *Manchester Guardian* rappelaient que le bombardement de Dresde « avait été exécuté par des avions britanniques et américains en réponse à une requête russe d'attaquer ce centre important de communications ».

En Allemagne, le premier rapport publié sur l'affaire de Dresde, parut le 15 février 1945 dans un communiqué du commandement suprême allemand qui disait simplement :

14 février 1945, hier soir les Anglais ont dirigé leur raid de terreur contre Dresde.

Dans les journaux nationaux allemands il n'y eut aucune mention des bombardements et de leurs conséquences, jusqu'au début de mars. Cependant, les services allemands de radiodiffusion en langues étrangères ne furent pas si réticents et déchaînèrent des invectives tonitruantes contre la Grande-Bretagne et l'Amérique.

Le service de détection de la B.B.C. avait publié chaque jour, pendant toute la guerre, un rapport confidentiel de 70 à 80 pages, en deux exemplaires. Le 15 février, le *Main Monitoring digest*, qui préfaçait le rapport, sortit de l'ordinaire car il ne traitait que d'un sujet, à savoir les réactions, non seulement de l'Allemagne, mais aussi des pays neutres et alliés à la suite des premières nouvelles du raid de Dresde. Il parut évident, à l'écoute des postes allemands, que le ministère du docteur Goebbels employait tous les moyens possibles pour exploiter à fond la tragédie de Dresde.

A 15 heures, les employés de la B.B.C. chargés d'écouter

Ni louanges ni blâme

les émissions en entendirent une en arabe, sur une station appelée *Afrique Libre* et qui était évidemment une station allemande clandestine :

On rapporte de Londres que le nombre des réfugiés à Dresde a considérablement augmenté; en même temps, les services britanniques d'information rapportent que l'aviation alliée a déclenché sur Dresde la plus grande attaque de l'Histoire. De tels rapports ne méritent aucun commentaire. Ces raids sont évidemment dirigés contre les millions de réfugiés et non contre des objectifs militaires.

Ceci servait à peindre un tableau très clair de la « pré-tendue humanité des Alliés, dit le commentateur, mais patience, demain n'est pas loin ». A 15 h 57, le service télégraphique allemand des informations étrangères commenta avec amertume la description de la B.B.C. qui faisait de Dresde un grand centre de communications :

Les usines de Dresde fabriquaient surtout du dentifrice et du talc (insistait le service d'information à l'étranger) et cependant elles furent bombardées. Comme dans toutes les grandes villes, les gares de marchandises de Dresde sont dans les faubourgs; seule, la gare de voyageurs est dans le centre; or, on ne transporte pas les troupes ni le matériel à partir des gares de voyageurs mais à partir des gares de marchandises.

Ainsi l'attaque du centre de Dresde ne pouvait se justifier d'un point de vue militaire.

Les Américains, continuait le câble, qui se vantent de posséder les meilleurs viseurs du monde, ont prouvé d'ailleurs qu'ils peuvent atteindre leur cible avec précision chaque fois qu'ils le veulent. Il aurait donc été possible d'épargner les quartiers résidentiels de Dresde et le centre de la ville historique. L'emploi des bombes incendiaires prouve que ces trésors d'architecture et ces quartiers résidentiels ont été attaqués exprès. Il est inutile de lâcher des bombes incendiaires sur des installations de chemin de fer, on n'en a jamais employé à cet usage dans cette guerre.

Avec une pointe de sarcasme mordant, le bulletin en arrivait à la conclusion suivante : les Alliés se disaient au seuil de la victoire, et pourtant ils avaient jugé nécessaire de réduire en cendres Dresde et Chemnitz.

Les réactions du monde

Le fait d'inclure Chemnitz dans les rapports montrait une des techniques qui caractérisaient la propagande allemande. Bien que, nous l'avons déjà vu, l'attaque de Chemnitz se fût soldée par un échec, le docteur Goebbels, ministre de la Propagande, savait depuis longtemps que si l'ennemi apprenait par les émissions allemandes la destruction de son objectif, il n'aurait pas envie de l'attaquer une deuxième fois, et Chemnitz, avec ses usines de moteurs de tanks, était un objectif à qui un long répit était nécessaire.

Les pays neutres furent tout aussi horrifiés par les rapports que leurs correspondants en Allemagne leur envoyèrent. Plusieurs d'entre eux tinrent à s'assurer que le peuple allemand était lui aussi informé des événements d'Allemagne centrale, et envoyèrent des informations aux territoires occupés. A 22 h 15 un bulletin d'informations suédois, transmis en danois au Danemark occupé, annonçait que 20 000 à 35 000 personnes y avaient péri. « Hier matin on a dégagé 6 000 victimes ». Pendant un quart d'heure, la New British Broadcasting Station, contrôlée par les Allemands, tout comme « Free Africa », diffusa à l'intention de l'Angleterre un curieux passage de propagande. Le B.B.C. Monitoring Service en fit, à nouveau, la citation complète au gouvernement britannique :

Avant-hier, j'étais avec un collègue qui comprend un peu l'allemand et nous étions à la radio allemande, censé faire connaître à la population allemande quelles régions du Reich attaquent nos bombardiers (dit l'Anglais). Le speaker allemand interrompait continuellement la musique de ses *Achtung ! Achtung* gutturaux. Puis mon ami traduisait ce qu'il avait dit. Je dois avouer que je me sentais vachement mal à l'aise d'écouter ainsi comment nos bombardiers allaient se délester de leur charge de mort et de destruction sur la ville de Dresde. Je pensais : eh bien, avec une guerre comme celle-là, les Allemands ne pourront pas continuer longtemps ! Puis, une minute après, je pensais : à qui diable cela profiterait-il ? Nous fournissons les bombes, les appareils et les équipages qui ne reviennent pas toujours de ces raids. Les gens de Dresde n'en retirent rien, évidemment. Les seuls à en tirer apparemment quelque profit sont les Russes, ils obtiennent Dresde à nos dépens. Je ne me tracassais pas pour des considérations d'ordre moral, après tout nous devons gagner la guerre; mais je ne vois aucune raison d'aller tuer des gens pour les Russes.

Ni louanges ni blâme

Le lendemain, le bureau scandinave des télégraphes, qui était aux mains des Allemands, annonça que Dresde n'était plus qu'un « grand champ de ruines », et il ajouta que toutes les communications entre Dresde et le reste de l'Allemagne avaient été interrompues. On parlait de 70 000 morts; à partir de ce moment-là, même les journaux de Moscou évoquèrent ces bombardements.

Comme il ne voulait pas encourir d'autres critiques de l'opinion mondiale déjà émue par les récits concernant le sort des centres de population de l'Est, le commandant des bombardiers américains avait prudemment envoyé son avia-tion, le jeudi 15 février, à l'attaque des raffineries de pétrole de Ruhland et de Magdebourg, comme premières cibles; 1 100 bombardiers de la huitième section entreprirent de « ranimer la guerre du pétrole ». Le sort fut une fois de plus contre Dresde et Chemnitz. Il y avait peu de visibilité sur les premiers objectifs, aussi les bombardiers furent-ils envoyés vers les seconds.

La raffinerie de Brabag, à Rothensee, près de Magdebourg, était le seul des premiers objectifs assez visible pour être attaqué. 210 Forteresses furent cependant déroutées de Ruhland vers Dresde, où, à 0 h 30, 461 tonnes de bombes furent lâchées sur la ville. D'autres groupes de bombardiers, surtout ceux de la 1^e division, avaient reçu des ordres de mission concernant Dresde, comme deuxième point d'attaque, mais toute l'opération fut annulée avant leur décollage. La population de Dresde remarqua à peine les bombes qui durent paraître bien inoffensives après ce que la ville avait déjà subi. La 3^e division, on peut le remarquer, eut pour mission d'attaquer la ville de Kottbus; depuis, dans les annales officielles de l'histoire américaine, on dit : « Les centres d'aiguillage de Kottbus. » On y lâcha des milliers de bombes. Dans les rapports, on dit, de façon assez significative, que l'attaque eut lieu « sous les yeux de l'armée rouge qui avançait ». Voici la réponse officielle donnée en Angleterre à ceux qui critiquaient ces bombardements qui ne servaient qu'aux Russes :

Les fronts Est et Ouest sont maintenant assez rapprochés pour que des attaques contre les villes allemandes situées

Les réactions du monde

entre eux puissent produire leur effet sur les deux fronts; les buts sont choisis à cet effet.

Les commandants des armées de l'Air alliées, dont le quartier général était en France, ont dû réaliser que l'opinion mondiale était impressionnée par le torrent d'invectives des Allemands déchaînés, d'abord par les massacres de Berlin, et, à ce moment-là, par celui de Dresde. Cependant, c'est précisément, le 16 février dans l'après-midi, quand la campagne allemande atteignait bruyamment son apogée que les commandants de l'armée de l'Air demandèrent à un chef de division de la R.A.F., détaché au S.H.A.E.F. comme officier d'information A.C.S.2., de faire une conférence de presse :

sur les activités aériennes en général, en se référant particulièrement à celles de l'ennemi. C'est tout ce qu'un officier de l'Intelligence¹ a l'autorisation de faire. Je n'eus jamais mission de discuter la politique sur laquelle se fondaient nos opérations de bombardement. Les officiers d'état-major anglais et américains ont pris leur décision à propos de cette politique à Londres et à Washington après approbation au niveau des gouvernements. On n'en a pas fait part aux services de l'Intelligence à mon niveau, ni au poste que j'occupais, sauf lorsque c'était nécessaire à l'accomplissement de mon travail.

D'après l'histoire américaine officielle, le nouveau plan allié consistait à bombarder les grands centres de population et à empêcher les secours de les atteindre et les sinistrés de les quitter — tout cela faisant partie d'un programme général destiné à entraîner l'effondrement de l'économie allemande.

Le général de brigade de l'armée de l'Air se souvient d'avoir répondu à la question d'un correspondant en reprenant l'expression de « raids de terreur » trouvée dans les déclarations allemandes (il travaillait pour l'Intelligence sur les opérations d'Allemagne) et une fois prononcé, le mot resta dans l'esprit du correspondant de l'Associated Press. En une heure, la dépêche du correspondant de l'A.P. était diffusée par le poste de Paris et câblée en Amérique pour être publiée dans les journaux du lendemain matin.

Les chefs alliés de l'armée de l'Air ont pris la décision,

1. Services secrets.

Ni louanges ni blâme

attendue depuis longtemps, de semer la terreur par des bombardements sur les villes allemandes pour hâter par ce moyen impitoyable la chute de Hitler. D'autres raids, tels que ceux qui ont été accomplis récemment par les bombardiers lourds des forces alliées sur les quartiers résidentiels de Berlin, Dresde, Chemnitz et Kottbus, attendent les Allemands; le but officiel est d'ajouter encore de la confusion à la circulation par route et par rail chez les nazis et de saper le moral allemand. La guerre aérienne totale s'est déclarée au moment de l'assaut sans précédent porté en plein jour sur la capitale pleine de réfugiés et de civils qui échappaient à la force rouge de l'Est.

Ainsi, pendant un instant, ce que l'on pourrait appeler le masque des commandants du bombardement alliés, semble avoir glissé. La dépêche, qui était une version très tendancieuse des paroles plus modérées du général de brigade, fut diffusée en France libre, et imprimée en gros titres sur les journaux américains; non seulement les bombardiers de la R.A.F. — dont l'offensive aérienne avait longtemps été considérée avec méfiance par les Etats-Unis — mais aussi les forces stratégiques aériennes U.S. faisaient des raids de terreur sur les civils allemands. Au moment où la nouvelle fut connue en Amérique, beaucoup d'auditeurs venaient juste d'entendre, sans y croire, un message radiodiffusé outre-Atlantique par les émetteurs allemands, dans lequel on condamnait le grand bombardement de Berlin du 3 février, par les bombardiers américains :

Le général Spaatz savait que c'était une lourde épreuve pour les Allemands de nourrir et de loger les réfugiés non combattants qui, par centaines de milliers, avaient fui la sauvagerie et le terrorisme organisé de l'armée communiste qui envahissait l'Allemagne de l'Est. Le général Spaatz savait aussi que les forces aériennes allemandes disponibles étaient groupées sur le front de l'Est pour combattre l'invasion rouge qui menace de détruire l'Allemagne et toute l'Europe. Ces actions sont la preuve d'une lâcheté extraordinaire.

On annonçait, pour frapper un dernier coup, que la Wehrmacht avait décoré le général Spaatz de l'ordre de la plume blanche pour son rôle dans ce crime¹. Or, la propagande virulente de Berlin semblait être officiellement confir-

1. Ancienne tradition en usage dans l'armée anglaise : remettre une plume blanche à un soldat équivalait à le traiter de lâche. (N.d.T.)

Les réactions du monde

mée par une annonce du S.H.A.E.F.; heureusement on épargna ce dilemme aux auditeurs britanniques; le gouvernement britannique qui reçut la nouvelle de la conférence de presse S.H.A.E.F. à 19 h 30 le soir du 17 février, mit immédiatement son veto à toute publication de la communication.

La nouvelle fut apportée au général Eisenhower et au général Henry H. Arnold. Ils furent tous deux très mécontents de ce que la nouvelle ait été aussi largement répandue, et aussi de ce qu'une offensive aérienne américaine qui selon eux était livrée contre des objectifs militaires précis, fût aussi faussement interprétée. Le général Arnold demanda par dépêche au général Spaatz s'il y avait une différence réelle entre les bombardements par radar des objectifs militaires qui se trouvaient dans les zones urbaines et les bombardements de « terreur » tels ceux que le communiqué du S.H.A.E.F. — rapporté par l'Associated Press — attribuait aux Américains. Le général Spaatz répondit, peut-être d'une façon légèrement sibylline, qu'il était resté fidèle à la politique historique de l'Amérique en Europe, même pour le raid de Berlin, le 3 février, et celui de Dresde, le 14 février. Cette discussion et ces explications contentèrent le général Arnold et la controverse fut étouffée.

Le général Spaatz avait maintenant évité le poids de la responsabilité des raids de Dresde et de leurs conséquences, mais juste à temps. Son affirmation que l'aviation stratégique U.S. ne bombardait que les objectifs militaires suffit, comme toujours, à rassurer Arnold et Eisenhower.

Le gouvernement allemand, cependant, sachant, mieux que le monde extérieur et même mieux que le peuple allemand ce qui s'était vraiment passé dans la capitale de la Saxe, n'avait pas l'intention d'abandonner des éléments de propagande aussi importants. La façon dont l'information avait été communiquée par le S.H.A.E.F., puis, plus tard, hâtivement étouffée, et la manière dont le gouvernement britannique avait opposé un veto absolu à sa publication, laissaient à penser que la dépêche de l'Associated Press, qui avait maintenant atteint Berlin par la Suède, avait une signification plus profonde qu'elle ne le semblait d'abord.

Ni louanges ni blâme

Jusque-là beaucoup d'Allemands avaient consciencieusement décrit les raids alliés sur les villes allemandes dans le jargon national-socialiste, comme des « raids de terreur »; maintenant, nombreux étaient ceux qui commençaient à croire qu'ils l'étaient réellement. Il était évident que si le gouvernement britannique refusait de dire aux Anglais ce que la Bomber Command de la R.A.F. accomplissait en leur nom, le gouvernement allemand devait prendre les mesures nécessaires pour s'assurer que la vérité ne leur serait pas cachée. William Joyce, chargé des émissions de propagande antibritannique par le gouvernement allemand, reçut l'ordre d'inclure dans sa prochaine émission anglaise *Views on the News*, un exposé sur Dresde : à nouveau, le service de détection de la B.B.C. jugea qu'il était nécessaire de faire connaître l'ensemble de l'exposé au gouvernement.

A 10 h 30, le soir du 18 février, la voix familière et détestée du speaker de *Germany calling* commença à décrire au peuple anglais les raids terroristes de Dresde; malheureusement, les Allemands auraient difficilement pu obtenir un commentateur moins convaincant s'ils avaient voulu influencer l'opinion publique britannique :

Les propagandistes britanniques prétendent qu'en attaquant des villes telles que Dresde, la R.A.F. et les forces de l'Air U.S. coopèrent avec les Soviets. Ils ne se souviennent pas que le commandement en chef soviétique ne s'est jamais donné la peine de coopérer avec eux. Le quartier général d'Eisenhower vient de donner un démenti stupide et impudent au fait évident que le bombardement des villes allemandes a un but terroriste. Les porte-parole de Churchill, dans la presse et à la radio, se sont glorifiés des bombardements de Berlin et de Dresde sur les réfugiés de l'Est.

Plusieurs journalistes anglais se sont exprimés comme si le massacre des réfugiés allemands était un éclatant succès militaire. Je me souviendrai toujours comment, parlant de l'attaque de Dresde, un speaker de la B.B.C. annonça joyeusement : il n'y a plus de porcelaine à Dresde, aujourd'hui. Cela voulait peut-être être drôle; mais quel mauvais goût ! Je n'ai pas l'intention de faire du sentiment sur les sombres et sinistres réalités de cette phase d'une lutte gigantesque, dont les enjeux seront autres que de la porcelaine...

Joyce terminait son commentaire par une énumération des

Les réactions du monde

trésors architecturaux détruits à Dresde, et en décrivant le destin des réfugiés.

Contre ce massif barrage de propagande issu de toutes les stations européennes contrôlées par l'ennemi, la seule réplique des Alliés semble être venue des Français. Dans leurs émissions en langue allemande de Radio-Bir-Hakeim, ils annoncèrent à l'Allemagne que pendant les bombardements de Dresde, cinq équipes de lutte contre l'incendie composées de membres des Jeunesses hitlériennes et d'hommes âgés avaient été constituées en hâte :

Au lieu du matériel contre l'incendie qu'ils attendaient et dont ils avaient besoin, ils avaient reçu des fusils, ils avaient été emmenés à la gare et contraints de partir pour le front, sans avoir revu leurs familles.

Indépendamment des détails tristement évidents tels que la destruction totale de la gare de Dresde et de toutes les lignes conduisant au front, les émissions de propagande allemande avaient parfois une certaine influence sur les Français et les peuples de pays alliés.

Le second communiqué S.H.A.E.F., dans lequel le premier rapport était officiellement démenti, eut lieu le samedi 17 février. Malheureusement, l'officier responsable n'étant pas le même général de brigade que précédemment, présenta le massacre des réfugiés comme accidentel : le seul but des bombardements était de détruire les centres de transport ou de pétrole; l'attaque de Berlin avait été faite pour détruire les moyens de communication à travers la capitale; le raid de Dresde avait été fait dans la même intention. Le fait que la ville de Dresde fût envahie de réfugiés au moment des bombardements était purement accidentel. La réaction allemande fut rapide et amère :

Puisque le général de l'armée de l'Air Harris, chef des bombardiers britanniques, a déclaré que le but principal des bombardements était de détruire le moral des civils allemands, depuis que le Premier ministre anglais a évoqué le tableau sinistre d'une Allemagne où la famine et la peste décimeraient les ennemis de l'Angleterre de la même façon que les bombardements, il n'y a plus de doute que les criminels de guerre du S.H.A.E.F. n'aient froide- ment ordonné l'extermination du peuple allemand inno-

Ni louanges ni blâme

cent par des raids aériens terroristes. (Rapport du service allemand des télégraphes du 19 février.)

Tandis que la campagne de propagande contre les Anglais et les Américains prenait de l'importance, tandis que les Suédois, les Suisses et les autres nations neutres commençaient à rendre publiques des descriptions horribles de ce que les Alliés avaient fait à Dresde, le service allemand d'information, affirmant à plusieurs reprises que la Bomber Command de la R.A.F. faisait des raids terroristes sur les civils allemands, commençait à convaincre même le gouvernement britannique, qui, certes, avait les meilleures raisons de connaître la vérité sur les attaques accomplies sur Dresde par la Bomber Command.

CHAPITRE II

UN GRAVE POINT D'INTERROGATION

EN dépit des inquiétudes du secrétaire d'Etat américain à la Guerre à propos des réactions de l'opinion publique après la tragédie de Dresde, une nouvelle attaque américaine diurne fut lancée, le 2 mars 1945, par la 3^e division de l'aviation stratégique U.S. Plus de 1 200 bombardiers escortés par 15 groupes de chasseurs décollèrent peu après 6 h 30 pour attaquer les raffineries de pétrole de Magdebourg, Ruhland et Böhlen, ainsi qu'une fabrique de tanks de Magdebourg. Là encore, le temps n'étant pas favorable à des bombardements de précision, les centres d'aiguillage de Dresde et de Chemnitz furent choisis comme cibles secondaires. A Dresde, l'attaque dura de 10 h 26 à 11 h 04; les bombardiers arrivèrent en cinq vagues et attaquèrent apparemment des cibles différentes; des observateurs locaux suggérèrent que l'attaque avait eu pour but de détruire la ligne de chemin de fer Dresde-Pirna, mais que les fusées indicatrices fumigènes lancées par les éclaireurs avaient été déplacées par le vent.

La présence, dans cette opération, de quinze groupes de chasseurs montrait l'importance du dernier effort des redoutables Me. 262 allemands. Les Allemands avaient réussi à réunir trois grandes formations de chasseurs et les avaient dirigées sur Berlin, attendant à tort une attaque sur la capitale du Reich. Finalement, soixante-quinze d'entre eux

Ni louanges ni blâme

se dirigèrent sur Dresde et la zone voisine de Ruhland, où s'abattit la troisième division de Forteresses volantes.

A 10 h 17, à neuf minutes de vol de Dresde, les premières formations de jets attaquèrent l'aile avant des bombardiers, pendant que des chasseurs munis de moteurs à pistons, moins rapides, attaquaient les groupes arrière, attirant ainsi les chasseurs américains qui se trouvaient à l'avant; les 35 jets qui attaquaient la tête de la formation se séparèrent en groupes de trois, entourant la formation de tous côtés. A 10 h 35, lorsque le manque de carburant obligea les jets à se retirer, six appareils du premier groupe de bombardiers avaient été détruits; le registre des objectifs de la 8^e Force aérienne rapporte que les 406 bombardiers restants attaquèrent les centres d'aiguillage de Dresde.

Les rapports des différents groupes de bombardement laissent cependant à entendre que les « centres d'aiguillage » n'étaient, cette fois encore, qu'un euphémisme pour désigner la ville; ainsi, le 34^e groupe de bombardement, une compagnie d'éclaireurs radar qui, se trouvant dans la première vague, avait été massivement attaquée par les jets, trouva son point d'impact principal « au centre de la ville » et le bombardier de tête nota que le but de l'attaque annoncé pendant la séance de renseignements était « la destruction complète de la ville ». De même, des photographies de l'objectif prises par le 447^e groupe de bombardement montrent d'une part que le pourcentage de nuages au-dessus de la ville n'était que de trois dixièmes et que, d'autre part, la charge de bombes du groupe, constituée de 285 bombes explosives de 500 livres et de 144 bombes incendiaires de 500 livres, était tombée dans la banlieue de Dresde-Ubigau, à trois kilomètres des voies ferrées les plus proches et près d'un camp important de prisonniers de guerre britanniques. Il y eut, dans ce camp, un grand nombre de volontaires pour participer au travail de sauvetage dans les maisons en feu.

D'autres groupes de bombardement visèrent avec autant d'imprécision, si toutefois leur intention était réellement de toucher les centres d'aiguillage de Dresde-Friedrichstadt. Les tapis de bombes tombèrent tous sur des zones très éloignées des voies ferrées. Le rapport de mission 266 du 390^e groupe de bombardement explique que les équipages d'abord désignés pour attaquer des usines de pétrole furent

Un grave point d'interrogation

déviés vers le grand centre d'aiguillage de Dresde qui n'avait pas été sérieusement atteint. Le groupe 100 rapporte avoir attaqué le quartier industriel de Dresde, avec succès, après avoir échoué dans sa tentative pour bombarder la raffinerie de Ruhland.

Les dégâts furent largement éparpillés à travers la ville, le seul succès important étant la destruction du vapeur *Leipzig* qui avait été transformé en bateau-hôpital pour soigner les milliers de blessés des bombardements précédents. Un chapelet de bombes transperça le bateau, arrachant la poupe; le bateau en feu coula lentement; il n'y eut que peu de survivants. Par ailleurs, un chapelet de bombes détruisit le camp de travailleurs russes de Laubegast.

Les Allemands exploitaient encore les bombardements de Dresde au maximum, sous-estimant délibérément le nombre des morts, bien que, quelques jours après les raids, le bilan des milieux officiels de Berlin élevât le chiffre à plus de 300 000 morts. Bien que les autorités responsables des secours aux villes bombardées s'attendissent à un bilan de 120 à 150 000 morts et bien que le nombre des victimes entassées dans les fosses communes eût déjà dépassé 30 000, en mars 1945, un tract de propagande allemand lancé sur l'Italie parlait encore des « 10 000 enfants réfugiés » qui avaient été tués; d'une part, il reproduisait la photographie horrible de deux enfants brûlés et mutilés dans les ruines de Dresde — photographie que l'on compare involontairement à celles, encore plus horribles, que l'on a retrouvées plus tard dans les camps d'extermination allemands — d'autre part, il décorait le général Doolittle de l'ordre de la plume blanche :

La population de Dresde, y compris les prisonniers de guerre et les ouvriers étrangers, décore de l'ordre de la plume blanche et du symbole du cœur jaune le général James Doolittle, de l'armée de l'Air américaine, pour lâcheté évidente et sadisme.

Le 6 mars, la campagne de propagande allemande remporta à Londres un succès inespéré : c'était à l'occasion du premier grand débat sur les offensives aériennes depuis

Ni louanges ni blâme

février 1944. L'évêque de Chichester avait alors mis en question le problème moral présenté par le bombardement des zones civiles en Europe.

Cette fois, lorsque Mr. Richard Stokes prit la parole, à 14 h 43, son public était beaucoup plus intéressé par la question qu'auparavant. On sait que le docteur Bell, évêque de Chichester, avait reçu des centaines de lettres le soutenant devant la chambre des Lords au moment de son discours, en février 1944, mais son débat avait pris place au moment du « Baby blitz » et l'opinion de Londres était contre lui.

Maintenant, en mars 1945, le public qui commençait à entrevoir la fin de la guerre et qui n'avait plus à craindre que les V2, était plus sensible aux effrayantes descriptions des conséquences de ces raids, alors racontés en détail dans les journaux anglais par des correspondants de Genève et de Stockholm. Lorsque Mr. Stokes se leva pour parler, le secrétaire d'Etat à l'Air, Sir Archibald Sinclair, se leva d'une façon significative et quitta la Chambre; il refusa de revenir même lorsque Stokes remarqua publiquement son absence. Richard Stokes commença donc son discours, l'un des plus marquants de l'histoire politique de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, sans la présence du plus important témoin de la défense.

Dans son discours, il reprit le thème qu'il développait avec persistance depuis 1942; il n'était pas convaincu par les assurances répétées du ministre sur la précision des attaques de la section de bombardement; il mettait également en doute les avantages de ce qu'il avait décidé d'appeler « le bombardement stratégique » et faisait remarquer qu'il était évident que les Russes n'avaient pas adopté la technique du « tapis de bombes ». Il pouvait voir l'avantage qu'ils auraient à proclamer que c'étaient les Etats capitalistes de l'Ouest qui avaient perpétré ces méthodes indignes, alors que l'armée de l'Air soviétique avait limité ses activités à ce que Mr. Stokes appelait le « bombardement tactique ». Il fit preuve d'une remarquable clairvoyance, comme les années d'après-guerre l'ont prouvé par la suite.

La question était de savoir si, à cette période de la guerre, le bombardement de grands centres de population était une sage politique; il lut aux Lords un extrait d'un éditorial du *Manchester Guardian*, basé sur une dépêche allemande, qui

Un grave point d'interrogation

remarquait que des dizaines de milliers d'habitants de Dresde étaient maintenant enfouis sous les ruines de la ville, et que la tentative d'identifier les victimes s'était révélée vaine.

« Qu'est-il arrivé le soir du 13 février ? » (demandait le journal). Il y avait un million de gens à Dresde, y compris 600 000 sinistrés et réfugiés de l'Est. Les flammes dévorantes qui envahissaient les rues étroites causèrent de nombreuses morts par manque d'oxygène.

Stokes observa caustiquement qu'il était étrange que les Russes semblent capables de s'emparer de grandes villes sans les réduire en cendres, et posa une question qui rendit perplexe le Premier ministre lui-même.

Que va-t-il se passer avec toutes les villes en ruines et les menaces d'épidémie ? La maladie, la saleté et la pauvreté qui vont survenir ne seront-elles pas impossibles à arrêter ou à maîtriser ? Je me demande si, maintenant, on comprend tout cela. Quand j'ai entendu le ministre (Sir Archibald Sinclair) parler du « crescendo de destruction », j'ai pensé : Quelle expression magnifique pour un ministre de Grande-Bretagne, à ce stade de la guerre !

Stokes attira l'attention sur la dépêche de l'Associated Press du quartier général du S.H.A.E.F.; il la lut même entièrement, la rendant ainsi célèbre pour la postérité; il posa ensuite la question qu'il avait déjà posée si souvent auparavant : les bombardements de terreur faisaient-ils maintenant partie de la politique officielle du gouvernement ? Si oui, pourquoi avait-on fait connaître d'abord et étouffé ensuite la décision du S.H.A.E.F. ? Et pourquoi, en dépit des rapports diffusés par Radio-Paris et publiés à travers toute l'Amérique et même envoyés en Allemagne, les Anglais étaient-ils « les seuls à ne pas avoir le droit de savoir ce qui se faisait en leur nom » ? C'était de la pure hypocrisie de dire une chose et d'en faire une autre. Mr. Stokes concluait en affirmant que le gouvernement britannique regretterait le jour où il avait permis ces bombardements et que ceux-ci resteraient toujours « une tache sur notre écusson ». Ces sentiments eurent une double signification car, exprimés dans un langage plus formel, ils devaient réapparaître dans une note du Premier ministre

Ni louanges ni blâme

aux chefs d'état-major, demandant à la Bomber Command de reconsidérer sa campagne de « terreur ».

Le discours de Mr. Richard Stokes prit fin à 15 h 7, le 6 mars, mais il dut attendre jusqu'à 19 h 50 la réponse du gouvernement. Le lieutenant-colonel Brabner, sous-secrétaire d'Etat adjoint à l'Air, répondit pour Sinclair, bien que celui-ci eût repris sa place. Il fit tout d'abord remarquer que, bien que le rapport du S.H.A.E.F. eût été reçu à Londres le 17 février, il avait été presque immédiatement démenti. Cependant, il ajouta également qu'il souhaitait lui aussi démentir le rapport :

Nous ne gaspillons ni bombes ni temps pour de pures tactiques de terreur. Il est indigne de cet honorable membre de suggérer qu'il y a des commandants de l'Air, des pilotes ou des gens quelconques qui s'assoient dans une pièce et essaient de calculer combien de femmes et d'enfants allemands ils pourront tuer.

Une énigme concernant la mystérieuse dépêche du S.H.A.E.F. resta inexpliquée : lorsque la dépêche de l'Associated Press fut mise en circulation et que Londres s'opposa à sa publication, la première réaction du S.H.A.E.F. fut de refuser sa suppression, sous prétexte qu'elle représentait la politique officielle du S.H.A.E.F. A cette remarque, appuyée par la promesse de preuves documentaires, Sir Archibald Sinclair, lui-même, se crut obligé de répondre : le rapport était certainement faux, Mr. Stokes pouvait le croire.

C'est ainsi que prit fin le dernier débat sur la politique de la Bomber Command, pendant la guerre. Le gouvernement britannique avait réussi à garder le secret depuis le jour où la première attaque avait été lancée sur Mannheim, le 16 décembre 1940, jusqu'à la fin de la guerre.

Un orage semblable éclata à Washington à propos des raids de Berlin et de Dresde. Ce ne fut pas la violente querelle qui avait caractérisé la controverse de Londres, mais un échange de lettres plus discret entre les chefs politiques et militaires : le 6 mars, le général G.C. Marshall reçut l'ordre de répondre à une enquête du secrétaire d'Etat à la Guerre Mr. Henry Simpson, sur l'importance de Dresde en tant que centre de transport et, d'autre part, sur la nature

Un grave point d'interrogation

de la requête russe concernant sa neutralisation. On ne sait pas si la réponse de Marshall fut convaincante ou satisfaisante. Les recherches que l'historien de l'armée de l'Air américaine, Joseph W. Angell Jr. fit après la guerre, ont montré que Dresde était sans aucun doute une cible militaire importante, bien que, d'autre part, on ne possède aucun document prouvant que les Soviets aient jamais demandé aux Alliés de bombarder Dresde.

On pense que le général Marshall a lu plus de choses qu'il n'y en avait dans le mémorandum original du général soviétique Antonov à Yalta, qui faisait mention de deux centres de population de l'Est, mais non de Dresde. A Washington, la querelle se régla paisiblement et à huis clos.

En fait, les Américains lancèrent plus tard leur plus importante attaque indépendante (572 sorties) sur les « centres d'aiguillage de Dresde », le 17 avril — raid que l'histoire officielle américaine ne mentionne pas.

A Londres, la querelle ne se calma pas; bien au contraire, lorsque les premiers rapports issus de sources neutres commencèrent à arriver, elle s'accentua. Entre les 22 et 24 mars, les principaux journaux de Zurich publièrent trois articles d'un témoin suisse des bombardements de Dresde (il y avait une importante population suisse dans la ville). Après les raids, il avait réussi à passer en Suisse pour raconter ce qui s'était passé. Son rapport contenait l'une des descriptions les plus authentiques et les plus complètes des suites de l'attaque et confirma d'une façon incontestable que la ville était à la fois démunie d'abris et de défenses et qu'elle ne contenait pas d'objectifs militaires. On sait également que le 22 février, un représentant de la Croix-Rouge internationale visita Dresde pour s'enquérir du sort des prisonniers de guerre, et il est bien possible que son rapport ait contenu d'autres renseignements que le nombre de morts parmi les prisonniers.

La position du S.H.A.E.F. était que la nouvelle politique de terreur avait été formulée par des chefs de l'armée de l'Air dont on ignorait les noms, mais indépendamment de leurs chefs politiques. Cette suggestion devait se révéler utile après la guerre, lorsqu'il faudrait décider de la responsabilité d'un acte de guerre qu'une fraction de la communauté

Ni louanges ni blâme

européenne était tentée de considérer du même œil que certains excès des puissances de l'Axe.

Le choix d'un bouc émissaire, que l'on pourrait blâmer de façon convainquante pour la brutalité de l'offensive aérienne, présentait quelques difficultés maintenant que les bombardiers n'étaient plus une arme de première nécessité. Les historiens officiels remarquèrent que

le Premier ministre et les membres des milieux dirigeants semblaient éviter le sujet (de la stratégie de l'offensive aérienne) comme s'il leur était désagréable et comme s'ils avaient oublié leurs propres efforts récents pour provoquer et maintenir l'offensive.

Le 28 mars, le Premier ministre signa une note concernant l'offensive aérienne contre les villes allemandes et l'adressa à ses chefs d'état-major; il était très impressionné par les rapports qui arrivaient au gouvernement sur les réactions indignées du monde civilisé en face des attaques des centres de population de l'Est :

Il me semble (écrivait-il) que le moment est venu de remettre en question le bombardement des villes allemandes fondé sur la simple intention de répandre la terreur, quoique sous d'autres prétextes apparents. Autrement, nous prendrons en main un pays totalement dévasté. Nous ne pourrons, par exemple, trouver en Allemagne de matériaux de construction pour notre propre utilité puisqu'il faudra subvenir temporairement aux besoins des Allemands eux-mêmes. La destruction de Dresde met sérieusement en question les procédés de bombardement des Alliés. Je pense que, dorénavant, les objectifs militaires doivent être considérés avec plus de rigueur, dans notre propre intérêt plutôt que dans celui de l'ennemi.

Le secrétaire aux Affaires étrangères m'a entretenu à ce sujet et je sens la nécessité d'une concentration plus précise sur les objectifs militaires, tels que le pétrole et les communications derrière le front actuel, et non sur de simples actes de terreur et de destruction gratuite, quelque impressionnante qu'ils soient.

C'était, certes, un document extraordinaire. Ceux qui prirent connaissance de son contenu l'interprétèrent de deux façons; ou bien la note avait été hâtivement rédigée dans

Un grave point d'interrogation

la fièvre et l'agitation d'événements importants, et à un moment où le Premier ministre sous une tension personnelle considérable s'efforçait de tenir compte des suites de l'attaque de Dresde; ou bien elle pouvait au contraire être considérée comme une tentative soigneusement rédigée pour attribuer, aux yeux de la postérité, toute la responsabilité des raids de Dresde aux chefs de l'état-major et plus particulièrement, à la section de bombardement et à Sir Arthur.

Quels que soient les motifs qui l'avaient poussé à cette note — et il est plus charitable d'opter pour le premier que pour le second motif — le Premier ministre avait maintenant rendu sa position personnelle parfaitement claire; tandis que Mr. Richard Stokes, à la Chambre des Communes, avait parlé de Dresde comme d'une éternelle « tache sur l'écusson » du gouvernement britannique, le Premier ministre semblait rejeter le blâme sur les chefs de la Bomber Command.

C'était tout à l'honneur du chef d'état-major de l'armée de l'Air qu'il refusât d'accepter cette note telle qu'elle était rédigée, et que le Premier ministre fût obligé d'en composer une autre. Il est très possible que le Premier ministre ne se soit pas rendu compte de ce qu'impliquait cette première note. Quelques jours plus tard, les officiers supérieurs de la Bomber Command étaient au courant de l'existence de cette note, bien que l'on ne soit pas sûr que Sir Arthur Harris en ait pris connaissance. Sir Robert Saundby, en tant que représentant de Harris à High Wycombe, avait tous les jours une conversation téléphonique avec Sir Norman Bottomley, et il est probable que le chef adjoint de l'armée de l'Air a décrit la nature de la note du Premier ministre au cours de l'une de ces conversations privées. Quoi qu'il en soit, Saundby se souvient très bien de la surprise et de la consternation ressenties parmi les dirigeants de l'armée de l'Air, lorsqu'ils saisirent les implications du Premier ministre. Ce qui les surprit le plus, raconta plus tard Saundby, était la suggestion que la Bomber Command avait mené une offensive purement terroriste, de sa propre initiative « bien que sous d'autres prétextes ».

Les historiens officiels parlent des « mots sévères du Premier ministre (pas sur le plan moral) bien qu'il ait lui-même

Ni louanges ni blâme

activement contribué à inciter la réalisation » (du raid de Dresde).

Il semblait aux chefs d'état-major (rapporte Saundby) que le Premier ministre essayait de prétendre qu'il n'avait jamais ordonné ni conseillé cette sorte de chose. Cette attitude du Premier ministre ne lui faisait pas justice en considération de ce qu'il avait fait et dit auparavant. Il était coutumier de ces mouvements impulsifs qui allaient très bien dans une conversation mais pas dans une note écrite. Elle aurait pu faire supposer que le Premier ministre avait été amené par ses conseillers militaires à approuver une politique de bombardements de terreur, parce qu'ils les avaient « déguisés » en opérations militaires. Mais à cette époque, le Premier ministre commençait à envisager l'après-guerre.

C'est à cette possible implication que les chefs de l'état-major s'opposèrent. Ils étaient entièrement d'accord avec la conclusion principale de la note. Ayant pris cette position ferme contre la rédaction de cette note du 28 mars, les chefs de l'état-major et les officiers de la Bomber Command qui avaient, par hasard, eu connaissance de toute l'affaire, furent doublement surpris lorsque le Premier ministre retira presque immédiatement sa note.

Nous avons tous pensé que c'était à son honneur (ajouta Sir Robert Saundby). Il était assez fort pour le faire.

Par suite de l'opposition de l'état-major de l'armée de l'Air à sa première note, le Premier ministre en rédigea une nouvelle, rédigée avec plus de prudence que la première. Elle ne faisait aucune allusion directe à Dresde ni aux avantages que les bombardements terroristes représentaient pour l'ennemi.

Il me semble (écrivit le Premier ministre, le 1^{er} avril) que le moment de revoir la question du prétendu « Bombardement de zone » des villes allemandes, du point de vue de nos intérêts personnels, soit venu. Si nous nous emparons d'un pays totalement dévasté, il y aura un grand manque de logements pour nous et nos alliés, et nous serons incapables de nous procurer des matériaux de construction en Allemagne puisqu'il faudra subvenir temporairement aux besoins des Allemands eux-mêmes. Nous devons éviter que nos attaques soient par la suite plus

Un grave point d'interrogation

pernicieuses pour nous-mêmes qu'elles ne le sont dans l'immédiat pour les efforts de guerre de l'ennemi. Veuillez me faire connaître votre avis.

Cette note fut acceptée sans réserve par l'état-major de l'Air; comme Sir Robert Saundby l'a fait remarquer, elle était tout à fait en accord avec leurs propres opinions. La prompte réaction du Premier ministre confirme le fait que sa note originale n'avait pas été écrite dans l'intention d'attaquer quiconque; il fut peut-être considérablement surpris de l'interprétation qu'elle avait suscitée.

Il faut ici rappeler que, le 26 janvier, le Premier ministre avait demandé au secrétaire d'Etat à l'Air si Berlin et, sans doute, d'autres grandes villes d'Allemagne de l'Est ne devaient pas être considérées comme des objectifs particulièrement intéressants; c'était à la suite de cette note adressée à Sir Archibald Sinclair — note que le Premier ministre n'a pas incluse dans ses Mémoires — que Sir Arthur Harris avait reçu l'ordre de bombarder Dresde, Leipzig et Chemnitz.

Les vues du secrétaire aux Affaires étrangères sur l'offensive de bombardement, telles qu'elles apparaissaient dans le second paragraphe de la note originale aux chefs d'état-major, représentaient également une remarquable volte-face : trois ans auparavant, dans une lettre adressée au secrétaire d'Etat à l'Air, le 15 avril 1942, Mr. Anthony Eden s'était nettement révélé en faveur des attaques des villes allemandes, même si elles ne contenaient pas d'objectifs d'importance majeure :

Les effets psychologiques des bombardements ont peu de rapport avec l'importance militaire ou économique de l'objectif; ils sont uniquement déterminés par l'importance de la destruction occasionnée... C'est pourquoi je désire recommander que, dans le choix des objectifs allemands, on prenne en considération les villes de moins de 150 000 habitants qui ne sont pas très défendues, même si elles ne contiennent que des objectifs d'importance secondaire.

Sir Arthur Harris prétend qu'il ne fut pas mis au courant des termes de la première note du Premier ministre, et pas une seule fois, après la guerre, il n'attira l'attention

Ni louanges ni blâme

publique sur le rôle que le Premier ministre avait lui-même joué pour décider des raids de Dresde. Chose remarquable, lorsqu'il fut personnellement informé que l'histoire officielle faisait état de la façon dont le Premier ministre semblait désavouer cette sorte d'opérations, il refusa tout d'abord de le croire.

Dans ses mémoires, le Premier ministre mentionne la tragédie de Dresde dans ces termes :

Le mois suivant, nous avons dirigé un raid important sur Dresde, alors centre de communications du front de l'Allemagne de l'Est.

Aucune tentative n'est faite pour décrire l'ampleur des tragédies individuelles qui furent infligées à la ville, pas plus que les controverses déclenchées à son propos ni les conséquences du raid; il insiste cependant dans ses mémoires sur sa position catégorique lorsqu'il persuada le général Eisenhower de ne pas faire prendre Dresde par les troupes américaines. Sir Arthur Harris n'était ni vindicatif ni expansif, et même s'il avait connu la nature de la note du 28 mars, que le Premier ministre avait l'intention d'adresser à ses chefs d'état-major, il est peu probable que le chef de la Bomber Command eût fait le moindre commentaire.

Au cours des dix-huit années qui ont passé depuis l'affaire de Dresde, Sir Arthur a écrit bien peu de choses sur la part qu'il avait prise avec ses courageuses troupes à la victoire; ses critiques, ils sont légions, n'ont pas été aussi réticents. Le gouvernement travailliste d'après-guerre, qui refusa d'accepter sa note officielle sous prétexte qu'elle contenait des appendices statistiques, nourrissait un ressentiment tout particulier contre un homme qui avait gagné tant d'admiration et de respect parmi ses troupes et qui, au cours de la guerre, avait eu avec plusieurs des membres dirigeants du parti travailliste d'inévitables démêlés dont il était sorti vainqueur, comme lui seul pouvait le faire.

Lorsque Clement Attlee, adjoint du Premier ministre pendant la guerre, rappela, en 1960, qu'il pensait que Harris n'avait « jamais été extraordinaire » et affirma que « toute cette attaque contre les villes » n'avait pas servi autant que s'il avait fait un usage plus efficace de ses bombes, et

Un grave point d'interrogation

qu'il « aurait pu concentrer davantage ses attaques sur les objectifs militaires », Sir Arthur répondit sèchement que :

La stratégie de la force de bombardement critiquée par Lord Attlee fut décidée par le gouvernement, dont lui (Lord Attlee) fut l'un des dirigeants pendant toute la guerre. La décision de bombarder les villes industrielles dans le but de saper le moral allemand fut prise, en force, avant que je devienne commandant en chef de la Bomber Command.

Aucun commandant en chef n'aurait eu l'autorisation de prendre de telles décisions, si capable fût-il de les exécuter.

Sir Arthur exprima plus tard son vif regret d'avoir été incité à prendre part à la controverse publique sur les bombardements.

A la Chambre des Communes, Sir Arthur ne manquait pas de défenseurs. Beaucoup d'anciens officiers et de membres du personnel de la Bomber Command se trouvaient parmi les nouveaux députés élus aux élections de 1946. L'un d'entre eux au cours d'un long débat, le 12 mars 1946, attira l'attention publique sur quelque chose qui troublait plusieurs hommes de la Bomber Command depuis la guerre. Il s'étendit longuement sur la question suivante : les opérations de la Bomber Command étaient-elles militairement et stratégiquement justifiées ? Et il ajoutait :

Cette question s'est présentée à mon esprit du fait qu'à la fin de l'année dernière, sur la liste des honneurs de la nouvelle année, le nom de la personnalité principale de la Bomber Command, Sir Arthur Harris, était notoirement absent. Je sais que l'on me répondra que, six mois auparavant, il avait reçu l'ordre de la G.C.B.¹. Mais il s'est retiré de la Royal Air Force sans avoir reçu la moindre expression publique de gratitude pour le travail que sa Section avait accompli sous ses ordres. Il a quitté l'Angleterre, en chapeau melon, pour l'Amérique (en route vers l'Afrique du Sud), sans avoir été inclus dans la liste des honneurs de fin de service. Les hommes qui ont servi dans la Section de bombardement estiment que ce qui apparaît comme un affront pour le commandant en chef de cette Section est en fait un affront pour ceux qui y ont servi et naturellement pour ceux qui ont subi des pertes. Nous estimons que si notre section a bien accompli sa tâche, ainsi que, du reste, nous le pensons, le moins que l'on puisse faire pour

1. G.C.B. : grand-croix de l'Ordre du Bain (N.d.T.)

Ni louanges ni blâme

elle est de décerner à son chef une récompense comparable à celles qui sont décernées aux officiers supérieurs d'unités semblables, particulièrement dans d'autres services.

Sir Arthur fut, en fait, nommé baron en 1953; et dans leur aperçu terminal des hauts faits de la Bomber Command, les historiens officiels écrivaient, en 1961 :

Naturellement, l'envergure de l'offensive variait de même que les risques encourus par les hommes, mais la ligne avant était toujours en danger. Régulièrement, et souvent plusieurs fois par semaine, le commandant en chef lançait pratiquement toute sa ligne avant dans une bataille incertaine et quelquefois aussi toute sa réserve. Chaque fois, il devait tenir compte du risque représenté par la défense ennemie mais aussi par le temps. Chaque fois, il aurait pu subir un désastre sans merci. L'endurance, la détermination et la conviction de Sir Arthur Harris, qui fut le responsable pendant plus de trois ans, méritent d'être commémorées ainsi que les mérites de son adjoint, Sir Robert Saundby, qui partagea ses responsabilités avec lui et ses prédecesseurs pendant près de cinq ans.

Moins d'un an après la fin de la guerre, ses hommes n'ayant été cités sur aucun monument commémoratif ni récompensés de leurs services au cours de la plus sanglante et de la plus longue bataille de la guerre par la moindre médaille, il annonça sa décision de prendre un poste commercial en Afrique du Sud où il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse.

Le 13 février 1946, l'ancien commandant en chef de la Bomber Command de la R.A.F. quitta le port de Southampton pour la première étape de son voyage; cette nuit-là, à travers l'Allemagne centrale et l'Allemagne de l'Est, les cloches des églises se mirent à sonner. Pendant vingt minutes ces cloches sonnèrent à travers un territoire maintenant occupé par une force aussi impitoyable que l'avait été celle que la Bomber Command avait eu pour mission de détruire. C'était le premier anniversaire du plus grand massacre de l'histoire d'Europe, massacre accompli dans l'intention de mettre à genoux un peuple qui, corrompu par le nazisme, avait commis contre l'humanité les plus grands crimes de l'Histoire.

APPENDICES SUR L'OFFENSIVE RÉGIONALE

APPENDICE I : RAPPORT DU DIRECTEUR DE LA POLICE DE KASSEL SUR LE RAID AÉRIEN DE KASSEL, LE 22-10-1943.

*Conseiller médical du District militaire IX, GIESSEN,
le 1^{er} novembre 1943.*

Au Médecin du Corps
Corps Auxiliaire G. Q. IX,
District militaire IX,
KASSEL

Rapport sur les examens *post-mortem*
faits à Kassel le 30-10-1943.

Cinq des corps choisis par le médecin-chef de la Police, le docteur en chef de la police militaire Fehmel, furent disséqués au cimetière. Ces cadavres des personnes tuées pendant le bombardement terroriste de Kassel le 22-10-1943 avaient été retrouvés dans des caves au bout de plusieurs jours. On ne possède pas de plus amples détails. Il y avait deux cadavres d'hommes d'environ 18-20 ans, trois de femmes, dont une devait avoir 50 à 60 ans, et deux à peu près 30 ans.

Les corps ne montraient aucun signe de blessures externes. Ils étaient dans un degré avancé de putréfaction. La peau était atteinte de ce que l'on appelle l'emphysème des cadavres, provoqué par des bactéries septiques, spécialement sur la tête, la poitrine et les extrémités ainsi que les organes internes, plus ou moins selon les cadavres. Par suite d'hémolyse, la peau était à certains endroits d'un rouge uniforme, mais elle était déjà verte sur de larges surfaces. Cette coloration verte est attribuée à

La destruction de Dresde

l'action du sulfure d'ammonium sur l'hémoglobine réduite qui avait précédé. Cette coloration verte, dont l'analyse a été particulièrement détaillée aux conférences de Kassel, ne se manifeste qu'après la mort sur les cadavres, on ne peut la lier à aucun des poisons chimiques particuliers que l'ennemi a pu employer pendant les bombardements terroristes.

On n'a trouvé, au cours des examens *post-mortem*, aucune raison de soupçonner l'ennemi d'avoir employé des poisons chimiques particuliers, pas même dans le système respiratoire. Les poumons étaient enflés d'un peu d'œdème. Le sang était encore fluide; il y avait des caillots de graisse dans le cœur. Le sang pris à l'un des individus et examiné par le directeur, le Dr Wrede du Hessisches Chemische Untersuchungsamt (bureau d'analyse chimique de Hesse) à Giessen, révéla une grande quantité d'oxyde de carbone, à l'analyse spectroscopique et à l'analyse chimique, selon les communications qu'il me téléphona. Ainsi, la mort, dans ce cas et probablement dans d'autres aussi, pouvait être attribuée à l'empoisonnement par l'oxyde de carbone. J'aimerais mentionner que l'on a observé dans l'un des cas une rupture majeure des poumons et qu'il y a eu un léger épanchement de sang dans les cavités pleurales. Il est probable que cette rupture a été provoquée par la décompression qui suit les explosions violentes, peut-être par suite d'une prétendue « mine d'air ».

On peut expliquer l'empoisonnement à l'oxyde de carbone simplement par le fait que les bâtiments avaient été enflammés par des nombreuses bombes au phosphore, fait caractéristique du raid de terreur sur Kassel¹. Dans d'autres cas, le manque d'oxygène, les effets de la chaleur et peut-être aussi l'inspiration de fumée jouèrent un certain rôle. Ce qu'on appelle « le coup de chaleur » doit avoir été aussi la cause de nombreuses morts, si l'on considère le degré énorme auquel s'est progressivement élevée la température dans les caves et que l'on sentait lorsque l'on y pénétra le 30-10-1943.

Pour conclure, laissez-moi mentionner le cas d'un vieux major de 60 ans, appartenant à la même unité que moi, et qui fut disséqué le 30 octobre à Hersfeld. Ce major trouva la mort dans la cave de sa maison, à Kassel, sa tête ayant été prise entre deux poutres en flammes. De part et d'autre, la peau de la tête portait de larges brûlures et, de plus, on observait une sérieuse nécrose et un début de formation d'escarres superficielles sur la muqueuse de la trachée et ses branches, et une pneumonie lobaire confluente. La nécrose et les escarres étaient sans doute simplement dues à l'énorme chaleur. Il faut finalement mentionner le cas du pompier qui fut l'objet du rapport du professeur Førster (de Marburg) au médecin-chef de la police militaire

1. Les Allemands avaient pratiquement l'habitude d'appeler toutes les bombes incendiaires remplies de pétrole et de benzol « bombes au phosphore », en raison de leurs petites capsules d'ignition, pleines de phosphore.

Appendices sur l'offensive régionale

Fehmel, et qui fut le point de départ des examens et des conférences du 30 octobre. N'ayant pas réussi à me mettre en rapport avec le professeur Fœrster samedi, j'ai eu aujourd'hui une conversation téléphonique avec lui, de Giessen; le professeur Fœrster m'a informé que le pompier n'était pas mort d'un empoisonnement à l'acroléine mais, à son avis, de l'inhalation de gaz chauds ayant causé les changements pulmonaires observés. Dans le cas de cet homme, on ne relevait aucune coloration verte de la peau. L'intérêt de ce cas s'arrête donc ici.

Finalement, je répète que la coloration verte de la peau relevée sur les cadavres de Kassel n'était qu'une manifestation *post-mortem*, et aucune autre raison n'a été trouvée qui permette de penser que l'ennemi a employé des poisons chimiques particuliers.

Signé : Professeur HERZOG,
Médecin chef de l'état-major.
Conseiller médical du 9^e District militaire.

APPENDICE II : RELATIONS ENTRE LE TONNAGE DE BOMBES ET LE NOMBRE DE MORTS ET DE SANS-ABRI; BILANS OBTENUS PAR LES THÉORIES DE LINDEMANN ET DE BLACKETT.

I. — *Les théories.*

- a) La théorie du professeur Blackett, exposée dans « Note sur certains aspects de la méthodologie en recherche opérationnelle; exemples tirés de l'offensive de bombardement », était la suivante : « Nous nous attendons à ce que 0,2 Allemand soit tué par tonne de bombe lancée. »
- b) La théorie du professeur Lindemann, exposée dans sa note du 30 mars 1943 au Premier ministre, était la suivante : « Une tonne de bombes lancée sur un quartier résidentiel... fait de 100 à 200 sans-abri. »

II. — *Les raids.*

Les sept principaux raids ou séries de raids mentionnés dans ce livre et pour lesquels il existe des chiffres concernant le nombre de bombes soi-disant lancées (selon les statistiques opérationnelles) ainsi que le nombre des morts et des sans-abri, sont catalogués ci-dessous. Ces chiffres sont tirés des rapports du directeur de la police ou du bilan américain des bombardements. Pour Dresde, le nombre des sans-abri a peu de signification puisque, en plus de sa population normale de 650 000 habitants, il y avait environ 300 000 à 400 000 réfugiés sans-abri dans la ville avant les bombardements. 75 358 foyers furent totalement détruits et 11 500 sérieusement endommagés.

III. — *Statistiques et bilans.* (Voir tableau ci-après.)

DATE	VILLE	TONNAGE DÉCLARÉ	NOMBRE DE SANS-LOGIS	BILAN DE LINDEMANN	NOMBRE DE TUÉS	BILAN DE BLACKETT
28- 3-42	Lübeck	441	25 000	60 000	320	88
28- 5-43	Wuppertal- Barmen	1 895,3	118 000	225 000	2 450	380
24- 7-43		2 282				
27- 7-43	Hambourg	2 074	753 000	975 000	43 000	1 320
29- 7-43		2 240				
22-10-43	Kassel	1 823,7	150 000	270 000	5 830	360
11- 9-44	Darmstadt	872	70 000	130 000	12 300	175
14-10-44	Branswick	847	80 000	123 000	561	170
13- 2-45	Dresde	2 978	400 000	450 000	135 000	600

Appendices sur l'offensive régionale

IV. — Observations.

D'une façon générale, l'évaluation de Blackett était 51 fois trop faible, celle de Lindemann 1,4 fois trop élevée, si l'on prend la proportion moyenne de 100 à 200 sans-abri par tonne de bombes; dans presque tous les cas, le nombre des sans-abri approche les limites fixées dans sa note.

APPENDICE III : RÉSULTATS DU BILAN DES DÉGATS CAUSÉS PAR LES BOMBARDEMENTS DE DRESDEN
ÉTABLIS PAR LE CENTRE D'URBANISME, LE 11 NOVEMBRE 1945 (PAR QUARTIER).

	TRACHAU	WEISSER-HIRSCH	COTTA	CENTRE-VILLE	BLASEWITZ	PLAUEN	LEUBEN	TOTAUX
	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
<i>Immeubles résidentiels (Wohngebäude)</i>								
Y compris les zones urbaines	13, 14, 15, 16	17, 18, 19	7, 8, 9, 10	1, 2, 5, 6	3, 4, 21, 26	11, 12	20, 22, 23, 24, 25	
Autorités de la ville ..								
A l'origine	5 382	5 579	4 343	3 420	6 325	4 666	5 755	35 470
Totallement détruits ..	267	802	1 228	3 308	3 700	954	857	11 116
Gravement endommagés	277	220	320	16	371	625	173	2 002
Moderément endommagés	251	104	621	28	363	100	143	1 610
Légèrement endommagés	1 631	3 011	819	68	1 891	1 516	4 385	13 211
<i>Foyers (Wohnungen)</i>								
A l'origine	30 157	27 800	39 087	28 410	51 000	22 800	20 746	220 000
Totallement détruits ..	2 940	4 491	9 000	24 866	25 000	5 930	3 131	75 358
Gravement endommagés	1 106	1 232	3 000	242	2 000	3 650	270	11 500
Moderément endommagés	1 263	582	2 200	428	1 200	790	643	7 106
Légèrement endommagés	6 524	16 862	11 700	420	22 000	8 210	15 220	80 936

Les chiffres ci-dessus ont été obtenus, d'une part par des examens détaillés, d'autre part, au moyen d'estimations très précises.

SOURCES

LES PRÉCÉDENTS

CHAPITRE PREMIER

Les références aux précédentes opérations aériennes de la R.A.F. et de la Luftwaffe sont tirées d'une note du ministère de l'Air sur le bombardement des villes ouvertes du 2 juin 1943, la description du raid de Fribourg est basée sur l'exposé d'Anton Hoch reproduit dans *Vierteljahresheft für Zeitgeschichte*, Heft 2, publié en 1956 par l'*Institut für Zeitgeschichte* de Munich; la déclaration du D.N.B. est reproduite dans le *Times* du 11 mai 1940. Le démenti français, les déclarations du ministère de l'Air et du Foreign Office apparaissent dans le *Times* et le *Manchester Guardian* du 11 mai 1940. L'exposé du docteur Hans-Adolf Jacobsen, « *Der deutsche Luftangriff auf Rotterdam* », fut d'abord publié dans *Wehrwissenschaftliche Rundschau* (mai 1958), Francfort-sur-le-Main; la partie de cet essai qui traite de Rotterdam est basée tout d'abord sur le travail de Jacobsen, mais aussi, en partie, sur l'exposé de la branche historique du ministère de l'Air, publié dans *Grande stratégie H.M.S.O.*, séries militaires du Royaume Uni, vol. II, pp. 569 et suivantes du 15 mars 1946. La déclaration de la légation royale hollandaise à Washington reprend exactement l'article du *New York Times* du 17 juillet 1940.

La déclaration du *Times*, qui commentait les rapports américains sur le premier raid de Berlin, fut publiée dans les éditions du 3 septembre 1940; les références au discours d'Adolf Hitler ont été prises dans le texte officiel du N.S.D.A.P.; les détails concernant la bataille de Grande-Bretagne et le *blitz* de Londres sont basés sur les informations tirées de la *Chronologie de la Seconde Guerre mondiale*, Institut royal des Affaires inter-

La destruction de Dresden

nationales, et de *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne 1939-1945*, ainsi que sur les chiffres produits par la section historique de l'armée de l'Air. Les opinions de sir Robert Saundby ont été exprimées directement à l'auteur; les deux raids de Dresden de 1940 ont été commentés dans les Bulletins du ministère de l'Air n° 2235 et 1796. L'attaque de la Luftwaffe sur Coventry est décrite en détail dans *Défense du Royaume Uni*, de Basil Collier (H.M.S.O.) et *Royal Air Force 1939-1945*, vol. I.

CHAPITRE II

Le rapport Butt et les renseignements qui ont permis sa rédaction sont rapportés dans *The Prof* du professeur R. Harrold (Londres, 1956); et *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne 1939-1945*, vol. I, et vol. IV, p. 205; les expériences du docteur Zuckermann sont décrites dans *Les effets biologiques des explosions*, H.M.S.O. (Londres, 1953); *Les effets physiologiques des explosions*, par P. L. Krohn D. Whitteridge et S. Zuckermann dans *Lancet*, 1942; on en trouve des références dans *Hansard*, débats parlementaires, vol. 382, col. 710. Les calculs du professeur Blackett sont reproduits dans son exposé *Remarques sur certains aspects de la méthode de recherches opérationnelles*, publié par la British Association dans son journal, vol. V, n° 17, avril 1948; l'exposé du professeur Lindemann est décrit en détail dans *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945*, vol. I, et ses conséquences dans *Tizard Memorial Lecture*, du professeur Blackett, du 11 février 1960; il y a des références à l'enquête du chef d'état-major de l'armée de l'Air dans *Royal Air Force 1939-1945*, vol. II, p. 124; la directive de Casablanca est exposée dans *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945*, vol. IV, pp. 153-54. La mise au point de l'H2S est décrite dans *L'œil du bombardier* de Dudley Saward (Londres, 1959) et les contre-mesures allemandes dans *Sitzungsprotokol der Arbeitsgemeinschaft Rotterdam* (Zehlendorf, 1943); la description de l'aide donnée par des aviateurs prisonniers se trouve dans les notes de la rencontre du 22 juin 1943; les questions posées au sujet du Comité de restriction des bombardements apparaissent dans *Hansard*, débats du parlement, vol. 387, coll. 1622; et vol. 393, coll. 364-4.

La description de l'attaque de Wuppertal-Barmen est basée sur les descriptions publiées dans les bulletins du ministère de l'Air, *Royal Air Force, 1939-1945*, vol. II, pp. 290-1, et *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945*, vol. II, pp. 131-132; la discussion autour de la carte de l'objectif i (g) (i) 32 pour Wuppertal-Elberfeld, est basée sur les renseignements fournis à l'auteur par sir Robert; les ren-

Sources

seignements supplémentaires sur la composition et la délivrance de l'attaque ont été fournis à l'auteur par la section historique de l'armée de l'Air; le minutage de la défense allemande est décrit dans *Erfahrungsbericht über Aufklärung und Gegenmassnahmen zum englischen Oboe-verfahren*, du major D. R. Dahl, daté du 30 mai 1943 (LGKDO VI Munster). Le discours sur Wuppertal du Dr Goebbels, auquel il est fait référence, a été pris dans le texte imprimé du *Volkischer Beobachter* du 19 juin 1943.

CHAPITRE III

La description de la bataille de Hambourg est basée sur le rapport du général de brigade S.S. Kehrl, directeur de la police de Hambourg, sur les raids de juillet et d'août 1943, daté du 1^{er} décembre 1943 (Hambourg); sur les récits de l'exécution des attaques contenus dans *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945*, vol. II, pp. 138-167, et dans *Royal Air Force 1939-1945*, vol. III, pp. 5-11; sur les renseignements et les cartes fournies par l'officier pilote J. Moorcroft. Le récit du développement des contre-mesures *Corona* est basé sur les communications personnelles du vice-maréchal de l'Air E. B. Addison, sir Robert Saundby et Mme Barbara Lodge, l'officier W.A.A.F. mentionné dans *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945*, vol. IV, p. 23; le succès de l'attaque de Kassel est décrit d'après les sources publiées dans *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945*, vol. II, p. 161, et le rapport du directeur de la police qui n'a pas été publié, *Erfahrungsbericht zum Luftangriff vom 22.10.43 auf den LO.1 Ordnung Kassel*, daté du 7 décembre 1943. La partie relative aux travaux d'Herschel est basée sur le rapport du directeur R. A. Fleischer (qui n'a pas été publié), daté du 29 octobre 1943 (Kassel). Les renseignements complémentaires relatifs à la composition et au déroulement de l'attaque ont été communiqués à l'auteur par la section historique de l'armée de l'Air.

Les références du *Luftschutzgesetz* du 31 août 1943 sont tirées du *Reichsgesetzblatt* 1943, p. 506; la remarque du Dr Goebbels sur la Ruhr a été répétée par son conseiller de Presse, Wilfried von Ofen, dans son *Mit Goebbels bis zum ende* (Buenos Aires) à la date du 28 juin 1943. L'explication de Sinclair à Portal se trouve dans *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne 1939-1945*, vol. III, p. 116. Les grandes lignes de la conférence de Cripps et ses conséquences sont décrites dans les communications du chanoine Collins et de sir Robert Saundby à l'auteur. Le débat de la Chambre des Communes du 1^{er} décembre 1943 tiré de *Hansard*, rapport parlementaire, vol. 395, coll. 338.

La destruction de Dresde

CHAPITRE IV

L'effet des V-1 sur la production de bombes de 1 000 livres est souligné dans *Vision du futur* du général de brigade P. Huskinson, Londres, 1949; l'attaque de Munich est basée sur la description contenue dans *Le groupe de bombardement n° 5*, de W. J. Lawrence (Londres, 1951) et sur le rapport du directeur de la police (qui n'a pas été publié) *Vorläufiger Abschlussbericht Über den Luftangriff auf die Hauptstadt der Bewegung vom 25.4.44* (Munich, 25.4.1944).

Des renseignements supplémentaires se trouvaient dans les communications adressées personnellement à l'auteur par le maréchal de l'air sir Ralph Cochrane et le group captain G. L. Cheshire, V. C. les attaques de Königsberg sont tirées des ouvrages de Lawrence, *op. cit.*, et de *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945*, vol. III, pp. 179-180. L'attaque de Darmstadt est tirée de l'ouvrage de Lawrence et du rapport de la police tel qu'il est mentionné dans une lettre du 26 mars 1946 au gouvernement militaire américain de Darmstadt; le contenu des archives de la paroisse Saint-Ludwig est tiré de *Die Pfarrchronik von St. Ludwig in Darmstadt, 1790-1945* (publié à Darmstadt, 1957); la description de l'attaque de Brunswick est basée sur les renseignements publiés par Lawrence, *op. cit.*, sur des photographies fournies par le lieutenant d'aviation Steele; les mesures de lutte contre le feu et les mesures ARP sont tirées de l'ouvrage de Rudolph Preschner, *Der Rote Hahn Über Braunschweig* (Brunswick, 1955). D'autres renseignements sont tirés du *Braunschweiger Tageszeitung*, du 16 octobre 1944.

L'ARRIÈRE-PLAN HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

Webster et Frankland ont mentionné la requête faite au gouvernement soviétique en octobre 1944 pour que Dresde soit bombardée, dans *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945* », vol. III, p. 108. Elle est confirmée directement par le général de brigade M. B. Burrows, le général J. R. Deane, et le lieutenant-colonel Brinkman; le minutage de l'attaque du 7 octobre, sa composition et son exécution sont basés sur le VIII^e résumé des objectifs de l'armée de l'Air; les résultats sont tirés de *Die Zerstörung und Wiederaufbau von Dresden*, du professeur Max Seydewitz (Dresde, 1955) et des renseignements de plusieurs prisonniers alliés cantonnés à

Sources

Dresde; les autres détails sur les conséquences du bombardement ainsi que les renseignements relatifs aux installations industrielles et militaires de la ville viennent des déclarations des habitants de Dresde.

Les remarques de la section de l'Intelligence du ministère de l'Intérieur viennent d'une lettre de McIvor (chef de la section de l'Intelligence au ministère de l'Intérieur) à A. Nicholls, de la section historique de l'armée de l'Air, du 12 avril 1947.

La description des dispositifs de la flak de Dresde était basée en grande partie sur les déclarations de Herr Götz Bergander, Berlin; les dates de l'utilisation de la flak viennent de plusieurs sources privées; d'autres renseignements ont été empruntés au *Rapport sommaire sur les bombardements de l'aviation stratégique américaine*, 31 octobre 1945.

Le récit de l'offensive de janvier de l'armée soviétique est basée en grande partie sur *Geschichte der Zeiten Welkrieges*, de Tippelskirch, p. 562 et suivantes. L'appel de Guderian au Führer et sa réponse négative se trouve dans Tippelskirch, p. 613. L'évacuation de l'Est et les circonstances conduisant à l'envahissement de Dresde par les réfugiés, ainsi que l'évacuation de la Silésie et de la Poméranie sont basées sur *Dokumentation der Deutschen aus Ost Mittel-Europa*, vol. I, publié par Bundesministerium für Flüchtlinge, Vertriebene und Kriegsgeschädigte (Bonn, 1951). (Des points mineurs ont été extraits des vol. II-IV de cette documentation historique, qui existe également dans une traduction anglaise du ministère fédéral des Expulsés, Réfugiés et Victimes de la guerre à Bonn.)

Le récit du raid du 16 janvier 1945 a sa source dans une déclaration faite à l'auteur par Mr. Richard Dugger, ancien opérateur dans le 448^e groupe de bombardement, 2^e division de l'Air; les statistiques sont extraites du VIII^e abrégé sur les objectifs de l'armée aérienne et de l'histoire du 44^e groupe de bombardement, 2^e division de l'Air. Les dégâts causés sont empruntés à Seydewitz, *op. cit.*, à des sources privées et aux déclarations des habitants de Dresde. Les références à la mort des soldats anglais au cours des raids se trouvent dans le *Journal de camp de l'Arbeitskommando 1326, Dresde*; d'autres renseignements ont été pris dans la lettre du soldat Norman Lea à ses parents, datée du 5 février 1945.

L'ordre du gauleiter Hanke, interdisant l'évacuation de Silésie des hommes valides, est mentionné dans *La stratégie de la Silésie, 1945-1946* (Munich, 1952) p. 53.

Les informations de la Bomber Command sur la situation des prisonniers de guerre fut rappelée dans une communication personnelle de sir Arthur à l'auteur; des renseignements statistiques détaillés ont été fournis pour ce travail par les archives du ministère de la Guerre (Londres) et par le chef archiviste, Sherrod East, de la section des archives de la Deuxième Guerre mondiale à Washington; les détails concernant les camps en

La destruction de Dresden

transit ont été basés sur des communications du ministère de la Guerre à l'auteur et sur le *Journal de camp de l'Arbeitskdo 1326*. Le travail des réfugiés dans les gares de Dresden était décrit dans les journaux personnels des anciens R.A.D.W.J. Maidenführerin Margarete Fuhrmeister, Mannheim, et de Hans Voigt, ainsi que dans les déclarations des autres citoyens.

Le transport de Radio-Breslau à Dresden a été décrit en détail dans trois articles parus dans *Aktuell* (Munich), n° 5-7, 1962; l'évacuation de la Luftgaukommando de Breslau a été décrite à l'auteur par le Major Victor Scheide. Les remarques de la fin viennent du journal du Caporal S. Gregory.

CHAPITRE II

La discussion de la relation entre l'offensive des centres de population de l'Est et le plan *Thunderclap* est basée sur des documents publiés dans *L'histoire officielle de la stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-1945*, et dans *L'histoire des forces de l'armée de l'Air pendant la Deuxième Guerre mondiale*, ainsi que sur des communications faites à l'auteur par le maréchal de la R.A.F. sir Arthur Harris, et le maréchal de l'Air sir Robert Saundby. Les conditions des réfugiés de Berlin ont été décrites dans le *Times*, Londres, 25 janvier 1943. Les instructions données à Harris par sir Norman Bottomley ont été entièrement rapportées dans Webster et Frankland, *op. cit.*, vol. IV, p. 301 (Appendice 28) sous le titre de *Lettre de Bottomley à Harris*, 27 janvier 1945.

La discussion sur la préparation de l'attaque américaine est basée sur *Les forces de l'armée de l'Air pendant la Seconde Guerre mondiale*, vol. III, p. 722 et suivantes et sur des communications faites personnellement à l'auteur par le général C. A. Spaatz. Les complications de la mission britannique à Moscou ont été relatées dans des communications personnelles faites à l'auteur par le général de division M. B. Burrows. Les représentations du ministère de la Guerre au C.I.G.S. sur Dresden sont basées sur des communications personnelles du major (G.S.) D. Ormsby-Gore (maintenant sir David Ormsby-Gore). Les nouvelles directives proposées sont tirées de *Les forces de l'armée de l'Air pendant la Deuxième Guerre mondiale*, vol. III, p. 725; le commentaire du général Spaatz sur la façon dont le rôle U.S. en était affecté vient d'une communication personnelle de l'auteur; l'enquête de Mr. Purbrick, sur les bombardements de Dresden, est tirée de *Hansard*, rapport parlementaire, vol. 407, coll. 2070.

Les statistiques des réfugiés de Silésie ont été prises dans des documents sur l'expulsion, *op. cit.*; la description du changement d'orientation de réfugiés et des soldats par la police militaire est basée sur *Aktuell*, *op. cit.*, et les déclarations faites à l'auteur par un de ces policiers, Herr Horst Galle, Ruhr.

Sources

La description de la réaction de la Bomber Command devant les ordres concernant Dresde, est basée sur des communications personnelles de sir Robert; le texte du bulletin de la B.B.C. auquel il est fait référence a été fourni à l'auteur par la British Broadcasting Corporation, Londres.

La dépêche américaine à Hill est décrite dans une communication personnelle faite à l'auteur par l'historien soviétique C. Platonov, rédacteur du *Journal d'histoire militaire de Moscou* et confirmée par des communications personnelles du général de brigade E. W. Hill; la réaction de Kuter, lorsqu'il prit connaissance de la nouvelle politique de bombardement de l'aviation stratégique américaine, exposée dans le message du 13 février 1945 au général Spaatz, et ses conséquences ont été décrites dans une communication personnelle du général Spaatz à l'auteur. Le rôle du général de corps d'armée aérienne Oxland a été décrit dans une communication personnelle de sir Arthur Harris à l'auteur. Les prévisions météorologiques pour Dresde ont été fournies par la section historique n° 5 du ministère de l'Air à l'auteur.

EXÉCUTION DE L'ATTAQUE

CHAPITRE PREMIER

Les histoires déjà publiées sont totalement dépourvues d'information en ce qui concerne la préparation et l'exécution du triple bombardement de Dresde; l'auteur a donc eu recours aux déclarations faites par les officiers supérieurs qui ont mené l'attaque, et particulièrement aux souvenirs précis des deux chefs de bombardement de la R.A.F., le lieutenant-colonel Maurice A. Smith et le commandant de Wesselow, qui ont respectivement dirigé les première et seconde attaques. Le lieutenant-colonel Smith a gardé des notes personnelles de ses nombreuses opérations qui se sont révélées des documents inestimables pour la description de la première attaque (groupe n° 5).

Le plan de l'attaque de Dresde : double attaque renforcée par une attaque américaine, est décrit dans *L'offensive des bombardiers* (Londres, 1947), p. 242, et a été expliqué en détail personnellement à l'auteur par sir Arthur. Le temps défavorable aux vols de longue durée est mentionné dans *Les forces aériennes de l'armée royale canadienne*, sixième année (Toronto, 1946), p. 116, et confirmé par une communication de la section d'histoire de l'armée de l'Air (archives météorologiques). Le fait que les équipages américains reçoivent des renseignements pour la première attaque de Dresde, le 13 février, est confirmé par Mr. Edmund Kennebeck (ancien chef du groupe de bombar-

La destruction de Dresden

dément 384) et par le général Carl A. Spaatz. La description de l'équipement *Loran* vient du lieutenant-colonel Smith, et de son article publié dans la revue *R.A.F.*, mars 1946. La raison du choix du groupe n° 5 pour la première attaque a été expliquée en détail dans une communication personnelle de sir Arthur; la référence aux sirènes d'alarme a été tirée des archives de la ville de Flensburg, en Allemagne du Nord. La description du plan d'attaque du groupe n° 5 est basée sur des déclarations faites à l'auteur par le lieutenant-colonel Smith et par le capitaine Leslie M. Page, par son chef marqueur le capitaine d'aviation William Topper et par le pilote de la première vague d'éclaireurs Lancaster le lieutenant-colonel Twiggs. La composition des forces principales est basée sur des déclarations exposées dans *L'armée de l'Air royale 1939-1945*, vol. III, p. 269, sur des notes du lieutenant d'aviation Edward Cook (groupe n° 3), sur des détails parus dans *RCAF Overseas*, sixième année, p. 116, et sur des souvenirs du lieutenant-colonel Smith. L'emploi de l'H2S Mark III F pour Dresden est rapporté dans *L'œil du bombardier* (Londres, 1959), par le lieutenant-colonel Saward. La composition du groupe des éclaireurs à Dresden a été communiquée à l'auteur par la section historique de l'armée de l'Air; les opérations exécutées en même temps que celles de Dresden ont été décrites dans une communication personnelle du général de division D. C. T. Bennett; l'attaque de diversion sur Magdebourg a été décrite par le lieutenant-colonel M. Sewell; l'attaque préliminaire du pétrole de Böhmen est mentionnée dans *L'histoire de la R.C.A.F.* déjà citée. Les réactions des officiers des groupes n° 8 et n° 1 ont été esquissées dans des communications personnelles des généraux de division aérienne Bennett et Buckle.

La description des renseignements reçus par le premier chef des bombardiers est basée sur les communications personnelles du lieutenant-colonel Smith et du général de division aérienne H. V. Satterley. Le secteur désigné au groupe n° 5 pour l'attaque (comme on le voit sur l'illustration p. 147) était marqué à l'encre blanche sur la carte de l'objectif; le général Satterley prétend que cette section a été désignée par la Bomber Command et non par lui.

CHAPITRE II

La référence à la nécessité de détruire les Mosquito en cas d'atterrissement forcé a été communiquée à l'auteur par le capitaine d'aviation William Topper, chef marqueur. La description des abris de contrôle de la section de chasseurs allemands est basée sur les mémoires du général Adolph Galland *Die Ersten und die Letzten* (1955) et sur des communications du major Hans Kuhlsch. La description de V/NJG5 et des tentatives pour

Sources

défendre Dresde est basée sur les informations fournies par l'Oberleutnant Hermann Kinder, de Bielefeld. Les instructions du chef des bombardiers et l'autre dialogue sont reproduits verbatim d'après la copie des enregistrements sonores concernant les opérations de la nuit du 13 au 14 février 1945 à Dresde, gardés à titre de documents après le triple bombardement, et d'après le journal de bord du Group Captain Smith, sur lequel se trouvait aussi le minutage. Les photographies prises par l'équipage du capitaine Topper portent le numéro officiel (Coningsby) 2665-2668; les avertissements transmis à la flak ont été recueillis par un ancien soldat de la flak de Dresde, Herr Götz Bergander, Berlin. Les avertissements faits à la population par radio ont été reproduits dans *Aktuell* (Munich) 1962, n° 3.

CHAPITRE III

Les renseignements météorologiques concernant Dresde-Klotzsche ont été donnés à l'auteur par le bureau météorologique de l'Allemagne centrale à Offenbach. Des détails sur les briefings de l'état-major ont été donnés à l'auteur par MM. Hofmann, Abel, Lindsley et Jones, tous membres des équipages de l'ancienne Bomber Command. D'autres détails ont été donnés à l'auteur par MM. Cook, Mahoney, Parry et d'autres aviateurs et officiers de la section de bombardement. Une communication de la section historique de l'armée de l'Air a fait savoir à l'auteur que le ministère de l'Air avait mentionné des usines de gaz toxiques et des fabrications de munitions. Le minutage de l'attaque de Dresde prévue pour débuter à 1 h 30 est basé sur le registre opérationnel de l'escadrille 635 et sous les notes du livre de bord du commandant de Wesselow, du lieutenant-colonel Le Good (chef des bombardiers adjoint) et sur les notes du journal de bord tenu par les membres de leurs équipages. Le communiqué du ministère de l'Air qui annonça le premier l'attaque de Dresde était le Bulletin du ministère de l'Air n° 17506.

CHAPITRE IV

La description de l'attitude de Moscou envers l'affaire de Dresde est basée sur une communication de l'historien soviétique C. Platonov, rédacteur du *Journal d'histoire militaire* de Moscou, et confirmé dans sa correspondance ultérieure avec le général de division Edmund W. Hill; la composition des forces d'attaque américaines est décrite dans *Les forces de l'armée de l'Air de la Deuxième Guerre mondiale*, vol. III, p. 733. L'itinéraire des bombardiers et des escortes de chasseurs est basée sur le récit paru dans le bulletin de renseignements du

La destruction de Dresde

29^e groupe de chasseurs, du 14 février 1945; la faute du 398^e groupe de bombardement est exposée dans les communications de l'opérateur Edward McCormack.

LES SUITES DU BOMBARDEMENT

CHAPITRE PREMIER

Le rapport sur la lente combustion des vêtements est basée sur la déclaration de prisonniers alliés, comprenant le caporal E. H. Lloyd; le rapport Mockethal vient de Herr Hans Schmall, Giessen; le rapport du cadastre vient de Herr Hans Voigt, Bielefeld.

Toutes les références au rapport de la police de Hambourg sont extraites de *Geheim : Bericht des Polizeipräsidenten in Hamburg als ortliche luftschutzleiter über die schweren Grossangriffe auf Hamburg in Juli August 1943* (non publié). L'évaluation de zone détruite par le feu à Dresde (zone détruite à plus de 75/100) est basée sur la carte du bureau d'urbanisme de novembre 1949.

Le rapport de l'employé de chemin de fer est cité dans *Zerstörung und Wiederaufbau von Dresden*, par le professeur Max Seydewitz (Dresde, 1955). Le rapport sur les wagons de chemin de fer est tiré des communications personnelles de Herr Hans Kremholler, de Hambourg. Les dispositions des pompiers sont exposées dans des communications personnelles du général de brigade Hans Rumpf, inspecteur du service des incendies, et dans des communications personnelles du directeur des pompiers de Dresde, M. Ortloph. Le destin de la brigade de Bad Schandau est mentionné par Seydewitz, *op. cit.* Les opérations de contrôle du gauleiter sont décrites par l'ingénieur diplômé Georg Feydt, dans un exposé publié dans *Ziviler Luftschutz* (Coblence), édition 4/1953.

La description de l'organisation de lutte contre l'incendie de Dresde est précisée par le rapport de Herr Gunter Arnold, de Hambourg, qui était alors messager. Le problème de l'équipement hospitalier est basé sur le rapport de Police de Hambourg du général de division Kehrl, *op. cit.*, et sur Seydewitz, *op. cit.* La description des mesures A.R.P. dans la ville est basée sur Feydt, *op. cit.* Seydewitz, *op. cit.*, et les communications de Herr Arnold. Le commandant de la compagnie de Transport R.A.D. mentionné était Herr Gerhard Nagel, de Lippstadt. Le second lieutenant-colonel RAD était Herr Heinrich Prediger, Unna. Le capitaine de cavalerie cité était le Dr jur. Wolf Recktenwald, Bonn.

Le système de tunnel d'Ostra-allee est décrit par Frau Ger-

Sources

trud Nimmow, de Wisselhövede. Les épisodes concernant la poste ont été décrits par Frau Eva Antons, d'Osnabrück.

CHAPITRE II

Les renseignements concernant les équipes autrichiennes de sauvetage ont été fournis par des communications personnelles de M. G. Conway et de Herr Karl Forstner de Linz. Des descriptions d'opérations de sauvetage sont basées sur Feydt, *op. cit.*; Herr Alfred Hempel, Dortmund, et Herr Hans Voigt, de Bielefeld. Les références à l'organisation du Parti pour le salut public ont été tirées des communications de Frau Elsa Kodel, de Taubbischofsheim. La description de l'arrivée des ingénieurs de chemin de fer est basée sur des communications personnelles du général Eric Hampe, de Bonn. Herr Voigt a confirmé que le train d'Augsbourg avait échappé au bombardement. Le chef de la colonne des réfugiés était Herr Otto, de Krefeld. L'évacué qui a décrit la scène à l'intérieur des trains d'enfants était Herr Buchholz, de Kolin-Sulz. La femme qui s'est échappée des caves de la gare centrale était Frau Hanne Kessler, de Wulfrath : d'autres détails ont été obtenus du directeur de la section A.R.P., Herr Schöne, mentionné par Seydewitz, *op. cit.* La description des victimes tuées dans les tunnels est tirée de communications personnelles de Herr Hans Kremhöller, cadet dans les Panzer-Grenadiers.

Les gares de triage de Friedrichstadt, le matin qui a suivi l'attaque, apparaissent clairement sur le négatif C. 4973 de la photo du gouvernement déposé au Musée impérial de la guerre. Les références à l'histoire officielle américaine sont tirées de *Les forces de l'armée de l'Air pendant la Seconde Guerre mondiale*, vol. III, p. 731. Le rapport de la R.A.F. après le raid était *Bomber command Weekly digest 148*, lequel, ainsi que nous l'avons vu dans le dernier chapitre, ne faisait pas un cas excessif de l'importance de la ville. On s'est rapporté aussi à l'édition du 22 février 1953 de *Süddeutsche Zeitung*.

CHAPITRE III

La description des pertes subies par les chœurs au cours de l'attaque à la mitraillette est citée par Seydewitz, *op. cit.*; les autres rapports de cette attaque sont dus à Herr Nagel, et au prisonnier de guerre John Heard; le rapport de la femme réfugiée de Breslau, de source directe, Frau Heilmeyer, de Kolin-Braunsfeld. Le sort des invalides de l'école de Vitzthum est décrit par Seydwitz, *op. cit.* L'emploi de Haus Sonnenstein est rapporté par le major V. Scheide, Leverkusen. Le Q.G. du commandement S.S. est décrit par l'infirmière qui y organisa un

La destruction de Dresde

centre de secours, Frau Marga Staubesand, de Köln-Lindenthal. La destruction de la Frauenklinik est décrite en détail par Seydewitz. Les difficultés causées par la disposition des sections militaires de chaque côté de l'Elbe sont décrites par le Dr Jur. Wolf Recktenwald, de Bonn. Le travail de sauvetage des prisonniers de guerre est basé sur les rapports des prisonniers de guerre, spécialement sur le *Journal du Kommando 1326*. Les notes des corps anglais indépendants sont fournies par Mr. Brock. L'exécution du voleur allemand est décrite par la R.A.D.W.J. Maidensührerin Margarete Führmeister, de Mannheim.

L'organisation du Vermisstenzentrale est basée entièrement sur le journal de Herr Voigt. La position du stock de gants de caoutchouc est expliquée par Georg Feydt, *op. cit.*; la comparaison avec Kassel est basée sur *Erfahrungsbericht zum Luftangriff von 22.10.1943 auf den Luftschutzbau I Ordnung Kassel* du directeur de la police de Kassel; la rue infranchissable de la ville intérieure mentionnée par Voigt. Les ustensiles liquéfiés sont mentionnés par Herr Hans Schmall. La forme de la mère et de l'enfant confondu est décrite dans la lettre de Herr C.T. Rademann (maintenant à Helmstedt) à sa mère, du 22 février 1945. Le soldat qui a décrit les victimes gisant dans les rues était Herr Rudolf Schramm, de Buccolz, près de Hambourg.

CHAPITRE IV

La suggestion que le Dr Goebbels pensait au plan Morgenthau dans ses discours de propagande se trouve dans *Volkischer Beobachter et Das Reich* de février 1945. Les paroles de l'inspecteur des services de pompiers allemands sont extraites des mémoires du général de brigade Rumpf, *Der Hochrote Hahn* (Darmstadt, 1952), p. 135; le point de vue opposé a été soutenu par le colonel Edgar Petersen, le 23 juillet 1945; il est exposé dans *La stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne, 1939-45*, vol. III, p. 224. La description des réservoirs à eau de l'Altmarkt vient de Hans Voigt et d'autres. La description de Lindenau-platz vient de Hans Schmall, celle de Seidenitzer-platz de Margarete Führmeister. Hans Schmall et Feydt ont raconté que les animaux du zoo avaient été abattus. La situation R.A.D.W.J. à Dresde avant les raids est décrite par Margarete Führmeister et basée sur *Aufgabe und Aufbau des Reichsarbeitsdienstes*, du Dr Phil. Wolfgang Scheine (Leipzig, 1942). Les conductrices de tram K.H.D. sont décrites dans les communications personnelles de Herr Rademann. Le chiffre de 39 773 apparaît dans l'article de Feydt, *op. cit.*, comme celui des morts identifiés. Le chiffre pour Heidefriedhof est donné par Seydewitz, *op. cit.* Les citations de l'Obergartner Zeppenfeld sont rapportées par Seydewitz.

Sources

CHAPITRE V

L'incident de Markgraf-Heinrich-strasse est décrit par Frau Kat Jaeschke, Kolin-Klettenberg. La plus grande partie de la description du transport des victimes est due au journal de Herr Voigt. L'ordre du jour secret apparaît dans Seydewitz.

NI LOUANGES NI BLAME

CHAPITRE PREMIER

Le premier rapport complet sur les raids de Dresde a été fourni par le ministère de l'Air dans le bulletin n° 17493, à 8 h 46 du matin, le 14 février 1945; le *Bomber Command Weekly digest* n° 148 (secret) a été révélé à l'auteur par la section historique de l'armée de l'air. Le texte des nouvelles radiodiffusées de 18 heures et 21 heures le 14 février a été communiqué à l'auteur par la B.B.C., Londres. La déclaration du Département d'Etat des Etats-Unis a paru dans le *New York Herald Tribune* du 12 février 1953; la déclaration du *Manchester Guardian* se trouve dans le rapport de son correspondant à Bonn du 14 février 1955. Le communiqué du haut commandement allemand a été publié dans *Volkischer Boebachter*, le 15 février 1945; ce journal n'a pas fait d'autres références à Dresde jusqu'au 6 mars 1945.

Toutes les émissions radiophoniques en langues étrangères concernant les raids sur Dresde et les autres centres de population de l'Est se trouvent dans le texte extrait des rapports confidentiels de la B.B.C. (non publiés) n° 2039 à 2045 compris, couvrant la période du 14 février au 19 février compris. Le rapport du bureau scandinave des télégraphes est mentionné par le *Daily Telegraph* du 17 février 1945.

La description du bombardement du 15 février est basée sur *Les forces de l'armée de l'Air pendant la Seconde Guerre mondiale*, vol. III, pp. 731-2 et sur les histoires des groupes de bombardement n° 100, 447, 441, 34, 390, 384 et 401. La réponse officielle aux critiques a été publiée dans un éditorial du *Times* du 17 février 1945.

Le récit de la conférence de presse du S.H.A.E.F. et de ses conséquences est basée sur *Les forces de l'armée de l'Air pendant la Seconde Guerre mondiale*, vol. III, pp. 726-7 et sur les communications personnelles du chef de division C.M. Grierson; le texte de la dépêche de l'Associated Press est extrait de la version mentionnée à la Chambre des Communes par R. Stokes, *Hansard*, débats parlementaires, vol. 408, coll. 1901.

La destruction de Dresde

CHAPITRE II

La description de l'offensive aérienne du 2 mars 1945 est basée sur *Les forces de l'armée de l'Air pendant la Seconde Guerre mondiale*, vol. III, p. 739, sur les impressions d'anciens habitants de Dresde et sur un récit se trouvant dans l'histoire du 34^e groupe de bombardement; des détails particuliers ont été fournis par le lieutenant Malcolm E. Corum, chef des bombardiers du groupe n° 34 (3^e division). D'autres renseignements ont été empruntés aux histoires des groupes de bombardement n° 100, 390, 401 et 447; ainsi qu'au *Journal de camp de l'Arbeitskommando 1326*, Dresden-Scharfenbergerstr. Le tract de propagande allemande mentionné était le tract 1325/3,45 de Dresde, intitulé : *Une plume blanche pour le général Doolittle*.

La controverse de Washington est décrite dans *Les forces de l'armée de l'Air pendant la Seconde Guerre mondiale*, vol. III, p. 731. Les résultats des enquêtes américaines d'après-guerre sur les raids de Dresde se trouvent dans un exposé non publié, *Etude des raids alliés sur Dresde*, de Joseph W. Angell Jr., Section historique de l'armée de l'Air, Washington. Le rapport de la croix a été mentionné d'après une déclaration d'un prisonnier de guerre par le chef archiviste des archives de la Seconde Guerre mondiale, Sherrod East, Washington.

Les notes de Mr. Churchill du 28 mars et du 1^{er} avril 1945 sont mentionnées en détail dans *La Stratégie de l'offensive aérienne contre l'Allemagne* par Webster et Frankland, vol. III, pp. 112 et 117. Les opinions de sir Robert Saundby se trouvent dans une communication personnelle à laquelle il a déjà été fait allusion. L'attitude de Mr. Eden en 1942 vis-à-vis de l'offensive aérienne est reproduite dans la minute publiée dans Webster et Frankland, *op. cit.*, vol. III, p. 115. La réaction de sir Arthur, lorsqu'il prit connaissance de la note que Churchill voulait adresser le 28 mars, est mentionnée dans une communication personnelle à l'auteur. Les raisons du rejet de la dépêche de Harris sont également exposées dans une communication personnelle de sir Arthur à l'auteur. La remarque faite par Mr. Attlee pendant une interview est rapportée dans le *Sunday Times* du 27 novembre 1960; la réponse de Harris, dans une lettre publiée dans le *Sunday Times* le 22 janvier 1961. Le discours du lieutenant-colonel Millington à la Chambre des Communes, attirant l'attention sur l'affront fait à la Bomber Command est pris dans *Hansard*, débats parlementaires, vol. 420.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
NOTE DE L'AUTEUR	11
PRÉFACE	13

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉCÉDENTS

I. <i>Ils ont semé le vent</i>	19
II. <i>La Bomber Command se fait les dents</i>	36
III. <i>La tempête de feu</i>	49
IV. <i>Le sabre et le gourdin</i>	65

DEUXIÈME PARTIE

L'ARRIÈRE-PLAN HISTORIQUE

I. <i>Dresde, cible vierge</i>	83
II. <i>Le coup de tonnerre</i>	104

TROISIÈME PARTIE

L'EXÉCUTION DE L'ATTAQUE

I. <i>Le plan d'attaque</i>	129
II. <i>La force « porte-assiettes » arrive</i>	150
III. <i>Une ville en feu</i>	165
IV. <i>Fin de la triple attaque</i>	182

QUATRIÈME PARTIE
LES SUITES DU BOMBARDEMENT

I.	<i>Le mercredi des Cendres</i>	199
II.	<i>Les victimes</i>	211
III.	<i>Abteilung Tote</i>	221
IV.	<i>L'autopsie d'une tragédie</i>	234
V.	<i>Ils récolteront la tempête</i>	246

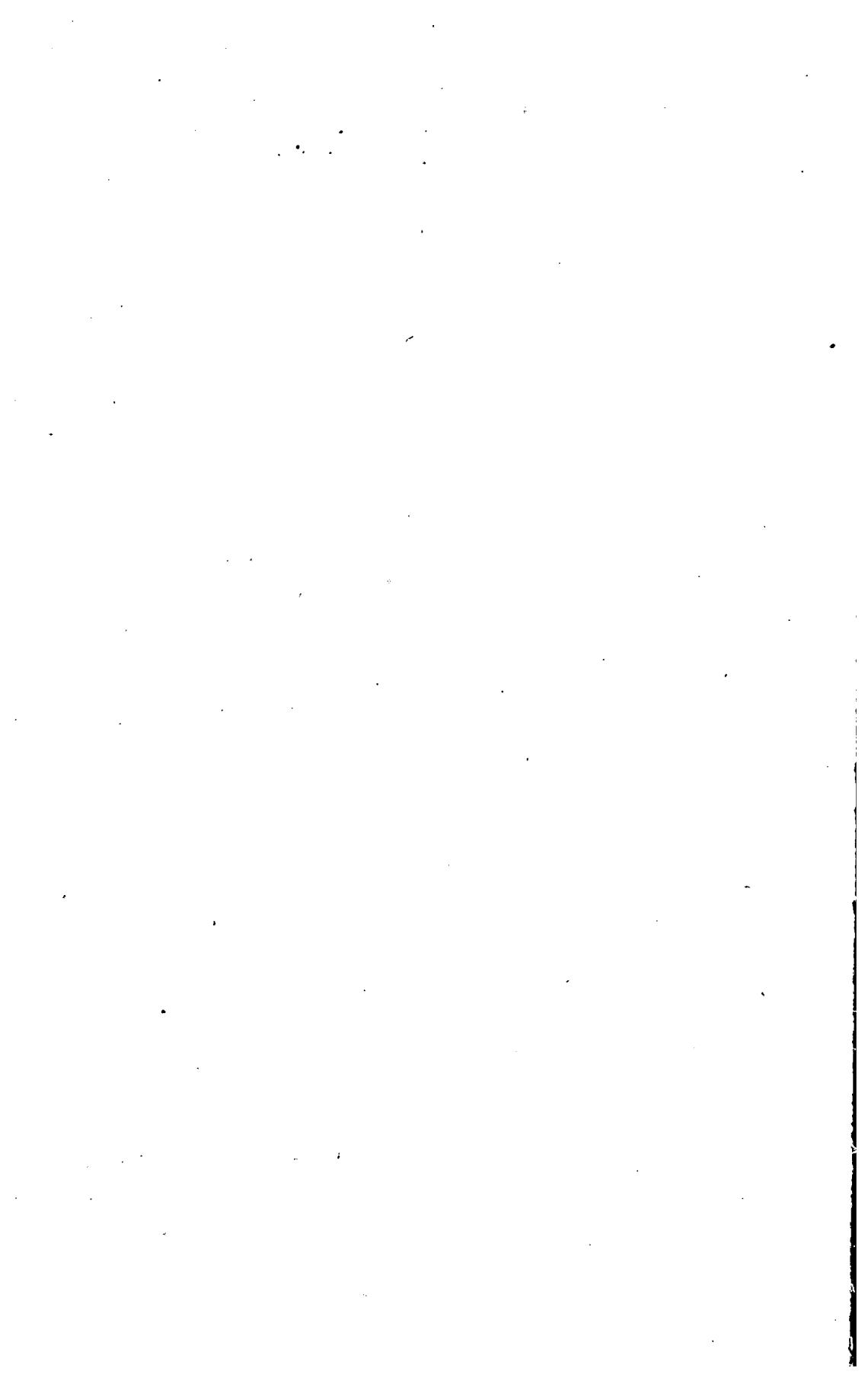
CINQUIÈME PARTIE
NI LOUANGES NI BLAME

I.	<i>Les réactions du monde</i>	261
II.	<i>Un grave point d'interrogation</i>	273



APPENDICES	287
SOURCES	293





A C H E V É D'IMPRIMER
LE 19 JANVIER 1965
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE
POUR ROBERT LAFFONT
ÉDITEUR A PARIS

Dépôt légal : 2^e trimestre 1964
N° d'édition : 2071 — N° d'impression : 5888





David Irving a vingt-huit ans. Ce n'est donc pas en acteur ni en témoin qu'il parle, mais en historien. Lorsqu'il quitte l'University College de Londres, il se spécialise dans l'histoire de l'Allemagne contemporaine, publie de nombreux articles sur l'industrie et la main-d'œuvre allemandes. C'est lorsqu'il était dans la Ruhr, au milieu des ruines provoquées par les bombardements aériens, qu'il fut amené à s'intéresser à cette forme particulière des opérations militaires au cours de la Seconde Guerre mondiale. C'est alors aussi que son attention fut attirée sur le bombardement de Dresde. Trois années d'enquête lui ont permis d'écrire ce livre qui, dès sa parution, a soulevé l'opinion anglaise.

L'Angleterre ne comprend pas. Pourquoi ce livre ? Quels mobiles ont fait agir David Irving, cet Anglais pur sang ? Son père a de brillants états de service dans la marine, son frère sert dans la R.A.F. Pourquoi exhumer ces 135 000 cadavres ? Mais surtout, chacun pose la question : qui est responsable ? Dans les premières pages du livre, le général Sir Robert Saundby précise : « Lorsque l'auteur de cet ouvrage me demanda d'en écrire l'avant-propos, ma première réaction fut de lui répondre que cette affaire m'avait concerné de trop près. Mais de si près que je fusse concerné, je ne fus en aucun cas responsable de la décision de lancer une attaque aérienne massive contre Dresde. Mon commandant en chef, Sir Arthur Harris, non plus. Notre rôle était d'exécuter au mieux de nos compétences les ordres que nous avions reçus du ministère de l'Air. Et dans ce cas, le ministère de l'Air ne fit que transmettre les instructions reçues des plus hauts responsables de la conduite de la guerre. »

David Irving met en cause un homme politique, des chefs militaires. Mais c'est un peuple entier qui soudain s'interroge.

Ce jour là : /

Cette collection se propose de faire revivre au lecteur, comme s'il y était, les grandes journées historiques et dramatiques du monde. Chaque volume apparaît ainsi comme le film d'un jour célèbre de l'Histoire universelle, film au cours duquel les événements sont rapportés heure par heure, voire minute par minute, par le plus grand nombre d'acteurs et de témoins possible.

DANS LA MÊME COLLECTION

Déjà parus :

- L'INCENDIE DE MOSCOU** (14 septembre 1812), par Daria OLIVIER.
... **ET CE FUT LA GRANDE GUERRE** (2 août 1914), par George MALCOLM THOMSON.
MUNICH OU LA DROLE DE PAIX (29 septembre 1938), par Henri NOGUÈRES.
LE DERNIER JOUR DU VIEUX MONDE (3 septembre 1939), par Adrian BALL.
PEARL HARBOUR (7 décembre 1941), par Walter LORD.
L'AFFAIRE DU « LACONIA » (12 septembre 1942), par Léonce PEILLARD.
JOEUR « J » EN AFRIQUE (8 novembre 1942), par Jacques ROBICHON.
LE SUICIDE DE LA FLOTTE FRANÇAISE A TOULON (27 novembre 1942), par Henri NOGUÈRES.
LE JOUR LE PLUS LONG (6 juin 1944), par Cornelius RYAN.
L'ATTENTAT CONTRE HITLER (20 juillet 1944), par Paul BERBEN.
LE DÉBARQUEMENT DE PROVENCE (15 août 1944), par Jacques ROBICHON.
PARIS BRULE-T-IL ? (25 août 1944), par Dominique LAPIERRE et Larry COLLINS.
YALTA OU LE PARTAGE DU MONDE (11 février 1945), par Arthur CONTE.
LE PIÈGE DE SUEZ (5 novembre 1956), par Henri AZEAU.
COMMENT ON FAIT UN PRÉSIDENT (8 novembre 1960), par Theodore H. WHITE.
LE COUP DE TONNERRE DE CUBA (22 octobre 1962), par James DANIEL et John G. HUBBEL.

A paraître :

- OPÉRATION SOURCE**, la fin du « Tirpitz » (22 septembre 1943), par Léonce PEILLARD.
LA DERNIÈRE BATAILLE (la chute de Berlin) (2 mai 1945), par Cornelius RYAN.
L'ATTAQUE DU « CUARTEL MONCADA » (26 juillet 1953), par Robert MERLE.

Ce jour là : / 13 février 1945

la destruction de Dresden

Dans la ville, c'est la fin du carnaval et beaucoup d'enfants, à qui l'on veut cacher l'horreur de la guerre, sont costumés. Les vieux sont à l'Opéra : salle comble. On se presse aussi au cirque Sarasanni : grande nuit de gala, avec une immense foule enfantine dont les rires flottent sur la ville qui ne veut pas s'endormir.

A l'instant même où le spectacle se termine, les Mosquitos lâchent les premières fusées éclairantes, suspendues aux parachutes. Dans la rue, ravis, les enfants battent des mains. Alors commence l'apocalypse.

Il est 22 heures : 245 bombardiers Lancaster bourrés à 75 % de bombes incendiaires, à 25 % de bombes explosives arrivent en vue de leur objectif. Le dosage savant des deux types de bombes provoque un véritable typhon de feu par appel d'air. Ceux qui ne sont pas brûlés viennent asphyxiés.

1 h 45 : 529 bombardiers surgissent. Mille hectares sont ravagés par les explosions. 10 h du matin : 450 fortresses volantes américaines mettent le point final au carnage, tandis qu'une centaine de chasseurs Mustang mitraillent au sol tout ce qui a encore l'apparence de la vie.

